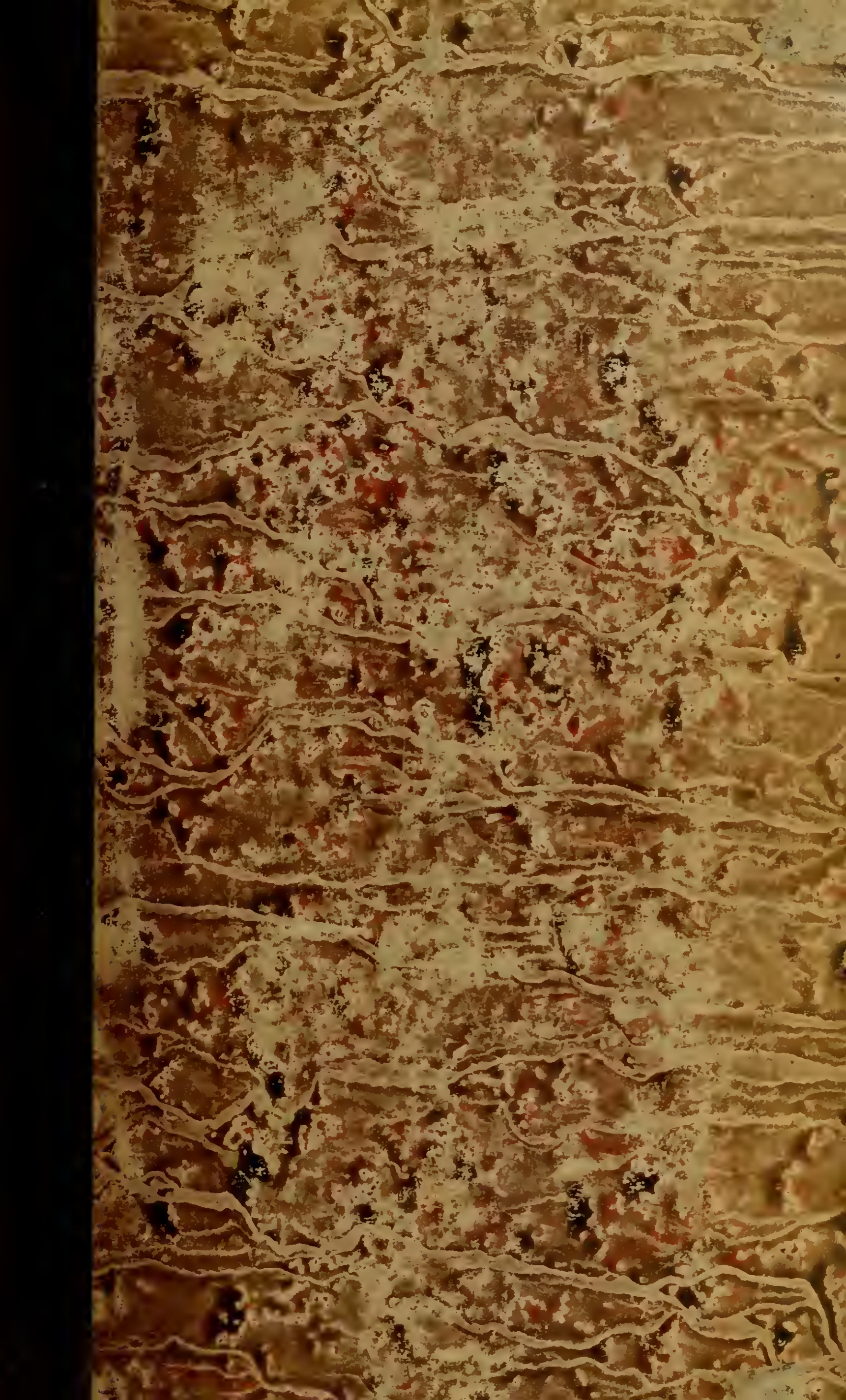


Balzac – Père Goriot
10-31

Sand – André } 146
Léone

Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

Chez les mêmes Libraires :

LA MÈRE DE FAMILLE,

Journal moral religieux, littéraire, de législation, d'hygiène et d'économie domestiques, destiné à l'instruction et à l'amélioration des femmes; fondé par madame Sirey, et sous la direction de M. S. Gillet. Paris, rue de La Harpe, n° 29. Un numéro chaque mois. Prix de l'abonnement, 6 fr. par an.

Ce Recueil, que j'ai déjà annoncé dans le courant de cette année, vient de commencer son troisième volume, et quoi que la direction ait changé de mains, le même excellent esprit l'anime toujours. Les articles de madame Sirey continuent à en faire le principal ornement, et c'est pour moi un plaisir véritable de recommander encore à mes lecteurs cette publication si bonne et si utile. Quelques améliorations ont été apportées dans la rédaction; on y trouve plus de variété; chaque numéro renferme, à côté des articles fondamentaux, plusieurs fragmens littéraires, une revue historique du mois, des esquisses de mœurs et de modes.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Troisième année.

PARIS,

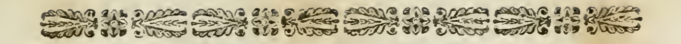
AB. CHERBULIEZ ET C[ie], LIBRAIRES,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS. N° 68.

GENÈVE,

MÊME MAISON.

1835



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 1er. — JANVIER 1835.

MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par J.-F. Jules PAUTET. Paris, 1835. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

L'économie politique, cette science presque totalement ignorée des anciens, acquiert chaque jour une importance nouvelle, et paraît destinée à remplacer toutes les doctrines politiques ou philosophiques qui, jusqu'à présent, gouvernaient le monde. C'est elle qui réglera l'avenir de la société, c'est elle seule qui peut être maintenant son ancre de salut. Ennemie des révolutions, de ces secousses violentes qui ébranlent toute une contrée pour renverser une vieille muraille en ruines, elle veut conduire la civilisation dans la voie du progrès par le raisonnement, par les améliorations successives, par un système de liberté bien plus simple et moins coûteux que cette politique tortueuse et égoïste qui domine presque partout. En même temps cette science toute positive et pratique, appuyée sur des faits et des chiffres, peut mieux que toute autre être comprise de tous et prémunir les esprits contre l'attrait séducteur de ces vaines théories qu'on emploie à remuer les passions et à entraver la marche du perfectionnement. Pénétrés de cette vérité, les hommes éclairés cherchent à populariser ces connaissances si utiles au bonheur de l'humanité, et l'ouvrage que nous annonçons n'est pas un des moins remarquables parmi ceux destinés à ce but. Nous allons l'analyser rapidement. L'au-

teur y proclame cette devise qui doit être désormais inscrite sur l'étendard du progrès : *Le bien-être pour tous, sans lésion des intérêts d'autrui!* Il commence par examiner les causes de l'augmentation et de la décadence de la population. Un fait qui n'est malheureusement que trop vrai, c'est que l'accroissement de la population n'est point en proportion avec l'augmentation des productions nécessaires à sa subsistance. Le mouvement ascensionnel de la population dépasse de beaucoup celui de la production. Il en résulte donc que quelque développement qu'on parvienne à donner aux sources de richesses que renferme le monde, arrivera toujours finalement un moment pénible où la population, dépassant de beaucoup la production, se verra décimée par la misère et la faim. Mais c'est à retarder ce moment-là que doivent tendre nos efforts, et, Dieu merci, les ressources qui s'offrent à nous sont si puissantes, ce triste résultat est encore tellement dans le lointain, que notre courage et notre philantropie ne sauraient nullement y trouver un sujet de se ralentir. Bien des générations d'hommes passeront sur la terre avant que la famine s'y fasse réellement sentir, avant qu'il n'y ait plus un pouce de terrain à défricher, plus une découverte, plus une invention à faire. Arrière donc cet égoïsme aristocratique qui, pour toute réponse aux misères du pauvre, lui dit d'un ton protecteur : *Soyez prudent, ne vous mariez pas, n'ayez pas trop d'enfans* ; détruisant ainsi la seule félicité à laquelle puisse aspirer ici-bas le prolétaire, celle des affections de famille, et risquant d'engendrer le vice et la corruption en proscrivant le mariage du milieu des classes pauvres ! Ce ne sont pas là les conseils de l'économie politique ; on peut empêcher les moutons de mourir de la clavelée sans les tuer. Essayez plutôt d'aplanir les obstacles qui s'opposent à la liberté du commerce, rendez toute espèce d'échange facile entre toutes les contrées de la terre, protégez l'industrie en la laissant faire, mais ne la rançonnez-pas, distribuez mieux l'impôt, ouvrez sans cesse de nouveaux débouchés en traçant des chemins de fer, en creusant des canaux ; diminuez vos armées d'employés inutiles et de soldats fainéans, et à leur place fondez des ateliers publics où l'homme en bonne santé, l'ouvrier sans ouvrage, trouve toujours à échanger son travail contre du pain. Raisonnez votre bienfaisance, et prenez garde que vos aumônes ne soient tout à la fois un bienfait improductif et un dangereux encouragement à la paresse et à la mendicité. Tous ces principes sont fort habilement développés par

M. Pautet, et appuyés soit sur des faits, soit sur l'opinion des économistes les plus distingués. Mais nous relèverons une phrase malencontreuse qui nous a paru en contradiction manifeste avec le système de l'auteur. Tout en avançant qu'il faut à l'industrie une liberté complète exempte de tout privilége et de tout monopole, il reconnaît que le système actuel de douanes et de prohibition a été bon pour faire naître l'industrie manufacturière française. N'est-ce pas offrir un côté faible à l'ennemi que d'accorder une semblable concession ? Si ce système a été bon une fois, ne le sera-t-il pas une autre ? Si vous admettez que l'industrie française a eu besoin de cette fécondation artificielle pour éclore, n'en sera-t-il pas de même pour toute nouvelle branche qui voudra se développer ? D'ailleurs il vous sera difficile alors de soutenir que la liberté substituée à la prohibition ne ruinera pas une partie de cette industrie, et vous serez presque sans force contre les intérêts privés si une fois vous entrez en discussion avec eux. L'économie politique ne transige pas; dans l'intérêt de tous, elle ne reconnaît à l'industrie d'autre mobile que la libre concurrence. La prohibition peut bien quelquefois réussir à transplanter une industrie exotique en la réchauffant dans son sein et la naturaliser dans une contrée où jamais elle ne se fût introduite sous le régime de la liberté; mais son triomphe n'est que de courte durée et entraîne après lui des malheurs incalculables; il en est de l'industrie comme des plantes, on ne peut les faire croître de force dans un sol qui ne leur convient pas. Nous regrettons que cette erreur soit échappée à l'auteur du *Manuel d'économie politique*, dans lequel, du reste, les importantes questions des machines, de l'impôt et de la propriété, sont traitées avec beaucoup de clarté et d'après les vues les plus larges. M. Pautet combat avec une grande force les folles théories de Fourrier et de Saint-Simon, dont l'invasion a menacé un moment d'arrêter en France les progrès de l'économie politique. Il montre le peu de consistance des attaques dirigées contre la division du travail, et combien l'attraction passionnée ou la rétribution des capacités seraient impuissantes à remplacer l'attrait de la propriété. Il termine enfin en faisant des vœux pour que, loin de détruire ce droit établi et sacré, on l'étende dans l'avenir aux trois espèces de propriété. « La propriété de l'industrie ou du » talent, la propriété des capitaux ou des fruits qu'ils ont » produits, et la propriété foncière, doivent trouver dans » une société bien organisée une égale protection. De meil-

» leures lois organiques, des impôts moins pesans, des systèmes de douanes plus rationnels, populariseront le bien-être, moraliseront les individus, effaceront les classifications injurieuses; sans bruit, sans secousse et sans injustice, elles nivelleront les fortunes autant qu'elles peuvent l'être en tenant compte de la différence des caractères, des dispositions, des vices, des défauts de chacun, et la société, assise dans un état normal, jouira des bienfaits de la liberté vraie, qui redoute autant le despotisme au nom de la démocratie que la tyrannie au nom de la royauté ; de la liberté et de l'égalité relatives qui peuvent seules être désirées par les hommes sensés et progressifs ; car la liberté et l'égalité absolues sont des rêves inintelligibles ou des leurres dont on se sert pour abuser ses semblables. »

LE ROMAN DE L'AVENIR, publié par M. Félix Bodin, membre de la Chambre des députés. Paris, 1835. Lecointe et Pougin. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Assez long-temps nos auteurs ont puisé leurs inspirations dans le passé; aujourd'hui qu'on veut du neuf à tout prix, M. Bodin a pensé qu'il fallait abandonner cette vieille mine banale que tout le monde exploite, et, tournant ses regards vers l'avenir, il lui demande hardiment des inspirations neuves et originales. Cette tentative n'est pas la première; M. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris,* l'avait déjà essayée dans son *An* 2440. Mais le livre de cet écrivain diffus et déclamateur est déjà presque oublié; cependant, malgré l'esprit passionné et injuste qui préside à son ensemble, il y avait beaucoup d'idées aussi heureuses que bizarres, et plusieurs de ses prédictions sont aujourd'hui accomplies. M. Bodin, en présence du vaste développement de l'industrie, avait un champ plus fertile à parcourir, et il a très-bien su en profiter. Son roman renferme une foule de choses fort originales et fort amusantes, et qui ont de plus l'avantage d'être tout-à-fait réalisables. Les chemins de fer, la vapeur, les aérostats y jouent un grand rôle, trop grand peut-être, car l'auteur nous semble n'avoir envisagé le progrès que sous le rapport purement matériel. Il n'accorde en effet qu'un très-petit degré de perfectionnement moral à ces hommes de l'avenir, qu'il nous peint encore animés des mêmes préjugés que de nos jours, toujours portés à se faire la guerre et à s'opprimer les uns les autres. Mais si M. Bodin ne se montre pas très-pro-

gressif en théorie gouvernementale, il est du moins fort amusant dans les critiques mordantes qu'il adresse à notre siècle. Le passage suivant nous a paru un charmant persiflage des lamentations poussées si souvent aujourd'hui par les amateurs du moyen âge et des vieux monumens; c'est l'extrait d'un rapport de l'Association poétique : « L'Association compte maintenant dans ses domaines cinquante-neuf cavernes souterraines, et soixante-dix-sept grottes éclairées par le jour ; trente-six rochers de formes bizarres ont été dérobés à la mine, et, grâce à vous, quarante-trois cascades, dont plusieurs de près de cent pieds de haut, qui allaient être comme muselées, comme enchaînées par l'industrie, et ignoblement dressées à faire tourner un moulin, à fabriquer des tissus, des papiers, des barres de fer ou des clous et des aiguilles, continuent de vomir leurs eaux mugissantes au fond des précipices, sans que leur blanche et noble écume soit impertinemment arrêtées par les stupides godets d'une roue. » Et plus loin, après avoir déploré le morcellement de la propriété en Angleterre, qui a détruit *ces vastes et tristes espaces couverts de la sombre et poétique bruyère, où l'imagination de Shakespeare sut rendre si terrible l'apparition des sorcières de Macbeth,* le rapporteur ajoute : « Le comité a cru devoir en acquérir six mille acres. Mais ses efforts, pour y réunir quelques lièvres, n'ont pas été heureux, quoiqu'il n'ait épargné ni soins ni dépenses; il sera absolument nécessaire d'en faire acheter dans le midi de l'Europe. Quant au renard, nous avons acquis la triste certitude que ce précieux quadrupède a disparu de notre île, preuve éclatante de la chute de notre ancienne aristocratie campagnarde ; on nous a bien apporté une femelle qui a été payée 3,500 livres sterling (ancienne monnaie); mais il a été impossible de lui trouver un mâle. »

JANE GREY, épisode de l'histoire d'Angleterre, par Alphonse Brot. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Voici un livre qui se fera lire avec intérêt, car l'histoire de Jane Grey est bien l'un des plus touchans épisodes des Annales de l'Angleterre, et l'auteur a eu le bon esprit de conserver à son récit autant de vérité et de simplicité que cela était possible, tout en lui donnant une forme romanesque. Au reste, le roman se trouvait déjà dans l'histoire même; et il n'y avait que quelques détails à y ajouter ; ce que M. Brot

a fait avec plus ou moins de bonheur dans le cours de ces deux volumes que nous recommandons à nos lecteurs.

VOYAGES EN ARABIE, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans, par J.-L. Burckhardt; traduit de l'anglais, par J.-B. Eyriès. 1835. 3 vol. in-8, ornés de cartes. Prix : 22 fr. 50 c.

Les Voyages de Burckhardt jouissent depuis long-temps d'une haute renommée, et cette traduction française sera sans doute accueillie avec empressement, car c'est un livre du plus grand intérêt. Afin de pouvoir plus facilement pénétrer jusque dans le cœur de l'Arabie et assister à toutes les cérémonies religieuses de cette contrée, le voyageur anglais avait fait une profession extérieure de l'islamisme en prenant le nom musulman de Scheikh-Ibrahim. Après avoir terminé ses études, il offrit ses services à la société anglaise d'Afrique, pour parcourir ce continent. Ses propositions ayant été acceptées, il apprit la langue arabe, se perfectionna dans l'astronomie, la chimie, la médecine et la chirurgie ; laissa croître sa barbe, prit le costume oriental, et dans les intervalles de ses travaux il s'exerçait à faire de longues courses à pied, la tête nue à l'ardeur du soleil ; dormant sur la dure, ne vivant que de plantes potagères, et ne buvant que de l'eau. En un mot, il ne négligea rien pour accoutumer d'avance sa constitution à la vie de privations et de luttes continuelles qu'il allait entreprendre.

Il quitta l'Angleterre le 2 mars 1809. Il demeura d'abord en Syrie pendant trois ans, afin d'acquérir une connaissance parfaite de la langue et des mœurs des Arabes. De fréquentes excursions le mirent en rapport avec les Bédouins; il visita ensuite l'Arabie Pétrée, vint en Egypte, et après avoir parcouru la Nubie, fit voile de Souakiun, et aborda, le 18 juillet 1814, à Djidda. Il quitta l'Arabie l'année suivante, et revint au Caire le 24 juin, après une absence de près de deux ans et demi.

La peste, qui éclata dans cette ville au commencement de 1816, fit fuir Burckhardt, qui se réfugia chez les Bédouins de la presqu'île du mont Sinaï. De retour au Caire, il travaillait à écrire la relation de ses voyages et se préparait à une excursion dans l'intérieur de l'Afrique en compagnie d'une caravane de Mogrebins, lorsque, le 4 octobre 1817, il fut atta

qué d'une dyssenterie qui, malgré les soins d'un habile médecin anglais, termina ses jours le 15 du même mois.

Ses Voyages renferment une description parfaitement exacte des villes de la Mecque, Médine, Djidda et Yambo, et un tableau fidèle des mœurs et usages de leurs habitans. Mais la partie la plus intéressante encore est celle qui contient des notes sur les Bédouins du désert de Syrie. Ces notes, qui remplissent le troisième volume de l'ouvrage, sont admirablement bien tracées. C'est une peinture parfaite de cette grande famille arabe, qui, depuis les premiers âges du monde historique, conserve ses traits primitifs; qui, de siècle en siècle, maintient les vertus et les vices, les mœurs et les coutumes de ses ancêtres, sans rien devoir aux autres peuples, sans se mêler avec un autre sang.

L'*Essai sur l'histoire des Wahhabites,* ces sectaires qui soutinrent pendant quatre années la guerre contre les soldats de Mohammed-Ali, et dont le nom était si redouté chez les Arabes, est aussi fort curieux. Ces trois volumes font connaître l'Arabie mieux que tous les autres voyages publiés jusqu'à présent. En les lisant, on n'éprouve qu'un regret, c'est que leur auteur ait été sitôt enlevé à la science. Quel riche butin d'observations et de découvertes n'eût-il pas rapporté d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique!

UNE MAITRESSE SOUS LOUIS XIII, par X.-B. Saintine. Paris, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

M. Saintine, déjà très-avantageusement connu comme romancier par son *Mutilé*, a su tracer dans ce nouvel ouvrage quelques scènes intéressantes où les mœurs de la cour de Louis XIII sont peintes avec beaucoup de talent.

Louise est une jeune orpheline recueillie et élevée par la baronne de Saint-Cernin. Placée dans un couvent pour y faire son éducation, elle est vue et aimée du peintre Lesueur, qui travaillait alors à embellir de ses chefs-d'œuvre une chapelle dont les fenêtres donnaient sur le jardin de ce couvent. L'amour de l'artiste ne tarde pas à être partagé, et il eût été le plus heureux des hommes si un rival dangereux ne se fût trouvé sur son chemin. Le roi, en allant visiter mademoiselle de Lafayette, retirée à Sainte-Marie de la Visitation, avait vu la jeune Louise et n'était pas demeuré insensible à ses charmes. Bientôt ce ne fut plus pour mademoiselle de La-

fayette que Louis XIII multiplia ses visites au couvent. Cependant les amours de Lesueur n'étaient pas encore sans espoir; ce roi en tutelle, qui n'osait rien par lui-même, ne semblait pas bien redoutable. Mais, malheureusement pour le pauvre peintre, le souverain réel de la France, cet habile maître qui tenait tous les fils des marionnettes dans sa main, le cardinal de Richelieu, eut la fantaisie de favoriser le caprice du roi. Il vit dans Louise un moyen d'éloigner tout-à-fait le roi de mademoiselle de Lafayette et de détruire l'influence de cette ennemie qu'il craignait; il résolut donc de la marier à quelque courtisan facile qui consentît à observer les conditions qu'on lui imposerait. Le seigneur de Marillac, débauché, criblé de dettes et depuis long-temps sous le poids de sa disgrâce, lui parut un excellent sujet pour cet office, et le faisant aussitôt sommer de comparaître devant lui, après l'avoir quelque temps tourmenté et effrayé, il lui lut la sentence qui le condamnait à être l'époux, *in partibus,* de Louise. Cette scène est admirablement bien rendue.

Marillac, qui s'attendait à une tout autre conclusion et tremblait pour sa tête, accepte avec reconnaissance, et persiste même lorsqu'il apprend que celle qu'il doit épouser est cette Louise qui est aimée de Lesueur, son ami, dont il est le confident. Il est vrai que refuser le cardinal eût été renoncer à vivre. Quand l'artiste apprend que Louise va se marier, il fuit sans vouloir même connaître le nom de son heureux rival, et de cette manière l'amitié n'est pas rompue entre lui et Marillac. Louise, par sa position dépendante, est obligée de se résigner à son sort et d'accorder sa main au mannequin du cardinal. Le mariage a lieu, mais les conditions imposées à Marillac ne tardent pas à jeter le trouble dans cette union. Elles éveillent chez Louise des soupçons qui lui sont confirmés par le roi lui-même; pour vaincre la résistance qu'elle oppose à son amour, il lui avoue tout, et lui inspire pour son mari un profond mépris. Chez Marillac, au contraire, l'amour est stimulé par les obstacles, et une passion violente s'empare de lui pour cette femme qu'on lui défend d'aimer. Il la sauve de toutes les séductions dont l'entoure Louis XIII, repousse avec habileté toutes les tentatives du monarque, et malgré les faveurs royales qui pleuvent sur sa tête, il maintient intact l'honneur de sa femme, sans pour cela manquer à sa promesse. Cependant Lesueur revient à Paris; il découvre que son ami l'a trompé indignement; il revoit Louise, il l'enlève et la cache dans sa demeure obscure pendant quelque temps. Mais les limiers du cardinal ne tardent pas à re-

trouver ses traces, et, la loi punissant de mort l'adultère, l'infortunée comtesse de Marillac est arrêtée, lorsque son mari, sorti victorieux, mais blessé, d'un duel qu'il avait soutenu pour elle, intervient tout-à-coup et s'oppose à cette arrestation parce qu'il déclare sa femme parfaitement pure et innocente. Pour preuve, il montre la blessure qu'il vient de recevoir. Alors le conseiller aux enquêtes, voyant que sa proie lui échappe, ordonne de saisir le comte de Marillac pour avoir violé la loi contre le duel. Déployant, mais un peu tard, le plus noble caractère, Marillac venait, par sa déclaration, de donner sa vie pour sauver l'honneur de sa femme. Le duel était aussi puni de mort Cependant l'échafaud ne fut pas le prix d'un si beau dévoûment; la blessure de Marillac était grave, et les vives émotions auxquelles il fut en proie la rendirent mortelle. Louise se retira dans un couvent, et Lesueur entra aux Chartreux, où il mourut encore jeune.

Nous conseillons à nos lecteurs de ne pas se contenter de cette analyse malheureusement trop courte et trop sèche. L'ouvrage de M. Saintine mérite d'être lu tout entier, et nous sommes certain que personne ne se repentira de l'avoir entrepris. C'est un livre fort intéressant, écrit avec beaucoup de simplicité. On n'y rencontre ni horreurs ni abominations, et la galanterie royale n'y est point traitée avec cette fadeur mignarde qu'on trouve si souvent dans les romans de ce genre.

RECHERCHES PRATIQUES sur les causes qui font échouer l'opération de la cataracte, selon les divers procédés, par C.-J.-F. Carron du Villards. Paris, 1834. In-8, fig. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est un traité complet de la cataracte, accompagné d'une foule de faits intéressans sur lesquels s'appuient les observations de l'auteur. Elève des professeurs Scarpa et Maunoir, qui pratiquaient cette opération d'après deux systèmes différens, l'un exécutant toujours l'abaissement du cristallin, tandis que l'autre était partisan déclaré et heureux de l'extraction, M. le docteur Carron du Villards s'est trouvé à même d'étudier avec soin les deux méthodes, et placé de manière à pouvoir traiter ce sujet avec tous les développemens nécessaires. Un pareil livre est d'autant plus utile que les maladies des yeux, cette partie si délicate de la

chirurgie, semblent être encore plus que toutes les autres en butte au charlatanisme dangereux d'opérateurs ignorans. On ne saurait donc rendre un meilleur service au public que de populariser autant que possible la science sous un rapport d'une si haute importance.

NOUVELLES DE HAUFF, traduites de l'allemand par L. Astoin. Paris, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Hauff, conteur allemand d'une imagination riche et mieux réglée que celle de la plupart de ses compatriotes, est déjà connu par la charmante nouvelle du Portrait de l'empereur qui a été insérée dans le *Salmigondi*, et qui se retrouve dans ces deux volumes avec Othello, le Juif Suss, la Mendiante du pont des Arts, et les derniers Chevaliers de Marienbourg. C'est un joli recueil qu'on lira avec plaisir. Nous regrettons seulement que le traducteur n'ait pas soigné davantage son style. On y rencontre parfois quelque gêne et des expressions un peu forcées. Mais la langue allemande offre, il est vrai, tant de difficultés, pour les Français surtout, qu'on ne doit pas se montrer trop sévère.

LES COMMUNÉROS, chronique castillane du XVIe siècle, d'après l'histoire inédite de *Pedro de Alcocer*, par Henri Ternaux. Paris, 1834. In-8. Prix : 6 fr.

La guerre des Communéros est l'un des événemens les plus importans et l'un des moins connus de l'histoire d'Espagne. Ce fut la dernière lutte de la liberté contre le despotisme, et le commencement de la décadence de ce beau pays. Une fois les Communéros vaincus, on traita leurs efforts de rébellion, on les appela traîtres à la patrie, et l'on chercha par tous les moyens possibles à effacer jusqu'au souvenir de cette lutte mémorable. C'est cet épisode historique qui fait le sujet du livre que nous annonçons. M. H. Ternaux a puisé aux sources originales tous les détails de ce récit qui nous a paru fort intéressant. De semblables esquisses sont plus amusantes et surtout plus utiles que la plupart de ces romans prétendus historiques où les événemens sont défigurés, faussés et entremêlés des intrigues les plus extravagantes.



CORRESPONDANCE INÉDITE DE MADAME CAMPAN avec la reine Hortense, publiée avec notes et introductions, par J.-A.-C. BUCHON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce livre n'est remarquable que comme un monument de la courtisanerie la plus adulatrice, et un modèle digne d'être offert à toutes les solliciteuses de l'avenir. Madame Campan n'écrivait pas une lettre sans y insérer quelques mots de flatterie pour la famille impériale, et quelque requête pressante pour en obtenir une nouvelle faveur. Toutes les formules de la louange et toute l'éloquence de la mendicité (car le solliciteur ne ressemble pas mal au pauvre importun qui vous poursuit de rue en rue, en vous appelant : mon bon monsieur, ma jolie dame, mon jeune seigneur), sont épuisées dans cette correspondance qui, du reste, offre bien peu d'intérêt. Les plus graves événemens dont parle madame Campan sont des représentations théâtrales données dans son institut, des exercices publics destinés à faire briller les élèves et la maîtresse; enfin les mariages plus ou moins avantageux de ses pensionnaires. Sa constante affection pour la reine de Hollande est sans doute fort respectable, et les conseils qu'elle lui donne sont remplis de sagesse. Mais il ne nous a pas semblé en général que cet ouvrage justifiât les éloges que lui adresse M. Buchon dans son introduction.

LA VÉNUS D'ARLES, lecture du matin, par Joseph BARD. Genève, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Depuis quelque temps l'art typographique a fait à Genève des progrès vraiment extraordinaires. Il y a à peine vingt ans que tous les livres qui sortaient des presses genevoises se faisaient reconnaître, comme toutes les productions de la presse départementale française, par la mauvaise qualité du papier, presque gris, sur lequel de vieux caractères fatigués ne marquaient qu'à demi, et produisaient un aspect repoussant capable de rebuter le plus intrépide amateur de livres. La correction ne valait en général pas mieux, et l'imprimerie, oubliant les glorieuses traditions des Etienne et autres célèbres typographes qui illustrèrent une fois Genève, était tombée dans une complète décadence. Mais aujourd'hui tout cela a bien changé, et les livres imprimés à Genève ne

sont nullement déplacés à côté de ceux qui sortent des meilleures typographies de Paris. L'ouvrage que nous annonçons en est une preuve. Il est exécuté même avec un luxe assez remarquable. Le papier, d'une blancheur et d'une consistance rares depuis qu'on emploie beaucoup les produits fabriqués à la mécanique, fait ressortir d'une manière fort avantageuse un caractère dont les formes, nettement dessinées, flattent l'œil et ne fatiguent point la vue. Des exemplaires tirés sur papier carton nous ont semblé vraiment dignes d'être cités comme un chef-d'œuvre typographique, et la couverture, imprimée sur du carton assez fort, est d'une exécution d'autant plus admirable, qu'elle offrait plus de difficulté. C'est avec un vif plaisir que nous constatons ces progrès rapides de l'imprimerie genevoise.

Quant au mérite du livre lui-même, la *Vénus d'Arles* nous paraît une œuvre littéraire fort médiocre, pour ne pas dire mauvaise. Et d'abord nous vous dirons qu'il n'y est nullement question de Vénus et fort peu d'Arles. C'est une espèce de salmigondi en forme de voyage. La Vénus est une jeune fille dont les aventures forment un épisode très-romanesque. L'auteur est archéologue, voyageur, poète et catholique exalté. M. Bard mène ces quatre entreprises de front, à grand renfort de phrases ronflantes et d'éloquence soufflée. Il a une foi très-robuste qui voit tout au travers d'un prisme poétique des plus brillans, et qui accepte sans raisonner les légendes les plus absurdes de la superstition. *Sa foi chante dans son âme*, et certes ce n'est pas nous qui voulons l'empêcher de chanter. Mais dans son enthousiasme dévot il laisse échapper, au sujet du protestantisme, quelques phrases auxquelles son séjour à Genève pourrait peut-être donner plus de poids qu'elles n'en ont réellement. « Le temple des protestans, dit-il, c'est une halle, une chambre froide et vide, où l'homme peut entrer le chapeau sur la tête, et presque la pipe à la bouche, où l'ouvrier siffle et jure comme sur un port, où l'on se réunit pour entendre un avocat. » Cette assertion est d'une telle fausseté que nous ne concevons pas comment on a pu l'oser. Loin d'adresser un semblable reproche aux protestans, les catholiques eux-mêmes furent toujours frappés du silence et du recueillement qui règnent dans leurs temples. Mais continuons...... « Où est l'autel? où est le mystère? où est le sacrifice? où est le prêtre avec son caractère saint, sa vie d'apostolat, ses habits de lin, et son abnégation des intérêts terrestres?.... » Nous ne répondrons qu'une chose à cette question et à toutes

les extases poético-catholiques de M. J. Bard : c'est que dans le temple protestant chaque pas du prêtre, chaque cérémonie du culte, chaque pièce de l'autel, n'est pas taxée sur un tarif vénal comme dans la boutique d'un marchand, c'est que le sacerdoce n'y est pas une fabrique, c'est qu'on y peut entrer dans la vie, y accomplir tous ses devoirs et en sortir saintement sans être rançonné par ces prétendus portiers du ciel.

Du reste, M. Bard détruit lui-même tout l'effet de ses violentes attaques, en rendant involontairement hommage à tous les bienfaits de la réforme, à tous les résultats heureux qu'elle a pu féconder dans la petite ville de Genève. Il loue la tolérance parfaite qui y règne, la sage liberté dont on y jouit, le respect dont tous les cultes y sont entourés ; et ces éloges ne sauraient être détruits par une anecdote qu'il raconte au sujet d'une jeune fille mourante auprès de laquelle un pasteur protestant aurait refusé de se rendre. Nous nous permettrons de mettre en doute la réalité de ce fait, car il n'est point d'usage chez les protestans de Genève de faire aucun service auprès du lit des malades, ni même aucune cérémonie religieuse pour les morts.

PARVENIR ! par Cochut. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LES CONCINI, 1616-1617, par M. J. Brisset. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

De ces deux romans, le premier se distingue par une recherche de style vraiment précieuse. Le héros est un homme qui « s'est trouvé jeté au travers du monde par un temps » gros d'orage, sans attachement de famille, sans pudeur » sociale, sans souci du passé ni du lendemain. De là une in» quiétude corporelle qui lui défendait l'inaction ; de là les » douloureux élancemens d'une intelligence en proie aux » plus âcres démangeaisons du génie. »

Noble expression en vérité qui assimile le génie à une maladie de la peau ! Ce héros est, en d'autres termes plus clairs, un ex-espion, un ex-galérien, un ex-assassin qui, revêtu des titres de sa victime, prend sa place dans la société, et, trompant tout le monde, parvient aux plus hautes dignités. Mais une femme, « débile créature qui est venue se heurter à un » être d'une structure plus ferme que la sienne, » et qui a éprouvé le sort du pot de terre, « une bigote qui répand

» son âme en prières » et passe sa vie à demander à Dieu qu'il fasse » légère la part d'épreuves de son fils et verse en lui » toutes sortes de bons vouloirs, » vient démasquer cet ambitieux hypocrite. Cependant n'allez pas croire que ses crimes soient punis ; Tybald n'est démasqué qu'aux yeux de son fils, et il meurt au faîte des honneurs. L'auteur, qui appelle Paris « les entrailles pourries du monde civilisé, » ne pouvait pas finir son roman d'une autre manière; il fallait que la corruption triomphât jusqu'au bout, et en vérité ce n'est pas non plus en cela que nous le blâmerons, car ce n'est malheureusement que trop commun. Mais à quoi bon venir nous étaler complaisamment tout ce fumier dans un langage aussi guindé? *Parvenir!* n'est ni un livre utile, ni un livre amusant. Nous conseillons surtout à l'auteur de se défaire de ces expressions bizarres qu'il paraît affectionner d'une manière toute particulière, et qui suffiraient seules pour gâter et rendre insupportable la lecture du meilleur roman.

Les *Concini* de M. Brisset sont sans contredit fort supérieurs sous tous les rapports au volume que nous venons d'analyser. Le style en est facile, agréable, et le sujet qui en forme le canevas offre un intérêt historique bien plus réel. Mais si nous approuvons l'intérieur et la forme de cette composition, nous reprocherons au fonds d'être à son tour beaucoup trop compliqué d'intrigues, d'orgies, d'assassinats, de meurtres, d'incidens romanesques qui entravent sa marche, perdent le lecteur dans un labyrinthe sans issue, et travestissent si bien l'histoire qu'on ne la reconnaît plus.

Dans ces deux volumes, il y a matière pour faire deux ou trois romans, quatre ou cinq tragédies, une douzaine de drames et je ne sais combien de mélodrames. C'est un véritable arsenal romantique où les matériaux sont entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Aussi, quoiqu'on dise vulgairement qu'abondance de biens ne nuit pas, conseillerons-nous à M. Brisset d'être à l'avenir moins prodigue de ses richesses. Une sage modération dans l'emploi de ses moyens doublera leur mérite en le faisant mieux sentir.

MANOEL, par Alphonse Royer. Paris, 1834. In-8. Prix : 3 fr. 75 c.

Mauvais roman sans aucune vérité, dont tous les caractères sont outrés, faux, l'intrigue absurde, le style forcé, et

qui, certes, ne se vendra pas mieux à 3 f. 75 c. qu'à 7 f. 50 c. On donnerait de semblables volumes à 1 fr. 50 c. et même à 1 fr., que ce serait encore trop cher. En vérité, il est inconcevable qu'un écrivain prenne si peu de soin de sa renommée. Avec un style souvent riche d'expressions et de figures, avec une imagination assez forte, enfin avec une bonne dose de tout ce qui compose le talent de romancier, la plupart de nos auteurs modernes n'enfantent que de misérables productions, sans aucune valeur littéraire. Ils travaillent avec tant de hâte et si peu de soins, que leurs œuvres avortent presque toutes. Quelques lignes nous suffiront pour faire l'analyse de celle-ci.

Manoël est un seigneur espagnol chargé d'une mission secrète en France; il s'attache, pour l'aider dans ses intrigues politiques et amoureuses, un lépreux, objet du rebut et du mépris, puis il veut perdre ce lépreux, on ne sait pas trop pourquoi; mais il échoue, et c'est au contraire le lépreux qui le tue et qui est ensuite tué à son tour après avoir étouffé sa maîtresse dans ses bras. Bref, à la fin du volume, il ne vous reste de ce roman qu'un tas de cadavres, ce qui ne nous a pas semblé fort réjouissant.

DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES, par Augustin Thierry. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Sous ce titre, M. Thierry a réuni divers fragmens publiés par lui à différentes époques dans des recueils périodiques. Il les a divisés en deux parties, dont la première traite de l'histoire d'Angleterre, et la seconde de celle du moyen âge et de l'histoire de France. On lui saura gré d'avoir ainsi rassemblé tous ces travaux épars dont l'importance et le mérite ont été si vivement appréciés. Si la critique historique a fait dans ces derniers temps quelques progrès en France, on le doit surtout à la plume habile et éloquente de cet auteur, qui, l'un des premiers, osa saper dans sa base l'édifice de l'erreur et du mensonge. Ses Lettres sur l'histoire de France ont eu quatre éditions et se sont justement assuré une place honorable dans toutes les bonnes bibliothèques. Aussi est-ce avec un vif plaisir que le public apprendra que, malgré les obstacles que lui opposent une cécité complète et une santé très-mauvaise, M. Thierry poursuit avec ardeur ses recherches, et prépare un nouvel ouvrage sur l'histoire de

France. Un fragment, placé à la fin du volume que nous annonçons aujourd'hui, fera désirer impatiemment la publication de ses *Scènes du sixième siècle*.

UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, par Emile CABANON. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Voici bien la plus plate rapsodie qui ait vu le jour depuis long-temps. Cela passe tout ce que l'on peut imaginer de plus sot. C'est un dévergondage qui n'a pas le moindre sens et qui se termine par une recette de cuisine. Pour faire assaut d'audace, sans doute, avec l'auteur, l'éditeur de ce volume prétend nous vendre 7 fr. 50 cent. dix-huit feuilles de papier, dont moitié blanches et moitié imprimées en gros caractères, lignes courtes et pages aussi petites que possible. En vérité, nous ne savons si le roman de M. Emile Cabanon pourrait remplir un numéro mensuel du *Magasin pittoresque*. Il faut, certes, avoir une bien haute idée de sa marchandise pour y attacher un tel prix. Mais nous doutons que le public la partage, et nous conseillons aux personnes qui seraient tentées de voir comment on apprête les cailles à la Clémentine d'attendre quelques semaines. Le *Roman pour les Cuisinières* ne tardera pas à se trouver pour 19 sous sur tous les quais de la capitale.

ADHÉMAR ET THÉODEBERGE, épisode des guerres civiles du XVe siècle, par M. A. POURRET DES GAUDS. Lyon, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

Roman héroïcarliste, glané dans les champs allégoriques du noble père des *Ecorcheurs* et du *Solitaire*. L'auteur, M. A. Pourret des Gauds, quoique sans aucun doute, nous aimons à le penser, ce soit *une femme qui lui ait présenté la coupe arrondie du banquet maternel*, M. A. Pourret des Gauds paraît être un féroce Gargantua, un véritable Croquemitaine d'usurpateurs, qui avalerait la France toute crue d'une seule bouchée, si la France voulait seulement s'y prêter, et qui affronterait volontiers mille morts pour sauver la légitimité du droit divin. Mais M. Pourret des Gauds n'a reçu en partage qu'une pauvre petite vie, et il ne se soucie point de la risquer ainsi. Or donc, au lieu du fusil meurtrier,

il saisit la plume taillée aussi, il est vrai, en forme de canon, et d'où souvent il sort également du plomb, mais du plomb sans poudre; c'est plus innocent. Au lieu de se faire chouan, M. Pourret des Gauds se fait auteur, et sa noble indignation s'exhale dans un livre où vous verrez des *traits empennés*, *une montagne précipiteuse*, *des jeunes filles sur le front desquelles viennent se nouer dix-sept étés, des mères offrant à leurs enfans la coupe arrondie du banquet maternel, des chevaliers entenébrés,* au moment où, le soleil achevant sa *carrière diurne*, un jour de plus vient d'être *lancé dans le gouffre des âges;* vous y apprendrez que M. Pourret des Gauds a serré la *main d'un Châteaubriand;* que M. Pourret des Gauds *élève ses regards vers les cieux, vers Henri V, vers l'auguste captive ;* que M. Pourret des Gauds nous regarde tous, nous autres pauvres mortels, comme autant *de pierres de contradiction lancées sur ce globe, comme une proie dévorante pour le temps et l'infortune !* Vous y verrez... mais je veux vous laisser le plaisir de la surprise, s'il vous prend fantaisie de parcourir ces deux pitoyables volumes, qui ont du moins le mérite d'être fort minces.

HISTOIRE NATIONALE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire an VIII, par C. NEILSON et A.-R. BOUZENOT. Paris, 1835. 2 vol. in-18, avec portraits. Prix : 2 f. 50 c.

Ce précis de l'histoire de la révolution est rédigé dans un esprit à la fois religieux et démocratique, qui a des rapports avec celui qui règne dans les *Paroles d'un Croyant,* de M. de La Mennais. Les auteurs voient dans le christianisme une religion d'égalité et de liberté, et appliquant ces principes à l'histoire, ils se montrent adversaires déclarés de la corruption et de la faiblesse, sous quelque forme qu'elles se montrent, tandis que souvent leur admiration pour la probité et la fermeté des principes leur fait excuser bien des fautes. Du reste, cet abrégé est aussi complet que possible : tous les événemens de la révolution sont décrits avec assez de détails dans ces deux petits volumes, et les hommes qui se signalèrent dans cette grande époque y sont tous appréciés et jugés chacun d'après ses actes.

TRAVAUX D'AMÉLIORATIONS INTÉRIEURES, projetés ou exécutés par le gouvernement central des États-Unis d'Amérique, de 1824 à 1831, par G.-F. Poussin, ex-major au corps du génie d'Amérique, et aide-de-camp du général du génie Bernard. Paris, 1834. In-4 et atlas.

Voici le meilleur argument que puissent apporter dans la discussion les partisans du système républicain des Etats-Unis. Que chaque monarchie européenne publie aussi le compte-rendu des travaux exécutés dans ses Etats durant ce laps de temps, et la comparaison pourra alors s'établir d'une manière juste et sûre, soit pour les moyens, soit pour les résultats. En attendant qu'une telle publication ait lieu, qu'il nous soit permis de rendre hommage aux gigantesques pas de cette république qui n'a qu'à peine un demi-siècle d'existence et qui est déjà sillonnée en tous sens par les canaux, les routes, les chemins de fer, où l'influence bienfaisante de la liberté permet à l'industrie de se développer sans nulle entrave, et où le génie inventif de l'homme, aidé de la force si puissante de la vapeur, répand et augmente chaque jour le bien-être, la richesse et la civilisation. L'ouvrage de M. Poussin est bien fait pour convaincre les plus incrédules et pour exciter la plus vive admiration.

LES ASPIRANS DE MARINE, par Edouard Corbière. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Le héros de ce roman est un jeune aspirant de marine français, qui, après avoir déployé un courage admirable dans l'affaire des brûlots de Rochefort, eut le fatal avantage de sauver un commandant de vaisseau, accusé d'avoir abandonné son bâtiment. L'intrépide aspirant s'attira ainsi la haine de ses supérieurs, et, abreuvé de dégoûts, révolté de l'injustice qu'il rencontra partout, après l'acte de dévoûment qu'il venait d'accomplir, il alla plus tard chercher un asile à bord d'un corsaire. Là il trouva une mort ignorée et bien différente de celle qu'il avait bravée à Rochefort pour défendre sa patrie. Aux détails de cette aventure, qui ressemblent trop à ceux qu'on a déjà lus dans tous les ouvrages de ce genre, se mêle une intrigue de femme perdue, qui nous a paru fort peu intéressante.

Au total, nous pensons qu'il en est de la mer en fait de littérature, comme des huîtres en fait de table : c'est un excellent hors-d'œuvre qui fait grand plaisir; mais un dîner que ne serait composé que de cela, lasserait vite notre appétit, quelque robuste qu'il fût. Un roman maritime est un tour de force qu'il ne faut pas renouveler trop souvent.

PASCALINE, par madame Jenny BASTIDE (Camille BODIN). Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Qui nous délivrera de l'adultère et de ces amours frénétiques qu'on ne rencontre guère que dans l'imagination des auteurs ? Quand se lassera-t-on de puiser toujours à cette même source? Cette Pascaline est une véritable dévergondée, sans pudeur, dont l'histoire ne peut offrir nul intérêt; car rien en elle ne rachète ses faiblesses innombrables. Nous ne concevons pas qu'on puisse se plaire à attacher son esprit à de pareils sujets, et qu'avec une plume facile et exercée on ne sache pas mieux choisir. L'auteur de ce roman a souvent été mieux inspirée; espérons que son erreur ne durera pas, et qu'elle la rachètera bientôt par quelque autre publication plus digne d'elle.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE, ou Traité élémentaire de cette science, par M. Alphonse DE CANDOLLE. Paris, 1835, tome 1er. 1 vol. in-8 et un cahier de planches. Prix : 9 fr.

Cet ouvrage, qui fait partie de la collection des Suites à Buffon, formera un cours complet de botanique, dans lequel se trouveront consignées toutes les découvertes et toutes les recherches des plus célèbres auteurs qui se sont occupés de cette science. M. Alphonse de Candolle, qui marche dignement sur les traces glorieuses de son père, écrit avec une précision et une clarté tout-à-fait précieuses dans ce genre de traités. Son livre, tout en étant un manuel scientifique de la plus grande utilité pour ceux qui veulent étudier la botanique, offrira aussi une lecture agréable aux gens du monde qui ne font qu'effleurer les sciences en passant. Cette introduction leur dira tout ce qu'il y a de merveilleux et de séduisant dans l'histoire des plantes. Elle est divisée en cinq livres qui traitent :

1° De l'*organographie* ou de la structure intime et de l'organisation intérieure des végétaux, l'une des branches les plus obscures, les plus difficiles, mais en même temps les plus curieuses de la science ;

2° De la *physiologie* ou de l'étude de la vie végétale et des fonctions de chaque organe ;

3° De la *méthodologie* ou des différentes méthodes relatives à l'étude des végétaux, à leur description, leur nomenclature et leur classification ;

4° De la *géographie botanique*, c'est-à-dire de la distribution des végétaux vivant à la surface de la terre ;

5° Des *végétaux fossiles*. Ce dernier livre renfermera un aperçu de l'histoire du règne végétal avant la dernière révolution du globe.

L'ouvrage, qui sera complet en deux volumes, se terminera par un exposé de l'*histoire de la botanique* et quelques principes de la *botanique médicale*.

Il est accompagné de planches fort bien exécutées.

LE POLICHINELLE ET L'HOMME DES MADONES. Paris. — Naples. — Rome; par ROGER DE BEAUVOIR. Paris, 1834. In-8. Prix : 3 fr. 75 c.

Ces deux contes nous ont paru fort amusans, quoique très-peu vraisemblables. Le premier est l'histoire du dernier descendant d'une grande famille de Naples, qui, après avoir dissipé toute sa fortune, se fait polichinelle pour vivre. Le second est celle d'un artiste allemand à moitié fou qui a des visions pendant lesquelles son exaltation lui fait faire des chefs-d'œuvre. Ces récits sont très-ingénieux et seront certainement lus avec beaucoup de plaisir. Mais nous doutons fort que le public veuille y voir un but sérieux, une haute portée, ainsi que l'auteur le donne à entendre dans son avant-propos. C'est une étrange manie que la prétention de nos auteurs d'aujourd'hui à être avant tout profonds et sérieux. Ils ne sauraient écrire une pauvre petite nouvelle sans y rattacher tout un système philosophique.

MALFILATRE, roman historique, par Amédée DE BAST. Paris, 1835, 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le premier volume de cet ouvrage est rempli d'intérêt; on y apprend à connaître et à aimer Malfilâtre, ce poète dont le beau talent fut tué si jeune par la misère et par la préoccupation de son siècle. C'est sans contredit ce que M. Amédée de Bast a fait de mieux jusqu'à ce jour. Profitant habilement de tous les documens qu'il a pu se procurer, il a reconstruit avec beaucoup d'art cette vie si malheureuse et si touchante. Sobre d'ornemens et de broderies, il en a fait un roman vraiment historique, bien supérieur à tous ses précédens ouvrages. Nous regrettons seulement que dans la seconde partie quelques scènes peu châtiées viennent faire ombre au tableau, et que la vengeance qui a hâté la mort de Malfilâtre soit peinte tellement à nu; si tant est encore qu'elle soit vraie, ce que nous ignorons complètement. C'est la contre-partie de celle exercée par le mari de la belle Ferronnière contre François Ier; mais elle paraît encore moins vraisemblable.

COMMENTAIRE philosophique et politique sur l'histoire et les révolutions de France, de 1789 à 1830, par Jean BENNER. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 24 fr.

M. J. Benner publie sous ce titre un traité de politique qui nous a paru très-profond et fort complet, car les diverses phases du gouvernement révolutionnaire lui fournissent l'occasion de traiter presque toutes les circonstances politiques qui peuvent se présenter. Mais la forme de commentaire adoptée par M. Benner nuit à l'ensemble de son ouvrage et empêche de bien juger toute sa portée. Il ne forme pas un tout basé sur des principes bien clairement développés et arrivant à des résultats directs qu'on puisse considérer comme la vraie expression des opinions de l'auteur, et apprécier d'une manière satisfaisante dans tous leurs rapports. Avec cela, le style est diffus, pénible, ce qui rend la lecture de ce livre encore moins facile et nous empêche de chercher même à l'analyser. Dans l'époque où nous vivons, les faits marchent avec tant de rapidité, que si on s'arrêtait à débrouiller une théorie obscure, on courrait

grand risque d'être pendant ce temps devancé de cent lieues, et d'avoir perdu sa peine fort inutilement. Le jour des commentaires sur la révolution ne nous semble pas encore venu, car c'est à peine si nous sortons des premières secousses de ce terrible tremblement et si nous commençons à jouir de quelques-uns de ses résultats. Le travail se fait toujours et continuera sans doute encore long-temps avant qu'il ait accompli toute sa destinée, avant que l'œuvre soit parfaite et capable d'être jugée.

LETTRES écrites en 1786 et 1787, publiées par M. BALLANCHE. Paris, 1834. In-12. Prix : 4 fr.

« Ces lettres, dit l'éditeur, sont destinées à former un » parfait contraste avec tant de productions plus ou moins » empreintes d'un funeste délire, de désolantes préoccupa- » tions, d'irremédiables douleurs. Elles seront comme une » voix d'harmonie qui se hasarde au milieu des bruits confus » du chaos. Toutefois, on ne doit s'attendre à y trouver que » la naïveté et la simplicité des sentimens, unis à la pureté » la plus angélique. C'est une âme qui n'emprunte au lan- » gage que juste ce qu'il lui faut pour se faire pressentir et » deviner. »

Cet éloge est fort bien dit sans doute, et cela ne nous étonne pas de la part de M. Ballanche; mais il est certainement aussi fort exagéré. Ce petit volume est à la vérité conçu avec une imagination très-douce, sans émotions fortes, ni crimes, ni sang, ni adultère. Il renferme les lettres d'une femme à son ami, lettres intimes où le cœur se montre à nu et se livre sans contrainte à son amour. Cette femme, dominée cependant par une crainte excessive du monde et du qu'en dira-t-on, combat et repousse cette passion dont elle voit le danger. Elle finit par rompre tout-à-fait et pour toujours avec son ami, en jetant entre elle et lui le voile de religieuse. Cette donnée est fort simple en effet, trop peut-être même, car elle offre peu d'intérêt, et le style de ces lettres nous a paru en général faible, mou, avec une grande recherche de naïveté et peu d'esprit. L'auteur est, dit-on, la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, née en 1757.

PETIT ATLAS DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, à l'usage de la jeunesse, contenant les découvertes des voyageurs modernes ; composé de 32 cartes dressées par M. Hérisson ; précédé d'un Précis de géographie moderne et de notions sur la sphère ; par madame Tardieu-Denesle. 7e édition. Paris, E. Garnot, 1834. In-4 oblong, cartonné. Prix : 8 fr.

Ce petit atlas jouit depuis long-temps déjà d'une réputation et d'un succès bien mérités. Les cartes sont gravées avec toute l'exactitude et les détails nécessaires à l'étude de la géographie. Le précis de madame Tardieu est parfaitement bien adapté à l'enseignement ; il est fort abrégé ; mais il offre cependant les grandes divisions du globe terrestre, les principales subdivisions des Etats, les fleuves, rivières et montagnes considérables, les productions du sol, la nature des climats et les villes capitales. Il renferme, outre cela, un aperçu des productions de chaque pays, et une idée de l'industrie, du caractère, des mœurs et des usages de chaque peuple en particulier. C'est un excellent mémorandum propre à rappeler dans la mémoire des jeunes gens les principaux points de cette étude ; il ajoute un grand prix à cet atlas en en facilitant beaucoup l'usage et en le rendant plus fécond en résultats avantageux. Le texte de cette nouvelle édition est imprimé sur plus grand papier que les précédentes, et contient de plus une carte du monde connu des anciens.

PETIT ATLAS PITTORESQUE DES 48 QUARTIERS DE LA VILLE DE PARIS, avec un Tableau d'assemblage ; par A. M. Perrot, ingénieur. Paris, Ed. Garnot, 1835, 48 cartes coloriées. 5 fr.

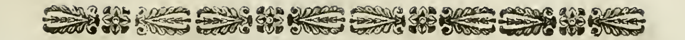
Cet atlas, qui paraît par livraison de 10 cent., formera un très-beau plan de Paris, qui renfermera une foule de renseignemens utiles et qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Les mairies, justices de paix, casernes, corps-de-garde, boîtes aux lettres, commissaires de police, places de fiacres et cabriolets, stations d'omnibus, population, etc., etc., sont indiqués par des signes particuliers. Le rédacteur de ce plan pousse même l'exactitude jusqu'à marquer les prin-

cipaux hôtels, restaurans, cafés, cabinets littéraires, notaires, changes, etc., etc.; indications qui ne seront que d'une utilité temporaire, car la plupart de ces établissemens sont sujets à changer de place; mais pour quelque temps du moins elles donneront un prix de plus à l'Atlas pittoresque de Paris. Nous n'avons pas besoin de vanter le bon marché de ces cartes, qui ne coûteront que deux sous pièce.

ESSAI SUR L'ORIGINE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE, par MARTIN DE PARIS. Paris, 1834. In-8. 3 fr.

Cet opuscule savant a pour objet de réfuter l'opinion qui veut que l'origine du langage soit une révélation divine, et regarde toutes les langues connues comme dérivant d'une seule langue-mère, donnée à l'homme par Dieu lui-même. M. Martin, considérant la pensée comme l'unique révélation de Dieu, établit que l'homme, aidé de ce puissant moyen, a mis spontanément en jeu ses organes vocaux pour exprimer ses sensations physiques et morales; que la conformation de ces organes lui permet de peindre les objets sensibles par onomatopées ou imitation, les objets insensibles par analogie, et les objets de première nécessité, de première affection, par les organes les plus faciles à mettre en jeu; que plusieurs sociétés s'étant établies dans différentes parties du globe, il en résulta plusieurs langues indépendantes les unes des autres; enfin que la révélation d'une langue, outre qu'on n'en retrouve aucun vestige, serait contraire au libre arbitre, le plus noble privilége accordé à l'intelligence humaine, et que la recherche d'une langue primitive est chimérique, entraîne à des étymologies bizarres, mal fondées, n'aboutit qu'à obscurcir toujours plus la question. Ces considérations sont appuyées sur des recherches scientifiques très-profondes et accompagnées de quatre planches sur les hiéroglyphes, lettres et formes grammaticales des langues égyptienne, chinoise, indienne et hébraïque.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 2. — FÉVRIER 1835.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE GENÈVE, rédigé par L. VAUCHER, docteur ès-lettres et bibliothécaire honoraire. Genève, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Voici la première fois qu'on publie un catalogue général de la bibliothèque de Genève, établissement qui date du XVIe siècle, et dont le célèbre Bonnivard posa les premiers fondemens, en léguant ses livres à la ville. Cette bibliothèque s'accrut dès-lors, soit des achats qui furent faits par le gouvernement pour cet objet, soit des dons que lui firent de nombreux bienfaiteurs. Aujourd'hui elle renferme trente-et-un mille volumes, parmi lesquels se trouvent un assez grand nombre d'éditions du XVIe siècle, et de manuscrits précieux, tels que celui des Chroniques de Bonnivard, les tablettes de cire sur lesquelles Philippe le Bel inscrivait ses dépenses, les sermons de saint Augustin, etc. Le catalogue des manuscrits a déjà été publié, en 1779, par M. Senebier. Celui que nous annonçons ne renferme que les livres imprimés. Ils sont classés par ordre de matières, mais sans aucune notice bibliographique ; ce que nous regrettons vivement, car

M. Vaucher était bien en état de nous donner à cet égard des observations fort intéressantes. Le catalogue entier forme neuf cent quarante-huit pages, sur lesquelles la théologie et l'histoire ecclésiastique en comprennent à elles seules trois cent vingt-et-une, soit un peu plus du tiers; les sciences naturelles, cent huit; la littérature, cent dix-neuf; les sciences historiques, deux cent vingt-neuf. Nous avons remarqué, dans la classification adoptée par M. Vaucher, une innovation qui ne nous semble pas très-bien fondée. Il place l'économie politique dans les sciences historiques à la suite de la statistique ; sans doute l'économie politique tient par plus d'un rapport à la statistique ; mais elle tient aussi à la politique, à l'art gouvernemental, et par le rôle toujours plus important qu'elle est appelée à jouer dans l'organisation sociale, elle doit être classée parmi les sciences philosophiques, comme l'ont fait du reste la plupart des bibliographes.

ECONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir ; par M. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont. Paris, 1834. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

M. le vicomte Alban, frappé du mouvement qui s'opère dans la société, et de la tendance générale vers une révolution économique et industrielle qui menace d'ébranler l'ordre social jusque dans ses fondemens, si l'on ne travaille dès aujourd'hui à s'emparer des esprits et à diriger ce mouvement qu'il ne faut plus songer à arrêter, entreprend de sonder les plaies de notre vieille société et de chercher un baume qui les puisse adoucir, sinon les guérir tout-à-fait. La religion apparaît à l'auteur comme le seul et unique moyen de résister à la tempête qui gronde dans l'avenir, de modérer sa violence, et de préparer d'avance le peuple à ne pas abuser des élémens de puissance qu'il pourra tenir entre ses mains. Il pense que l'application des principes de la charité chrétienne à l'économie politique doit désormais être considérée comme l'ancre de salut de la société. Il y a beaucoup de philantropie dans cette pensée, et certainement aussi



beaucoup de vérité. Le soulagement des infortunes, l'égalité, le bien-être de tous sans lésion des intérêts d'autrui, sont les axiomes fondamentaux d'un christianisme pur et éclairé, tel que doit être aujourd'hui la religion des hommes qui ne veulent pas fermer les yeux à la lumière et qui désirent rendre au Créateur un culte digne de lui. Mais, dans cette nouvelle carrière ouverte aux sentimens religieux, la raison doit plus que jamais être le guide constant de notre marche, car ici les erreurs entraîneraient après elles des conséquences tout-à-fait contraires au but qu'on se propose et souvent même dangereuses. La charité ne doit être que préventive, si elle ne veut offrir à l'oisiveté un oreiller de paresse, au vice une sorte d'encouragement, un appui à l'imprévoyance. C'est un travail lucratif qu'il faut offrir aux pauvres, et non du pain sans travail. Ceci est un écueil contre lequel viennent échouer souvent les intentions les plus généreuses.

M. le vicomte Alban, dans les divers moyens qu'il propose pour soulager les misères du peuple, nous a paru oublier quelquefois cette maxime. Il faut sans doute des asiles pour l'enfance pauvre, mais il faut craindre aussi d'encourager trop la population en ôtant aux parens tout souci, toute peine pour l'éducation de leurs enfans. Il faut tendre une main secourable à l'ouvrier malade ou sans ouvrage, mais il faut prendre garde de créer une sorte de patronage aristocratique, qui mette le pauvre dans la dépendance entière du riche, et finisse par rétablir l'ancienne division féodale des seigneurs et des vassaux.

Nous avons aussi remarqué dans tout le cours de cet ouvrage une fâcheuse prévention contre l'Angleterre et contre le protestantisme. L'auteur regarde la ruine complète de l'Angleterre comme très-prochaine, et il se réjouit presque de ce grand exemple que la Providence, dit-il, devait donner au monde.

Cette prophétie ne nous semble ni charitable, ni chrétienne, et heureusement encore moins vraie. L'aristocratie anglaise se voit menacée de la ruine des abus et des priviléges sur lesquels repose sa puissance, cela est possible; mais la nation, loin de périr avec elle, puisera au contraire une nouvelle force dans le renversement de cet obstacle qui s'oppose au développement logique des principes de liberté renfermés dans la constitution de l'Angleterre. Il est injuste et inconséquent d'accuser l'Angleterre d'égoïsme matérialiste, et le protestantisme d'esprit étroit, d'absence de dévoû-

ment et de générosité, quand, à côté de cela, on est obligé de remplir trois pages en petit-texte des seuls noms des innombrables établissemens de bienfaisance fondés et soutenus par la charité anglaise; quand on se voit réduit à aller chercher ses exemples, ses modèles de générosité dans deux pays protestans, l'Angleterre et la Hollande; quand enfin l'économiste sur les opinions duquel on s'appuie surtout, M. Sismondi, est un protestant. Nous avons été aussi singulièrement frappés du chapitre où M. le vicomte Alban traite du célibat en général et de celui des prêtres en particulier. L'opinion de saint Paul à ce sujet, convertie en principe d'économie politique, nous paraît une bien étrange anomalie. Pour le coup, M. Malthus n'aurait plus peur d'un trop grand accroissement dans la population, et ce serait bien là en effet le plus sûr moyen d'en prévenir toutes les funestes suites. Il est vrai qu'il faudrait alors faire un pacte avec la mort, par lequel elle s'engageât pourtant à ne pas dépeupler entièrement le monde. On devrait peser mûrement ses paroles quand on entre dans le domaine du raisonnement, car l'impitoyable logique est toujours là prête à vous prendre en défaut, et à vous montrer du doigt le vaste champ de l'absurde dans lequel on tombe dès qu'on dévie d'un côté ou de l'autre du droit chemin.

Nous ne sommes pas en mesure de vérifier les calculs de l'auteur, mais il nous semble que, même en les adoptant comme parfaitement exacts, les résultats qui ressortent de son livre seraient de nature à faire rejeter l'économie politique chrétienne, telle du moins que l'entend M. le vicomte. En effet, d'après tous ses tableaux statistiques, toutes ses cartes et ses données, la Russie serait le modèle à imiter, le gouvernement par excellence, sous le rapport de l'économie-politique chrétienne, le pays le plus heureux de l'Europe. Après elle, viendrait la Turquie, et l'Angleterre serait au dernier degré de l'échelle sociale. En vérité, si de tels calculs sont la vraie science, il ne nous reste plus qu'à rejeter loin de nous notre civilisation, notre industrie, notre liberté, et, baissant la tête avec joie sous le joug, nous trouverons la solution du problème social dans le despotisme absolu.

Du reste, conséquent avec lui-même, l'auteur prédit que le sort de l'Angleterre est réservé un peu plus tard aux républiques florissantes des États-Unis; sans doute aussi parce que le protestantisme y domine. C'est un singulier signe de notre époque que ce redoublement de zèle catholi-

que et d'attaques contre l'émancipation de l'esprit humain, qui se mêle à tout depuis quelque temps. On dirait le dernier paroxisme d'une fièvre mortelle, l'agonie d'un malade qui lutte contre la mort. Ne serait-ce point le travail d'une régénération qui s'opère au sein même du catholicisme ? Nous le souhaitons sincèrement, car mieux vaut, en toutes choses, améliorer ce qu'on tient que de le détruire, pour courir après ce qu'on n'a pas.

En résumé, l'ouvrage de M. Alban de Villeneuve renferme quelques notices intéressantes sur les établissemens de charité, et des données statistiques curieuses sur l'état de la mendicité dans les divers départemens de la France; mais ce n'est point un traité d'économie politique, et l'on y trouve même fort peu de détails sur cette science.

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, par Alexis DE TOCQUEVILLE, avocat à la Cour royale de Paris, l'un des auteurs du livre intitulé : Du Système pénitentiaire aux États-Unis; orné d'une carte d'Amérique. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Nous trouvons dans cet excellent ouvrage la réfutation la plus complète des sinistres pronostics de M. le vicomte Alban de Villeneuve. M. de Tocquéville a parcouru l'Amérique en observateur habile, qui ne juge pas en courant, mais qui cherche, autant que possible, à approfondir ses connaissances et à s'entourer de toutes les informations possibles. L'ouvrage sur le système pénitentiaire des États-Unis, dont il est l'un des auteurs, jouit déjà d'une réputation méritée; il fut accueilli par le ministère français comme un document de haute importance. Les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui sont destinés à faire connaître le gouvernement américain dans tous ses détails, l'administration dans tous ses ressorts, et la large liberté qui a présidé à toutes les institutions du Nouveau-Monde. Après avoir lu cet intéressant tableau, on sera à même d'apprécier à leur juste valeur les accusations frivoles et légères qu'on porte souvent contre les Etats-Unis sans les connaître.

M. de Tocqueville a fort bien su exposer les avantages produits dans cette vaste Union par une forte centralisation

du pouvoir politique et une dissémination non moins grande de l'administration civile. Prenant l'histoire des colonies anglaises d'Amérique depuis le XVIIe siècle, il nous montre comment la liberté s'est naturalisée au milieu d'elles, et y a poussé de si fortes racines en s'appuyant sur le plus grand développement de la commune indépendante, sur des autorités municipales électives et responsables. L'aspect de cette immense contrée, dont la population et la prospérité vont toujours croissant avec une progression rapide, est un argument bien puissant en faveur des institutions républicaines et du système d'égalité. La province du Mississipi, par exemple, qui ne comptait, il y a quarante ans, que quelques mille pionniers défrichant la terre vierge, renferme aujourd'hui quatre millions d'habitans. Un jour viendra sans doute où l'Amérique, proportionnellement peuplée autant que la France actuelle, offrira le superbe spectacle de cent cinquante millions d'hommes parlant la même langue, obéissant aux mêmes lois, suivant la même religion, et jouissant tous de la même liberté. Quel obstiné monarchiste pourra résister encore et refuser de se convertir en présence d'un pareil fait ? Que deviendront alors toutes les prédictions des pessimistes qui pensent déjà voir un Cromwel ou un Napoléon surgir du milieu du congrès américain, et imposer son joug au pays ? Du reste, M. de Tocqueville fait bonne justice de toutes ces sinistres prophéties ; il n'a vu partout en Amérique que bien-être, orgueil national et contentement. Sans doute, il y a, comme partout, des mécontens, mais ils y sont en plus petit nombre que partout ailleurs ; ils cachent leur sentiment comme en étant honteux ; et si quelques ambitieux convoitent l'asservissement de leur patrie, la liberté complète de la presse leur permet de donner cours à leurs déclamations sans nul danger, tandis que, d'une autre part, l'admirable prévoyance du législateur a fermé la porte des honneurs à l'ambition, et le peuple vigilant veille à ce que cette barrière ne soit pas forcée. L'Union américaine présente encore plus de force vitale que nul gouvernement européen, et si dans l'avenir quelque incident survenait qui la rompît, chaque état n'en conserverait pas moins sa liberté respective ; la république est le seul gouvernement qui puisse convenir à l'Amérique. On ne fonde pas une monarchie au milieu d'une civilisation jeune et forte, surtout à une époque comme la nôtre, où l'on ne peut plus recourir à la superstition pour entourer la royauté d'une auréole divine.

NOTICES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES SUR L'ALLEMAGNE, par M. SAINT-MARC-GIRARDIN. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme plusieurs fragmens d'un grand intérêt sur l'état de l'Allemagne en 1833, sur sa littérature, ses beaux-arts et ses mœurs. M. Saint-Marc-Girardin est un admirateur des Allemands, qui ne cache pas sa prédilection toute particulière pour cette nation de penseurs, et se laisse guider par elle dans ses jugemens et ses observations. Mais cette prévention favorable ne nuit pas à son livre; on voit qu'il a étudié l'Allemagne avec amour; il la connaît parfaitement bien, et ce qu'en disent ces divers fragmens fait regretter que l'auteur, atteint de la maladie de notre époque, ne nous donne qu'une suite d'articles de journaux, au lieu d'un livre complet, qu'il eût été si capable de bien faire. Cette manie de journalisme est surtout dangereuse lorsqu'elle s'applique à l'histoire; on écrit avec rapidité, avec légèreté, sans aucun ensemble, et souvent même sans aucun accord dans les opinions qu'on émet. Ainsi, dans un article sur la marche de la civilisation en Suisse, M. Saint-Marc-Girardin dit qu'un nouveau pacte fédéral fut adopté par la diète après la révolution de juillet. Cette assertion n'est pas exacte et pourrait induire le public en erreur, en lui faisant croire que la Suisse régénérée a tout-à-fait rompu les liens qui lui furent imposés en 1815 par la sainte-alliance. La révision de l'ancien pacte, quoique consentie par la majorité des cantons, a toujours été ajournée depuis, et c'est encore une œuvre à faire. Nous avons aussi remarqué plusieurs petites contradictions, soit au sujet du protestantisme, qui est représenté tantôt comme un obstacle à la civilisation, tantôt comme donnant aux nations qui l'ont embrassé une prépondérance décisive; soit au sujet de la religion en général, pour laquelle l'auteur professe le plus profond respect, tout en proclamant à côté de cela un système de nécessité, une espèce de fatalisme, qui nous paraît devoir conduire tout droit au matérialisme. Mais si les principes politiques et religieux de M. Saint-Marc-Girardin nous semblent peu fermes, ou du moins mal étayés dans ces courtes notices, nous n'avons que des éloges à donner à toute la partie littéraire

de ce volume, où un savoir profond se montre sous les formes les plus gracieuses et les plus aimables. Nous aimerions voir l'auteur entreprendre une histoire de la littérature allemande, de cette mine si riche et si féconde, dont on ne connaît encore en France que quelques rares échantillons.

ROMANS HISTORIQUES BRETONS, publiés par Ernest MENARD. Première livraison, PEN MARC'H. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LOUIS XV ET LE CARDINAL DE FLEURY, 1736; par A. BIGNAN. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

THOMAS DE MARLE ; épisode de l'histoire de Picardie au XIIe siècle, par Charles LEDHUY. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

JEAN LE PARRICIDE, ou l'Absolution, roman historique par madame la baronne ALOIS DE CARLOWITZ. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 7 fr. 50 c.

Depuis que Walter-Scott a ouvert et si richement exploité la mine du roman historique, la foule de ses imitateurs va toujours croissant, et si l'on en compte à peine quelques-uns qui ressortent du milieu de la médiocrité générale, du moins devons-nous reconnaître que ce genre de roman, quelque mauvais qu'il soit, offre toujours plus de chances d'intérêt. Puisqu'il existe un public oisif et affamé auquel il faut de la pâture à tout prix, mieux vaut encore lui donner de l'histoire, quelque travestie qu'elle soit, plutôt que de le rassasier d'immoralités révoltantes, telles qu'on en trouve dans la plupart des romans de mœurs.

Parmi ces nouvelles publications, nous avons distingué les *Romans bretons de M. Menard,* empreints d'une teinte assez originale, mais écrits par une main encore peu exercée et mal habile à manier la plume; et *Louis XV et le cardinal de Fleury,* composition sobre et assez élégante, comme le sont toutes celles de M. Bignan. Il ne se montre pas ambitieux de mettre en scène les graves événemens des époques qu'il retrace, mais se contente de prendre pour sujet une

intrigue de cour qui se passe dans le château de Versailles, et la conduit assez habilement pour exciter et soutenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin du volume.

Thomas de Marle est une composition assez dramatique; mais les caractères et le style nous ont paru un peu forcés.

Quant à *Jean le parricide*, ce roman a déjà paru en juillet 1833 sous le titre de *l'Absolution*, 2 vol. in-8. 15 fr. Probablement il n'aura eu aucun succès, et aujourd'hui on le présente de nouveau au public sous un autre titre, qu'on a sans doute jugé plus propre à piquer la curiosité. C'est un stratagème fort usité en librairie et qui réussit quelquefois lorsque des circonstances étrangères, de fortes préoccupations politiques ou des préventions injustes ont entravé la première publication d'un livre; mais nous croyons que ce sont des frais et du charlatanisme perdus avec des productions aussi médiocres que celle-ci. *Jean le Parricide*, à 7 fr. 50 c., ne trouvera pas *plus d'amateurs* que *l'Absolution* à 15 fr.

LE MONDE COMME IL EST, par le marquis DE CUSTINE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous la forme d'un roman fort dramatique, M. de Custine nous présente un tableau vraiment désastreux de la société. Il l'a observée avec talent, sans doute, mais en véritable misanthrope qui cherche en toutes choses le plus triste côté et se plaît à accumuler toutes les plaies morales de l'humanité pour en composer un ensemble repoussant. N'allez pas croire pourtant, qu'à l'instar de nos broyeurs de rouge, il se soit jeté dans la littérature galvanique et nous ait offert un ramassis de crimes, de sang et de cadavres. Non, M. de Custine a trop d'esprit pour être obligé d'avoir recours à de semblables moyens. Il n'a pris dans la société que des traits secondaires, que de petites intrigues de salons ou de sacristie, enfin, que de ces vices de bonne compagnie qui se rencontrent tous les jours sous le masque de la piété, de la philantropie ou des usages du monde, et dont l'hypocrisie est prudente, les éclats peu bruyans, les machinations sourdes et lentes; en un mot, il ne retrace que des scènes

fort possibles, et même très-probables; des caractères réels qui n'ont rien d'outré, qui restent constamment plutôt dans un état de négation vertueuse que dans une hostilité ouverte et hardie contre la morale, tels, en un mot, que quiconque est un peu observateur en a certainement rencontré plus d'une fois dans sa vie. Mais cette réunion de détails odieux n'en forme pas moins une image révoltante qui nous semble injuste et par conséquent fausse; car, en admettant même que le récit de M. Custine soit fondé sur un fait vrai, ce fait ne saurait être qu'une exception, et l'on ne peut pas appeler cela *le monde comme il est.*

La scène se passe sous la Restauration. Jacqueline Senaer est une jeune fille maltraitée par la nature, sous le rapport des agrémens extérieurs, mais richement dotée pour les charmes de l'esprit et les biens de la fortune. Sa laideur, dont elle a la conscience, la rend malheureuse, car son amour-propre est constamment blessé par la pensée qu'elle doit être un objet de répulsion pour tous ceux qui la voient; aussi finit-elle par se persuader que jamais aucun homme ne pourra l'aimer, et que par conséquent elle doit renoncer tout-à-fait à se marier. Elle était Hollandaise et protestante, et vivait à la campagne avec une vieille grande dame du faubourg Saint-Germain, dévote, méchante, et grande amie des jésuites. Sa fortune attire bientôt auprès d'elle des fashionables, désireux de faire une fin et d'épouser une brillante dot. L'un d'eux, M. d'Offlise, est fortement appuyé d'abord par la vieille dévote; mais une lettre écrite par lui à son ami Adolphe tombe entre les mains de Jacqueline, et lui apprend qu'il n'en veut qu'à son argent, et qu'il se propose de jouer le rôle d'amoureux pour la séduire. La jeune fille indignée se prépare à repousser cet insolent dandy, et se fortifie plus que jamais dans sa résolution de rester fille. Mais ne voilà-t-il pas que M. d'Offlise, frappé de son esprit, de ses grâces, de sa sensibilité profonde, devient réellement amoureux d'elle, et qu'elle-même, subjuguée par les charmes de cet homme qu'elle voulait en vain refuser d'entendre et dont elle croyait mépriser les attaques, sent aussi naître en son cœur un sentiment qu'elle cherche inutilement à étouffer?

Voilà l'exposition de ce roman qui offre une situation neuve et bizarre. Maintenant commence à se dérouler le plan misanthropique de l'auteur. D'Offlise a pour ennemis la congrégation et tous ses affiliés, prêtres ou laïques. C'est



dès-lors jusqu'à la fin du livre une suite continue de petites tracasseries, de basses intrigues, de trahisons et de perfidies destinées à entraver l'amour de M. d'Offlise, à le calomnier, à le perdre de réputation, à le tuer en quelque sorte moralement. Tous les ressorts sont mis en jeu dans ce but, rien n'est épargné, et le succès couronne l'œuvre. D'Offlise persécuté, délaissé, ruiné, abandonné même de Jacqueline, qui épouse Adolphe, devenu, par intérêt, son rival, finit par se tuer, car il voit qu'avec l'ennemi implacable qui le poursuit de sa haine active, c'est le seul moyen qui lui reste d'échapper au malheur.

Toute cette composition est fort habilement exécutée et conduite avec un art admirable. M. de Custine sait très-bien tenir l'intérêt en haleine et piquer la curiosité du lecteur jusqu'au bout. Son style est agréable, spirituel, souvent poétique lorsqu'il décrit de beaux paysages. Mais, nous le répétons, ce n'est pas là, fort heureusement, le monde comme il est en réalité. Certainement, toutes les circonstances du roman de M. de Custine peuvent se rencontrer dans le monde, mais elles ne s'y trouvent pas ainsi accumulées, et on ne saurait, avec justice, généraliser leurs résultats. Du reste, les satires de M. de Custine s'adressent surtout aux faux dévots, aux jésuites, aux libéraux de la Restauration et aux paysans de la Normandie contre lesquels il ne manque pas une occasion de lancer quelque amère raillerie.

VOYAGES DANS LES ALPES ; partie pittoresque des ouvrages de H. B. de Saussure. Genève, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

On a réuni dans ce volume divers fragmens extraits du grand ouvrage de de Saussure. Ecartant toute la partie scientifique, on a choisi les descriptions les plus pittoresques, les récits les plus intéressans, et on a fait ainsi un livre qui renferme peut-être les plus belles pages inspirées par cette nature si âpre, si sauvage et si grandiose des Hautes-Alpes. De Saussure, dès son enfance, se sentit poussé vers les montagnes par une passion irrésistible, et le Mont-Blanc devint bientôt le but de tous ses désirs ; il ne pouvait tour-

ner ses regards de ce côté sans éprouver une espèce de saisissement douloureux. Il semblait que le géant des Alpes lui lançât un défi, et il n'eut pas de repos qu'il ne fût venu à bout de se mesurer de près avec lui. Doué du génie de l'observation, il découvrit en quelque sorte les premiers élémens de la géologie, presque entièrement inconnue avant lui, il arracha cette science à l'erreur et aux préjugés qui l'emmaillotaient encore, et lui fit faire de rapides progrès.

Infatigable dans ses recherches et ses hardies tentatives, il explora les Alpes avec une scrupuleuse exactitude. Ses récits, ses descriptions sont empreints d'un sentiment exquis des beautés de la nature, sans exagération quelconque. Toujours prêt à rendre justice à la fermeté et à la fidélité de ses guides, il s'efface en quelque sorte avec modestie derrière ces dignes montagnards dont il inscrit les noms à côté du sien au temple de mémoire.

Ce volume est divisé en quatre parties ; la première décrit les basses montagnes des environs de Genève, le Salève, les Voirons, le Môle, la Dôle, etc. ; la seconde contient le voyage autour du Mont-Blanc ; la troisième, l'ascension au Mont-Blanc ; et la quatrième raconte le séjour que fit M. de Saussure avec son fils sur le col du géant, où ils passèrent dix-sept jours, campés au milieu des neiges et exposés à la température du Spitzberg. Cette dernière partie renferme des tableaux vraiment admirables.

CATHERINE II, par madame la duchesse d'Abrantès. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

EMILIE PLATER, sa vie et sa mort, par Joseph Straszewicz ; avec une préface de M. Ballanche. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces deux épisodes historiques offrent une lecture fort intéressante. Le premier est destiné à rétablir la vérité au sujet de la célèbre impératrice de Russie. Madame d'Abrantès, lorsque son mari était gouverneur de Paris, fut placée de manière à se trouver en rapport avec plusieurs seigneurs russes qui connaissaient fort bien la cour de Catherine ; elle

a profité des détails qu'elle obtint d'eux, pour tracer une esquisse de ce règne jusqu'à présent mal connu. Cette impératrice, si vantée par les hommes de lettres du siècle dernier, fut surtout remarquable par son atroce caractère, ses débordemens et sa barbarie, bien différente en cela des portraits flatteurs qu'en ont tracés Voltaire, Grimm, Diderot, et tant d'autres dont elle payait les éloges. Le livre de madame d'Abrantès n'est sans doute pas une histoire bien savante ni bien profonde; mais elle raconte avec beaucoup de charmes ce qu'elle sait, et sa mémoire est riche en souvenirs.

Le second de ces deux ouvrages contient le récit touchant d'une vie toute de dévoûment et de patriotisme, digne des temps héroïques. Emilie Plater semblait devoir être la Jeanne d'Arc de la Pologne; mais, moins heureuse que l'héroïne française, elle n'eut pas, en mourant, la consolation de penser que son dévoûment était le salut de sa patrie. La comtesse Plater mourut, le 23 décembre 1831, des suites des fatigues sans nombre qu'elle avait éprouvées dans la guerre contre la Russie. Le dernier coup lui fut porté par la nouvelle terrible de l'entrée des Polonais en Prusse; elle ne put survivre à la perte de la malheureuse Pologne.

Ce récit est précédé d'une éloquente préface de M. Ballanche.

HISTOIRE DE CHARLES VIII, roi de France, par M. le comte Ph. DE SÉGUR. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est écrit avec facilité et élégance, comme tous ceux de l'auteur; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver des vues bien profondes, une critique historique bien éclairée.

M. Ph. de Ségur est essentiellement monarchique, et cette disposition, quelque peu outrée, le porte souvent à juger les hommes et les choses avec une partialité qui n'est ni juste, ni raisonnable. Charles VIII, roi assez insignifiant, qui avait perdu sa première jeunesse dans les plaisirs, et était d'un caractère trop faible pour se montrer jamais capable d'une résolution noble et héroïque, n'eut, il nous semble, d'autre mérite que de venir après Louis XI, et de se poser comme

un temps d'arrêt, comme une trève à la grande lutte qui se livrait alors entre la royauté et la féodalité. Mais nous ne voyons point que, comme le dit l'auteur, « dans cette âme » royale, toute transparente de candeur, brille un rayon im- » périssable de cette céleste, et tendre, et bienveillante » bonté, dont sa vie fut un épanchement continuel. »

C'est là un vrai langage de courtisan, pour qui tout roi qui n'est pas un tyran abominable, un diable échappé de l'enfer, ne peut être qu'un ange, qu'un Dieu. Mais est-ce ainsi qu'on doit écrire l'histoire? M. de Ségur, qui nous décrit avec tant de complaisance les transports de douleur qui éclatèrent à la mort de ce « bon petit roi tant aimé, » n'a-t-il donc pas vécu pendant ces trente dernières années, ou bien a-t-il déjà oublié les leçons qu'elles nous ont données sur l'amour des Français et des peuples en général pour leurs rois? Quand donc cessera-t-on de recouvrir la politique de ce manteau de sensiblerie, qui ne sert qu'à cacher l'égoïsme hideux dont elle est rongée jusqu'au cœur; quand reconnaîtra-t-on enfin que le gouvernement et le bonheur des peuples doivent appartenir, non au domaine trop souvent illusoire du sentiment, mais bien aux sciences exactes du calcul et de la logique?

SOUVENIRS, MÉMOIRES ET LETTRES DU GÉNÉRAL MAXIMILIEN LAMARQUE, publiés par sa famille. Paris, 1835, tom. 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce premier volume renferme un essai historique sur les Cent-Jours qui nous a paru fort intéressant. Le général Lamarque juge avec impartialité les événemens dont il fut témoin, et fait d'une manière fort juste la part de chacun dans les fautes nombreuses de cette époque. Ce morceau historique est suivi de souvenirs, qui commencent à la mort de Napoléon et vont jusqu'au 28 mai 1822. Ils sont écrits avec un abandon d'intimité et un charme de simplicité et de franchise qui leur donnent un double intérêt, en faisant estimer et chérir l'auteur. On y trouve une foule d'anecdotes très-curieuses sur les hommes d'aujourd'hui, et des pronostics dont la réalisation est venue prouver la justesse des vues du général Lamarque. Il connaissait bien, dès les premiers

temps de la Restauration, et les restaurateurs et les restaurés ; il jugeait parfaitement l'opposition, et prédisait déjà ce qui résulterait de la substitution des d'Orléans aux Bourbons sur le trône. Mais l'anecdote suivante nous prouve que Lamarque connaissait mieux les autres que lui-même, ou du moins que sa modestie l'empêchait de se rendre une complète justice.

23 avril.

« J'ai déjà parlé de l'abbé Desmazures, qui prêche dans quelques salons particuliers du faubourg Saint-Germain ; il m'a beaucoup pressé de venir l'entendre, et pour m'en inspirer l'envie, il m'a déclamé le morceau le plus brillant de son allocution, son entrée à Jérusalem. Je l'ai trouvé froid, mal écrit, et, sur sa demande, je lui ai dicté un autre morceau. C'est une opposition de ce qu'était Jérusalem quand le fils de Marie y entra comme un triomphateur, et de ce qu'elle est aujourd'hui où le désert environne quelques ruines, où la mort et le silence règnent dans son enceinte. J'étais curieux de m'entendre prêcher, et je suis allé à deux heures chez M. de Lépine. Toute la rue de Bourbon était bordée de deux rangs de voitures ; trois immenses salles étaient pleines de dames du faubourg ; on y voyait beaucoup de prêtres et quelques hommes du monde : ma société et moi nous étions certainement les seuls du parti libéral. Mon pauvre abbé a été un peu emphatique, un peu ennuyeux, sa voix résonnait comme un roulement de tambours, elle était infatigable comme le bourdon de Notre-Dame. Il y avait un désordre inexprimable dans son discours, ou, pour mieux dire, dans sa promenade en Terre-Sainte. Il nous a conduits du nord au midi, de l'est à l'ouest, des collines aux montagnes, des montagnes aux vallons. Pourquoi ne copiait-il pas Châteaubriand ? Pourquoi ne nous lisait-il pas quelques strophes du Tasse ? Cependant le morceau que je lui avais dicté a excité un murmure approbateur ; c'est mon premier succès oratoire, et je ne me crois pas destiné à en obtenir d'autres. »

JOURNAL D'UN SÉJOUR EN ABYSSINIE pendant les années 1830, 1831 et 1832, par Samuel GOBAT, missionnaire de l'Évangile. Paris, 1835. In-8. 5 fr.

Ce volume renferme quelques détails assez curieux sur l'état du christianisme en Abyssinie et sur les diverses sectes qui s'y trouvent. M. Gobat, ayant séjourné plusieurs années dans cette contrée, a pu l'étudier d'une manière assez complète. Mais il est fâcheux que, tout en s'occupant de l'objet principal de sa mission, il n'ait pas cherché à nous faire connaître, par des observations exactes et détaillées, les mœurs des peuples au milieu desquels il a vécu. En général, sauf les conversations religieuses et tout ce qui y a rapport, les remarques de M. Gobat nous ont paru fort insignifiantes, souvent même assez niaises, et malheureusement le style de cet ouvrage n'est pas propre à le faire valoir. Il est écrit avec la plus grande négligence; et quoique les éditeurs, dans leur préface, réclament à cet égard l'indulgence du public pour un auteur qui parle huit langues, nous leur répondrons que le nombre ne fait rien à l'affaire, et que, M. Gobat en sût-il cinquante, son livre n'en serait pas mieux écrit pour cela. Il eût été bien plus simple de faire revoir le manuscrit et d'en corriger toutes les étrangetés qui en rendent la lecture vraiment pénible.

HISTOIRE DES VAUDOIS des vallées du Piémont et de leurs colonies, depuis leur origine jusqu'à nos jours; par Alexis MUSTON. Paris, 1834, tom. 1er. In-8. Prix : 9 fr.

C'est une belle tâche que celle de raconter les faits et gestes d'un peuple héroïque qui lutta pendant des siècles pour défendre sa liberté contre les prétentions despotiques de la cour de Rome, pour conserver sa croyance pure de toute superstition, son culte simple et ses mâles vertus. Quelque petit que soit ce peuple, quelque inconnu que soit demeuré son nom, il mérite d'être cité en exemple à tous les autres, et son histoire doit leur être offerte comme un modèle de ce que peuvent la persévérance, l'amour de la patrie et une foi éclairée. Les Vaudois ne plièrent jamais entièrement la tête sous le joug, et s'ils ne parvinrent pas à se

rendre tout-à-fait indépendans, résultat que leur position enclavée au milieu d'une contrée catholique et soumise au gouvernement le plus despotique rendait impossible, du moins ils réussirent à s'assurer une existence tranquille, et à se faire accorder la liberté de conscience.

M. A. Muston nous paraît avoir bien compris la noble mission dont il se chargeait. Son premier volume, qui renferme trois livres d'introduction, où il traite de l'aspect des vallées du Piémont, de l'origine et du nom des Vaudois, de leur état moral et religieux, est écrit avec une verve de style toute poétique et parfaitement adaptée à la hauteur du sujet. Cette introduction fera vivement désirer les volumes qui doivent suivre ; nous conseillerons seulement à l'auteur de se tenir en garde contre un néologisme souvent plus nuisible qu'utile, et contre l'emploi trop fréquent d'images un peu forcées, qui, loin d'enrichir, appauvrissent et défigurent le style

Les nombreuses notes et citations qui accompagnent les trois premiers livres de l'Histoire des Vaudois témoignent des consciencieuses recherches faites par M. Muston, et nous promettent un livre complet et exact du plus touchant intérêt. Car si les grandes infortunes excitent toujours la sympathie du public, qui la mériterait mieux que « ces vieilles » montagnes que tant de persécutions ont ensanglantées; » où des lieux champêtres portent des noms de combats ; où » chaque rocher vit périr quelque victime ?

» Quelques gouttes de sang à l'entrée de la carrière qu'ont » parcourue les vallées vaudoises, sont l'inscription qui lui » convient le mieux. Ce n'est que par leurs infortunes qu'elles » doivent vivre dans l'avenir. . . . .

» Le passé est un tombeau ; des cyprès bordent la route » qui y mène. »

LE LIVRE DES CENT-ET-UN. Tome 15. Paris, 1834. In-8. Prix : 8 fr.

Ce volume, qui termine la collection entreprise pour secourir l'*infortuné* Ladvocat, renferme les articles suivans :

Passy, Boulogne et la Muette, par le baron Couture ;
Une Infirmerie de prison, par Charles Chabot ;
Anecdotes sur Napoléon, par le baron de Ladoucette ; ou

plutôt, *Anecdotes sur le baron de Ladoucette, à propos de Napoléon ;*

Le Retour du jeune Créole, par Victor Charlier, épisode intéressant, quoique un peu trop horrible ; mais une jalousie de nègre ne peut guère revêtir des couleurs douces ;

Une Orgie politique, par Alexis Dumesnil, ce grand peintre de mœurs ; c'est une sanglante critique des hommes qui gouvernent aujourd'hui la France ;

La Loterie royale, par Es. Blake ; morceau assez faible ;

La Fête de l'abbé Sicard, par Paulmier, l'un de ses élèves ;

Les Amours de la Morgue, par madame Du Tillet ; fragment de littérature forcenée ;

L'Hôtel Diesbach, par Charles Forster ;

L'Amateur d'exécutions, par J. Arago ; histoire assez amusante d'un excentrique gentleman ;

Les Magasins de Paris, par Aug. Luchet ;

Les Déjeûners de Paris, par E. Pouyat ;

Le Palais-Royal en 1670, par J. Niel ;

Tours et Tourelles, par J. de Resseguier ;

Paris à Dieppe , par M. A. Duplessis ; panégyrique de la duchesse de Berry et des fêtes qu'elle donnait à Dieppe ;

La Nouvelle prison pour dettes, par J. Meyret ;

L'Opéra, par Eugène Brifault ;

Epître à l'éditeur des Cent-et-Un, par M. Lemercier ; pièce de vers qui nous a paru assez faible et peu poétique ;

Discours de réception de M. Thiers à l'Académie française.

Enfin, on trouve en tête du volume le fac-similé de l'engagement pris par les auteurs en faveur de M. Ladvocat et de leurs signatures. Ce sera un assez curieux document pour l'histoire littéraire de notre époque.

THE PRINCESS, or the beguine ; by lady MORGAN. Paris, Baudry. In-8. Prix : 3 fr.

LA PRINCESSE, par lady MORGAN, traduit de l'anglais par mademoiselle SOBRY et M. A.-S.-T. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

Ce roman, écrit avec le talent facile et spirituel qui a fait la réputation de son auteur, est une apologie de la révolution belge et de ses résultats, dans lesquels lady Morgan voit

les plus grandes garanties de progrès et d'avenir. Il renferme des détails intéressans sur l'histoire du pays, sur les faits de cette révolution et sur les hommes remarquables qu'elle a fait surgir. Mais, tout en prenant le rôle de panégyriste, qu'on n'est guère habitué à lui voir jouer, la satirique Irlandaise n'a pas déposé tout-à-fait le fouet de la critique, et son nouveau roman débute par un tableau fort piquant des ridicules et de la corruption de la haute aristocratie de Londres. Le héros même du livre est un membre du parlement anglais, qui voit sa gloire et son honneur ternis par les désordres de sa femme, et qui se rend sur le continent pour échapper à ce scandale.

La Princesse présente non-seulement une lecture amusante, mais encore on peut regarder ce roman comme un manifeste des idées démocratiques qui commencent à déborder aussi dans ce vieux sanctuaire aristocratique de la Grande-Bretagne.

Une chose qui ne manquera pas de frapper le public, c'est l'énorme différence de prix entre l'édition française, de 22 fr. 50 c., et l'édition anglaise, de 3 fr.; mais elle s'explique d'un côté par la traduction que l'éditeur de la première est obligé de payer, et de l'autre, par la concurrence qui s'est établie entre MM. Baudry et Galignani, pour les réimpressions anglaises; concurrence qui met momentanément ces ouvrages à un prix fort inférieur à leur valeur réelle.

LES MERVEILLES ET LES RICHESSES DU MONDE SOUTERRAIN, ou les mines, les métaux, les pierres précieuses, la houille, le sel, etc.; ouvrage destiné à l'instruction et à la récréation de la jeunesse; traduit de l'anglais de Taylor, par M. PELOUZE père. Paris. Audot. 1835. In-16, fig. Prix: 2 fr.

Ce petit volume renferme une foule de notions fort intéressantes sur les différentes sortes de mines exploitées dans toutes les parties du globe. Le traducteur y a ajouté un court aperçu de la structure de la terre, de la nature des *roches* et des divers minéraux remarquables dont on fait usage dans les arts, que l'auteur anglais n'avait pas eu l'occasion de mentionner. C'est un petit résumé de géologie, bien fait pour inspirer aux jeunes gens le goût de cette belle science.

GALERIE DES ARTS ET DE L'HISTOIRE, composée des tableaux et statues les plus remarquables des musées de l'Europe, et de plus de cent sujets tirés de l'histoire de Napoléon, gravés à l'eau forte sur acier par Reveil, et accompagnés d'explications historiques. Paris, 1834-35, Audot. 117 livraisons à 30 cent., soit 10 vol. in-8, ornés de 700 gravures. Prix : 35 fr 10 c.

La publication de cette belle collection avance rapidement : déjà cinquante livraisons sont publiées. Elle formera le musée le plus vaste et le plus riche qui se puisse imaginer. De courtes notices historiques accompagnent et expliquent le sujet de chaque tableau. Les jolies gravures au trait de Reveil lui ont déjà acquis une réputation qui nous dispense de tout éloge.

UN SECRET, par Michel Raymond. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

C'est un cruel secret à garder que celui d'une jeune fille sans expérience, abandonnée aux écueils de cette vie par des parens imprudens et légers, et qui se laisse tromper par un homme sans mœurs et sans principes. Quelle leçon terrible pour un père endormi au milieu des plaisirs, lorsque, se réveillant tout-à-coup, il se trouve en présence du déshonneur imprimé sur le front de sa fille chérie !

On nous dira qu'une telle morale est aussi vieille que le monde ; c'est vrai ; mais elle n'en est pas moins utile, et la plume de M. Michel Raymond a su lui donner tout l'intérêt d'une nouveauté. L'intrigue romanesque est fort simple, les développemens en sont très-naturellement amenés, et sauf quelques légères invraisemblances de détails, *Un Secret* nous a paru offrir une peinture assez vraie de quelques-uns des plus fâcheux travers de notre vie sociale. La jeune Clémentine est la fille unique du général Delavergne, homme d'une cinquantaine d'années, qui conservait des prétentions à la jeunesse, et qui, depuis qu'il était veuf, vivait avec une maîtresse, à Paris, tandis qu'il tenait sa fille chez une bonne vieille tante, retirée à la campagne. Là, Clémentine dessinait, herborisait, et un beau jeune homme, qui herborisait aussi, l'ayant rencontrée plusieurs fois, il en résulta une liaison, qui, à l'insu de la tante qu'on trompait facilement, alla aussi loin que possible. Clémentine fut obligée d'employer maints subterfuges pour cacher à son père les suites de sa conduite,

lorsqu'elle retourna à Paris. Elle y parvient long-temps, et remet à des gens sûrs l'enfant qui est le fruit de cette liaison secrète. Mais un jour son père découvre tout, et cette découverte le tue. Quant au jeune homme, c'est un mauvais sujet qui avait séduit Clémentine dans l'espoir d'obtenir ainsi sa brillante dot, qu'il n'eût jamais osé demander à son père; mais lorsque l'infamie de son caractère est dévoilée, Clémentine lui refuse sa main et entre dans un couvent. Emile, désappointé, part pour chercher fortune aux colonies.

Il est fâcheux que le style de ce roman soit parfois un peu empreint d'exagération, et offre, en plusieurs endroits, des expressions alambiquées, dont il est difficile de bien saisir le sens. On n'y retrouve pas tout le charme de simplicité qui a fait le succès du *Maçon* et des *Contes de l'atelier.*

VOYAGE D'UN EXILÉ DE LONDRES A NAPLES ET EN SICILE, en passant par la Hollande, la Confédération germanique, le Tyrol et l'Italie; par le baron D'HAUSSEZ, dernier ministre de la marine sous le roi Charles X. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

Le *Voyage d'un Exilé* se compose d'une suite d'esquisses légères, et, en général, agréablement tracées sur tous les objets curieux ou intéressans que présentent les diverses contrées parcourues par M. d'Haussez. Mais il ne faut s'attendre ni à des recherches bien profondes, ni à des détails fort circonstanciés, ni à des descriptions poétiques. M. le baron papillonne plutôt qu'il ne voyage; il regarde en passant plutôt qu'il n'observe, et il se tient tellement en garde contre l'enthousiasme et l'exagération des voyageurs, que le plus souvent il tombe dans l'excès contraire et paraît prendre à tâche de désenchanter ses lecteurs au sujet de l'Italie, de son beau ciel, de ses riches monumens, etc.

Il parcourt d'abord les principales villes de la Hollande dont il donne une idée assez satisfaisante sous plusieurs rapports, et il consacre une dizaine de lignes à la marine de cette contrée: ce n'est pas trop pour un ex-ministre de la marine, et on ne reprochera certes pas à M. d'Haussez de faire parade de son savoir. Traversant les provinces rhénanes, il nous fait part de son horreur pour le tabac, sous quelque forme qu'il se présente; ce qui n'est encore pas trop marin.

Mayence, Francfort, Carlsruhe, Bade, Stuttgard, Munich, sont passées en revue par notre auteur, qui, sachant à peine quelques mots d'allemand, ne peut pas nous donner des renseignemens bien étendus sur l'esprit ni sur les mœurs germaniques. Seulement, il ne manque jamais l'occasion de lancer quelques lazzis contre la France de juillet et contre la liberté. Plusieurs pointes au sujet du jury, de la garde nationale, nous ont paru de bien mauvais goût. Un émigré de 89 n'eût pas mieux dit. Par contre-coup, M. d'Haussez, à chaque pas qu'il fait dans les états autrichiens, dans ceux du duc de Modène ou du pape, trouve quelque nouvelle flagornerie à adresser au despotisme, au pouvoir absolu, quelque nouveau sarcasme, toujours injuste, souvent même inhumain, à jeter aux patriotes vaincus de l'Italie. Mais cela ne doit pas étonner de la part d'un ex-ministre de Charles X. Ce qui nous a paru beaucoup plus surprenant, c'est que M. d'Haussez n'est pas dévot, ne croit pas aux reliques, ne croit presque pas aux saints, en un mot, tranche de l'esprit fort. C'est vraiment prodigieux quand on songe à ce qu'était son ci-devant seigneur et maître. Les cérémonies de la semaine sainte à Rome ne produisent aucune impression sur notre voyageur, et il ne voit dans toutes ces pompes si brillantes qu'un spectacle pour les yeux. La seule bénédiction du pape lui semble noble et grandiose; encore son imagination est-elle mécontente et désappointée dans son attente. Il parcourt encore Naples, la Sicile, la Calabre, et sa désolante manie anti-poétique ne nous laisse pas même l'illusion des brigands de mélodrame. Enfin, il termine son pélerinage par une course dans les glaciers de la Savoie, et nous lui devons la justice de dire que si son imagination ne s'exalte pas à l'aspect des chefs-d'œuvre de l'art, elle est plus sensible à celui de la nature.

Les montagnes sont en général bien appréciées par M. d'Haussez, et il avoue franchement l'effet qu'a produit sur lui la vue de ces précipices qu'on est souvent appelé à côtoyer pendant des journées entières, sans qu'une barrière ni même une borne se trouve placée là pour empêcher votre voiture de rouler dans l'abîme.

Une petite édition format in-18 de cet ouvrage a été publiée à Genève.

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ NON JUGÉ, ou Déportation en violation des lois, décrétée le 18 fructidor an v. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce journal est celui de M. Barbé-Marbois, qui fut déporté en septembre 1797 à Sinnamari avec Laffon-Ladebat, Barthélemy, Delarue, Berthelot-Lavilleheurnois, Ramel, Rovère, Pichegru, Aubry, Murinais, l'abbé Brotier, Tronson-Ducoudray, Willot, d'Ossonville, Bourdon et Le Tellier. Seul il a survécu à tous ses compagnons d'infortune, et il publie aujourd'hui le récit des souffrances qu'ils eurent à supporter et qui tuèrent bientôt plusieurs d'entre eux. De quelque manière qu'on considère la question de la déportation, ce journal sera toujours lu avec un grand intérêt, et l'on ne pourra que déplorer vivement la cruelle dureté avec laquelle les agens secondaires exécutent les ordres sévères qui leur sont transmis par l'autorité. Cette considération devrait tenir les gouvernemens en garde contre ces mesures violentes et illégales, qui sont plus expéditives sans doute, mais dont les conséquences sont une source d'injustices et d'infamies. En prononçant la déportation, le Directoire ne voulait pas la mort des coupables, et cependant il les envoyait dans une contrée dont le climat est mortel aux Européens, il les livrait à la brutalité d'agens subalternes, auxquels le décret et des instructions vagues laissaient une latitude dont ils pouvaient facilement abuser ; et il ne s'était pas même réservé l'excuse d'un jugement légal.

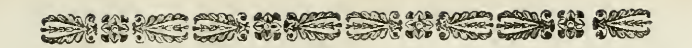
Le journal de M. Barbé-Marbois contient une foule de détails curieux sur la vie que menaient dans leur exil les déportés de Sinnamari. Ils se montrèrent en général assez résignés à leur sort; mais nous avons remarqué, non sans étonnement, combien peu le malheur avait rapproché les uns des autres ces hommes divisés par quelques différences dans leurs opinions politiques. Au milieu des Nègres et des Indiens, dans un pays perdu dont ils ne pouvaient espérer de jamais revenir, car plusieurs d'entre eux avaient déjà passé la cinquantaine, et leur santé, éprouvée par la traversée, menaçait de ne plus se rétablir, les déportés conservaient toutes leurs animadversions politiques, et M. Barbé-Marbois laisse franchement percer à toute occasion ces préventions invétérées d'un esprit qui ne pardonne pas. Cette remarque nous a d'autant plus frappés qu'elle forme un contraste singulier à côté de plusieurs traits de grandeur d'âme, signes

certains d'un cœur généreux et d'un esprit véritablement philosophe.

FEUILLES DE VOYAGE ; Belgique, Hollande, ouest de l'Allemagne ; lettres et fragmens, par Amédée CLAUSADE. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

« Mon itinéraire est la course rapide d'un homme qui va voir » le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quel» ques images nouvelles dans la tête, et quelques sentimens » de plus dans le cœur. Ces mots doivent être pris au pied » de la lettre et sans métaphore aucune, » nous dit M. Amédée Clausade dans sa préface, *où il use de ses droits et de ses devoirs envers le public,* parce qu'il *le croit convenant,* en exposant les motifs qui l'ont engagé à livrer à l'impression *cette récollection* de son son voyage. N'allez pas croire cependant qu'il veuille vous enlever en ballon jusqu'au-dessus des nuages, ou bien vous faire pénétrer par l'étroite échelle du mineur dans les entrailles de la terre, ou bien encore vous précipiter avec lui au fond de l'abîme et vous faire explorer avec la cloche du plongeur les richesses cachées de l'Océan. Non, non, rassurez-vous, ces Feuilles de Voyage ne sont que des *notes raccordées et coupées, écrites quelquefois heure par heure, le plus souvent jour par jour, et, sans exception, dans les lieux mêmes qu'elles dépeignent.* Dans ces notes, M. Amédée Clausade nous parle des *génisses blanches et noires* qu'il rencontre, nomme très-scrupuleusement tous les bourgs et villages qu'il aperçoit en passant, ainsi que les hôtels où il s'arrête, et fait de l'érudition scolastico-historico-archéologique à tout propos ; voilà pour ce qui est de la terre. Le Rhin, sa largeur, ses bords richement cultivés, forment la partie aquatique des *Feuilles de voyage.* Quant à l'air, nous n'avons rien trouvé qui y eût rapport ; peut-être l'auteur nous réserve-t-il cette troisième partie de ses images et de ses sentimens pour un second volume. Nous lui conseillerions alors d'écrire dans un style plus français, d'être moins sec, s'il veut amuser ses lecteurs, et plus détaillé, s'il prétend servir de guide aux touristes. Le volume qu'il a publié nous paraît avoir également manqué ces deux buts, malgré les précautions prises dans sa préface, qui est un curieux spécimen d'amour-propre d'auteur.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 3. — MARS 1835.

HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN EUROPE, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIX[e] siècle; par H. Roux-Ferrand. Paris, Hachette, 1835, tome 2. 1 vol. in-8. Prix: 7 fr. 50 c.

Dans notre numéro de mai 1834, nous annonçâmes avec éloge le premier volume de ce bel ouvrage, et nous ne pouvons que répéter et confirmer aujourd'hui tout ce que nous en avons déjà dit. M. Roux-Ferrand accomplit dignement la tâche qu'il s'est imposée, tâche difficile et vaste, mais qui ne paraît point être au-dessus de ses forces. Un savoir profond s'unit en lui à une imagination riche et poétique, un esprit large et élevé à une religion éclairée; son style, sobre d'images, est riche de pensées; la variété des tableaux qu'il retrace excite vivement l'intérêt et donne un nouvel attrait à l'histoire.

Ce second volume déroule à nos yeux l'ensemble des événemens européens pendant les VI[e], VII[e] et VIII[e] siècles. Il nous montre la barbarie encore pleine de jeunesse et de vigueur, attaquant et ruinant bientôt cette civilisation molle, raffinée, égoïste et sans force, qui avait été enfantée par le paganisme et le despotisme militaire de Rome; il nous

fait connaître par une foule de détails fort curieux ces hommes du Nord et de l'Orient, dont les innombrables légions fondaient incessamment sur l'Europe, se poussant l'une l'autre comme les flots d'un torrent; il examine leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, et démontre quelle influence fut exercée sur eux par les mœurs des peuples vaincus.

« Dans cette invasion, abrutissante en apparence, n'est-il » pas ressorti même de nouvelles lumières? Le mélange des » hommes du Midi et des hommes du Nord n'a-t-il pas pro» duit énergie chez les uns, politesse chez les autres, et cette » variété qui fit échapper l'Europe à l'immobilité de l'Asie? » La bassesse invétérée des sujets de l'Europe s'est retrempée » et régénérée avec la liberté des peuples nomades; la féroce » brutalité des nomades s'est adoucie et policée avec la civi» lisation des peuples du Midi : les vices des nations amol» lies, souillées par une civilisation fausse, se sont évanouis » devant l'austérité des mœurs germaines, et il n'y a, pour » en être convaincu, qu'à ouvrir les annales romaines et les » codes barbares. Ces derniers ont ramené la pudeur depuis » si long-temps oubliée des Romains, comme le christianisme » a amené la charité jusqu'alors inconnue. »

Poursuivant son plan, qui est de rechercher dans l'histoire le développement progressif des vues de la Providence, M. Roux-Ferrand représente l'Eglise chrétienne comme la puissance bienfaisante qui vint sauver l'Europe d'une destruction complète après les invasions barbares, et qui fit surgir du milieu des ruines une civilisation jeune et forte dont la marche fut dès-lors progressive, malgré les obstacles que lui opposaient les erreurs et les passions des hommes. Les doctrines chrétiennes devinrent, il est vrai, entre les mains des rhéteurs un sujet de disputes interminables et trop souvent même sanglantes; mais ces débats en apparence si misérables, si nuisibles, furent aussi un progrès; ils développèrent les facultés intellectuelles, exercèrent les esprits, les excitèrent à la recherche de la vérité, et les lettres et la philosophie vinrent bientôt travailler d'accord avec la religion pour adoucir les mœurs, cultiver les esprits, élever l'âme et arracher l'homme à la barbarie.

« Les lettres, il est vrai, ont été dédaignées au milieu de » la tourmente, mais le clergé les a bientôt replacées sur le » trône avec l'amour de l'étude, et du choc, du frottement » du génie scandinave et germain, du génie païen, du génie » oriental, du génie chrétien, est sortie une littérature vierge,

» créatrice, à laquelle ne fût jamais parvenu le matérialisme » élégant de la Grèce et de Rome. Elle est sortie surtout » d'une religion spiritualiste, comme en sont sortis aussi la » foi, le devoir et la volonté du dévoûment. »

Passant en revue les productions de cette littérature, M. Roux se montre aussi habile dans cette partie que dans l'histoire, et quelques citations pleines de goût viennent faire une diversion fort agréable aux savantes dissertations de l'historien. Ce volume est enfin terminé par l'examen de cette importante question : Y a-t-il eu progrès ou décroissance dans la civilisation de l'Europe, pendant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne ? La réponse de l'auteur ne saurait être un instant douteuse:

« La corruption la plus hideuse menaçait de tout envahir, » et tout a été régénéré... Ces résultats ne sont-ils pas assez » beaux ? Pourquoi nous arrêter à l'écorce ? Pénétrons jus- » qu'à la moëlle de l'arbre. Pourquoi scruter les détails » quand l'ensemble est si admirable ?.... L'accomplissement » des desseins de la Providence veut des siècles, voyons-le » dans le cours des siècles ; ne mesurons pas le colosse dans » une de ses parties, car elle nous paraîtra monstrueuse et » difforme ; oublions enfin notre chétif individu et ses pe- » tites proportions, pour attacher nos regards sur l'humanité » tout entière, alors nous verrons bien. »

DE L'AVENIR INDUSTRIEL DE LA FRANCE; un rayon de bon sens sur quelques grandes questions d'économie politique; par C. J. A. Mathieu DE DOMBASLE. 4e édition. Paris, 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Un rayon de bon sens, c'est bien peu de chose, c'est une chandelle allumée la nuit au milieu d'un champ ; lumière incertaine et vacillante qui n'éclaire rien et jette tout autour d'elle une lueur pâle, un jour faux, dans lequel les objets apparaissent sous des formes indécises et illusoires. Tout l'éclat de la raison ne serait pas de trop pour dissiper les ténèbres de l'erreur, et malgré la considération qui entoure le nom de M. Mathieu de Dombasle, nous n'hésitons pas à le dire, au lieu de bon sens, nous n'avons trouvé dans sa brochure qu'un non-sens continuel.

Les préjugés les plus grossiers contre le commerce, con-

tre la liberté, les erreurs économiques les plus grandes remplissent ces 82 pages. Animé d'une vive indignation contre les négocians de Bordeaux, qui ont osé pétitionner en faveur de la liberté du commerce et protester contre l'anéantissement des vignobles, cette richesse naturelle du midi de la France, l'auteur les accuse de vouloir ruiner tout-à-fait l'agriculture, et se déchaîne avec une ardeur étonnante contre le commerce extérieur, qui est pour lui le destructeur de toute prospérité, le vampire des nations. M. Dombasle veut, plutôt que d'avoir recours à cette liberté si dangereuse, qu'on arrache les vignes pour planter du blé. Les propriétaires, selon lui, s'en trouveront très-bien; un peuple doit concentrer toutes ses forces dans son industrie intérieure, tout produire lui-même, se renfermer dans ses limites et clore absolument ses portes aux produits étrangers. C'est là, dit-il, le secret véritable de la prospérité nationale, la vraie, la seule économie politique.

En vérité, on serait plus tenté de hausser les épaules que de réfuter un semblable système : sans doute la culture des céréales pourrait être perfectionnée dans le Midi; mais comment se peut-il qu'un agriculteur distingué, qui passe sa vie à étudier et à pratiquer la culture des terres, ose prétendre que le blé pût remplacer avantageusement les vignobles de Château-Margot, de la Côte-d'Or, de l'Hermitage, des côtes du Rhône, etc., etc., ces crûs fameux qui sont pour la France un trésor envié par tous les autres pays? Les moindres connaissances en agriculture suffisent pour savoir que la vigne n'exige qu'une fort mince couche de terre végétale, s'accommode très-bien d'un terrain pierreux, et doit sa qualité surtout à son exposition au soleil sur le penchant de collines, souvent rebelles à toute autre espèce de culture. M. Dombasle possède sans doute des terres, et sans doute aussi, adoptant le mode de culture qui leur est le plus convenable, il se garde bien de vouloir produire tout ce qui lui est nécessaire pour vivre sans rien acheter à ses voisins. Pourquoi donc veut-il que ce même système d'échange, qui est avantageux aux individus d'un même pays entre eux, aux provinces d'une même nation, devienne un sujet de ruine et de perte dès qu'on en veut faire l'application aux nations entre elles? C'est une inconséquence inexplicable : mais la prohibition est le palladium de M. Dombasle; avec elle il se charge de faire fleurir en France toutes les industries, d'amener l'agriculture au plus haut degré de prospé-

rité. Cependant il ne peut vouloir l'appliquer à tout, et la plus sévère prohibition ne saurait faire croître en France du thé, du café, des épices, du coton, et tant d'autres productions indispensables dans l'état actuel de la société. Il faudra donc permettre l'entrée des matières premières que la nature, plus sage dispensatrice que nous, a refusées à nos climats, pour créer justement des rapports nécessaires et des liens qui rattachent toutes les nations de la terre les unes aux autres; il faudra, pour s'en procurer, entrer en relation avec les pays qui les produisent; il faudra en un mot ouvrir la porte au commerce extérieur, en donnant vos produits en échange des siens?

« Assertion la plus étrange que l'on ait peut-être jamais » offerte à des hommes sensés! s'écrie ici M. Mathieu de » Dombasle. *On ne peut*, nous dit-on, *payer des produits* » qu'avec des produits; ainsi, quelle que soit la masse de » vos importations, ne vous en inquiétez guère, disent les » économistes, et c'est folie que de rechercher dans la ba- » lance du commerce, si vous n'importez pas plus que vous » n'exportez, puisqu'il est irrésistiblement démontré que » vous livrez aux étrangers des produits pour une valeur » égale à celle des marchandises que vous achetez d'eux.... » Il est en vérité difficile de répondre sérieusement à une » semblable application d'un principe vrai en lui-même. Il » faut cependant bien le faire, puisque cet axiome a été » énoncé, répété, et se reproduit encore tous les jours » comme une des doctrines fondamentales de l'école mer- » cantile.... On ne peut acheter des produits qu'avec des » produits : cela est vrai en parlant des transactions des in- » dividus entre eux, de même qu'en parlant des échanges » entre nations; et un particulier ne peut rien acheter d'un » autre sans le payer de ses propres produits, c'est-à-dire » des produits de son travail, de son industrie, de ses capi- » taux ou de ses terres. Mais ces produits qu'il consacre à » des échanges, il peut les convertir en capitaux ou les em- » ployer à des objets de consommation; il peut aussi em- » ployer à des échanges semblables ses capitaux qui ne sont » eux-mêmes que des produits qui ont pris cette forme par » l'accumulation. Ce particulier achetant des produits avec » des produits, peut donc s'enrichir ou se ruiner; et il en » est entièrement de même des nations. »

Si nous avons saisi le sens passablement obscur caché dans tout ce verbiage, il nous semble que l'auteur partage l'opinion

des anciens économistes qui croyaient que nul échange ne pouvait avoir lieu sans que l'une des deux parties ne fût dupe, et ne pouvaient concevoir, par conséquent, qu'elles fissent à la fois toutes les deux un bon marché. Il faut être bien ignorant en matière commerciale, pour avancer encore une semblable erreur. Le premier exemple venu peut servir à la confondre. Un négociant de New-York expédie à un négociant de Bordeaux une certaine quantité de balles de coton, représentant à New-York une valeur de 100,000 fr., et reçoit en échange un certain nombre de tonneaux de vin, représentant également à Bordeaux une somme de 100,000 francs. Le vin arrivé à New-York a acquis, par ce voyage, une valeur bien plus forte, et le négociant américain en retire, je suppose, 130,000 francs; c'est donc un bénéfice de 30,000 francs que fait l'Amérique dans ce marché, et cela sans nul préjudice pour le négociant de Bordeaux, qui aura de son côté retiré un bénéfice égal ou à peu près du coton reçu en échange de son vin. Ce fait, qui se représente tous les jours dans le commerce, est d'une vérité incontestable, et si ensuite il arrive quelquefois qu'un particulier se ruine par de mauvaises spéculations, la nation étant représentée par des millions de particuliers, il serait impossible que tous se ruinassent à la fois.

A l'appui de sa doctrine favorite, l'auteur cite l'Angleterre, dont la ruine, qui lui paraît imminente, aura, dit-il, été causée par le commerce extérieur. L'exemple est bien mal choisi, selon nous; car d'abord nous ne voyons pas l'Angleterre déjà si près de sa ruine qu'on veut bien le faire croire; c'est encore le pays où l'industrie et le commerce offrent le plus de vie, d'activité, de richesses; si une crise violente peut-être la menace, cela tient à des causes tout-à-fait particulières, à des questions entièrement étrangères au commerce, soit intérieur, soit extérieur; à des principes aristocratiques tellement enracinés dans le sol, qu'ils ne pourront en être arrachés sans un tremblement général, dont les conséquences seront sans doute momentanément ruineuses pour la nation.

Et si nous avons prouvé plus haut que la prohibition est impuissante à transplanter les productions de la nature, il nous serait aussi facile de démontrer que les diverses espèces d'industrie ont également leurs climats, leur patrie qu'elles affectionnent, et loin desquels, malgré toutes les protections possibles, elles ne peuvent que végéter misérable-

ment. La fabrication du sucre de betteraves même, citée par M. Dombasle, pourrait-elle subsister en libre concurrence avec le sucre de cannes, sans les prohibitions et les primes de sortie, et cependant combien de sacrifices n'a pas dû coûter la création de cette industrie factice!

Loin donc de trouver dans la brochure de M. Mathieu de Dombasle le salut et l'avenir de l'industrie française, nous n'y avons pu découvrir qu'un funeste levain de discorde jeté entre les intérêts agricoles et commerciaux, qu'une triste tentative de désunion, de division, entre ces deux élémens d'une nation, qui, dans l'intérêt de la prospérité commune, ne doivent jamais se séparer. L'agriculture et le commerce se donnent la main, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Les produits de la première n'acquièrent de valeur qu'à l'aide de ce dernier, et en dépit des prophéties sinistres de M. de Dombasle, les productions de la *Crimée* ne rendraient jamais la France stérile ; une concurrence salutaire viendrait au contraire donner à l'agriculture française un développement dont elle a le plus grand besoin, et que les fermes-modèles ne lui procureront certainement jamais.

Partisans du passé, retirez-vous avec vos fausses doctrines, laissez faire, contentez-vous d'observer la marche du progrès, et surtout ne songez pas à l'entraver. Quels obstacles oserez-vous lui opposer? Malheur à vous, si vous fermez l'oreille à la vérité, si, au lieu de vous soumettre à l'impitoyable logique, vous tentez de lui résister! Tous vos efforts, tous vos sophismes n'aboutiraient qu'à rendre le bouleversement plus terrible. Que n'employez-vous plutôt votre influence à lui préparer les voies, à lui ménager un succès paisible et facile? Pensez-vous arrêter le cours d'un fleuve, en lui imposant des digues?

Croyez-vous fermer le cratère d'un volcan, en élevant une muraille?

L'eau du fleuve débordera avec une impétuosité terrible;

La lave du volcan roulera ses flots embrasés;

Et toutes vos frêles constructions seront broyées et réduites en poussière.

Ecoutez-nous donc, hommes puissans par votre influence et vos richesses, nous vous en supplions pendant qu'il en est temps encore. Montrez-vous grands, renoncez à ces privilèges, à ces monopoles injustes que vous cherchez vaine-

ment à cacher sous les noms de patriotisme, de protection, d'industrie nationale. Prenez vous-mêmes en main l'étendart de la réforme, et montrez-vous à notre tête.

Ne voyez-vous pas ce lac menaçant qui se forme derrière vos digues ?

N'entendez-vous pas mugir le volcan, et n'apercevez-vous pas ces nuages de fumée, précurseurs ordinaires d'une éruption ? Ah ! ne laissez pas le malheur s'accomplir ; ne laissez pas bouleverser la société encore une fois par ces secousses terribles, qui l'ébranlent jusque dans ses bases les plus solides, remettent tout en question jusqu'à son existence, et la replongent dans un nouveau chaos.

Hâtez-vous, car le temps marche d'un pas rapide, le ciel se couvre, l'orage gronde déjà dans le lointain, et quand les vents seront une fois déchaînés, qui pourra résister à leur furie ?

LA MÈRE DE FAMILLE, journal moral, religieux, littéraire, d'économie et d'hygiène domestiques; destiné à l'intruction et à l'amélioration des femmes. *Paris*, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 24. Un numéro de deux feuilles d'impression grand in-8, chaque mois. Prix de l'abonnement pour un an : 6 fr.

C'est avec un vif plaisir que nous annonçons cet estimable recueil publié sous la direction de madame J. Sirey, et auquel travaillent aussi plusieurs autres écrivains distingués, tels que M. Jullien de Paris, M. le comte Horace de Viel Castel, M. Auger, mesdames Belloc, Montgolfier, Simon Viennot, etc., etc.

Au milieu du désordre général des idées, de ce véritable chaos moral, dans lequel la société se trouve aujourd'hui jetée ; en présence de ce conflit de doctrines désolantes qui se disputent l'héritage du siècle dernier, et aspirent à combler le vide du scepticisme en amassant ruine sur ruine, débris sur débris, on est heureux de rencontrer encore quelques esprits sages, exempts du vertige commun, qui, tout en rejetant loin d'eux les chaînes du passé, n'inscrivent pas sur leur drapeau : *Mort à l'état social, plus de mariage, plus de famille, indépendance et émancipation de la femme.* Le foyer domestique trouve encore des partisans qui, loin de croire la vie de famille usée et morte, pensent au contraire qu'elle est la véritable ancre de salut, à laquelle la France

et toutes les nations du monde doivent se rattacher sans cesse davantage, afin de pouvoir, ainsi appuyées, marcher d'un pas ferme sur la route du progrès. La *Mère de famille* est, sous ce rapport, une œuvre d'une haute importance qui demandait du courage et beaucoup de talent. Ni l'un ni l'autre ne lui out manqué. Les principes d'une morale pure et élevée président à sa rédaction ; on y trouve les idées les plus larges et les plus saines en matière d'éducation; une appréciation fort juste de la véritable dignité de la femme, et de sa noble destination ici-bas, comme compagne de l'homme et mère de famille; d'excellens conseils d'hygiène et d'économie domestique; un exposé clair et intéressant des droits que le Code confère à la femme; enfin des morceaux de littérature écrits avec un talent et une simplicité rares aujourd'hui.

Nous recommandons vivement ce recueil à nos lecteurs, et nous sommes bien persuadés qu'ils le trouveront digne de tous les éloges que nous lui avons donnés. Si la *Mère de famille* n'obtient pas un brillant succès, nous dirons : tant pis pour le public, car de telles semences, dans quelque terrain qu'elles soient jetées, ne sauraient produire que d'excellentes récoltes. L'avenir de la société n'est-il pas dans celui de la famille ? On les a vues toujours marcher ensemble, barbares l'une et l'autre dans l'enfance des nations, anarchiques et déchirées par des dissensions intestines au sein de la féodalité, également despotiques plus tard, indécises et sceptiques toutes les deux aujourd'hui. Comment donc pourrait-on vouloir les séparer, prétendre reconstruire la première sans l'aide de la seconde ?

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE, par Roselly de Lorgues. Paris, 1834. In-12. Prix : 2 fr.

LA RELIGION NATURELLE, par M. Rozet. Paris, 1835. In-12. Prix : 1 fr. 50 c.

M. Roselly de Lorgues est un enthousiaste exalté, prenant au sérieux le spasme dévot dont la France paraît agitée, et qui n'est que le résultat d'une réaction tout artistique contre le matérialisme antipoétique du siècle dernier. Dans les paroxismes de la fièvre du progrès et de l'émancipation de la pensée, qui ébranlent tout sur leur passage, susci-

3.

tent le doute, et semblent parfois s'appuyer sur lui pour avancer plus rapidement, M. Roselly n'aperçoit que les symptômes de ce qu'il appelle une prochaine régénération, et que nous regarderions plutôt comme une dégénération, une rétrogradation malheureuse vers le passé. Sans doute le christianisme n'est ni mort ni mourant; sa morale sublime, qui s'accorde si bien avec les progrès de l'humanité, avec la plus grande liberté possible, avec le bonheur des peuples, paraît au contraire destinée à féconder chaque jour davantage le sol de la religion, et à se développer avec toutes ses bienfaisantes conséquences. Mais, qu'a de commun le christianisme avec ces étroites disputes dogmatiques qui font dépendre le salut de l'homme de l'entente d'un mot, avec cet esprit mesquin de sacristie qui spécule sur la superstition et la crédulité, avec cette intolérance impitoyable qui condamne sans entendre, et qui s'écrie orgueilleusement : *Point de salut hors de notre Eglise !* Le Christ, ce modèle parfait d'humilité, de générosité, de grandeur, ne nous a-t-il pas laissé, dans la parabole du Samaritain, une leçon de tolérance et de support ? Que signifient donc ces accusations dirigées contre telle ou telle hérésie ? Ne sont-ce pas autant d'insultes au précepte divin qui fait la base du christianisme ? La charité ne dépend pas de tel ou tel article de foi, et toutes les sectes chrétiennes en ont donné des exemples et des preuves incontestables. M. de Roselly a-t-il réfléchi à ce qu'il faisait en disant qu'elle était inconnue dans le protestantisme, que là ne se rencontrait *jamais nul dévoûment inconnu*, *nulle immolation cachée ?* Qu'il aille donc visiter les innombrables institutions de la charité anglaise; qu'il jette ses regards sur la Suisse; qu'il demande aux prêtres du Saint-Bernard où leur collecte est surtout abondante ; qu'il interroge les habitans de la Savoie, voisins de Genève, et il saura qui les a nourris en 1816, qui a rebâti plus tard un de leurs villages dévoré par les flammes ! Pourquoi donc n'y aurait-il pas deux manières de servir le Créateur, quand il n'y a peut-être pas dans le monde deux de ses créatures parfaitement semblables en tout point ?

Nous trouvons du reste, dans ce livre même, une preuve du changement heureux qui s'opère au sein du catholicisme. A côté de ses injustes préventions, et de ses déclamations dignes d'un apôtre aveugle du passé, M. Roselly de Lorgues déclare que « nous allons au progrès, et le progrès est dans l'Evangile. La perfectibilité est la nature de l'homme, et le perfectionnement la nature du christianisme. » Avec une

telle déclaration de principes, la logique vous conduit bientôt de gré ou de force dans la véritable et bonne route du progrès.

La *Religion naturelle* de M. Rozet est un excellent petit livre rempli des maximes les plus morales et animé d'un esprit de tolérance vraiment remarquable. Ce n'est pas un chef de secte aspirant à créer une nouvelle religion, à renverser les cultes chrétiens pour y substituer le sien. Il n'a d'autre but que celui d'émettre quelques idées qui lui ont paru bonnes, utiles et propres à réconcilier avec la religion ces esprits rétifs et incrédules qu'un dogmatisme trop exigeant repousse et rejette dans un scepticisme absolu.

L'ÉCHELLE DE FEMMES, par Emile Souvestre. Paris, 1835, Charpentier. 2 vol. in-8. Prix : 10 fr.

Ce roman, dans lequel se montre certainement un talent remarquable, roule sur la position misérable dans laquelle se trouve trop souvent le sexe féminin au milieu des vices et des imperfections de notre état social. L'auteur prend d'abord pour exemple une femme du peuple qui souffre la pauvreté, la faim et les excès d'un mari brutal, ivrogne, paresseux, voleur, assassin même ; cette partie de son livre nous a paru la meilleure. Les tableaux de misère qu'elle retrace sont copiés d'après nature ; les mœurs populaires y sont peintes avec beaucoup de vérité. Il nous offre ensuite une bourgeoise sacrifiée à des intérêts purement mercantiles ; une grisette conduite au déshonneur et à l'avilissement par l'abandon de son amant ; puis enfin une grande dame cédant aux tentations qui l'entourent, et faisant, par sa conduite, le malheur de sa famille. Chacune de ces esquisses est empruntée à la vie réelle, et l'on ne peut même reprocher à l'auteur aucune exagération ; mais nous ne saurions approuver la conséquence qu'il en tire pour l'état actuel et l'avenir de la société. Ce ne sont pas les relations sociales elles-mêmes qui sont vicieuses, et avec un peu d'attention, on verra facilement que, loin de les battre en brèche, ceux qui veulent réellement la régénération morale doivent au contraire se tenir fermes sur cette base existante, et chercher à en forcer le développement, arrêté par les mauvaises passions et les préjugés des hommes. La plupart des désordres sociaux qui font tant de victimes ne viennent-

ils pas justement de l'abandon de ces principes de famille, de conservation et d'union conjugale, qui ont été posés par le Créateur lui-même, comme le palladium de l'humanité? Au reste, M. Souvèstre ne se déclare pas le champion de l'émancipation absolue de la femme, et il se contente d'exposer les faits sans prétendre avoir trouvé le remède. Sous ce rapport il se montre plus sage que la plupart de nos prétendus philosophes modernes qui, ne tenant aucun compte des jouissances de la mère de famille, dans leur estimation de la position des femmes, ne voulant pas reconnaître que c'est justement l'oubli de cette vie de famille qui est le ver rongeur de la société, et ignorant tout-à-fait les vraies affections du cœur, source unique du bonheur ici-bas, s'attachent aveuglément sur les pas d'un sophiste éloquent et audacieux qui a rompu par sa conduite avec la société, et par ses principes avec la morale. Les déclamations de ces insensés peuvent sans doute égarer quelques jeunes têtes, éblouir par leur éclat brillant, mais elles ne détruiront ni ne fonderont rien de solide. Leur résultat logique serait la destruction de l'humanité, et le genre humain ne se suicidera pas. Mais nous le répétons, le livre de M. Souvestre a une toute autre portée, il attaque les abus et montre la plaie qui gît dans l'égoïsme et dans l'absence de tous principes moraux.

TROISIÈMES MÉLANGES, par F. DE LA MENNAIS. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est destiné à expliquer la transition par laquelle M. l'abbé de La Mennais est arrivé aux doctrines qu'il a développées dans les *Paroles d'un Croyant*, et qui ont paru à beaucoup de gens tellement en désaccord avec les opinions manifestées jusqu'à ce jour par l'éloquent abbé. M. de La Mennais veut prouver que, malgré les apparences, le fond de sa pensée n'a point changé, que ses écrits furent toujours destinés à combattre la tyrannie sous quelque forme qu'elle prétendît se cacher, et que si aujourd'hui, pour la première fois, il s'adresse ainsi au peuple et s'appuie sur lui, c'est qu'il a reconnu combien étaient vains ses efforts pour obtenir des concessions généreuses, une transaction large et grande de la part des puissans qui gouvernent le monde. Il a rassemblé dans ce but divers opuscules qu'il avait publiés

à des époques différentes, dans des recueils périodiques. Ce volume de mélanges renferme :

Réflexions sur le procès du Constitutionnel *et du* Courrier;

Lettres aux journaux ;

Articles de l'Avenir;

Histoire des anciens peuples italiens, analyse d'un ouvrage moderne ;

De l'Absolutisme et de la Liberté; fragment publié, dans la *Revue des deux Mondes,* à l'occasion d'un Catéchisme politique autrichien répandu en Italie;

Les Morts et *Hymne à la Pologne.*

Mais le morceau le plus curieux est la préface qui précède ces Mélanges. On y retrouve toute l'énergie de pensée et de style qui a valu aux *Paroles* un si brillant succès. M. de La Mennais y déclare une guerre à mort au despotisme. Voici en quels termes il lui jette son audacieux défi :

« Je me trompe, ce régime est possible; qui de nous l'i-
» gnore ? Il est possible, car il existe en Pologne, en Allema-
» gne, en Italie; il est possible, mais là seulement où règne
» l'absolutisme, et là où il s'efforce de régner. A quoi partout
» aspirent les peuples, si ce n'est à s'en affranchir ? Pourquoi
» combattent-ils, sinon pour leur vie, leurs biens, leur liberté
» d'homme? Ils se sont fatigués, c'est leur crime, du 93 des
» rois. Contemplez l'Europe: qui aujourd'hui emprisonne en
» masse, qui torture, qui confisque, qui fusille, mitraille et
» tue ? Ce que la Convention même ne fit pas, les souverains
» le font sans remords. Elle ne jetait point au fond des mi-
» nes les Vendéens échappés au carnage ; elle n'ordonnait
» point à la cavalerie de passer sur le corps de malheureux
» réfugiés couchés à terre et demandant, pour toute grâce,
» de n'être pas livrés à leurs bourreaux; elle n'arrachait point
» les enfans du sein de leurs mères pour les distribuer,
» comme des têtes de bétail, à des étrangers; elle ne transpor-
» tait point des populations entières dans des pays lointains,
» pour leur ôter tout, jusqu'à l'air et au soleil de la patrie;
» elle ne choisissait point arbitrairement de nouveaux juges
» à ceux qu'avaient acquittés ses tribunaux, pour repousser
» leur tête sous la hache; elle ne refusait ni des alimens, ni
» un lit, ni les secours de la médecine, ni des moyens de
» distraction aux détenus enfermés et non enchaînés dans ses
» prisons. L'avenir, certes, ne l'absoudra point; mais d'au-
» tres, croyez-le bien, seront condamnés avant elle, et plus

» sévèrement qu'elle : ils ploieront dans l'histoire sous de » plus pesantes malédictions.

» S'il est conforme à l'ordre éternel qu'aucune tyrannie » ne subsiste ; si plus une tyrannie est énorme, atroce, plus » elle est près de sa fin, l'Europe touche à de grands événe- » mens, et les nations à leur délivrance. La lutte engagée » sera terrible; car chacun sent que c'est la dernière, mais » l'issue n'en est pas douteuse. La justice triomphera, parce » que la justice c'est Dieu. Rassurez-vous donc, vous » qu'anime le saint amour de l'humanité ; elle a devant elle » un but, elle y marche, et nul obstacle ne l'empêchera de l'at- » teindre. Que les rois s'entendent contre les peuples, les » peuples s'entendront contre les rois. Ne craignez point, ils » se feront passage ; quelques sceptres en travers n'arrête- » ront pas le genre humain. »

ESSAI GÉNÉRAL D'ÉDUCATION physique, morale et intellectuelle ; suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, ou Recherches sur les principes d'une éducation perfectionnée, pour accélérer la marche de la nation vers la civilisation ; par M. A. Jullien de Paris. 2e édition, revue et très-augmentée. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage offre peut-être le traité d'éducation le plus complet qui existe, et le mieux adapté à toutes les conditions, à toutes les classes de la société. Les principes de la morale la plus belle et la plus noble, appuyés et renforcés par l'aide d'une logique saine et précise qui se fonde sur l'utilité, cet axiôme social si bien développé par le célèbre Bentham, ont servi de guides à M. Jullien dans sa théorie pédagogique. Avec de tels matériaux et le talent bien connu de sa plume ingénieuse, il ne pouvait construire qu'un édifice solide et remarquable. Aussi cette nouvelle édition de son *Essai d'éducation*, qui manquait déjà depuis fort long-temps, sera-t-elle sans doute accueillie avec autant de faveur que si c'était un ouvrage tout nouveau, et restera-t-elle parmi les meilleurs livres qui traitent de cette matière si importante pour le bonheur de l'humanité.

Cet *Essai* est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur examine les deux modes d'éducation généralement pratiqués, *l'éducation publique* et *l'éducation domestique*. Après

avoir exposé les avantages et les inconvéniens respectifs de chacun de ces deux modes, il se prononce pour un mode d'éducation mixte dans lequel on pourra concilier autant que possible les bons résultats de l'une et de l'autre, les stimulans de l'émulation et de l'amour-propre avec les conséquences morales de la vie domestique. Passant alors aux diverses branches de l'éducation, il examine séparément les trois grandes divisions qu'on peut en faire d'après les trois facultés dont l'homme se compose, savoir, éducation *physique*, *morale* et *intellectuelle*.

La seconde partie renferme un *essai sur une méthode de tirer le meilleur parti possible de sa vie* ou sur *l'art d'employer le temps*. On connaît déjà les divers travaux de M. Jullien sur cet intéressant sujet; ils ont obtenu un grand succès et lui ont acquis l'estime de tous les hommes qui comprennent que leur véritable destination sur cette terre est de travailler sans cesse au développement et au perfectionnement de toutes leurs facultés.

La troisième partie enfin est l'application pratique de tous les principes émis dans les deux premières. Une suite de tableaux synoptiques présentent la marche de l'éducation, et peuvent ainsi servir à en apprécier les résultats généraux en suivant pas à pas les progrès des élèves dans chacune des trois divisions.

M. A. Jullien termine son livre par l'examen de diverses méthodes d'éducation physique et morale, et par une bibliographie pédagogique qui offre un choix fort bien composé d'ouvrages sur la philosophie morale et sur l'éducation.

CONSIDÉRATIONS SUR LES OEUVRES DE DIEU, dans le règne de la nature et de la providence, pour tous les jours de l'année; traduit de l'allemand de C. STURM. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Brunot-Labbe, 1835. 3 vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

Parmi les nombreux ouvrages de dévotion et de piété qui ont été destinés à l'édification des fidèles, celui de Sturm jouit depuis long-temps d'une réputation méritée. C'est tout à la fois un recueil instructif du plus grand intérêt. et un livre rempli d'une religion éclairée, grande, noble et douce. La piété basée sur la contemplation de la nature, sur l'admiration de ces innombrables chefs-d'œuvre au milieu des-

quels nous vivons, dont nous faisons nous-mêmes partie, est en effet la plus solide, la plus sûre, la plus digne du Dieu créateur dont les perfections sont infinies. Elle élève notre âme, ennoblit notre cœur, nous remplit de la plus vive reconnaissance pour l'auteur de nos jours qui nous comble chaque jour ici-bas de mille bienfaits. De quelque côté qu'on tourne ses regards, ne trouve-t-on pas toujours de nouvelles preuves de la sagesse et de la bonté parfaites qui gouvernent le monde? Où l'homme pourrait-il puiser des leçons d'ordre, d'harmonie, de prévoyance, si ce n'est dans ce merveilleux spectacle de la nature?

L'ouvrage de Sturm manquait depuis quelques années et n'avait point été remplacé. Cette nouvelle édition est fort bien exécutée; elle a été revue avec soin, et son prix modique la met à la portée de tous. Nous ne doutons pas que le public ne l'accueille avec empressement. Une religion sage et éclairée est celle qui convient à notre époque; elle seule peut combattre également le dogmatisme mystique et l'incrédulité railleuse. Il est temps qu'on rende tout-à-fait au sentiment le domaine religieux usurpé par l'esprit qui en a fait un si mauvais usage.

LA SEMAINE DE PAQUES, par Ferdinand Dugué. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

UN MARIAGE SANS MARI. — MARIE. — Etc.; par Aug. Lafontaine, madame Schopenhauer, etc.; trad. de l'allemand par M. Sukau. Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

LES TROIS AS, par Spindler et W. Blumenhagen; traduit de l'allemand par Ch. Le Dhuy. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

JOASINE, ou la Fille du prêtre, roman posthume par Victor Ducange. Paris, 1835. 5 vol. in-12. Prix : 15 fr.

La Semaine de Pâques est l'œuvre d'un écolier qui, à peine sorti du collége, s'insurge contre ses maîtres et leurs classiques leçons, saisit d'une main l'oriflamme du moyen-âge, de l'autre sa plume, et, s'agenouillant devant une croix, s'écrie : Enfoncés les Romains, enfoncé Voltaire, vive le moyen-âge! vive moi! car je n'ai que dix-huit ans, et je marche seul et

je crois! Puis prenant quelques lambeaux de chronique, il les assaisonne de messeigneurs, de damoiselles, de jeunes filles aux doigts effilés et à robe de velours, de goguenardises et de jurons du bon vieux temps, et fait du tout une espèce de maigre roman précédé d'une préface où il s'annonce comme un régénérateur de la société et de la religion. Ce volume est imprimé avec tout le luxe de papier blanc de nos auteurs fashionables. Tout son contenu entrerait facilement dans cinq feuilles de notre Bulletin.

Un Mariage sans mari est un conte allemand fort romanesque, mais écrit avec beaucoup de simplicité. Il est accompagné de plusieurs autres petites nouvelles glanées dans les écrits d'Auguste Lafontaine, Schiller, etc.

Les Trois As sont aussi un recueil de quatre contes, dont deux de Spindler dans le genre fantastique et sentimental, et deux de Blumenhagen dans le genre chevaleresque. Mais ils n'ont aucun rapport avec le titre du livre qui a été sans doute imaginé par le traducteur comme un moyen de piquer la curiosité du public.

Joasine, de Victor Ducange, est un bavardage d'une inconcevable légèreté, dans lequel tous les sujets sont effleurés, et ridiculisés avec l'immoralité la plus étourdie, la plus insouciante qui se puisse imaginer. Menant de front deux ou trois intrigues fort embrouillées, l'auteur semble jouer continuellement avec sa plume, et n'avoir d'autre but que de semer en abondance des principes corrupteurs et destructeurs de toute vertu, qui produisent un singulier contraste à côté des opinions républicaines qu'il affiche d'un bout à l'autre de son livre. C'est du reste une contradiction malheureusement assez commune de nos jours, et c'est elle surtout qui suscite de terribles obstacles aux progrès de l'humanité. La noblesse de l'âme, la pureté du cœur sont les seules bases qui puissent dignement soutenir la liberté. On ne peut refuser à M. Ducange beaucoup d'esprit, mais l'esprit seul finit par lasser, et l'on éprouve un sentiment pénible en découvrant le gouffre du néant autour duquel il se joue. Ces livres-là font plus de mal à la cause de l'humanité que les fers et les cachots du despotisme.

MARIE, ou l'Esclavage aux Etats-Unis, tableau de mœurs américaines; par Gustave de Beaumont, l'un des auteurs de l'ouvrage intitulé : Du Système pénitentiaire aux Etats-Unis. Paris, 1835. 2 vol. In-8. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est destiné à faire le pendant de celui que M. de Tocqueville vient de publier sous le titre *de la Démocratie en Amérique*, et à compléter ainsi le tableau des institutions, des mœurs et des coutumes du Nouveau-Monde. Ces deux écrivains ont parcouru ensemble l'Amérique, et paraissent avoir beaucoup observé. Mais nous n'approuvons pas la forme sous laquelle M. de Beaumont a rassemblé ses souvenirs et les résultats de ses recherches. Non-seulement il aurait été nécessaire d'avoir long-temps vécu au milieu des Américains et de posséder son sujet encore mieux qu'il ne le possède pour pouvoir tracer une peinture de mœurs bien complète et bien exacte, mais encore il eût fallu laisser de côté toute exagération poétique, et renoncer à ce style brillant et pompeux qui renferme plus de phrases que d'idées. Cependant, comme roman, *Marie* offre beaucoup d'intérêt et un attrait de nouveauté assez piquant. Le préjugé terrible qui sépare les blancs des noirs aux Etats-Unis, et qui élève entre eux un abîme que l'avenir ne pourra combler peut-être qu'avec des cadavres et du sang, forme le sujet principal autour duquel viennent se grouper une foule de détails curieux sur les relations sociales des citoyens de l'Union. L'auteur rend justice à la parfaite égalité qui règne en Amérique, et aux qualités essentielles qui distinguent les habitans de ce pays. Mais il nous a semblé qu'il était trop prompt à porter des jugemens souvent précipités, soit sur la religion, soit sur la littérature, soit sur les arts des Etats-Unis. Quoique la population de cette jeune république sorte d'une souche déjà vieille en civilisation, nous pensons qu'on ne saurait en conclure qu'elle soit sous ce rapport-là usée et inhabile à se régénérer. Les institutions républicaines n'ont pas pu déjà opérer un changement complet, et détruire entièrement l'influence de l'ancienne mère-patrie qui se retrouve dans la plupart des institutions, ainsi que l'esprit de ferveur puritaine sous l'influence duquel se fondèrent les colonies. On ne doit jamais oublier, en parlant de l'Amérique, que sa liberté et son existence, comme Etat indépendant, n'ont pas plus d'un demi-siècle, et que la génération qui assistait à sa fondation n'est pas même encore

tout-à-fait éteinte. Du reste, l'ouvrage de M. de Beaumont est, comme celui de M. de Tocqueville, très-favorable aux Etats-unis sous un grand nombre de rapports.

LE BON VIEUX TEMPS, suite des Soirées de Walter-Scott, par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Recueil d'historiettes et anecdotes dans le genre de celles qui composent déjà les deux volumes publiés par l'auteur sous le titre de *Soirées de W. Scott.* Ces contes, empreints d'une forte teinte de moyen-âge que M. Jacob sait si bien manier, obtiendront probablement le même succès que leurs frères aînés. Quoique nous ne soyons point du tout amateurs de ce genre, nous reconnaissons avec plaisir le talent d'art et de style avec lequel ces sujets sont traités. En tête du premier volume se trouve une préface inspirée sans doute à l'auteur par un de ces momens de misanthropie et de découragement dont on ne peut pas toujours se défendre dans le cours de cette vie de lutte et de travail, surtout à une époque comme la nôtre. Certainement il y a beaucoup de vérité dans ce que M. Jacob dit de la critique vénale, cette déhontée qui se vend au poids de l'or sans nulle vergogne, et nous ne le blâmerons pas d'avoir ajouté : « Les libraires s'en vont » comme les dieux de l'ancienne Rome. » Seulement nous croyons qu'il y a long-temps qu'ils sont partis, et nous osons espérer qu'ils se mettront bientôt en route pour revenir.

D'ailleurs nos auteurs d'aujourd'hui seraient des ingrats de se plaindre de ces marchands de livres, spéculateurs de pensées, qui ont pris la place des anciens libraires, car jamais la littérature ne fut si bien rétribuée, jamais le privilége d'un nom connu ne fut plus richement payé que par ces éditeurs à cabriolet, à livrée, qui, justement à cause de cela, ne gagnaient pas de quoi payer l'avoine de leurs chevaux, comme dit M. Jacob. Ils achetaient les manuscrits sans les lire, et ils se virent bientôt réduits à lire leurs mémoires sans les payer. Nous reprocherons enfin à M. Jacob une aristocratie littéraire tout-à-fait en désaccord avec les idées de liberté et les faits de notre époque. La sortie suivante est très-spirituelle, mais il faut avouer qu'elle n'a pas le sens commun.

« Or, ce qu'on daigne nommer public en ce siècle de dé-
» ceptions, n'est qu'une cohue de liseurs et de liseuses, sans
» instruction, sans sympathie, sans choix, sans délicatesse,

» ennuyés et désœuvrés : chaque individu de cette classe qui
» pullule autour des cabinets de lecture comme une nuée de
» frelons près de la ruche, donne une heure ou deux par
» jour à la lecture des romans, nourriture de facile digestion
» pour les cerveaux les plus étroits et les plus paresseux ;
» chacun de ces dévorans absorbe un in-octavo quel qu'il soit,
» tendre ou coriace, sucré ou amer, avec la rapide dégluti-
» tion du serpent qui recommence ses repas sans se rassa-
» sier jamais, et ne se souciant pas plus des livres lus qu'un
» ivrogne des bouteilles vides,

» Quand il a pris l'encens, laisse tomber le vase ;

» si l'on peut sans profanation détourner de son sens reli-
» gieux ce beau vers de madame Anaïs Ségalas.

» Cet impitoyable public, qui réunit de jolies dames aux
» doigts blancs, de hideuses vieilles aux doigts noirs, des du-
» chesses et des couturières, des bottiers et des pairs, des
» écoliers et des magistrats, fait ménage en commun, pour
» ainsi dire, et mange à la même gamelle ; c'est-à-dire lit
» dans le même volume, sans hiérarchie de mains propres et
» de bonnes mœurs : le volume infecté de musc et de tabac,
» bariolé de taches équivoques, gras et crasseux, passe sans
» façon de l'antichambre au boudoir, et saute familièrement
» des genoux de la cuisinière sur ceux de la marquise... »

Où se réfugiera donc cette pauvre dame Egalité, si on la chasse de l'unique asile qui ne lui fut pas disputé jusqu'à ce jour, de la république des lettres?

LA MAISON RUSTIQUE DU XIXe SIÈCLE ; encyclopédie d'agriculture pratique. Paris, 1835. 4 vol. in-8, publiés en 130 livraisons. Prix : 36 fr.

Cette nouvelle *Maison rustique* est destinée à répandre partout la connaissance des procédés nouveaux en agriculture, à populariser la science et à produire ainsi de grands résultats en chassant de leur dernier refuge l'ignorance et les préjugés qui la suivent. Publiée par livraisons, qui paraissent chaque semaine et sont ornées d'un très-grand nombre de figures, elle formera un corps d'ouvrage très-complet, tout en étant d'un prix fort modique. Elle sera divisée en sept livres, formant 4 volumes in-8.

Le Ier livre traite *de l'agriculture proprement dite;* la nature

du sol, les causes chimiques et physiques qui influent sur lui, leurs propriétés, leurs qualités diverses y sont exposées d'une manière simple et claire, ainsi que les moyens d'amélioration, d'amendemens, qui doivent être employés suivant les circonstances.

Le IIe traite *des cultures industrielles ;*

Le IIIe, *des animaux domestiques* et de tous les profits qu'on peut retirer de leur élève ;

Le IVe, *des arts agricoles ;* travaux de la laiterie, salaison des viandes, éducation des abeilles et des vers à soie, fabrication des corps gras ;

Le Ve, *de l'agriculture forestière ;* culture, emploi et description, avec figures des arbres et arbustes forestiers indigènes, et de ceux exotiques qui pourraient être introduits avantageusement dans notre économie forestière ; soins généraux pour favoriser le repeuplement naturel des forêts, et méthodes pour les ensemencemens et plantations des forêts artificielles, etc., etc. ;

Le VIe, *de l'administration rurale ;*

Le VIIe, *de l'économie rurale ;* cette partie essentielle de la science, cette condition de succès indispensable dans toute entreprise agricole, et dont les principes ont été si bien développés par le baron Crud, dans son livre intitulé : *Economie de l'agriculture.*

Dans la séance de la Société royale d'agriculture, du 27 janvier 1835, M. le comte de Chabrol a fait, au sujet de *la Maison rustique du* XIXe *siècle,* un rapport dans lequel il conclut en demandant que la Société décerne un prix à ses auteurs. Nous ne saurions qu'approuver vivement tout encouragement accordé à une entreprise aussi belle et aussi utile.

LONDRES, voyage contenant la description de cette capitale ; par Albert Montémont. Paris, 1835. In-8, avec un plan. Prix : 7 fr.

M. Montémont a rassemblé dans ce volume toutes les données statistiques et topographiques, ainsi que toutes les descriptions et les observations intéressantes sur la ville de Londres. Non-seulement il donne de cette grande ville un tableau fort exact, pouvant au besoin servir de guide au voyageur, mais encore il nous fait connaître d'une manière assez complète les mœurs et les usages de ses habitans. C'est un panorama physique et moral de la plus grande

capitale du monde civilisé. En présence des merveilles gigantesques opérées par une telle agglomération d'hommes, l'esprit est pénétré d'une vive admiration, mais les abus et la corruption qui les accompagnent impressionnent le cœur d'une pénible manière. Ce que la civilisation gagne, la morale le perd, et 120,000 voleurs, 16,000 mendians, 120,000 prostituées, forment un bien triste contraste avec le confortable aspect de Londres. Cependant il ne faut pas oublier, en présence de ces chiffres, que la population de cette capitale s'élève à près de deux millions d'habitans. M. Montémont rend du reste un compte très-favorable des établissemens de la charité et de la philantropie anglaises. Il donne aussi une foule de détails sur l'administration publique et civile, ainsi que sur l'industrie et le commerce. Les travaux du tunnel sous la Tamise lui ont fourni plusieurs pages du plus haut intérêt. Le sang-froid admirable, le courage et la persévérance des ingénieurs qui dirigent cette merveilleuse entreprise sont vraiment héroïques et dignes des caractères les plus nobles et les plus magnanimes.

EL ATALAYA, ou une Ambassade à Madrid, par don Antonio de a Biguela. Paris, 1835. In-8. 7 fr. 50 c.

HISTOIRE D'UN SUICIDE, par Félix Davin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

De ces deux ouvrages, le premier a la prétention d'être un roman espagnol ; c'est un imbroglio d'intrigues fort compliquées qui s'enchaînent de manière à former un drame bien noir, où moines, brigands, assassins, proscrits et tous les autres accessoires indispensables du genre se trouvent réunis. Cependant, quoique le sujet soit bien usé, ce volume se ferait encore lire avec intérêt s'il était mieux écrit ; mais le style est très-faible et tout au plus bon pour un mélodrame de l'Ambigu ou de la Gaîté ; ce sera du reste probablement tôt ou tard son sort, car nos dramaturges y trouveront ample matière à effet.

L'Histoire d'un Suicide, qui porte pour épigraphe une phrase de Rousseau, semblerait d'abord devoir être une œuvre consciencieuse, destinée à protester contre cette manie de suicide qui est aujourd'hui si générale. Mais quoique ce soit bien là en effet le but que s'est proposé l'auteur, il nous a paru qu'il l'avait entièrement manqué. Son roman

est d'une composition vulgaire et d'un style fort peu élevé. M. Félix Davin pouvait faire mieux, il en a déjà donné des preuves, et il nous semble que dans cette occasion plus encore qu'en toute autre, il aurait dû chercher à perfectionner son travail autant que possible. Au reste, il est vrai qu'avec la profession de foi matérialiste qu'il expose dans sa préface, tous ses efforts n'eussent pas réussi à édifier quelque chose de solide, ni de stable. Comment peut-on vouloir prêcher la morale, quand on commence par nier le premier principe de toute morale?

LES JEUNES FILLES, mystères, par Paul Chevalier. Paris, 1835. In-8. Prix : 3 fr.

Mystères, ici, veut dire en langage vulgaire, poésies. « Les » jeunes filles ont choisi M. Chevalier; elles sont venues se » pencher sur sa lyre..... Elles ont traversé tous les rêves de » ses jours et tous les songes de ses nuits. Elles se sont as- » sises, le matin, près de ses papiers, devant ses crayons. Le » soir, elles sont descendues devant son foyer, autour de sa » lampe. »

M. P. Chevalier est un heureux homme vraiment, et sa destinée fera bien des envieux. N'allez pas croire cependant que la grâce et la fraîcheur de tous ces charmans visages de jeunes filles lui inspirent de la gaîté, du bonheur, de la joie. Fi! ce serait trop *rococo ;* vous savez bien qu'aujourd'hui nos jeunes gens sont devenus sérieux. En présence de la plus jolie tête, parée de tous les charmes de la beauté, ils voient toujours le crâne décharné, le squelette nu, et ils songent profondément. Au milieu d'un essaim de folâtres jeunes filles, ils n'aperçoivent que poitrinaires et phthisiques, ils n'entendent qu'un concert de pleurs, de soupirs, de râles et de sanglots.

Lorsqu'à travers le bal qui tournoie et scintille,
Dans les galops joyeux passe une jeune fille
Aux long cheveux flottans, au front pâle, à l'œil noir,
Qui marche sans danser, qui regarde sans voir ;
Dont le corps, affaissé sous sa parure blanche,
Au bras des cavaliers languissamment se penche,
Et qui s'en va s'asseoir, muette, chaque fois
Que l'orchestre bruyant fait taire ses cent voix,
Ah ! n'appelez jamais son silence un caprice !
A sa mélancolie épargnez le supplice

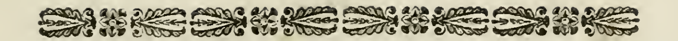
De la vaine pitié, de l'intérêt menteur,
Qui font pleurer les yeux, sans soulager le cœur.
A son gré, laissez-la soupirer et sourire.
Et, si vous la plaignez, plaignez-la, sans le dire.

Voilà des vers assez faciles, qui ne manquent pas d'une certaine harmonie; mais comme c'est réjouissant d'avoir de telles pensées au milieu d'un bal, et de nous donner un volume tout entier de vers roulant tous sur cette même idée, la retournant de mille façons, et ne sortant jamais de ce cercle magique : naître, souffrir, mourir!

Les Français sont-ils donc devenus tout-à-coup de sombres et moroses philosophes, de fervens sectateurs du triste Héraclite? Eh! mon Dieu, non : jamais le Carnaval n'avait été si follement joyeux que cette année mais; c'est une mode d'avoir les yeux rouges et de longs cheveux mélancoliques; assez long-temps on a chanté les vers, aujourd'hui on les pleure. Au lieu de prendre sa lyre, le poète prend son mouchoir; son Hippocrène est un torrent de larmes, les misères humaines sont ses muses.

Voilà le résultat de la tendance prétendue romantique dans laquelle nos grands maîtres ont jeté la poésie depuis quelques années. En voulant ouvrir une nouvelle carrière au génie et à l'originalité, ils ont donné l'essor à la servile imitation, à la sentimentalité affectée, à la poésie creuse et vide. Leur exemple a séduit une foule de jeunes gens à imagination vive, qui, prenant la forme pour le fond, ont cru qu'il suffisait, pour être poète, d'entasser des rimes et des images autour d'une idée commune, déguisée sous un style plutôt étrange qu'original. Cette erreur a égaré déjà bien des talens précoces que les flagorneries de l'amitié et de la camaraderie ont achevé de perdre. Pour nous, qui regardons la critique comme une chose sérieuse et importante, nous conseillerons vivement à M. P. Chevalier de se tenir en garde contre ces écueils cachés sous des gazons fleuris, car ses premiers essais poétiques, malgré leur imperfection, nous semblent annoncer qu'en quittant cette fausse voie, et en travaillant sérieusement, il pourra arriver à faire mieux *que montrer des tristesses, que moduler des plaintes, que cristalliser des larmes.*

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 4. — AVRIL 1835.

DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION, ou l'Unique moyen de sauver la science et la société ; par l'abbé J. Gaume. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'état actuel de la société et déploré la funeste influence exercée par la philosophie du dix-huitième siècle, l'auteur examine ce que doit être l'éducation, son but, sa tendance et ses moyens. Il est tout simple que M. l'abbé Gaume considère son sujet sous un aspect tout-à-fait religieux et exclusivement catholique : il ne voit de salut et de refuge pour l'humanité que dans l'autorité absolue, et pense que le seul moyen de donner à l'éducation tous les développemens dont elle est susceptible, serait de la remettre entièrement aux soins de corporations religieuses. Or, ces corporations n'existent pas en France, et il pense qu'un appel au zèle des fidèles pourrait peut-être les exciter à faire les fonds nécessaires à ces institutions nouvelles.« Et il faut se hâter, dit-il ; à moins d'une » réforme prompte et fondamentale dans l'enseignement de » la philosophie, long-temps encore la lutte sera douteuse, » peut-être même la balance finira par pencher du côté du » rationalisme. »

Nous partageons pleinement l'avis de M. Gaume à ce sujet, et nous ajouterons même que tous les efforts des partisans de l'autorité n'auront plus le pouvoir d'empêcher le triom-

phe de la raison éclairée et intelligente, cette lumière divine qui peut seule diriger l'homme au milieu des ténèbres de l'erreur. Du reste, malgré cette couleur catholique un peu trop exagérée, le livre de M. Gaume renferme d'excellentes choses sur l'éducation. Il signale avec beaucoup de force et de vérité les vices de cette fausse érudition dont on surcharge inutilement nos jeunes années. Il nous montre le singulier contraste des idées mythologiques et des vertus romaines dont on nous remplit la mémoire, avec les dogmes chrétiens et la vie du monde actuel. Il fait ressortir d'une manière fort ingénieuse les bizarres résultats que ces contradictions fondamentales amenèrent dans la première révolution française.

PHILOSOPHIE DES RÉVÉLATIONS, adressée à M. le professeur Lerminier, par A. Chaho, de Navarre. Paris, Dondey-Dupré, 1835. In-8. Prix : 4 fr.

M. Chaho, auteur des *Paroles d'un Voyant,* offre ici à M. Lerminier une sorte de manifeste ou d'exposition de ses doctrines, dans lequel, après s'être amèrement plaint des critiques qui ont été adressées à son premier ouvrage, il se pose fièrement comme l'adversaire des prêtres et le défenseur de ceux qu'il appelle les *Voyans.*

Il nous serait difficile de définir exactement ce que l'auteur entend par cette dénomination. Tous les sages de l'antiquité, tous les philosophes célèbres, tous les grands législateurs ont été, selon lui, des *Voyans.* Le monde est toujours resté sourd à leurs enseignemens, mais à eux est réservé l'avenir, et c'est à eux qu'appartient le passé inconnu pour nous. Les *Voyans* ont dû couvrir la terre dans les temps antérieurs à l'histoire ; ils sont la souche primitive de l'humanité, et c'est dans l'étude approfondie des traditions et dans la philosophie de l'histoire, cette science encore peu cultivée, qu'il faut aller chercher des détails sur leurs doctrines, sur leurs croyances, sur leur gouvernement. Sans nous arrêter à critiquer cette singulière manie de prétendre réunir en secte, et sous un nom commun, des hommes isolés, épars dans le monde et dans l'histoire, qui se montrèrent à certaines époques à la tête du progrès humain, et payèrent souvent bien cher le tort d'avoir voulu devancer la civilisation de leur siècle, nous reconnaîtrons avec plaisir ce qu'il y a



de vrai dans les argumens de M. Chaho contre la superstition et l'autorité sacerdotale ; nous signalerons volontiers le talent d'imagination et de style qui le distingue, ainsi que le savoir dont il fait preuve. M. Chaho, qui est encore bien jeune, d'après ce qu'il dit lui-même, fera bien de se dépouiller de ces formes mystiques et obscures, qui ne servent qu'à rebuter le lecteur, et qui, loin d'ajouter de la force au style, font plutôt supposer qu'il ne recouvre que néant. La vérité doit être claire et précise, et l'écrivain qui entreprend la noble tâche de lui consacrer sa plume doit employer tout son talent à la rendre surtout accessible à tous.

DE LA LIBERTÉ COMMERCIALE, ET DE LA RÉFORME DE NOS LOIS DE DOUANES, par A.-J. Lherbette, député de l'Aisne. Paris, 1835. In-8. Prix : 2 fr. 50 c.

Cette brochure, suscitée par l'enquête commerciale, renferme les idées les plus larges et les plus avancées en économie politique. Elle offre le plus éloquent plaidoyer en faveur de la liberté contre la prohibition. Après avoir expliqué l'origine des droits de douanes qui se retrouve dans les redevances que s'assujettissaient à payer les marchands de l'époque féodale pour obtenir de traverser les terres des seigneurs sans être pillés et rançonnés, l'auteur démontre avec une admirable évidence les vices du système protecteur et les motifs qui doivent faire préférer celui de la liberté. Il fait ressortir les effets désastreux produits par les douanes, ces serres chaudes de l'économie politique, comme il les appelle. Passant tour à tour en revue l'intérêt des consommateurs, celui des producteurs dans les industries protégées et non protégées, celui des classes pauvres, celui de la marine et du fisc, il nous montre comment la prétendue protection des gouvernemens est un mal certain pour tous, un bien douteux pour quelques-uns, comment on est réduit à admettre comme un soulagement la contrebande, cette source de démoralisation, comment enfin tout droit protecteur est une rente constituée aux dépens de tous et au profit de quelques individus privilégiés.

« En résumé, dit-il, privation, plus ou moins complète, » ou renchérissement des produits étrangers prohibés ou » surchargés de droits ; renchérissement des similaires indi- » gènes ; renchérissement d'autres objets à la production des-

» quels ils auraient servi ; dommage aux industries nationales
» non protégées ; dommage même à celles qui le sont ; con-
» tradictions nombreuses : priviléges et injustices : d'où mé-
» contentemens d'industries à industries et de localités à lo-
» lités ; diminution des travaux ; baisse du salaire ; tort à la
» marine ; frais énormes pour le trésor ; souvent aussi, par la
» trop grande élévation des droits, abaissement de recettes ;
» et, pour couronner l'œuvre, contrebande : tels sont les ré-
» sultats des systèmes prohibitif et protecteur. Et qu'ils sont
» compliqués ces systèmes ! Que de combinaisons, que de
» surveillance, que de dépenses, pour n'enfanter qu'appau-
» vrissement et démoralisation ! »

A la suite de ce désolant tableau, qui n'est malheureusement que trop vrai pour tout homme qui veut bien se donner la peine d'observer et d'examiner, M. Lherbette réfute les motifs qui ont fait adopter les systèmes prohibitif et protecteur. Il combat l'un après l'autre les préjugés sur lesquels s'appuient encore les partisans du passé, et termine son écrit par l'examen des meilleurs systèmes de transition que l'on pourrait adopter pour concilier autant que possible tous les intérêts, et empêcher qu'une réforme trop brusque vienne ébranler le crédit, entraver momentanément l'industrie et le commerce.

LE PETIT BOSSU ET LA FAMILLE DU SABOTIER, ouvrage instructif et moral ; par mademoiselle Ulliac Trémadure. Deuxième édition, ornée de 4 gravures. Paris, 1835, J. Pesron. 2 vol. in-18. Prix : 2 fr.

Excellent petit ouvrage qu'on ne saurait assez prôner et répandre, car il est parfaitement bien destiné à semer parmi les enfans des campagnes surtout et de la classe ouvrière des villes, les principes de la morale et les premières notions scientifiques nécessaires pour ouvrir et amorcer l'intelligence. Il a remporté à la fois un prix de la Société pour l'instruction élémentaire, en 1833, et l'un des prix Montyon en 1834. A ce double couronnement est venu se joindre le suffrage du public qui a valu au livre de mademoiselle Ulliac un succès bien mérité.

Le Petit Bossu est un véritable philosophe qui trouve dans l'excellence de son cœur une compensation à sa difformité physique, et qui fait oublier celle-ci par un sage et noble emploi des facultés intellectuelles dont le Créateur l'a doué.

Il se dévoue au bonheur de ceux qui l'entourent, et, surmontant avec persévérance et courage la répugnance qu'inspire son extérieur, il force les autres à l'admiration et devient le bienfaiteur d'une famille de pauvres petits orphelins dans un obscur village de la Basse-Bretagne. C'est ainsi que le philanthrope éclairé n'a pas besoin d'un grand théâtre pour exercer ses bienfaits, et que partout où il se trouve, il sait répandre autour de lui le bien-être et la vertu.

On suit pas à pas dans ces deux petits volumes tous les progrès des jeunes élèves, et l'on y trouve des explications claires et précises sur les divers arts mécaniques, sur les machines à vapeurs, sur la chimie, en même temps que d'excellentes leçons de morale présentées sous les formes les plus aimables, les plus séduisantes.

MÉMORIAL ENCYCLOPÉDIQUE ET PROGRESSIF des connaissances humaines, ou Annales des sciences, de la littérature et des beaux-arts; des arts industriels, des manufactures et des métiers; de l'histoire, de la géographie et des voyages. Il paraît chaque mois un cahier grand in-8 de 32 pages ou 64 colonnes; avec figures. Prix, par an : 10 fr.

Ce journal, qui paraît sous la direction de MM. Bailly de Merlieux et Jullien de Paris, est destiné à remplacer d'une manière fort avantageuse l'ancienne *Revue encyclopédique* et le *Bulletin de Férussac*. Il est divisé en trois sections principales, savoir : 1° *sciences, littérature, beaux-arts ;* 2° *arts industriels, manufactures et métiers ;* 3° *histoire, géographie et voyages*, dans lesquelles sont enregistrées toutes les découvertes nouvelles, les inventions et les perfectionnemens de quelque importance. Il réalise d'une manière beaucoup plus satisfaisante que tout autre recueil l'intention qu'avaient eue les fondateurs du *Journal des connaissances utiles*, et forme une espèce d'encyclopédie périodique, marchant avec le progrès humain et suivant pas à pas les sciences dans leur développement continu. A la fin de chaque numéro se trouve un article de *Biographie* contenant des notices nécrologiques sur tous les hommes remarquables morts dans le courant du mois, et un bulletin bibliographique où sont annoncés les livres nouveaux.

HOMOEOPATHIE. Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann, où sont exposés les principes et les conséquences de l'expérimentation homœopathique, ainsi que la nullité de cette doctrine; par Maxime VERNOIS. Paris, 1835. Deville-Cavellin. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

L'homœopathie, comme tous les nouveaux systèmes de médecine. a séduit beaucoup de gens, car l'homme tient tant à la vie qu'il saisit avec avidité tout moyen qui lui est offert de la prolonger et de la rendre plus douce. D'ailleurs cette nouvelle médecine, si elle emploie les médicamens à des doses infiniment petites, ne se fait pas faute, d'un autre côté, d'user de charlatanisme à une dose infiniment grande. Son origine allemande se trahit sans cesse dans ses formes mystiques qui cachent maintes niaiseries dont l'apparence mystérieuse est merveilleusement propre à séduire la foule ignorante ou frivole. Surtout à cette époque de réaction contre le matérialisme du XVIIIe siècle, durant laquelle le spiritualisme jette momentanément l'esprit humain dans l'excès contraire, il y a chance de succès pour une doctrine dont le chef rejette la raison des faits humains, et pose pour premier principe un dogme de foi formulé ainsi :

« Le Créateur a *voulu* que nous puissions apprendre à » guérir les maladies graves par *des doses minimes :* il n'a » pas créé les médicamens en abondance pour que nous les » prodiguions au détriment de notre espèce. »

Mais quelque hypothétique que soit encore la science du médecin, c'est folie de prétendre ainsi la réduire au niveau de la théologie, la soumettre à une dernière raison d'autorité dont les conséquences pourraient être funestes au genre humain. Le ton prophétique et dogmatique d'Hahnemann, la sentence exclusive : *hors de l'homœopathie, point de salut !* qui ressort de tous ses ouvrages, les menaces et les malédictions d'inspiré qu'il lance contre tous les autres médecins, sont autant de sujets de défiance pour l'homme éclairé qui approfondit avant de juger et veut connaître avant de croire. Si on ajoute à cela les nombreuses contradictions et l'incertitude qu'on rencontre dans ses définitions des symptômes de l'action des remèdes sur l'homme sain, et que M. Maxime Vernois fait ressortir d'une manière évidente, on demeurera convaincu que l'homœopathie, tout en renfermant quelques vérités utiles, n'est pas encore la vraie pa-

nacée universelle, et qu'elle ne détrônera pas la médecine. *La critique est le salut de la science* comme le dit M. Vernois dans son épigraphe; sans elle, l'erreur et la superstition replongeraient bientôt le monde dans les ténèbres.

LA GRANDE-PRIEURE DE MALTE; 1565, par M. de La Madelaine. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LES CRÉOLES, ou la Vie aux Antilles, par J. Levilloux. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

M. de La Madelaine, auteur du *Justicier du Roi*, dont nous rendîmes compte dans notre numéro d'août 1834, n'a pas fermé l'oreille aux critiques qui accueillirent son premier roman. Laissant de côté cette manie de faire de l'art qui jette tant de jeunes écrivains dans une fausse route et leur fait sacrifier le bon goût et la littérature au désir d'impressionner vivement par la bizarrerie étrange ou l'horreur des situations, il nous donne aujourd'hui une composition d'un genre sobre et chaste, qui, si elle n'est pas un chef-d'œuvre, pourra du moins être lue par tout le monde, et n'inspirera ni dégoût, ni répugnance. La guerre soutenue par les chevaliers de Malte contre les Turcs lui a fourni le sujet d'un récit qui n'est pas sans intérêt, quoique ce genre chevaleresque soit toujours guindé et hors de nature. M. de La Madelaine peut sans aucun doute faire mieux encore, et nous croyons qu'en continuant à perfectionner son travail, et en se montrant toujours plus difficile dans le choix de ses sujets, il prendra place parmi nos bons romanciers. Plusieurs scènes, dans son premier ouvrage surtout, annoncent un talent véritable qui ne demande qu'à être mieux employé.

Les Créoles de M. J. Levilloux nous ont paru écrits avec une affectation poétique un peu fatigante, et une tendance très-prononcée au genre galvanique. Il est vrai qu'en présence des forêts vierges des Antilles et de la race nègre exaspérée par les tortures de l'esclavage, l'écrivain a bien de la peine à se renfermer dans de sages limites et à retenir son imagination toujours prête à remuer les flots de l'Océan, à déraciner les habitations, à foudroyer les colons en mettant les élémens en furie, ou bien a entrelacer les lianes des forêts, à grandir leurs vieux arbres et à les couvrir de colibris aux ailes dorées, ou bien enfin à noircir l'âme des nè-

gres encore plus que leur peau. D'ailleurs nous ne connaissons les colonies que par ouï-dire, et nous devons croire sur parole M. Levilloux, qui est de la Martinique. Nous aurions préféré seulement qu'il employât un style moins pompeux et donnât à son récit des formes plus simples. L'effet dramatique n'en eût été que plus frappant. L'auteur n'aurait pas dû perdre de vue non plus que le préjugé du sang, sur lequel est fondé tout son livre, se réfute bien plus puissamment par le tableau parlant de ses funestes conséquences que par toutes les dissertations philosophiques du monde.

X LE PÈRE GORIOT, histoire parisienne par M. DE BALZAC. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE COMTE DE TOULOUSE, par Frédéric SOULIÉ. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces deux romans ne sont point du même genre, quoique nous les ayons ainsi réunis dans un seul article ; mais ils ont un point de contact qui nous a paru assez saillant pour justifier cette accolade. Tous deux se distinguent par une forte exagération de passions et de sentimens, qui gâte le talent véritable déployé par leurs auteurs et nuit beaucoup à l'intérêt du récit. Tous deux peuvent également servir à prouver combien nos écrivains ont tort d'aller chercher leurs inspirations en dehors de la réalité, de quitter la route du simple et du vrai pour se jeter dans une voie fausse, à effets mélodramatiques qui les conduit toujours à côté du but.

Le *Père Goriot* est, ainsi que l'indique son titre, une peinture de mœurs parisiennes. Retiré du commerce avec une brillante fortune, il a marié ses deux filles à des nobles riches de noms, mais pauvres de biens, et il vit modestement dans une obscure pension bourgeoise, heureux de ce qu'il croit être le bonheur de ses filles qu'il adore. Cette pension bourgeoise, qui est peinte de main de maître, avec tout l'esprit d'un Teniers, tout le fini d'un Gérard-Dow, réunit un certain cercle d'originaux dont les caractères sont parfaitement bien tracés, et au milieu desquels se forme et se déroule toute l'intrigue de ce conte, si cela peut du moins s'appeler une intrigue. Car ici, comme dans tout ce que fait M. de Balzac, il n'y a ni suite, ni dénoûment, ni ensemble ; on serait fort embarrassé de pousser l'analyse jusqu'au bout. Après avoir esquissé de la manière la plus piquante une

foule de personnages qu'on ne fait qu'apercevoir un instant, il les abandonne pour suivre une idée absurde qui s'est présentée à la traverse et qui s'empare entièrement de lui. L'amour, ou plutôt la frénésie paternelle du père Goriot, remplit des pages et des pages, et, nous devons le dire franchement, l'exagération de cette passion est d'un ridicule achevé: c'est le Triboulet de Victor Hugo, moins l'honneur, car le père Goriot fournit volontiers un amant à ses filles. M. de Balzac abuse étrangement de son talent facile et souple et de la faveur dont il jouit auprès du public. Qu'il y prenne garde; on finira par se fatiguer de ces œuvres inachevées, où le laisser-aller des principes n'est dépassé que par la négligence du style, et alors, quand le *fiasco* arrivera, que restera-t-il de tant d'esprit prodigué si étourdiment?

M. Frédéric Soulié, dans son *Comte de Toulouse*, a commis une faute à peu près semblable. Oubliant que le roman historique ne doit être qu'une image de la vie privée de telle ou telle époque, il en a fait une thèse dont le sujet est le développement d'une passion violente poussée jusqu'à son plus haut degré. La vengeance est le sentiment qui anime son héros et auquel il sacrifie toute son existence. Toutes les horreurs enfantées par l'imagination de nos broyeurs de rouge sont dépassées dans ce roman, qui, sans cela, offrirait certainement un intérêt assez remarquable. Combien nous regrettons qu'un homme de talent gâte ainsi son œuvre en allant puiser ses moyens dans l'arsenal des émotions fortes, en spéculant sur les effets d'une fantasmagorie frénétique dont la nature n'offre heureusement pas d'exemple, même dans ses exceptions, même dans ses monstruosités!

Albert de Saissac, en revenant de la Terre-Sainte où il était allé combattre les Infidèles, trouve son château détruit de fond en comble, son vieux père mutilé d'une horrible façon, sa sœur égorgée après avoir souffert mille outrages. Et les auteurs de ce forfait sont les nobles chevaliers croisés contre les hérétiques albigeois. Albert, transporté d'une indignation bien juste et bien naturelle, jure de se venger avec éclat. Jusqu'ici la marche du roman est pleine de vérité, d'intérêt et de talent; mais une fois que l'auteur abandonne sa tâche de romancier, et que, se proposant un but tout psychologique, il entreprend de peindre et de développer les conséquences d'une passion violente qui s'empare de l'âme tout entière de son héros et la maîtrise au point de n'y plus laisser de place pour aucun autre sentiment, il nous

paraît tomber dans l'exagération, sortir entièrement de la nature, et rentrer dans le triste domaine de la littérature frénétique.

LA FOI D'OUTRE-MER ET LE CATHOLICISME RÉGÉNÉRÉ; discours évangélique avec des notes, par G. GOGUEL. Cognac, 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce discours est une chaleureuse défense des vrais principes du christianisme contre les doctrines obscures, injustes et même cruelles du méthodisme importé en France par les Anglais, et que l'auteur appelle pour cela la religion d'outre-mer. Sous le nom de catholicisme régénéré, M. Goguel désigne le protestantisme large et éclairé, religion d'avenir et de progrès qui adapte le christianisme à tous les temps, à toutes les civilisations, et qui sait y reconnaître tous les principes de liberté sur lesquels sont fondés le bonheur et la vertu. Attaquant hardiment et de front les adversaires qu'il veut combattre, M. Goguel sape dans sa base l'échafaudage d'orgueil, de fausse humilité, de fatalité et de barbarie sur lequel ils s'appuient. Il nous prouve l'injustice de la doctrine du *péché originel* et de *la condamnation héréditaire;* n'est-ce pas blasphêmer Dieu que de lui imputer ce qui serait repoussé avec horreur dans nos lois humaines, la condamnation du fils pour les fautes de son père? Il fait ressortir le fatalisme de la *prédestination* et la contradiction absurde de cette doctrine avec celle de la *grâce* qu'il faut implorer. Il montre l'égoïsme monstrueux de l'*élection* et les conséquences immorales de ce système qui veut que l'*élu* puisse pécher impunément. Enfin, la Trinité est vivement combattue par M. Goguel, qui conclut en exprimant le vœu suivant auquel nous nous associons bien volontiers, persuadé comme lui que la franchise est la meilleure des armes en toute espèce de combat.

« Tout pasteur doit avoir ainsi le courage de son opinion, » doit écrire ou parler comme il pense, au risque d'entendre » crier au sabellianisme et à l'arianisme, ou d'être appelé socinien par les uns, latitudinaire par les autres, peut-être » aussi partisan de l'école *génevienne* (épithète employée par » les Archives du christianisme pour désigner Genève). Animé » du vif désir d'être utile à son prochain, à ses frères en » Christ, il leur donne à connaître sa manière de comprendre » l'Ecriture sainte, les dogmes et la morale qu'elle renferme.

« Soyez toujours prêts, dit saint Pierre, à répondre avec » douceur et respect à tous ceux qui vous demandent raison » de votre espérance. »

LES SIÈCLES, ou Histoire générale pittoresque des temps primitifs, de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes, rédigée par une société de gens de lettres sous la direction de M. A. C. Albitte. Paris, rue Saint-Lazare, n. 24. Il paraît chaque semaine une livraison composée de 8 pages in-8 et une gravure. Prix : 15 cent.

Pour répondre aux besoins de l'époque actuelle, à cette universalité de connaissances si généralement répandue, l'histoire universelle ne doit plus être une sèche nomenclature de souverains et de peuples, une chronologie aride sans vues philosophiques ni leçons pour l'avenir. Il faut aujourd'hui embrasser l'ensemble des grandes époques et montrer la marche de l'esprit humain dans toutes ses phases ainsi que sous ses faces multiples. Les mœurs, les coutumes des peuples, leurs cérémonies religieuses, leurs préjugés et leurs superstitions nous offrent bien plus d'intérêt que les disputes et les guerres de leurs rois. Les progrès des sciences, de l'industrie, du commerce, ne peuvent plus être séparés des faits purement historiques, et l'on peut dire que l'histoire comprend tout, sans exception. C'est sur ce plan que sera ordonné l'ouvrage de M. Albitte; et c'est pour cela sans doute qu'il a ajouté à son titre le mot *pittoresque,* terme dont nous désapprouvons fortement l'emploi dans ce sens; mais c'est une expression consacrée par la mode, et on se croit obligé de s'y conformer. Les *Siècles* présenteront *le tableau des révolutions de la terre et de l'humanité, considérées sous tous les aspects : physique, moral, intellectuel.*

Les quatre premières livraisons que nous avons sous les yeux renferment un précis rapide des périodes astronomiques et géologiques. Les hypothèses le plus généralement adoptées au sujet de la création et des bouleversemens de notre globe, y sont exposées avec clarté et dans un style qui ne manque pas d'élévation. Nous regrettons seulement que l'auteur n'entre pas dans de plus grands détails sur les intéressantes découvertes géologiques qui ont repeuplé la période antédiluvienne. Passant aux temps de l'humanité, M. Albitte, après quelques considérations sur la destination de l'homme et sur les différentes races humaines, aborde l'histoire des temps obscurs, de ces premières migrations qui répandirent

les hommes sur toute la surface de la terre. Il nous montre les Caucasiens, les Mongols et les Ethiopiens formant les trois souches primitives de toutes les populations disséminées sur notre globe terrestre, et commence à raconter l'histoire des premiers empereurs de la Chine. Nous suivrons avec plaisir cette intéressante publication, et lorsqu'un certain nombre de livraisons aura paru, nous rendrons compte de l'impression produite sur nous par son ensemble. Nous serons plus à même alors de juger l'esprit et le but de l'auteur, ainsi que la manière dont il remplira les conditions nombreuses et les excellentes promesses de son titre. Ce livre, s'il est, comme nous l'espérons, bien exécuté sous tous les rapports, sera un monument aussi précieux qu'utile.

ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, rédigé sur un nouveau plan, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes; par Adrien Balbi. Deuxième tirage. Paris, 1834. J. Renouard. In-8. Prix : 15 fr.

LE GLOBE, atlas classique universel de géographie ancienne et moderne, pour servir à l'étude de la géographie et de l'histoire, dressé par M. A. H. Dufour, et revu par M. Jomard. Paris, 1834-35. J. Renouard. 1 vol. in-4°, composé de 42 cartes coloriées, publiées en 10 livraisons, à 1 fr. 50 cent. la livraison. Prix de l'Atlas complet : 15 fr.

L'ouvrage de M. Balbi est venu remplacer fort avantageusement tous les abrégés de géographie qui jusqu'ici fourmillaient d'erreurs grossières. Se copiant servilement les uns les autres, ils se succédaient depuis long-temps sans que jamais l'un d'eux relevât une seule des fautes commises par ses devanciers. Ce jugement paraîtra sévère peut-être, et cependant il est bien juste; nous n'en voulons pour preuve que le succès inconcevable du mauvais dictionnaire connu sous le nom de *Vosgien*. L'abrégé de M. Balbi, à l'exactitude la plus parfaite, joint une foule de détails statistiques et scientifiques du plus haut intérêt. L'auteur, déjà connu par des travaux fort remarquables en ce genre, n'a rien négligé pour parvenir à combler une lacune que déplorent tous ceux qui s'occupent d'enseignement et qui avaient jusqu'alors cherché vainement quelque guide sûr et précis dans l'étude de la géographie. Aussi l'ouvrage de M. Balbi a-t-il dès sa publication obtenu un succès bien mérité, et pris sans peine

le premier rang parmi tous ses rivaux qu'il laissait bien loin derrière lui. Il était impossible de faire un ouvrage à la fois plus complet et moins volumineux. C'est un compendium de tout ce qu'il importe de savoir sur chaque contrée, et l'exécution typographique, chef-d'œuvre de goût et de patience, a permis de réunir en un seul volume d'environ 1500 pages une énorme quantité de matière. Des tableaux statistiques sont employés partout où ils peuvent être de quelque utilité, et à la fin du volume se trouve un nouveau Traité des monnaies et des poids et mesures des principaux pays du globe, par M. Guérin de Thionville. Le second tirage de cet Abrégé de géographie, que nous annonçons aujourd'hui, est augmenté d'une table alphabétique générale.

Le Globe, *atlas classique*, est destiné surtout aux premières études. Les cartes, d'un format petit in-4°, sont très-portatives et cependant fort détaillées. Chacune d'elles est accompagnée d'un tableau statistique indiquant les noms des Etats et des capitales, les superficies, la population, la classification des habitans d'après leur religion, les souverains régnant, les revenus, les dettes, les armées de terre et de mer, enfin la classification des habitans d'après les langues. Ces notions sont tirées de l'Abrégé de géographie de Balbi. *Le Globe* est certainement l'un des atlas élémentaires les mieux exécutés et les plus complets, et cependant son prix sera fort modique, car chaque carte coloriée ne reviendra qu'à 36 centimes environ.

GEORGES, ou Un entre mille, par M. Théodore MURET. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ALOISE, ou le Testament de Robert, par l'auteur de CHARETTE et de JULES. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

UN HOMME SANS COEUR, par Hippolyte BONNELIER. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UNE PYTHONISSE CONTEMPORAINE, par madame DELESTRE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Georges est un roman que nous ne citerons pas comme un chef-d'œuvre de style et de composition, mais il est écrit dans un but utile et estimable. L'auteur s'est proposé de combattre cette désolante manie du suicide, ce malheureux dégoût de la vie qui, de nos jours, fait un si grand mal à

la société. Il a dépeint avec assez de bonheur ces dandys mélancoliques et byroniens surnommés *Jeunes Frances*, pour qui la vertu est un non-sens et la morale une niaiserie ; ces femmes corrompues qui prêchent l'émancipation ; et en regard de ce triste tableau il a su montrer le courage et la persévérance de la probité et de la vertu soutenant ici-bas l'homme au milieu des écueils et le conduisant sain et sauf au port. Il est dommage que M. Th. Muret s'abandonne trop souvent à un verbiage inutile, qui ne sert qu'à jeter dans son récit de la langueur et à entraver l'action.

Aloïse est le premier essai de M. Bergougnoux, auteur de *Jules* et de *Charette*, quoiqu'il paraisse après ces deux autres romans. Cet ouvrage, qui nous a paru d'une grande médiocrité, était imprimé depuis long-temps, et avait, à ce qu'il paraît, beaucoup de peine à trouver un éditeur.

M. *Hippolyte Bonnelier* continue avec persévérance la tâche qu'il a entreprise de démasquer les hypocrites, de confondre les méchans et de stigmatiser avec une énergique indignation les vices et les crimes de la société ! Dans l'ardeur de son zèle, il néglige trop souvent son style et perd beaucoup de temps à nous répéter que tous ses tableaux et ses incidens sont copiés d'après nature ; il oublie aussi parfois de donner aux détails ce coloris de vérité et de simplicité qui y ajoute tant de charmes. Cependant, sans nous arrêter à apprécier la convenance de mettre ainsi en scène des personnages réels, et ne connaissant pas un seul de ceux que M. Bonnelier a voulu peindre, nous devons dire que *Un Homme sans cœur* ne manque ni d'intérêt ni d'action.

Le roman de madame Delestre est, nous sommes fâchés de le dire, du dernier mauvais. Le canevas nous a paru détestable, la composition plate, le style ennuyeux. En un mot, madame Delestre fera très-bien, dans son propre intérêt et dans celui du public, de s'en tenir à ce premier essai.

A TOUR ON THE PRAIRIES, by Washinton Irving. Paris, 1835. In-12. Prix : 3 fr.

Ce petit volume renferme une suite d'esquisses et des descriptions charmantes tracées par M. W. Irving durant un voyage dans ces solitudes sauvages que son compatriote Cooper nous a déjà fait connaître par ses romans. On y trouve les scènes les plus originales décrites d'une manière

fort pittoresque avec tout le talent de l'auteur du *Sketch-book*. Des détails exacts et présentés avec simplicité font mieux connaître les mœurs des sauvages que les poétiques récits auxquels elles ont souvent servi de texte. Ennemi de l'exagération, M. Washinton Irving cherche à rétablir la vérité, et sait se tenir en garde contre les attraits qu'offre à une imagination vive l'aspect étrange et nouveau de cette contrée.

« Les Indiens, dit-il, que j'ai eu l'occasion de rencontrer » dans la vie réelle, sont tout-à-fait différens de ceux décrits » dans la poésie. Ce ne sont point du tout ces héros stoïciens » qu'on nous représente taciturnes, inflexibles, sans un sou- » rire ni une larme. Ils sont taciturnes, il est vrai, quand » ils se trouvent dans la compagnie des blancs dont ils sus- » pectent le bon vouloir et dont ils ne comprennent pas la » langue; mais l'homme blanc aussi est taciturne en de » telles circonstances. Lorsque les Indiens sont entre eux, il » est impossible de voir de plus grands bavards. La moitié » de leur temps se passe à parler de guerre ou de chasse et » à raconter des histoires fantastiques. Ils sont très-bouf- » fons et bons mimes; ils s'amusent beaucoup aux dépens » des blancs avec lesquels ils se sont associés et qui les sup- » posent remplis d'un profond respect pour leur mérite et » leur dignité. Ils sont très-observateurs et remarquent » tout en silence avec un œil prompt et attentif, échangent » quelquefois un regard ou un signe, mais réservent leurs » commentaires pour l'instant où ils sont seuls entre eux. » C'est alors qu'ils donnent pleine carrière à leur critique, » leur satire, leur pantomime et leur gaîté. »

Voilà un portrait des Indiens bien différent de tous ceux qu'on en avait faits jusqu'à ce jour. Pour achever de les faire connaître à nos lecteurs, nous traduirons ici l'une de ces histoires fantastiques qu'ils aiment à se conter.

« Une nombreuse horde d'Osages avait été campée pen- » dant quelque temps sur les bords d'un grand fleuve ap- » pelé *le Niek-a-Nanse*. Parmi eux se trouvait un jeune chas- » seur, l'un des plus braves et des plus beaux de la tribu, » qui était sur le point de se marier avec une fille osage, à » qui sa beauté avait valu le nom de *Fleur des prairies*. Le » jeune chasseur la laissa pour quelque temps au milieu de » ses parens dans le camp, et se rendit à Saint-Louis, afin » de s'y défaire des produits de sa chasse et d'acheter des or- » nemens pour sa fiancée.

» Après une absence de quelques semaines, il revient sur » les bords du Niek-a-Nanse, mais le camp n'y était plus. La » place en était seulement indiquée par les traces des caba- » nes et les restes des feux éteints. A peu de distance de là, » une femme pleurait, assise au bord du fleuve. C'était sa » fiancée. Il courut l'embrasser; mais elle se détourna » tristement. Il trembla que quelque malheur ne fût arrivé » au camp.

« Où est notre peuple? s'écria-t-il.

» — Il est allé sur les bords du Wagrushka.

» — Et que fais-tu ici toute seule?

» — Je t'attendais.

» — Eh bien! hâtons-nous de rejoindre les nôtres sur les » bords du Wagrushka. »

» Il lui donna son paquet à porter et marcha en avant, » suivant la coutume indienne.

» Ils vinrent jusque là où ils aperçurent de loin la fumée » du camp sortir du milieu des bois qui bordaient le » fleuve.

» La fille s'assit au pied d'un arbre.

« Il ne convient pas que nous arrivions ensemble, dit- » elle, je t'attendrai ici. »

» Le jeune chasseur se rendit seul au camp, et fut reçu » par ses parens avec une contenance lugubre.

« Quel malheur est-il donc arrivé, dit-il, que vous êtes » tous si sombres? »

» Nul ne répondit.

» Il s'adressa à sa sœur bien-aimée, et la pria d'aller cher- » cher sa fiancée pour la ramener au camp.

« Hélas! s'écria-t-elle, comment irais-je la chercher? elle » est morte il y a déjà plusieurs jours. »

» Les parens de la jeune fille entourèrent alors le chasseur » en pleurant et se lamentant; mais il refusa de croire ces » tristes démonstrations.

« Il n'y a que quelques instans, s'écria-t-il, que je l'ai » quittée pleine de vie et de santé. Venez avec moi, je vais » vous conduire auprès d'elle. »

» Il les guida jusque vers l'arbre où elle s'était assise; » mais elle n'y était plus, et son paquet seul était posé sur » le gazon. La fatale vérité frappa alors son cœur : il tomba » mort sur la terre. »

Le *Tour* de M. Washinton Irwing dans *les Prairies* fera vivement désirer les autres écrits qu'il nous promet sur cette intéressante contrée.

PROMENADE DANS LA SUISSE OCCIDENTALE ET LE VALAIS, par A. L. A. Fée. Paris, *Just Rouvier et Le Bouvier.* 1835. In-8. Prix : 7 fr.

L'auteur de ce petit voyage parcourt toute la Suisse française et une partie des cantons de Berne et de Fribourg, glanant le long de sa route maints détails sur l'aspect du pays, maintes observations de mœurs. Malheureusement la Suisse a été déjà tant de fois décrite, surtout depuis quelques années, qu'il est difficile de trouver quelque chose de neuf et d'intéressant à en dire. Le seul moyen peut-être de piquer la curiosité du public serait d'abandonner l'ornière des touristes, de négliger la partie pittoresque et d'évoquer les glorieux souvenirs historiques qui s'attachent en quelque sorte à chacun des beaux sites de l'antique Helvétie. Des esquisses de mœurs vraies et bien tracées, et des détails exacts sur les divers gouvernemens de la confédération, compléteraient ce tableau qui pourrait être encore empreint d'une originalité pleine de vigueur et d'intérêt. Mais il faudrait pour cela étudier la Suisse, y séjourner, et ne pas recueillir ses informations en courant.

M. Fée, qui du reste n'a voulu, comme l'annonce le titre de ce volume, que rassembler quelques souvenirs et offrir quelques indications utiles aux personnes qui voudraient aller visiter la Suisse, aurait dû cependant éviter des remarques souvent trop futiles et trop niaises pour être inscrites dans un livre, et prendre garde de généraliser de petits usages particuliers qu'il a pu observer dans les maisons où il a été reçu.

QUINZE ANNÉES D'UN PROSCRIT, par le général Guillaume de Vaudoncourt. Paris, 1835. 4 vol. in-8. Prix : 30 fr.

Le général de Vaudoncourt fut un des proscrits de 1815. Il échappa par la fuite aux douceurs prévôtales de la restauration, et fut chercher un asile en pays étranger. Il séjourna long-temps soit en Belgique, soit en Angleterre, utilisant ses talens pour subvenir à ses besoins, et trouvant dans le travail un adoucissement à son exil. Dans le premier volume

de cet ouvrage, il jette un coup-d'œil sur les événemens antérieurs à 1815, raconte sa captivité en Russie, et nous donne des détails assez curieux sur la révolution de Milan en 1814. Nous trouvons ensuite le récit de toutes les diverses vicissitudes auxquelles M. de Vaudoncourt fut en butte dans son exil, et quoique cette partie de son livre soit un peu trop personnelle, on y rencontre cependant de l'intérêt. On lira surtout avec plaisir le précis des révolutions d'Espagne et de Piémont en 1820, dans lesquelles l'auteur a joué un rôle actif qui l'a mis à même d'en connaître tous les ressorts et d'apprécier la conduite des chefs ainsi que les causes qui s'opposèrent à leur réussite. Après ces événemens, M. de Vaudoncourt revint en France et chercha, soit à rentrer dans l'armée, soit à mettre en ordre ses affaires de famille. Mais le malheur qui semblait le poursuivre partout ne cessa pas encore de s'appesantir sur lui. Toutes ses démarches auprès du gouvernement furent vaines, et dans sa vie privée, il se vit trompé de la manière la plus cruelle. La révolution de juillet fut saluée par lui comme l'aurore d'un bel avenir, mais pour lui aussi le ciel ne tarda pas à se charger de nouveaux nuages, et le général de Vaudoncourt fut mis de côté avec beaucoup d'autres. Aigri par tant de désappointemens, M. de Vaudoncourt ne cache pas ses préventions et ses sympathies. Son livre ne peut pas porter le cachet de l'impartialité, et ce n'est pas non plus ce qu'il faut y chercher : il y aurait injustice à l'exiger de lui. Mais nous lui reprocherons sa haine des Anglais et de l'Angleterre, et l'accusation banale qu'il leur adresse de payer encore aujourd'hui à Paris des feuilles quotidiennes pour qu'elles fassent le panégyrique de leur gouvernement et travaillent à la ruine de la France. Comment peut-on renouveler ces imputations hasardées qui même, à l'époque de la terreur, ne furent jamais bien prouvées ? M. de Vaudoncourt exhale aussi sa bile contre les libraires d'une façon un peu trop forte ; il a tort, car c'est en général le propre des auteurs dont les livres ne se vendent pas. Mal accueillis du public, ils rejettent ordinairement sur leur pauvre éditeur toute la faute d'un non-succès, qui lui coûte souvent plus qu'à eux.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE INÉDITS DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ, publiés sur les manuscrits autographes déposés chez l'éditeur; et précédés d'un fac-simile. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La publication de ces Mémoires est destinée à réhabiliter le général Dumouriez et à prouver que, toujours fidèle à ses principes, il ne trahit jamais ni son pays ni la cause de la liberté. Sans nous arrêter à discuter cette question, qui n'offre pas un bien grand intérêt historique, nous nous bornerons à signaler ce que la correspondance de Dumouriez présente de curieux. La plus grande partie de ces deux volumes est extraite des lettres écrites par le général au duc d'Orléans pendant la Restauration ; et quoique les réponses du prince ne s'y trouvent pas, on peut du moins juger assez bien, d'après l'esprit qui y règne, de la manière dont il considérait la marche des événemens, et les chances probables d'un nouveau renversement des Bourbons de la branche aînée.

Voici les principaux sujets qui sont traités dans cet ouvrage :

Coup-d'œil politique sur l'Europe en décembre 1819.

Réflexions sur la révolution espagnole en 1820.

Mémoire militaire sur le royaume des Deux-Siciles, adressé à la nation napolitaine au moment de l'invasion autrichienne après la révolution de 1821.

Mémoire militaire pour l'Espagne en juillet 1821.

Mémoire général sur le gouvernement de Buénos-Ayres.

Dans ces divers écrits, Dumouriez, tout en étant essentiellement monarchique et même admirateur des souverains de la sainte-alliance, montre en général une grande sagacité à prévoir les événemens à venir et à deviner d'avance les bouleversemens qui suivront l'opiniâtreté des rois à refuser aux peuples toute concession.

SOUVENIRS DE LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU XIXe, ou Mémoires de R. D. G. Paris, 1835. tome 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Les documens ne manqueront pas à la postérité pour étudier l'histoire de notre époque, connaître ses mœurs, retracer son image complète jusque dans ses plus petits détails. Le

nombre déjà si considérable des Mémoires contemporains s'augmente encore tous les jours. Il n'est pas un homme un peu marquant en quelque genre que ce soit qui n'ait la prétention d'intéresser le public avec l'histoire de sa vie et des vicissitudes auxquelles il s'est trouvé exposé. Et, chose étrange, le public ne se lasse pas de ces révélations intimes, de ces récits d'événemens déjà tant de fois racontés. La vie des hommes qui ont vu ces cinquante dernières années de révolutions et de changemens merveilleux, offre un attrait irrésistible. Il est donc assez probable que M. le baron Desgenettes, auteur de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, trouvera des lecteurs, quoique son premier volume nous ait paru être d'un intérêt assez médiocre. Mais les suivans seront sans doute supérieurs; M. Desgenettes a eu une carrière assez belle et assez remplie pour fournir matière à des Mémoires curieux, et les personnes qui ont suivi quelquefois ses cours savent combien sa mémoire est riche en souvenirs et en anecdotes.

HISTOIRE D'ANGLETERRE A L'USAGE DE LA JEUNESSE, et sur un nouveau plan, par Henri DUVAL. Paris, 1835. Johanneau. In-18. Prix : 1 fr. 25 c.

Ce petit volume renferme la suite des rois d'Angleterre, avec un court précis sur l'histoire de chaque règne, et la chronologie des événemens remarquables, ainsi que le nom des reines d'Angleterre et des rois de France contemporains. C'est un résumé assez utile pour secourir la mémoire des enfans et servir de guide dans l'enseignement, mais il nous a paru écrit un peu sèchement et avec une trop grande concision.

GRAMMAIRE PROGRESSIVE à l'usage des écoles élémentaires et des pensionnats, par mademoiselle Sophie SERREAU. Paris, 1835. Johanneau. In-8. Prix : 75 c.

La grammaire de mademoiselle Serreau est destinée à combler une lacune depuis long-temps sentie dans l'instruction primaire. Les meilleurs traités élémentaires, tels que ceux de MM. Chapsal, Boniface, etc., offrent souvent des difficultés au maître qui est obligé de s'adresser à de très-jeunes intelligences encore peu développées ; mademoiselle Serreau a cherché à mettre à leur portée des explications aussi claires que possible des principes de la langue française. Elle a réussi jusqu'à un certain point, et, sous plusieurs rapports,

son livre est vraiment remarquable ; mais on pourrait encore lui reprocher aussi des définitions obscures et abstraites qu'il est du reste presque impossible d'éviter. La première phrase de son introduction : « La grammaire est la science qui traite de l'expression de la pensée, » contient déjà trois mots : *science*, *expression*, *pensée*, que l'enfant aura bien de la peine à comprendre, quelque habile que soit son maître à les lui expliquer. Quelques efforts qu'on ait faits pour mettre la grammaire à la portée des enfans, il faut convenir que dans cette science, comme dans beaucoup d'autres, l'expérience et l'usage sont leurs meilleurs maîtres. On doit réserver l'étude des principes pour plus tard, et se souvenir que nous apprenons à marcher long-temps avant de connaître les lois de l'équilibre.

CHATTERTON, drame par le comte Alfred DE VIGNY. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr. 50 c.

Nous avons éprouvé un sentiment pénible en parcourant ce drame dont la représentation a obtenu un succès assez général sur la scène du Théâtre-Français.

DESPAIR AND DIE (désespère et meurs), voilà l'épigraphe de ce volume et la pensée qui en domine toutes les pages depuis la préface jusqu'aux notes. Un poète est, selon M. de Vigny, un être essentiellement malheureux auquel, de nos jours, la société ne laisse d'autre alternative que de se tuer ou de mourir de faim ; et il n'hésite pas à déclarer que le suicide est mille fois préférable à une lutte pénible contre la misère. Or, comme il est bien peu d'hommes qui, dans leur jeunesse, n'aient pas leur temps de poétiques illusions, il en résulte que les trois quarts du genre humain n'ont rien de mieux à faire qu'à s'aller jeter à l'eau. Il est vrai que cette théorie ne s'appuie guère sur des faits; que lord Byron, par exemple, après avoir dissipé sa fortune et celle de sa femme, reçut de M. Murrey, pour ses divers ouvrages, environ six cent mille francs ; que M. de Lamartine voyage comme un prince ; que M. Victor Hugo fait payer ses manuscrits à peu près tout ce qu'il veut ; que MM. Casimir Delavigne et Barthélemy jouissent d'une aisance fort agréable; que M. de Vigny lui-même, en fût-il réduit à vivre de sa plume, ne serait pas bien malheureux pour cela.

Comment donc se fait-il que le public ait écouté jusqu'au bout et applaudi cette longue prédication fausse, irréligieuse

et contraire aux leçons d'une sage philosophie ? Serait-ce amour du sophisme, engoûment pour tout ce qui est bizarre, étrange et sort de la ligne ordinaire de la vie ? ou bien les caractères sont-ils si bien tracés, les situations si vraies, le style si beau, qu'on ait pu perdre de vue le but et se laisser séduire, aveugler par les moyens ? Hélas! nous craignons fort pour le bon goût du public que la première cause soit la vraie, car en vain cherchons-nous dans ce drame une image véritable du monde et de son langage. Les personnages de M. de Vigny sont tous des exceptions heureusement assez rares, et encore l'imagination du poète les a-t-il chargés de teintes exagérées. Chatterton, le caractère historique du drame, n'est nullement copié d'après nature ; M. de Vigny a voulu personnifier le poète en général, et il en a fait un être fantastique, sans pareil ici-bas. Le Quaker est un moulin à sentences; John Bell, un homme dénué de tout sentiment humain, un monstre moral, dans lequel l'auteur a prétendu personnifier l'industriel, le commerçant, le manufacturier, en un mot toute la partie non poétique de la société; ce qui est singulièrement flatteur pour elle. Au reste. à chacun sa part : l'aristocratie anglaise a la sienne dans ce lord Talbot, qui, à une sentence du Quaker, répond : « Qu'est-ce que c'est que ça? Quel est cet animal sauvage? » La magistrature n'est pas épargnée non plus : M. Beckord, le lord-maire, parle comme pourrait le faire un épicier de village ou un marchand de bœufs enrichi. Enfin tout ce monde étrange parle un langage plus étrange encore, un style qui ne s'est jamais parlé nulle part et qui offre un singulier mélange de naïveté niaise, de rudesse grossière et d'idées mystiques, d'images recherchées, de poésie désespérante. Sans doute, au milieu de tous ces défauts, il y a un talent, une force de pensées incontestable: mais le talent si mal employé doit être rejeté et honni par la critique consciencieuse.

THE CHERRY ORCHARD, by miss EDGEWORTH. In-18. Prix : 50 c.

THE HISTORY OF POOR BOB, the chimney sweeper; by miss EDGEWORTH. In-18. Prix : 50 c.

THE LITTLE DOG TRUSTY, by miss EDGEWORTH. In-18. Prix : 50 c.

THE ORANGE MAN, by miss EDGEWORTH. Paris, 1835, chez Truchy, boulevard des Italiens, n° 18. In-18. Prix : 50 c.

Depuis quelques années l'emploi de nouvelles méthodes

a beaucoup simplifié l'étude des langues, et l'on a reconnu la nécessité de la mettre autant que possible à la portée des jeunes enfans; car c'est dans le premier âge surtout que l'esprit est facile à prendre toutes les formes qu'on lui imprime, et il n'éprouve alors en quelque sorte pas plus de peine à adopter deux langages qu'un seul. Maintenant, en France l'anglais s'apprend ainsi en même temps que la langue maternelle, et les petites publications de M. Truchy sont destinées à servir de premiers livrets de lecture. Rien en effet ne saurait être mieux adapté à cet objet que les contes de madame Edgeworth, qui déjà depuis long-temps, en France comme en Angleterre, est placée au premier rang parmi les écrivains pour la jeunesse. Il est impossible de présenter d'une manière plus simple et plus attachante les principes de la morale, les leçons et les exemples de la vertu. *Le Verger aux cerises, l'Histoire du pauvre Bob le ramoneur*, *le Petit Chien fidèle*, *ou le Menteur et le Véridique, l'Homme aux oranges,* seront toujours lus et relus avec avidité par les enfans. Ces petites éditions sont imprimées avec beaucoup de soin sur papier de couleur, et leur prix est fort modique.

FRANK A TALE, by Maria EDGEWORTH ; illustrated with explanatory notes. 12e édition. Paris, 1835. Truchy. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

THE STOLEN BOY, or little Manuel's adventures among the Indians, and his extraordinary escape ; a story founded on facts ; by miss HOFLAND. Paris, 1835. Truchy. In-18. Prix : 2 fr. 25 c.

Ces deux volumes sont pour un âge plus avancé que les précédens. *Frank* est l'histoire, jour par jour, de la vie d'un petit garçon, de ses progrès, de ses défauts et des efforts qu'il fait pour s'en corriger. Les nombreuses traductions françaises qui existent de ce petit livre nous dispensent d'en dire davantage; son mérite incontestable est bien connu. Cette édition est enrichie de notes propres à en faciliter la traduction.

Les Aventures du Petit Manuel, par madame Hofland, à qui nous devons déjà *le Fils d'un homme de génie, Hélène,* et plusieurs autres jolis contes, renferment l'histoire fort intéressante d'un petit garçon enlevé par les Indiens de l'Amérique du Sud et élevé au milieu d'eux pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin il trouva moyen de s'échapper.

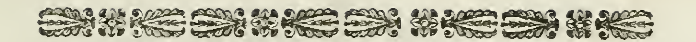
On y lit des détails curieux sur les mœurs et les usages des sauvages, et le récit de la fuite de Manuel est rempli d'un intérêt d'autant plus vif que le fond de cette histoire est vrai. Elle a été communiquée à l'auteur par M. Parker, gentilhomme anglais qui résidait à Nachitoches, ville de la Louisiane, à l'époque du retour de l'enfant. Cet événement y causa une grande sensation parmi toutes les classes de la société.

L'ITALIE, LA SICILE, MALTE, LA GRÈCE, L'ARCHIPEL, LES ILES IONIENNES ET LA TURQUIE, souvenirs de voyages historiques et anecdotiques; par M. J. Giraudeau. Paris, 1835. 2e édition. In-8, fig. Prix : 8 fr.

Voilà bien des choses dans un volume, et si nous ajoutons que l'auteur y parle aussi de la duchesse de Berry, du comte Luchesi Palli, du mal de mer et du vin de Champagne, la curiosité va sans doute aiguillonner les lecteurs qui voudront sans délai faire connaissance avec le livre de M. Giraudeau de Saint-Gervais, ce docteur dont le nom est déjà fort connu par les annonces des journaux et par un certain libelle publié dernièrement contre lui sous le titre de *Mémoires d'une Sage-Femme*. Mais nous leur conseillons de modérer leur impatience, de crainte de s'exposer à un désappointement peu agréable.

M. Giraudeau a sans doute voyagé en compagnie de beaucoup de grands personnages, et le bateau à vapeur qui le portait a bien en effet visité tous les pays qui sont nommés sur le titre; il a vu la duchesse de Berry et ses compagnons; il a bu du champagne avec les Turcs; mais tout cela ne suffit pas encore pour que son livre soit intéressant. Il faut savoir quelles observations neuves et piquantes, quelles notions nouvelles, en un mot quels fruits M. Giraudeau a rapportés de ce voyage. Or, nous le disons en conscience, après avoir cherché d'un bout à l'autre du volume, nous n'y avons trouvé que des lieux communs sans intérêt et d'assez mauvaises lithographies. Le titre de l'ouvrage porte cependant 2e *édition*; mais nous n'avons pas vu la première, et nous pensons que c'est sans doute une faute d'impression.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 5. — MAI 1835.

SOUVENIRS, IMPRESSIONS, PENSÉES ET PAYSAGES pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou Notes d'un voyageur, par M. Alphonse DE LAMARTINE. Paris, 1835. 4 vol. in-8. Prix : 30 fr.

Voici enfin cet ouvrage annoncé depuis si long-temps, attendu avec tant d'impatience. M. de Lamartine l'a fait précéder d'un avertissement qui paraîtra d'une modestie affectée et vraiment ridicule de sa part. Il nous dit qu'il n'a pensé à écrire ni un livre, ni un voyage; que d'autres plus habiles que lui ont dit sur l'Orient tout ce qu'il y avait à dire ; que les notes qu'il offre aux lecteurs n'ont aucun mérite, ne sont bonnes à rien, n'étaient que pour lui seul. Nous ne comprenons pas alors quelle nécessité l'a forcé de publier ces notes et de les vendre à un prix fort élevé à son éditeur, qui, de son côté, en a fait, à l'aide des faux-titres et des blancs, 4 volumes du prix de 30 fr. C'est un double charlatanisme dont il nous semble qu'un écrivain aussi distingué n'a plus besoin.

Cependant nous ajouterons que son livre ne mérite pas en effet le titre de Voyage. Il ne contient pas des observations assez complètes, assez approfondies. Ce sont des souvenirs rapidement jetés sur le papier au fur et à mesure des événemens, non pas jour par jour, mais heure par heure, mi-

nute par minute, dans un style toujours au présent qui met le lecteur à même de suivre pas à pas le voyageur. Cette forme a l'avantage de prêter au dramatique, et à la couleur locale; mais il nous a paru que M. de Lamartine n'en avait justement pas tiré tout le parti possible. Ses notes sur l'aspect moral du pays qu'il parcourt sont en général fort courtes et sans liaisons, tandis que la partie pittoresque est longuement, minutieusement, amoureusement décrite, dans un style certes fort beau et digne du grand poète, mais qui finit par lasser, comme le ferait une série de paysages peints même par les meilleurs maîtres.

D'ailleurs ici, comme dans les *Méditations*, comme dans les *Harmonies*, comme dans tous les ouvrages de M. de Lamartine, domine une seule teinte mélancolique qui jette sur tous les objets une tristesse un peu monotone, et, nous devons le dire, au risque de passer pour des blasphémateurs, un peu fatigante. Analysez tous les passages où l'auteur s'abandonne à son thème favori, et vous y retrouverez toujours l'idée fondamentale d'un sacrifice douloureux, d'une vie souffrante, d'une âme qui pleure et gémit. Singulier contraste à côté de la vie confortable du poète qui voyage avec tout le luxe d'un Pacha, ou d'un Nabab! Néanmoins les Souvenirs de M. de Lamartine offrent, quoi qu'il en dise, de l'intérêt et de la vérité; mais ils sont au-dessous de ce qu'on pouvait et devait attendre de lui. On y rencontre plusieurs morceaux de poésie empreints de cette noble élévation et de cette harmonie si belle qui ont fait le succès du poète. *L'hommage à l'Académie de Marseille*, surtout, et les vers adressés à M. de Monthérot sont fort remarquables. Quant au fragment intitulé : *Gethsemani, ou la mort de Julia*, qui se trouve dans le second volume, quelque sacré que soit le sentiment paternel qui l'a dicté, nous croyons que la critique a le droit d'en juger la forme, puisqu'on le livre au public comme œuvre littéraire, et nous ne laisserons pas échapper cette occasion de faire ressortir l'un des défauts qui ont influé de la manière la plus fâcheuse sur l'école poétique moderne; nous voulons parler de cette redondance d'images jetées à profusion sur une seule idée, de manière à l'alonger et à en remplir deux ou trois strophes. En parlant de sa fille, M. de Lamartine dit :

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon,

Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté;
Un rayon permanent de ma félicité,
Tous les dons rassemblés, Seigneur, sur un visage;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait!

Ces vers sont pleins d'une harmonie douce à l'oreille, mais nous n'y trouvons pas la vraie douleur; le cœur ne délaye pas ainsi ses sensations. Voici bien son cri déchirant dans la strophe suivante :

Eh bien! prends! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!
Ma fille! mon enfant! mon souffle! la voilà!
La voilà! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela!...

Mais dans les deux précédentes nous ne saurions voir qu'un jeu de l'esprit qui a voulu arrondir de belles et gracieuses périodes. Nous y trouvons surtout un exemple pernicieux pour la foule imitatrice qui marche sur les pas du maître; c'est la source où vont puiser tous ces jeunes gens qui, munis d'une seule petite idée, quelquefois même seulement de la moitié d'une, nous en font tout un gros volume de vers ronflans, sonores, mais dont l'harmonie ne ressemble pas mal à celle produite par une seule note de musique répétée sur toutes les octaves de la gamme.

On nous blâmera peut-être d'avoir ainsi épluché l'œuvre de notre grand poète; mais nous pensons que plus la critique s'adresse haut, plus elle doit être sévère; car l'influence d'un grand écrivain sur son époque devient souvent perni-

cieuse, parce qu'on imite toujours plus facilement et plus volontiers ses moindres défauts que ses grandes qualités.

La partie brillante de cet ouvrage est, ainsi que nous l'avons déjà dit, la partie pittoresque. On y trouve des descriptions admirables qui nous vaudront sans doute quelques beaux tableaux de nos peintres de paysages ; et la lecture des Souvenirs de M. de Lamartine équivaut ellemême à la vue d'une galerie de peinture. Tous les sites les plus remarquables que lui ait offerts l'Orient y sont décrits avec une perfection rare, qui les grave dans la mémoire presque aussi bien que le pourrait faire l'aspect même de la nature.

Mais est-ce là tout ce que l'Orient offre de curieux aux regards du poète législateur qui nous raconte avec complaisance les prédictions de lady Stanhope lui annonçant qu'il doit avoir la plus grande influence sur le sort futur de sa patrie? Que signifient ces fragmens épars, inachevés, ces notes tronquées; en un mot, cette œuvre imparfaite qu'on livre au public, en lui disant pour excuse que la langue française est impuissante, qu'elle ne peut suffire à rendre les pensées de l'auteur? Est-ce là l'exemple que doit donner un maître? Que deviendrions-nous, bon Dieu, si cette excuse était acceptée? Pauvre littérature déjà tant martyrisée, il ne manquerait plus que ce dernier coup pour te mettre à l'agonie. Mais heureusement qu'une pareille prétention est absurde et sera jugée telle par quiconque prendra la peine de raisonner. Le langage est le seul moyen de formuler nos pensées, alors même que nous les renfermons en nous et ne leur donnons pas essor à l'extérieur. Or, nous pouvons supposer, sans trop de témérité, que M. de Lamartine pense en français, et alors, nous le demandons, que signifie cette impuissance de la langue? Ne donne-t-elle pas plutôt à croire que la faiblesse et l'insuffisance sont du côté de l'esprit qui, dédaignant de s'astreindre au travail, prétend imposer à la langue la plus claire et la plus précise de toutes, des ébauches d'idées, sans formes, sans traits arrêtés, des vapeurs mystiques échappées à une imagination comtemplative pour laquelle il faudrait sans doute un langage éthéré et subtil qui, malheureusement pour elle et heureusement pour le public, n'existe pas en France? Après avoir lu ce livre, on ne s'étonnera plus si, en présence d'un tel modèle, tant de jeunes gens se fourvoient dès leur début dans la carrière des lettres, et trouvent plus facile de s'égarer dans le vague des *pensées inexprimables*, que de se livrer à l'étude et

de chercher par un travail opiniâtre à se rendre maîtres d'un instrument, difficile peut-être à manier habilement, mais parfaitement propre à rendre tous les accens nobles, élevés, purs, d'une âme généreuse et grande.

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE PROMENADE EN SUISSE, en Savoie et dans le midi de la France, par H. ROUX-FERRAND. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

DES CANAUX ET DES CHEMINS DE FER, fragment des Souvenirs de voyage. Paris, 1835. In-8.

Les Souvenirs de M. Roux datent de quelques années; c'est le journal d'un jeune voyageur à imagination vive, mais doué d'un esprit observateur et muni de connaissances assez approfondies sur une foule de sujets. Il retrace avec simplicité, sans art, mais naturellement, les impressions que produisent sur lui les lieux qu'il parcourt. Sans prétendre faire de la science, ni de l'archéologie, il n'omet aucun fait historique important qui se rattache aux monumens ou aux sites dont il parle, et on trouve dans son livre une foule de détails intéressans, soit sur des usages curieux, soit sur des événemens peu connus. De la Suisse il n'a vu que Lausanne et Genève, dont les magnifiques paysages, la paix et le bonheur ont puissamment ému son cœur; mais le midi de la France a été exploré par lui d'une manière assez complète. Il en parle sans aucune prévention, et avec beaucoup d'intérêt, faisant ressortir tout ce qu'il y voit de bien, mais ne cherchant pas non plus à dissimuler les lacunes que la civilisation a encore à remplir dans ces départemens méridionaux. A la fin du volume se trouve une biographie des hommes célèbres du Gard.

Le *fragment sur les canaux et les chemins de fer* paraît extrait d'un voyage beaucoup plus récent, car il est daté de *Lyon*, 2 *octobre* 1834. C'est une discussion entre un maître de forges, l'un des principaux actionnaires du chemin de fer de Saint-Etienne, et un des propriétaires les plus riches du canal du Languedoc, sur la valeur respective de ces deux espèces de voies de communication, et de la préférence que l'on doit donner à l'une sur l'autre. Chacun des deux inter-

locuteurs parle dans le sens de ses intérêts particuliers, mais en homme éclairé et exempt de toute prévention injuste. Après quelques répliques et objections de part et d'autre, la conversation est interrompue par l'arrivée des voyageurs au lieu de leur destination ; car c'était dans une voiture, sur le chemin de fer de Lyon, qu'elle avait lieu. Mais l'avantage nous a paru rester tout-à-fait au maître de forges, dont nous citons avec plaisir les derniers argumens :

« Enfin, et pour établir quelques points de comparaison, un chemin de fer n'exige que le tiers du terrain que demande un canal, abstraction faite des étangs, des réservoirs et des coupures nécessaires pour l'entretenir d'eau.

» Un chemin en fer n'exige qu'un homme et quatre chevaux pour transporter 50 tonneaux avec une vitesse de 3000 toises par heure ; sur un canal, il faut deux hommes, un petit garçon et deux chevaux pour transporter 30 tonneaux, avec une vitesse de 1500 toises par heure.

» Un chemin de fer ne coûte pas en surveillance et en réparations, plus de la dixième partie de ce que ces objets coûtent pour un canal.

» Un chemin en fer offre aux voyageurs le moyen le plus prompt et le plus facile de transport, tandis qu'un canal rend les voyages plus lents.

» Un chemin en fer est partout traversable ; un canal ne peut se passer qu'aux endroits où il y a des ponts.

» Un chemin en fer n'est sujet à aucune interruption, si ce n'est lorsqu'il est couvert de neige, mais il est facile de l'en débarrasser.

» Un canal est sujet à être interrompu par les sécheresses, les crues d'eau, les gelées, les crevasses, les écluses, etc.

» Un chemin en fer transporte les marchandises jusqu'à la porte des magasins ; les canaux ne les conduisent que jusqu'aux quais.

» Un chemin en fer peut être construit pour moitié du prix, par chaque mille, qu'il en coûterait pour la même longueur du canal.

» Un chemin en fer sert pendant toute l'année ; un canal n'est utile aux transports que pendant sept mois.

» Les chemins en fer peuvent s'établir dans les pays de montagnes comme dans les plaines ; il faut indispensablement des pays plats pour des canaux.

» Les rivières, les cours d'eau se franchissent beaucoup plus facilement par un chemin que par un canal.

» Je n'en finirais pas si je voulais poursuivre la nomenclature de tous les avantages de nos chemins sur vos canaux, et vous ne pourriez me répondre à tout cela qu'une chose : D'où vient donc que les fonds n'arrivent pas avec plus de vitesse dans la caisse des entrepreneurs? A cela, de mon côté, je n'aurais qu'une réponse à faire, et je l'emprunte à un voyageur anglais :

» Lorsque, pour la première fois, les bateaux à vapeur remontèrent le cours du Mississipi, les indigènes de l'Amérique, étonnés de voir ces masses s'avancer sans aucun moteur apparent et affronter le cours impétueux de leur fleuve, crurent voir arriver des génies malfaisans et se mirent à lancer sur le bateau à vapeur une grêle de flèches, comme si c'eût été un caïman ou un alligator gigantesque qui se fût approché pour les dévorer; mais peu à peu les Indiens sont revenus de leur frayeur, et les échanges avantageux qu'ils ont faits de leurs pelleteries contre les marchandises d'Europe ont bientôt triomphé de leur aversion première. Aujourd'hui ils saluent par des acclamations de joie la venue des *navires à feu*... Eh bien! ne vous semble-t-il pas que nos propriétaires sont encore moins avancés que les *peaux rouges* de l'Amérique du Nord? »

La lecture de ce fragment fera, nous n'en doutons pas, vivement désirer la publication du second volume des Souvenirs de voyage de M. Roux-Ferrand.

QUESTIONS SUR LE CODE CIVIL avec leurs solutions, suivant l'ordre adopté par M. Demante dans son programme; par A. MAZERAT, docteur en droit, avocat à la Cour royale de Paris. Paris, Videcoq, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 9 fr.

M. Mazerat s'est proposé de compléter le programme du cours de M. Demante, et de le rendre en même temps d'un usage plus facile et plus fructueux pour les étudians qui n'ont pas les moyens et le temps nécessaires pour aller puiser aux sources mêmes dans les grands ouvrages de Delvincourt, Toullier, Duranton, etc. Rassemblant les questions proposées par M. Demante, il les a résolues d'une manière fort concise sans doute, mais avec clarté et en s'aidant de tous les matériaux, ainsi qu'en s'appuyant sur des autorités certaines. Les étudians trouveront dans cet ouvrage un ex-

cellent manuel propre à aider leur mémoire sans devenir pour eux un oreiller de paresse ; il leur offrira le résumé succinct des leçons de leur habile professeur, et servira ainsi à les mieux graver dans leur esprit. L'utilité d'un tel livre nous paraît évidente, et sans doute il obtiendra le succès qu'il mérite.

Il se rencontre souvent des intelligences qui, soit timidité, soit faiblesse, ont besoin d'appui; autrement, elles se découragent et succombent bientôt. Pour celles-là, les leçons du professeur ne peuvent être profitables qu'en passant par la bouche d'un tiers qui sert en quelque sorte de médiateur et d'interprète. C'est ce rôle dont M. Mazerat se charge ici, et il nous a paru qu'il le remplissait consciencieusement, évitant à la fois le danger d'être trop sec et laconique, et celui non moins redoutable de rendre l'esprit de l'élève paresseux en lui taillant d'avance toute sa besogne.

L'ÉCHO DU MONDE SAVANT, journal hebdomadaire, rue Guénégaud, n° 17. Paris. Prix, par an : 15 fr.

La presse périodique tend à prendre chaque jour de plus grands développemens, malgré les entraves dont elle est entourée. Le nombre de journaux augmente sans cesse ; mais au milieu de la foule il y a un choix à faire, et les publications vraiment utiles sont rares. Nous nous proposons, lorsque nous en aurons le loisir, d'en passer une revue générale; mais en attendant, nous nous faisons un devoir d'annoncer et de recommander vivement celle-ci comme l'une des plus utiles.

L'Écho du Monde savant est dirigé par des hommes spéciaux, voués aux études scientifiques, et la plupart professeurs distingués. Son but est de mettre la science à la portée d'un grand nombre de lecteurs, de les tenir au courant des discussions soulevées dans les réunions académiques ou particulières, de donner les nouvelles et les découvertes qui intéressent la science, d'analyser les ouvrages nouveaux les plus importans qui paraissent en France et à l'étranger.

De plus, il rend un compte fidèle des cours de *chimie industrielle* de M. Clément Désormes; de *géologie* de M. Elie de Beaumont ; d'*astronomie* de M. Arago; d'*archéologie* de M. Raoul-Rochette.

Cette feuille offre ainsi un intérêt général et très-remarquable, et nous ne doutons pas qu'avec du zèle et de la persévérance elle n'obtienne un plein succès. Cependant nous croyons qu'il serait bon de donner un peu plus d'étendue aux divers articles ou notices qu'elle renferme ; il serait nécessaire pour cela d'augmenter sa périodicité et de faire paraître *l'Écho* au moins deux fois par semaine. Tous les amis de la science y gagneraient.

Le directeur, M. Boubée, publie aussi en ce moment un *Cours d'études géologiques* qui paraît par livraisons de 4 feuilles. Lorsque l'ouvrage sera complet, nous en rendrons compte.

DE L'ALLEMAGNE, par Henri HEINE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce livre est une critique fort spirituelle, souvent amère et quelquefois même injuste des philosophes allemands et de leurs systèmes. M. Heine dit qu'il a pris la plume pour faire connaître aux Français cette Allemagne que madame de Staël, la grand'mère des doctrinaires, comme il l'appelle, avait estropiée et analysée en courant. Mais si M. Heine connaît mieux son sujet, il faut convenir aussi qu'il s'abandonne trop volontiers à sa verve satirique, et qu'il parle des objets les plus graves avec une affectation de légèreté française qui contraste singulièrement avec son esprit et son sentiment allemands. La naïve bonhomie germanique et le caustique sarcasme voltairien sont mêlés d'une manière fort étrange dans cet écrivain. Cependant on ne peut nier que l'Allemagne et ses mystiques profondeurs n'offrent un champ fertile à la plaisanterie. Dédaignant le présent, oubliant tout ce qui les entoure, les écrivains de cette contrée ne sont que trop enclins à s'élever au-dessus des nuages, à se perdre dans l'espace, à se livrer des combats acharnés sur les questions les plus abstraites de la métaphysique, sur la divine essence de l'homme, sur sa noble origine, sur son libre arbitre, etc., etc., tandis que dans la vie réelle ils se laissent museler, enchaîner, opprimer comme de vils esclaves. Un tel spectacle est à la fois triste et ridicule, et il ne l'est pas moins de voir ces grands génies de la pensée se jouer de la philosophie comme d'un hochet d'enfant, se servir de cette arme à deux tranchans pour abattre ou édifier selon leur caprices, dissi-

5.

per leurs talens et leur vie dans des spéculations dont les résultats ne peuvent être que nuisibles ou tout au moins complètement inutiles au bonheur de l'humanité sur cette terre. M. Heine a parfaitement compris ce défaut capital chez ses compatriotes, et il en a tracé un tableau fort piquant. Après nous avoir montré Kant employant tous ses moyens à démolir ce qui l'entoure, à frapper de mort le déisme, il ajoute :

« Vous croyez peut-être que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! Il nous reste, parbleu! à voir encore une pièce; après la tragédie vient la farce. Emmanuel Kant a pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable, enlevé le ciel d'assaut et passé toute la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques de Dieu; lui même, privé de démonstration. nage dans son sang; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles : l'immortalité de l'âme est à l'agonie.... On n'entend que râle et gémissemens.... Et le vieux Lampe (domestique de Kant), spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit, et montre qu'il est, non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin :

« Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme.... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;.... c'est ce que dit *la raison pratique*.... Je le veux bien, moi.... que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique*, et à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué.

» Peut-être bien Kant a-t-il entrepris cette résurrection, non-seulement par amitié pour le vieux Lampe, mais par crainte de la police. Aurait-il agi par conviction? A-t-il, en ruinant toutes les preuves de l'existence de Dieu, voulu nous montrer combien il est triste pour nous de ne rien savoir sur Dieu? Il fit à peu près en cela comme mon ami Westphalien, qui brisa toutes les lanternes de la rue Grohnd à Goëttingue, et, dans l'obscurité, nous fit un long discours sur

la nécessité pratique des lanternes qu'il avait lapidées d'une manière théorique, pour nous montrer que sans leur lumière bienfaisante nous n'y pouvions rien voir. »

Cette manière d'exposer et de critiquer un système philosophique nous a paru neuve et amusante. M. Heine met en effet ainsi l'Allemagne tout-à-fait à la portée de la France; mais il pousse quelquefois la plaisanterie trop loin, il franchit les bornes de la critique et aborde trop facilement les personnalités, qu'on devrait proscrire de la république des lettres. Il accable les deux Schlegel, par exemple, et plusieurs autres écrivains allemands, de traits malins adressés à leur vie privée bien plus qu'à leurs œuvres. Il poursuit aussi de ses railleries le professeur Cousin, qui, dit-il, « n'a pas pu » étudier la *critique de la raison pure* de Kant pendant les » loisirs de sa captivité en Allemagne, pour trois raisons : la » première est que ce livre est écrit en allemand; la seconde, » qu'il faut savoir l'allemand pour le lire; et la troisième, que » M. Cousin ne sait pas l'allemand. » Nous ne savons si ce reproche est bien fondé; mais il a déjà été plusieurs fois adressé à l'illustre professeur et pair, et il ne serait pas le premier écrivain français qui eût traduit un livre allemand sans connaître cette langue. Ainsi que le dit Heine, il suffit aux Français d'apercevoir peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une vue scientifique, pour qu'aussitôt ils le combinent, le travaillent dans leur esprit et soient capables de disserter habilement, en apparence du moins, sur l'ensemble du sujet. « Les têtes des Français sont, comme » leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, » de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir » à l'infini. »

Heine donne, en passant, aux écrivains français, des conseils qui nous ont paru excellens, sur la sotte manie, qui leur va si mal, de puiser continuellement dans l'arsenal du terrible, de vouloir conjurer sans cesse des sorcières et des spectres.

« Spectre français ! quelle contradiction !.... Comment un Français pourrait-il devenir spectre, et comment » un spectre pourrait-il exister à Paris? à Paris, dans le centre de la société européenne! Entre minuit et une heure, » qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, » la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Paris; c'est dans ce moment que retentit à l'Opéra le » bruyant final; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés

» et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevarts, et
» tout le monde court aux soirées.

» Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux
» dans cette foule animée! et comment un Français, même
» s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire
» pour le métier de revenant, quand la gaîté populaire le
» cernerait de toutes parts?.....

» Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes,
» vous me faites l'effet d'enfans qui se mettent des masques
» devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce
» sont des masques graves et terribles, mais à travers les
» trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfans....
» Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-
» nous, à nous autres Allemands, toutes les horreurs du dé-
» lire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Al-
» lemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières,
» les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe... Ce n'est
» que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent
» réussir; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lors-
» que je me mis en route pour venir en France, mes spectres
» m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là ils prirent tris-
» tement congé de moi; car la vue du drapeau tricolore dis-
» sipe les spectres de toute espèce. »

Mais le plaisir de citer nous entraîne, et nous arriverions à la fin de notre article sans avoir parlé de la tendance et des principes qui dominent dans l'œuvre de M. Heine. Il est vrai que bien des lecteurs liront ainsi ces deux volumes d'un bout à l'autre sans en rechercher le but, entraînés qu'ils seront par l'intérêt piquant qui les anime; et au milieu de ce déluge de sarcasmes, d'ironies, de bouffonneries plaisantes, il est bien difficile de discerner ce qui est sérieusement la pensée de l'auteur. Cependant il paraît que le panthéisme qui envahit aujourd'hui l'Allemagne comme dans le siècle dernier le matérialisme envahit la France, conséquence naturelle de la marche des idées dans ces deux pays de caractère si opposé; il nous paraît, disons-nous, que le panthéisme est la doctrine favorite de l'auteur. Il voit des dieux partout, et se compte probablement aussi lui-même au nombre des habitans de ce nouvel et vaste Olympe. Mais sans nous arrêter à examiner le bon et le mauvais côté de cette doctrine, nous ajouterons que, quoique adversaire du christianisme, il juge très-bien sa position actuelle, les résultats de la réforme, l'état du catholicisme en France, et les

efforts du parti qui veut le restaurer en l'alliant aux idées de la réforme sociale. Enfin il nous a paru considérer sous son véritable point de vue le vertige artistique qui, s'emparant de presque tous nos écrivains, les a fait puiser leur verve dans les vieilles pompes catholiques et féodales du moyen-âge. Les conséquences de cette fièvre lui paraissent peu importantes en France, car il la regarde comme une simple fantaisie de mode qui passera bientôt.

« On laisse flotter ses cheveux en longues boucles de » moyen-âge ; mais il suffit d'une observation distraite du » coiffeur qui vous dit que cela va mal, pour qu'on se fasse » abattre du même coup de ciseau la chevelure moyen-âge, » et les idées qui s'y rattachent. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, par A. PESCHIER. — Cet ouvrage formera deux gros volumes in-8, dont le premier paraîtra en août prochain, et le second en novembre. Prix pour les souscripteurs : 14 fr.

— On souscrit à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, jusqu'au 1er juin. Passé ce terme, le prix sera porté à 16 fr.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer d'avance l'ouvrage de M. Peschier, car c'est un livre qui manquait tout-à-fait jusqu'à présent, et qui se faisait ardemment désirer depuis, surtout, que les traductions multipliées des auteurs allemands avaient attiré l'attention du public sur l'Allemagne. M. Peschier, qu'un long séjour dans cette contrée a mis à même d'en étudier la littérature d'une manière approfondie, se propose de nous en offrir un tableau complet, et son prospectus nous promet un livre brillant et plein d'intérêt. Nous en extrayons le passage suivant qui offre le programme de la partie la plus riche de cette histoire, celle qui commence avec le XVIIIe siècle :

« Après avoir traversé les landes du XVIIe siècle, nous » découvrirons au XVIIIe de superbes domaines, de magni- » fiques points de vue, une riche et brillante végétation. C'est » KLOPSTOCK, chantre sublime du plus sublime dévoûment ; » c'est WIELAND, érudit plein de grâce, jonchant de fleurs » un terrain aride et raboteux que ses confrères avaient

» jusqu'alors semé de ronces et d'épines, émule de Gresset
» et deVoltaire, et disciple du chantre de Roland; Lessing,
» dictateur littéraire, armé de pied en cap contre les inva-
» sions du mauvais goût et les déplorables doctrines d'une
» coterie antinationale; Haman, écrivain profond et d'une
» originalité singulière, composé bizarre de Sterne et de Ra-
» belais; Jacobi, ce Fénelon un peu Suisse; Gerstenberg,
» qui a trempé son pinceau dans la palette du chantre d'Ugo-
» lin; Herder, dont le nom rappelle le souvenir de la re-
» nommée la plus imposante et la plus pure; le spirituel et
» parfois énigmatique Lichtenberg; Goethe, le prince des
» poètes allemands; Schiller, offrant l'accord si rare d'un
» beau caractère et d'un admirable talent; l'éloquent et mys-
» tique Werner aux sombres inspirations; Burger et ses con-
» ceptions originales; Hoffmann et ses fantastiques créations;
» Tieck, enfin, amoureux du moyen-âge, et le reproduisant
» avec toute la coquetterie et le soin d'un peintre épris de
» son modèle.

» Le xixe siècle aura sa part aussi dans nos critiques
» comme dans nos éloges: nous n'oublierons pas Raupach,
» Chamisso, Kleist, Brentano, Arnim, Lamotte-Fouqué,
» Platen, Uhland, Heine, Boerne, Grabbe, Immermann,
» Spindler, Steffens, Willibad Alexis (Hering), Hauff,
» Zschockke, gloires modernes dont quelques-unes ont déjà
» quitté l'horizon et disparu derrière la montagne, mais dont
» les autres jettent un vif éclat sur leur patrie, veuve de
» plusieurs écrivains célèbres que la mort, impatiente de
» lever sa dîme, a pressés, jeunes encore, dans la tombe où
» reposent tant de génies contemporains.

» Dix années de travaux consciencieux et de recherches
» laborieuses, un séjour assez long en Allemagne entrepris
» dans le but unique d'étudier sur place les mœurs et les
» productions littéraires des habitans, de fréquens entretiens
» avec Goethe, Ancillon, Tieck, Chamisso, Raupach, Wilken,
» Niebuhr et d'autres écrivains moins renommés, l'inspec-
» tion des bibliothèques publiques, et l'examen attentif des
» anciens manuscrits, enfin divers cours professés à Berlin
» et à Francfort devant l'élite de la société, et dont la plu-
» part des feuilles allemandes ont parlé dans les termes les
» plus honorables et les plus bienveillans: tels sont les titres
» que nous croyons posséder à l'estime et à la confiance des
» personnes studieuses qui cherchent avant tout à s'instruire,

» et pour qui des *résumés* et des articles de *revues* sont des » guides peu sûrs ou des auxiliaires insuffisans. »

Dès que l'ouvrage aura paru, nous nous empresserons d'en rendre compte.

MANUEL DU FRANC-MAÇON, par M. Bazot. Sixième édition. Paris, madame Seignot-Plancher de Lanoé, 1835. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

Cette nouvelle édition de l'ouvrage le plus complet et le plus moderne à l'usage des francs-maçons est augmentée *d'une explication des trois grades symboliques, du guide des officiers de loges, depuis le Président jusqu'au dernier officier; de Discours de haute morale et de philosophie, de cantiques et autres pièces maçonniques.* Parmi ces dernières pièces, sont plusieurs contes en vers, et des chansons ; car, dans l'état de notre civilisation moderne, la franc-maçonnerie se borne souvent à des réunions joyeuses, sans autre but que de fraterniser gaîment le verre en main autour d'une table bien garnie. Cependant, quoique déchue de l'ancienne importance que lui donnait son utilité comme société secrète organisée pour résister à l'oppression et à l'injustice, elle mérite encore d'être respectée et honorée pour les principes de tolérance, de philantropie et de charité qui furent et sont toujours sa constante règle de conduite.

ELÉMENS DE LÉGISLATION NATURELLE, destinés à l'usage des élèves de l'Ecole centrale du Panthéon, par le citoyen Perreau, membre du tribunat, etc., etc.; ouvrage adopté par les cours juridiques de Saint-Paul et d'Olinda au Brésil. Nouvelle édition, corrigée et augmentée d'une Notice historique. Paris, madame Seignot-Plancher de Lanoé. 1834. In-8. Prix : 6 fr.

Chenier a dit en parlant de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un écrivain sage et d'un bon citoyen ; » et cet éloge exprime en effet d'une manière fort juste les mérites qu'il présente. Le citoyen Perreau n'était pas un de ces hardis novateurs qui veulent réformer la société en la rebâtissant sur de nouvelles bases ; il ne prétendait point à la gloire de fonder un système et ne perçait pas d'un coup-d'œil téméraire les profondeurs inaccessibles dans lesquelles est enfoui le mystère de l'hu-

manité. C'était plutôt un philosophe paisible qui, acceptant les principes établis et sans vouloir remonter aux causes premières, en déduisait d'une manière claire et logique les conséquences les plus favorables au bonheur de l'homme. Se gardant également des excès du spiritualisme et des écarts du matérialisme, il développait dans ses cours une morale douce et pure qui donnait à ses Elémens de législation un aspect moins aride que celui sous lequel on nous offre le plus souvent l'étude du droit. Dans un précis historique qui précède ses Elémens, l'auteur analyse rapidement tous les ouvrages qui avaient été publiés avant le sien sur ce sujet. Dans cet examen nous avons remarqué qu'il omettait les auteurs allemands; mais au reste cet oubli est peu surprenant de la part d'un écrivain français du siècle dernier. Il est assez bizarre du reste que ce livre, presque ignoré ou du moins délaissé en France, soit adopté par les cours juridiques du Brésil.

SCÈNES POPULAIRES, dessinées à la plume par Henri MONNIER. Seconde partie. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Monnier nous conduit dans la cour de la diligence; il nous fait assister au départ, aux adieux, aux débats des voyageurs pour leurs places, aux conversations qui s'établissent sur l'impériale, où se huche un commis voyageur entre le conducteur et un Anglais; dans le coupé, occupé par un noble partisan de la branche aînée, qui voyage en diligence pour éviter de se rendre suspect; dans l'intérieur, où nous retrouvons le considérable M. Prudhomme, en compagnie d'une jeune fille, d'un militaire à moustaches, d'une vieille femme avec son petit chien; enfin dans la rotonde, où nous faisons connaissance avec l'intéressant M. Mignolet, ex-quincaillier, caractère doux et timide d'un boutiquier paisible qui se fait attendre parce que sa femme lui fourre un tas de choses dans ses poches :

« Je me suis assez pressé; ce n'est pas à moi qu'il faut » vous en prendre, c'est ma femme qui me fourre un tas de » choses dans les poches... elle aurait plus tôt fait de me don- » ner quatre malles de plus... comme je lui disais : Stépha- » nie, donne-moi quatre malles de plus. »

Nous accompagnons tous ces personnages jusqu'à la destination de la diligence, et toutes les scènes de ce voyage sont peintes de main de maître avec un naturel parfait, qui

excite le rire sans avoir recours pour cela à aucune charge exagérée. De charmans croquis à la plume achèvent de nous faire connaître les acteurs de cette jolie petite comédie.

La seconde pièce du volume, c'est *la Garde-Malade*, cette autre espèce de croque-mort femelle qui fait métier du dévoûment et de la charité, et, spéculant sur les héritages, mesure sa bonté aux probabilités plus ou moins grandes du salaire qu'elle en pourra tirer. En attendant d'aller voir comment son malade a passé la nuit, madame Bergeret fait un moment de causette avec sa voisine, et, après avoir passé en revue tous les cancans de la maison, la conversation étant tombée sur le carlisme, elle dit :

« Moi, ce n'est pas encore tant Charles X que je méprisais que son frère Louis XVIII. Oh ! par exemple, celui-là... de tout mon cœur. Je n'ai jamais pu lui passer, et je ne lui passerai jamais le massacre des chevaux café-au-lait de l'empereur.

La voisine. — Comment ? comment, les chevaux café-au-lait ?

Madame Bergeret. — Les chevaux du sacre, enfin.

La voisine (avec indignation). — Les chevaux du sacre ont été massacrés, c'est Louis XVIII qui les a massacrés ! On a donc massacré les chevaux du sacre ?

Madame Bergeret. — Mais donnez-moi donc l'temps d'vous expliquer la chose, vous v'là comme une soupe au lait que vous allez réveiller monsieur. Quand j'vous dis que les chevaux du sacre ont été massacrés, c'est vrai, parce que leur massacre a évu lieu.

La voisine. — On les a massacrés ?

Madame Bergeret. — On les a massacrés ; mais je n'entends pas, quand j'vous dis ça, prétendre que c'est Louis XVIII en personne qu'a fait ça. Parbleu ! c't'homme, qui ne pouvait pas s'traîner, n'a pas été, avec un grand sabre, massacrer toutes ces pauvres bêtes : et puis, toutes bonnes qu'elles étaient, elles ne s'auraient pas laissé faire, elles s'auraient r'vengé !

La voisine. — Je les r'connais bien là, par exemple.

Madame Bergeret. — Quand l'empereur a donc été trahi, ça n'a pas été facile de l'remplacer ; ils ne savaient tous plus comment faire, alors ils ont été s'adresser à Louis XVIII. Eh ben ! il a eu la petitesse, Louis XVIII, car c'est de sa part une bien grande petitesse, de répondre ces paroles :

Je ne remettrai jamais le pied dans la France, que quand j'verrai les têtes des chevaux café-au-lait du sacre.

La voisine. — Des pauvres bêtes qu'on aimait tant!

Madame Bergeret. — Et qui l'méritaient; car, certes, elles le méritaient. Je les vois encore comme je vous vois, moi, ces pauvres petites bêtes, avec leurs petites plumes blanches sur leurs petites têtes : comme elles n'étaient pas fières d'leur position, comme elles saluaient le peuple; tenez, je les vois encore, elles faisaient comme ça avec leurs petites têtes.

(Elle imite le mouvement des têtes des chevaux café-au-lait.)

La voisine. — Tenez, j'en ai un poids de cent livres sur l'estomac, de ce que vous v'nez de m'dire là.

Madame Bergeret. — J'vous crois bien, d'autant que j'ai évu ça assez long-temps aussi... Si bien donc, que quand on l'a débarqué, pour not' malheur, à Calais, Louis XVIII, qu'on a même coulé son gros pied sur un bronze, et que ça n'y est même plus, heureusement, mais ça y a été, il a demandé les têtes des chevaux café-au-lait; c'est la première chose qu'il a demandée : *Je veux voir les têtes des chevaux café-au-lait.* Tout de suite on les a apportées toutes, dans plusieurs paniers à la vérité, mais on les a apportées.

La voisine. — Et dire qu'on n'a pas pu y rien faire!

Madame Bergeret. — Comme c'est mesquin! Aussi quand j'voyais passer Louis XVIII, j'demeurais alors dans le faubourg du Roule, que j'y étais portière, et toujours il passait par là, jamais par la place de la Révolution, dès que j'apercevais l'bout du nez du premier cheval de son escorte, je sortais de ma loge tout doucement, tout doucement; et savez-vous c'que j'faisais?

La voisine. — Pas encore.

Madame Bergeret. — Je m'plantais sur le trottoir; et quand il était devant moi, je m'baissais comme pour... vous m'entendez bien... On n'pouvait rien m'dire; j'aurais répondu, fière comme Artaban : « Ça vient de m'prendre. » V'là c'que j'faisais; je n'en ai jamais fait d'autres tout l'temps qu'il a été sur l'trône, et ça toutes les fois que je m'rencontrais avec lui, le tout pour l'humilier. Bien des personnes comme ça m'ont dit : « Mais vous avez tort, madame Bergeret, vous finirez par vous compromettre. » J'leur z'y répon-

dais froidement : « Ce que j'fais là, je l'ferais sur l'échafaud, » tant j'étais montée.

La voisine. — Vous étiez comme.... exaltée.

Madame Bergeret. — Pire que ça encore.... Quand je pense que tout ça n'aurait évu lieu si l'empereur s'avait voulu tenir tranquille.

La voisine. — Oh ! bien sûr, que si il n'avait pas évu autant d'ambition ; car c'est bien sa trop grande ambition qui l'a perdu, et nous avec.

Madame Bergeret. — Vous n'y êtes pas du tout, vous, mame Madou. Son ambition, il la fallait son ambition pour faire diminuer le sucre et les cafés, qui étaient hors de prix, et que les Anglais ne le voulaient pas. C'n'est pas pour son ambition que je lui adresserai jamais des reproches.

La voisine. — Il est vrai qu'on n'pouvait pas approcher ni des cafés et du sucre, que c'était hors de prix, ailleurs qu'en Angleterre, à c'qu'on disait dans ce temps-là ils en donnaient à leurs cochons.

Madame Bergeret. — C'est très-vrai, ça, on me l'a encore rapporté ; mais ce n'est pas tout, la v'là, la chose. L'empereur, comme vous, comme moi, comme tout l'monde, avait fait des bêtises, comme tout l'monde en a fait, comme j'en ai fait, comme vous avez pu en faire, madame Madou ; mais quand on a l'honneur d'avoir eune Joséphine, voyez-vous, eune Joséphine pour son épouse, on doit s't'nir tranquille ; voilà ce qu'on doit faire, et c'est ce qu'il n'a pas fait. Si c'était son tempérament qui voulait qui s'en aille d'avec elle, il avait assez de moyens pour ne pas manquer de trouver.... vous m'entendez. Si c'était un fils qu'il réclamait pour sa couronne, il en avait un ; car, si à cette époque-là il avait seulement voulu suivre mes conseils, je ne me suis pas cachée pour le dire, et ça en plein Champ-Elysées : « Tu veux un garçon, adope Eugène. » Il n'y avait rien d'beau comme Eugène en guide. Eh ben ! non, je n'ai pas seulement été écouté, et il a épousé, qui ? une Autrichienne, une belle chute, qui, depuis, a épousé un maréchal-des logis-chef dans son pays.

La voisine. — La femme à l'empereur !

Madame Bergeret. — La femme à l'empereur, l'Autrichienne, bien entendu, une intrigante ; moi, quand j'ai appris que c'était fini avec Joséphine, j'avais le cœur qui m'tournait, voyez-vous, qui m'tournait, comme à mon pre-

mier enfant; je ne voulais pas rester dans la loge; mon mari était en journée; si j'avais aussi bien évu, ce jour-là, sous la main quelqu'un pour me tirer mon cordon, j' n'en aurais fait ni une ni deux, j'aurais volé, toute femme que j'étais, j'aurais volé tout de suite à la Malmaison, j'aurais été pleurer avec Joséphine, mêler mes larmes avec les siennes.

La voisine. Toute femme l'aurait fait à votre place, mame Bergeret.

Madame Bergeret. Ça lui a bien réussi aussi, à c' pauvre empereur, que tout, depuis son divorce, lui a tourné ; et puis son Autrichienne, sauf le respect que je vous dois, pour ne pas s' donner la peine de saluer le peuple, elle avait dans sa voiture, qu'elle faisait partager à l'empereur, un siége en gomme élastique, elle donnait un petit coup dessus, et crac, le peuple était salué. J' vous dis, elle n'a jamais voulu se donner le moindre mal pour la France, tandis que l'autre, pauvre Joséphine! c'était comme à une procession de Paris à la Malmaison. Tout le monde voulait la voir après son divorce.

(La voisine et la garde versent des larmes.)

La voisine. Tenez , mame Bergeret , c'est des bêtises que d'être comme ça pour des choses qu'on ne r'verra jamais.

Madame Bergeret. Qu'on ne r'verra jamais? Je m'attends, mame Madou, à des grands changemens... Ecoutez une chose... Que ça ne sorte pas de nous deux...

La voisine. Je le jure sur la tête de mon aîné.

Madame Bergeret, *s'approchant de la voisine avec le plus grand mystère :*

L'empereur n'est pas mort.

La voisine. Laissez donc!

Madame Bergeret. Il doit nous arriver un de ces jours à la tête de trois cent mille Nègres.

La voisine. Je le croirai quand je le verrai.

Madame Bergeret. J'ose me flatter de vous mettre un jour à même de le voir, sans trop présumer de mes forces.

La voisine. Enfin ça serait bien ce jour-là le plus beau de ma vie; mais renvoyez-moi donc, que j'ai mon ménage à faire. Je resterais là toute la journée.

Madame Bergeret. Je n' vous retiens pas, j' vas faire mon déjeûner.

La voisine. Eh ben! n'a r'voir, mame Bergeret : vous m'avertirez pour le médecin.

Madame Bergeret. Oui, tout de suite qu'il s'ra venu, j' suis chez vous.

La voisine. Eh ben! c'est convenu.

(Elle sort.)

REVUE POÉTIQUE DU XIXe SIÈCLE, ou Choix de poésies contemporaines inédites ou traduites des langues européennes et orientales. Paris, 1835, veuve Dondey-Dupré. 12 livraisons par année. Prix de l'abonnement pour Paris : 12 fr.

La fondation d'un semblable journal est à la fois une bonne fortune pour les poètes et pour le public. Les premiers y trouveront un moyen de se faire connaître, et le second, l'avantage de n'être pas obligé d'acheter et de parcourir maints gros recueils de poésies médiocres, pour en lire quelques-unes de bonnes. Le bon goût qui préside à la rédaction de la *Revue poétique* promet en même temps d'en faire une sorte de creuset, dans lequel viendra s'épurer notre littérature moderne. On y verra les différentes écoles en présence, et les traductions de poésies étrangères pourront offrir un sujet intéressant d'étude comparative.

Les trois premiers numéros qui ont paru se recommandent par des noms déjà connus d'une manière fort avantageuse et par un grand nombre de pièces remarquables. Nous citerons d'abord les *fragmens de la tragédie inédite de Jane Gray, par M. Emile de Bonnechose*. Ils ne peuvent que donner le plus vif désir de voir bientôt paraître cette œuvre dramatique dans son entier. M. de Bonnechose n'est pas un de ces poètes qui s'en vont criant partout dans les rues et sur les places : « Regardez-moi, je suis un poète, un génie; je suis l'homme du siècle. » C'est un homme modeste, laborieux, pour qui la poésie est un noble délassement de l'esprit, et non un moyen de fortune. Ses vers sont empreints d'une douce sensibilité, d'une morale pure, d'une âme élevée; ils reposent agréablement la pensée, et ne manquent cependant ni de force ni d'énergie lorsque la situation l'exige.

Le même auteur a fourni aussi un petit morceau de poésie légère intitulé *Angeline*, qui prouve toute la souplesse et la grâce de son talent.

Mesdames Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Elise-Char-

lotte Moreau, Amable Tastu ont également apporté leur tribut, ainsi que M. de Lamartine, qui a répondu par quelques vers pleins d'une touchante harmonie à une élégie sur la mort de sa fille; M. Antony Béraud, qui nous donne des fragmens de deux poèmes inédits, *l'Elève en droit*, et *le Fantôme des tropiques ;* M. Legouvé fils, dont une petite poésie, intitulée : *L'âme et le corps*, nous a paru charmante; M. Berton, qui, dans le *Démon du jour,* se montre bon poète, philosophe austère et ardent ami de la liberté; MM. de Pongerville, Peyronnet, Paul Lacroix, A. Delatour, Emile Pehant, etc., etc. La première livraison renferme une traduction en vers du *Vieux pauvre de Cumberland* de Worsdsworth, qui est très-bien faite. Le poète anglais, dans cette pièce, comme dans presque tout ce qu'il a fait, s'est inspiré d'une philosophie religieuse pleine de grandeur. Son vieux pauvre méprisé, abandonné de tous, n'a pour demeure que la grande route.

Seul, les yeux attachés à la terre, il chemine,
Et la terre fuit sous ses pas
En lambeaux, nue et sans appas,
Loin du luxe des bois festonnant la colline,
Loin des prés, des guérets, orgueil du laboureur,
Loin des eaux qui des cieux reflètent la splendeur.
Ainsi de ses vieux ans la trame se déroule
Le long des bornes du chemin,
Comme l'eau d'un torrent s'écoule
Murée aux rochers du ravin.
Rien ne vient distraire sa vue
Que des brins de paille battue,
Les feuilles tombant des rameaux,
Ou bien l'empreinte compassée
Que des clous de roue ont tracée
Aux blancs sillons des tombereaux
Ainsi le sable de l'ornière
Est son univers, un bâton
Son seul et muet compagnon,
Et son pied chausse une poussière
Qu'il ne daigne plus effacer.
S'il traverse une ferme, à son aspect le dogue,
Las d'aboyer à lui, dans un court monologue,
Se dit : « C'est notre pauvre, » et le laisse avancer.
Son regard est si terne et sa marche si lente,
Qu'au bras de son amie un amant enlacé,
Le bouvier ramenant la charrue indolente,
Tous sans le voir l'ont dépassé,

Tous, jusqu'au lourd *waggon*, forge ou grange mouvante,
Ployant l'essieu criard sous sa masse pesante.
L'infortuné n'est donc qu'un fardeau délaissé,
Inutile à ce monde.... inutile.... ô blasphême !
Mortel, du Tout-Puissant entends la voix suprême.
Fragment d'un concert éternel,
L'être le plus chétif, le plus hideux, recèle
Ame ou grossier instinct, la céleste étincelle,
Anneau mystérieux de l'ordre universel.

Les numéros 2 et 3 contiennent plusieurs autres traductions, non moins remarquables, de poésies anglaises, allemandes, polonaises et russes. Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'analyser plus longuement cette intéressante publication, mais nous nous proposons de la suivre avec intérêt, et de parler des numéros suivans toutes les fois que nous y trouverons quelque pièce digne de notre attention.

LES GITANOS, par Camille Leynadier ; avec une préface par Juan Floran. Paris, A. Desrez, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Les Gitanos, plus connus sous le nom de Bohémiens, sont ces hordes nomades qui, depuis des siècles, traversent tous les peuples sans se mêler, conservant toujours leurs traits distinctifs, leur originalité, leurs mœurs et leurs usages. Leur origine est fort incertaine ; on les fit venir tour-à-tour de l'Egypte et de la Bohême ; eux-mêmes se donnèrent tantôt pour des Tartares, tantôt pour des Moldaves ou des Cophtes, ou bien encore ils se donnèrent le nom de Zeugitanos, d'où a dérivé celui de Gitanos employé par l'auteur de ce roman.

M. Leynadier a choisi, pour nous peindre les mœurs de ces singulières peuplades, l'époque où Charles III essaya de les civiliser et de les fixer en les mettant dans la dure alternative d'embrasser un métier quelconque ou de s'éloigner du territoire espagnol, sous peine d'être poursuivis comme malfaiteurs. Il nous les peint fugitifs et persécutés comme ils le furent, au reste, presque toujours dans toutes les contrées de l'Europe, sans qu'une voix compatissante s'élevât nulle part en leur faveur. Un pareil sujet offrait, pour l'intérêt du récit, des ressources peu communes, aussi le roman de M. Leynadier sera-t-il lu avec plaisir, quoiqu'on y rencontre bien des imperfections et des scènes un peu trop exagérées. On y trouvera une foule de détails curieux et

plusieurs morceaux d'une poésie dont l'harmonie naïve et sauvage n'est pas sans charmes.

MALADIES DU SIÈCLE, par Edouard Alletz. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

TROIS NOUVELLES PIÉMONTAISES, par Silvio Pellico, le comte de *** et M. de ***; publiées au profit d'un établissement de charité. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

L'*isolement*, le *désenchantement*, la *séduction*, la *calomnie*, voilà les maladies du siècle que l'auteur des Esquisses de la souffrance morale nous peint dans quatre contes écrits avec beaucoup de charme et d'intérêt. Ce sont en effet bien là quelques-uns des fléaux de notre temps, et ils dûrent se présenter ainsi à toutes les époques de doute et d'incertitude, qui succèdent aux grands ébranlemens de la société. M. Edouard Alletz a un genre de talent tout-à-fait approprié à cette sorte d'esquisses morales, qui nous retracent d'une manière fort dramatique les travers de la société; mais il nous semble qu'en tête des maladies du siècle devrait se trouver l'égoïsme, cette plaie fondamentale de l'état social.

Les *trois nouvelles piémontaises* sont : *Eugilde*, poème de Silvio Pellico, traduit en prose française, ce qui lui fait perdre la plus grande partie du charme qu'il peut avoir: le sujet en est emprunté à l'histoire des croisades; *Imalda*, conte traduit de l'italien de l'auteur des nouvelles d'un maître d'école; et *Sœur Marguerite*, par M. de Barante. Cette dernière nouvelle est sans contredit la meilleure des trois: Sœur Marguerite était la fille d'un médecin, habile praticien pour les maladies de l'esprit, qui dirigeait une espèce d'hospice destiné aux aliénés. Parmi les fous soumis à son traitement, se trouva un jeune homme qui n'avait d'autre folie que celle de se croire aliéné, et qu'un séjour de quelque temps dans la maison du père de Marguerite guérit tout-à-fait de cette singulière manie. Il en sortit la tête saine, mais non pas le cœur libre. Les charmes de Marguerite avaient fait sur lui une impression très-profonde, et l'intérêt que lui avait montré la jeune fille pouvait lui faire croire que son amour serait partagé. Il se hasarda donc à la demander à son père. Une telle demande adressée à un homme auquel il avait eu recours pour guérir sa tête malade, était bien téméraire; aussi fut-elle rejetée. Le médecin ne voulait pas confier le sort de sa fille à un fou, et

celle-ci ne se sentait pas encore assez d'amour pour affronter une telle destinée. Ce refus plongea de nouveau le pauvre jeune homme dans le délire, et, dans un de ses accès, il tua le père de celle qu'il aimait. A la suite de cet acte de violence, il fut enfermé comme un fou furieux; Marguerite se fit sœur de la charité, et consacra sa vie à soigner cet homme malheureux. C'est là que l'auteur dit l'avoir vue entourant de soins et d'attentions un fou horrible à voir, tant était grand le degré de son aliénation mentale.

Cette anecdote est racontée dans un style simple et touchant, qui ajoute encore à l'intérêt du sujet.

GUISCRIFF, scènes de la Terreur dans une paroisse bretonne. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

ANSELME, par Ph. Busoni. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MADEMOISELLE DE VALVILLE, par madame Laure Bernard. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

HISTOIRES CONTEMPORAINES, par la duchesse d'Abrantès. Paris 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Guiscriff est un récit fort dramatique et qui présente de l'intérêt; l'auteur a assez bien su profiter des ressources nombreuses que lui offraient le sujet et la contrée. Les Chouans de la Bretagne sont ses héros, et il a fait précéder son récit d'une notice historique sur l'origine de la chouannerie. Cet ouvrage est dû à la plume de M. de Carné, déjà connu par ses travaux historiques et sa collaboration à la *Revue européenne*.

Dans *Anselme* on trouve la vie d'un jeune homme qui, après avoir usé et abusé de tout, s'être livré à toute sorte d'excès, et avoir dépensé dans de folles orgies toute la vigueur de ses sentimens et la dignité de son âme, finit par vendre ses opinions et se faire le serviteur dévoué du pouvoir absolu.

La donnée de ce drame est très-philosophique, et malheureusement assez vraie; mais les détails en sont fort exagérés, empreints d'une grande prétention à l'originalité, et souvent entremêlés de sophismes ou de sarcasmes désespérans.

En tête du premier volume, l'auteur a placé une préface en mauvais vers, qui suffirait déjà pour dégoûter le lecteur dès l'entrée.

Mademoiselle de Valville est une médiocrité sans nulle valeur littéraire.

Enfin les *Histoires contemporaines* de l'infatigable duchesse d'Abrantès sont écrites avec tout le charme de style et d'abandon qu'elle possède ; mais la rapidité du travail nuit à son exécution, et, qu'elle y prenne garde, sa grande facilité la perdra si elle s'y livre trop légèrement. Le public, d'ailleurs, se montrera toujours plus difficile pour une œuvre de pure imagination que pour des souvenirs qui se rattachent à une époque intéressante de l'histoire.

CHRONIQUES DE FRANCE : ISABEL DE BAVIÈRE, par Alexandre DUMAS. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

SCÈNES DE LA VIE CASTILLANE ET ANDALOUSE, par lord FEELING. Paris, 1835, Charpentier. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Malgré la sérieuse introduction que M. Dumas publia, il y a environ deux ans, sous le titre de *Gaule et France*, nous ne pouvons, en conscience, regarder les deux volumes de chroniques qu'il fait paraître aujourd'hui que comme un roman historique de la même école que ceux publiés dans ces dernières années par les nombreux romanciers français ; c'est-à-dire que c'est de l'histoire brodée en paillettes, et peinte avec la perfection minutieuse et le brillant coloris du dernier tableau de Delaroche, mais sans plus de vérité ni d'effet. Oubliant tout-à-fait les hautes vues esquissées dans son introduction, M. Dumas emploie son talent à nous décrire des scènes de tournois, des fêtes royales, des intrigues d'amour ; il embellit les faits en les revêtant de cet intérêt dramatique dont il connaît si bien tous les ressorts. Mais ce n'est pas là du tout un travail d'historien, ni même de chroniqueur, et nous n'y voyons point surtout que M. Dumas cherche à remplir les promesses de son prospectus. Il avait annoncé des recherches profondes, de nouvelles vues religieuses et philosophiques ; il voulait suivre l'intervention de la Providence dans la marche progressive de la civilisation, montrer à la nation française la route qui lui fut assignée par le doigt de Dieu. Or, à la place de tout cela, il nous donne un roman sur les événemens bien connus du règne de Charles VI et sur l'assassinat du duc de Bourgogne, roman écrit fort à la hâte, et qui rentre tout-à-fait dans ce qu'on appelle la littérature facile. Décidément, nos grands génies de l'époque actuelle paraissent brouillés avec l'étude et le travail ; l'inspiration chez eux doit tenir lieu de tout.

Lord Feeling, ou plutôt le spirituel écrivain qui se cache derrière ce pseudonyme anglais, n'a du moins pas la prétention de refaire l'histoire en courant. Il a vu l'Espagne en observateur attentif et ingénieux, et rend compte des impressions produites sur lui par l'aspect de ce pays encore si original, si excentrique, et si mal connu. Son livre n'est pas non plus précisément un voyage; il n'en a ni la forme ni l'importance. Ce premier volume renferme divers épisodes, dont quelques-uns ont déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et y ont été justement appréciés des lecteurs de cet intéressant recueil. Les traits les plus saillans des mœurs espagnoles fournissent à l'auteur autant de sujets qu'il a amplifiés et développés d'une manière fort intéressante. Les morceaux qui nous ont paru les plus remarquables sont : *Une Course de taureaux à Aranjuez, la Bella Malcasada* et *Don Diégo*. Le premier surtout est d'un grand intérêt, parce qu'il peint avec beaucoup de vie et de force dramatique toutes les émotions diverses que peut faire naître le spectacle cruel du combat du taureau, de ce jeu barbare où des hommes s'exposent au danger de mort pour amuser un public avide de ces terribles impressions.

Lord Feeling nous promet la suite de ses aventures en trois autres volumes. Puisse-t-il tenir promptement sa promesse, car c'est une bonne fortune, bien rare en ce temps-ci, qu'un livre amusant, où l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre. Les *Scènes de la vie castillane* ont tout le charme d'un recueil de fort jolies nouvelles, et en même temps on y trouve une foule de détails curieux sur les usages et les coutumes du peuple espagnol. Sans approuver absolument cette manière de mêler le vrai et le faux, le voyage et le roman, nous devons dire que lord Feeling a su tirer tout le parti possible de cette littérature amphibie, dont tant d'autres auteurs abusent tous les jours d'une manière si désastreuse.

LA LAMPE DE FER, par Michel MASSON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

SAPHIRA, ou Paris et Rome sous l'empire, par M. KÉRATRY. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

La Lampe de fer est un charmant recueil de contes, digne de faire suite aux *Contes de l'atelier* du même auteur. Ce sont des récits fort intéressans, écrits avec une grande simplicité, et toujours dirigés vers un but moral. Le premier des deux volumes renferme *la voix du sang*, tableau vrai

et touchant des suites d'une infidélité conjugale, dans lequel l'auteur n'a eu recours à aucun de ces moyens forcés qu'on emploie si souvent pour exciter, à défaut d'autre stimulant, la curiosité des lecteurs; et, malgré son titre, ce conte est tout-à-fait dirigé contre le préjugé ordinaire qui veut que la voix du sang parle plus haut et plus impérieusement que celle de la reconnaissance.

Cinquante ans de règne, quatorze jours de bonheur, est un conte d'Espagne au temps des Maures.

Gaspard de Besse, *tradition d'une grande route*, est un récit naïf et plein de vérité, recueilli en passant sur la route de Marseille à Toulon. Gaspard était un pauvre diable laid, brutal et simple d'esprit, qui n'aimait au monde que sa sœur Marie-Marthe, et n'était aimé que d'elle. Or, en gardant ses moutons, Gaspard songeait souvent à la misère qui empêchait sa sœur de trouver un mari, et il lui vint dans l'esprit de se faire chercheur de trésor pour lui gagner une fortune. Muni de cette idée, et rempli de joie, il s'en va droit au chef-lieu de département, demander à M. le préfet s'il veut bien l'autoriser à continuer ses recherches et à partager avec le gouvernement. Mais M. le préfet le prend pour un fou, et le fait mettre à la porte. Alors Gaspard, ayant perdu sa place de garçon de ferme pendant son absence, se fait voleur, et, au lieu de fouiller la terre pour avoir des trésors, il se campe sur la route, derrière des taillis, et détrousse les passans; puis il porte régulièrement tous les trois mois à sa sœur le produit de ses exploits qu'elle reçoit avec reconnaissance, ignorant tout-à-fait le moyen qu'emploie Gaspard pour se procurer ces richesses, et croyant qu'il est, ainsi qu'il le dit, placé dans une bonne maison de la ville voisine. La terreur cependant se répand dans tous les alentours ; on ne parle que des vols hardis qui se commettent, et, par une circonstance accidentelle, il se trouve que c'est la pauvre sœur de Gaspard qui fait découvrir la retraite de son frère. Il est pendu, elle meurt de chagrin.

Ce conte si simple et si naturel est raconté avec tant de charme, que nous n'hésitons pas à le regarder comme le meilleur du recueil.

Saphira est, comme tous les romans de M. Kératry, brodée sur un canevas fort bizarre, sur un fait bien invraisemblable. Salvini est un jeune artiste, pauvre et sans nom, qui aime éperdûment Saphira, la fille du comte de Saint-Maur; et il aime sans espoir, car la noble héritière ne saurait être

accordée à un roturier sans fortune. Cet amour malheureux mine la santé de l'artiste, et aurait fini peut-être par menacer sa vie, s'il n'eût trouvé un véritable sauveur dans un ami d'une espèce que nous pensons bien rare et bien prodigieuse. Cet ami, c'est le prince de Clara-Monte, qui fait preuve d'un dévoûment fort extraordinaire. Afin de faire le bonheur de Salvini, il demande pour lui-même la main de Saphira. Le comte de Saint-Maur, très-flatté d'une alliance aussi honorable, accorde sa fille sans aucune difficulté. Les apprêts du mariage se font rapidement : le jour en est fixé à une époque très-rapprochée ; Saphira va sous peu être, en vertu de la loi, princesse de Clara-Monte. On ne voit d'abord rien là de bien rassurant pour Salvini ; mais, patience, il est avec le Ciel des accommodemens. Par une convention des plus jésuitiques, il est décidé entre le prince, son ami, et la jeune comtesse, que Saphira épousera civilement Clara-Monte, mais qu'auparavant elle sera secrètement unie à Salvini par un prêtre, seule autorité qu'elle reconnaisse en matière de mariage. De cette manière, elle épouse le prince pour se donner à l'artiste, et prend deux maris, dont l'un lui apporte son nom, l'autre son amour. Les suites de cette étrange union sont développées avec assez d'intérêt, et entremêlées de nombreuses dissertations sur les beaux-arts. Salvini fait en Italie de dangereuses connaissances qui lui font délaisser Saphira, le corrompent, et enfin le perdent tout-à-fait. Il meurt victime de la vengeance d'une courtisane. Après sa mort, Saphira fait bénir son union avec le prince dont elle avait appris à aimer et admirer les grandes qualités.

M. Kératry s'est proposé dans ce récit, de montrer : 1° qu'en s'attachant à un être vertueux, le sentiment s'épure, et qu'il se dégrade en s'en éloignant ; 2° que l'on ne se met jamais impunément au-dessus des lois du pays où l'on vit.

Ces deux vérités sont incontestables, mais nous regrettons que l'auteur ait fait choix d'argumens si bizarres pour les prouver ; il nous semble que le naturel et la simplicité sont encore les meilleurs moyens de piquer la curiosité, d'exciter l'intérêt, d'assurer le succès d'une œuvre littéraire. Ce ne sont pas, il est vrai, les plus faciles à employer.

LE NOUVEAU CANDIDE, par Louis LAVATER. 1re partie : Rome. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MONSIEUR LE MARQUIS DE PONTANGES, par madame Emile DE GIRARDIN. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ainsi qu'on le voit, les romans ont abondé pendant ces dernières semaines. Nous en avons eu de toutes les sortes :

de bons, de médiocres, de mauvais; des romans de mœurs, d'histoire, de philosophie et de salon. C'est dans ces deux dernières catégories que peuvent se classer le *Nouveau Candide* et le *Marquis de Pontanges*. Peut-être M. Louis Lavater a-t-il eu la prétention quelque peu téméraire de refaire Candide, ou du moins de l'imiter pour l'époque présente. Mais il a complètement échoué dans sa tentative, et nous ne concevons pas qu'il ait osé donner ce titre à une plate et froide composition, qui n'a pas le moindre rapport, ni pour le fonds, ni pour la forme, avec le spirituel conte de Voltaire. L'imitation, même bonne, est à peine permise en littérature ; mais elle devient intolérable lorsqu'elle est seulement médiocre. Les aventures du nouveau Candide n'offrent jusqu'à présent ni intérêt, ni agrément, ni but quelconque. Nous ne savons si les volumes suivans vaudront mieux ; mais, ce qui est certain, c'est que le public ne sera pas impatient de les voir.

Quant au *Marquis de Pontanges*, c'est d'une fadeur vraiment désespérante. Mme Emile de Girardin paraît avoir renoncé à la poésie pour partager avec sa mère la gloire de nous dépeindre le monde d'aujourd'hui, de nous faire connaître cette aristocratie nouvelle qui brille dans les salons de la Chaussée-d'Antin. Nous ne sommes pas en état, nous l'avouons, de juger du mérite de la ressemblance, n'ayant heureusement rien à faire dans ces grands salons: mais si les tableaux qu'elle retrace sont vrais, il faut convenir que rien ne se peut imaginer de plus plat et de plus sot que ce jargon de fashionables et de femmes sensibles, qui se trompent les uns les autres, sans se donner même la peine de cacher leur jeu, et distillent à l'envi dans la société une corruption en quelque sorte volatilisée, dont l'effet corrosif se glisse partout. En vérité, nous aimions mille fois mieux les vers de Mlle Delphine Gay, car, malgré quelques défauts, sa poésie était en général noble et harmonieuse, tandis que sa prose est, nous sommes fâchés de le dire, fade, sans couleur, sans élévation, sans esprit. C'est du commérage délayé et disposé d'une manière pittoresque en phrases coupées, assaisonné de grandes et petites capitales, sur lesquelles on compte sans doute, à défaut d'intérêt, pour fixer l'attention du lecteur et lui signaler les pointes qu'on a voulu faire. En un mot, c'est du charlatanisme, accompagné de beaucoup de papier blanc, ce qui ne nous semble pas s'accorder très-bien avec le système de la littérature à bon marché, mis en vogue par la famille de l'auteur.

JEUNE ET VIEILLE, par madame veuve LAYA. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MADEMOISELLE DE ROHAN, par le baron DE LAMOTTE-LANGON. Paris, 1835. 2 vol. in-8 Prix : 15 fr.

LUCIEN SPALMA, par Jules A. DAVID. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

BUDIC-MUR, marine du XIVe siècle, par Ernest MÉNARD. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous le titre de *Jeune et Vieille*, madame Laya a eu la prétention de peindre la femme dans ces deux époques de sa vie, d'offrir sans doute le contraste des grâces séduisantes de la jeunesse entourées d'admiration et de flatteries, avec les rides de l'âge trop souvent délaissées dans l'abandon. Il y avait là, en effet, matière à écrire un roman plein d'intérêt, et à offrir en même temps une haute leçon morale. Mais madame Laya a tout-à-fait manqué le but ; nous sommes fâchés de le dire, son ouvrage est mauvais, sa trame mal ourdie et son style détestable.

Mademoiselle de Rohan est une de ces fades compositions semi-historiques où la sensiblerie et les intrigues de cour s'unissent l'une à l'autre pour la plus grande satisfaction des amateurs.

Lucien Spalma est un jeune homme rempli de talens, mais d'un caractère faible, qui se laisse exploiter par un ami intrigant et sans cœur. Oscar se sert de lui comme d'un marchepied, pour atteindre le but de son ambition, et le foule impitoyablement jusqu'à ce qu'il en ait tiré tout ce qui peut lui être utile. C'est une peinture fort exagérée d'un contraste assez fréquent dans le monde. L'auteur, qui nous promet une seconde partie, fera bien de mettre plus de simplicité dans son style et dans les incidens de son récit, car c'est en se rapprochant de la nature qu'on parvient à exciter l'intérêt du lecteur.

De tous les romans que nous avons réunis dans cet article, le meilleur est, sans contredit, *Budic-Mur*, scènes marines du XIVe siècle, dans lesquelles les mœurs bretonnes sont peintes d'une manière fort pittoresque. M. Ernest Ménard annonce un bon romancier, quoique son style soit encore peu formé, et que le sujet qu'il a choisi soit une de ces vengeances éternelles dont on nous a déjà tant rassasiés dans ces derniers temps.

LES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES et autres monumens grecs, d'après les mesures de Stuart et Revett ; enrichies de nouvelles découvertes ; édition portative, en 71 planches, dessinées et décrites par M. NOLAU, architecte ; gravées par MM. HIBON et RÉVEIL. Paris. Audot, 1835. In-16, fig. Prix : 8 fr.

Ce petit volume renferme les dessins et plans gravés au

trait, de tous les principaux monumens de la Grèce. Il est exécuté avec une grande perfection, et offre ainsi aux architectes un fort joli résumé de tout ce que les anciens Grecs nous ont laissé de grand et de beau en ce genre. C'est une réduction exacte des grands et célèbres travaux de Stuart et Revett. Nous ne saurions mieux faire connaître le but et la portée de cette publication qu'en copiant ce que les auteurs en disent eux-mêmes dans leur avant-propos :

« Nous n'ignorons pas la préoccupation actuelle des esprits en faveur des arts du moyen-âge, et l'espèce d'oubli qui semble menacer ceux de l'antiquité : cette réaction était inévitable après le goût exclusif pour les Grecs et les Romains, au temps si près de nous encore de la république et de l'empire, et ceci fera peut-être dire que nous choisissons mal l'instant de notre publication. Ceux qui nous feraient cette objection envisageraient d'une manière toute différente de la nôtre la position présente de l'art qui nous occupe, et voici les raisons que nous croirions pouvoir leur opposer :

» Sans approuver complètement la tendance à l'engouement des arts du moyen-âge, nous sentons tout ce qu'il peut y avoir d'heureux dans ce premier effort tenté contre l'admiration exclusive de l'antique.

» Nous pensons qu'aucune époque n'est à négliger, qu'elles ont toutes leur genre de beauté, qui ne peuvent ni se comparer ni se nuire.

» Dans cette idée, nous avons entrepris de vulgariser les connaissances artistiques enfouies dans les bibliothèques, en publiant sous un format peu dispendieux un parallèle ou résumé de tout ce que l'architecture a fourni de remarquable dans tous les pays et dans tous les temps, et nous avons commencé par celle des Grecs, comme étant la plus pure et présentement la mieux comprise, nous proposant de publier incessamment, dans des traités séparés, celles des Indous, des Egyptiens, des Romains, des Arabes, des Maures, des Goths, ainsi que celle connue sous le nom de renaissance. »

Une telle entreprise obtiendra sans doute un grand succès, car c'est rendre à la fois service à l'art et aux artistes en combattant et repoussant cet exclusisme systématique, qui est le plus redoutable *ennemi* du progrès.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 6. — JUIN 1835.

FLAVIEN, OU DE ROME AU DÉSERT, par M. Alexandre Guiraud, de l'Académie française. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

« Il y a deux mondes dans l'histoire : l'un au-delà, l'autre en-deçà de la croix. »

« Le Christ est venu arrêter l'humanité sur le penchant de l'abîme, et lui faire reprendre le chemin des cieux, dont elle s'était détournée : à lui s'arrête le déclin ; à lui commence le progrès. »

Telle est l'épigraphe de cet ouvrage, qui est une espèce de roman religieux dans le genre des *Martyrs* de Châteaubriand, moins poétique cependant, et d'un intérêt plus vif, plus humain, plus à la portée de tous. Elle résume fort bien la pensée qui anime l'auteur, ainsi que le but qu'il s'est proposé dans cette publication. Les scènes de ce roman se passent d'abord à Rome sous l'impératrice Faustine, ensuite à Alexandrie. Nous assistons aux persécutions exercées contre les chrétiens, aux barbares combats du Cirque, à la sublime résignation des martyrs, et M. Guiraud sait nous attacher doublement par l'intérêt des situations et par la beauté de son style toujours pur, noble, élevé, sans aucune exagération, sans images forcées, harmonieux et simple.

Mais, si nous avons parcouru avec plaisir ce tableau intéressant du christianisme luttant contre la puissance romaine, et levant courageusement sa tête pleine de jeunesse et de vigueur au-dessus de toute cette vieille et fausse civilisation païenne qu'il devait frapper de mort un jour, nous ne pouvons approuver la scrupuleuse attention qu'a mise l'auteur à mentionner tous les miracles, tous les prodiges des légendes de saints et d'évêques qu'il a pu rassembler autour de son récit. On doit être, autant que possible, sobre de merveilleux, surtout dans ce siècle de lumières où les miracles, loin d'ajouter rien à la majesté de la religion, servent plutôt à prévenir contre elle les esprits éclairés. D'ailleurs, la plupart de ces légendes de saints et de martyrs ont été fabriquées après coup, et si les miracles qu'ils rapportent étaient vraiment historiques, et par conséquent nécessaires à la peinture de l'époque, est-il probable que cette foule éminemment impressionnable et changeante qui fréquentait les cirques et courait joyeusement voir le supplice des chrétiens, fût restée paisible spectatrice de semblables prodiges et n'eût pas été frappée de terreur à cette manifestation d'une puissance surnaturelle qui protégeait les nouveaux sectaires! Quand on établit pour premier principe qu'au Christ commence le progrès, il faut être conséquent avec soi-même, et éviter soigneusement tout ce qui peut ramener la superstition, cette vieille reine du monde qui tenait les peuples antiques esclaves dans ses liens, et que le christianisme a eu justement pour but de détrôner en proclamant que tous les hommes sont enfans d'un même Dieu, bon père, qui les a tous faits égaux et libres, et auquel ils doivent une adoration toute spirituelle, un culte partant de l'ame et les seuls hommages de la vertu.

Nous ne partageons pas non plus l'admiration de M. Guiraud, qui lui est, du reste, commune avec bien d'autres, pour ces solitaires de la Thébaïde qui pensaient expier leurs péchés et se rendre agréables à Dieu en s'isolant du monde, en se renfermant dans une vie d'abnégation et de sacrifices sans doute, mais complètement inutile à la société. Ce n'est point encore là le véritable esprit du christianisme, qui, pour première vérité, nous recommande la charité, c'est-à-dire la sociabilité la plus perfectionnée.

Mais, entraînés par notre critique, nous oublions que c'est un roman dont il s'agit, et non un traité de théo-

logie chrétienne. Flavien est un beau caractère, bien tracé et soutenu avec talent. Favori de l'impératrice Faustine qui voudrait le proclamer empereur, il rejette son amour, car son cœur appartient déjà à une jeune chrétienne, Néodémie, avec laquelle il avait contracté une secrète union. Néodémie est persécutée pour sa foi, et Flavien, poursuivi aussi par la jalousie de l'impératrice, quitte Rome avec elle. Ils se rendent à Alexandrie; mais là, comme à Rome, on livrait les chrétiens aux bêtes du cirque, et le zèle imprudent de Néodémie la trahit. Elle est condamnée à avoir la tête tranchée par un gladiateur, et il se trouve que ce gladiateur est son propre père. Ces scènes sublimes et déchirantes de martyrs, jointes à d'autres intrigues entre le gladiateur et l'impératrice, donnent au récit un intérêt très-vif qui captive le lecteur et lui fait suivre avec avidité toute la marche de ce beau drame. Après la mort de Néodémie, Flavien se convertit au christianisme et va rejoindre au désert le vénérable père Antoine, dont la renommée de sainteté attirait tous les pélerins désireux d'apprendre comment on sanctifie sa vie en se détachant du monde.

On verra dans ce roman une nouvelle manifestation de ce mouvement religieux qui remue les esprits lassés des déceptions de la politique et du honteux avilissement de toutes les nobles facultés humaines dont elle leur offre l'exemple. De toute part les âmes qui ont conservé quelque sentiment de dignité se révoltent à l'aspect hideux d'un tel spectacle, et remontent au-dessus des choses terrestres pour reposer leur vue fatiguée de tant de souillures. De là cet engouement qui entraînait naguère la foule dans les églises où retentissait la voix éloquente de deux abbés catholiques. Le public ne redevient pas dévot, il ne veut pas plier de nouveau la tête sous le joug, qu'on ne s'y trompe pas; mais il a besoin d'émotions nobles, il prête volontiers l'oreille à ces nouveaux réformateurs qui caressent ses sympathies en philosophant le christianisme, en fécondant les idées de liberté, d'égalité dont les germes sont depuis si long-temps vainement enfouis dans son sein. D'ailleurs, il est toujours prêt à applaudir le talent véritable, et l'enthousiasme irréfléchi que cause l'éloquence sur une assemblée nombreuse ne prouve rien en faveur de la doctrine de l'autorité absolue, si contraire à tout progrès, à toute idée de liberté.

Le despotisme n'est pas moins dangereux en religion

qu'en politique, car si vous laissez une fois ce redoutable ennemi se glisser dans la société, où s'arrêtera son empire?

LE PROCÈS DU MÉTHODISME DE GENÈVE, mis devant ses juges compétens, par C. MALAN, docteur en théologie, ministre déclaré déchu de l'Eglise de Genève, et régent déposé du collége de cette ville. Genève, 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce libelle, car, malgré la qualité de son auteur, nous n'hésitons pas à déclarer que c'en est un, ce libelle renferme les plus étranges accusations contre la population de Genève. A entendre M. Malan, on croirait que l'intolérance la plus forte, accompagnée d'une insultante incrédulité, forme la base du caractère du peuple genevois, et après la lecture de cet écrit, on serait persuadé que les persécutions les plus terribles ont accueilli le méthodisme dans Genève, que ses adeptes n'ont pu parvenir à y constituer une église qu'au milieu des plus grands dangers et au risque d'être massacré par la fureur du peuple. Heureusement que dans tout cela il n'y a pas un seul mot de vrai; et, chacun le sait, si quelquefois le sommeil de M. C. Malan a pu être troublé au milieu de sa prospérité rapide et toujours croissante, ce ne fut, certes, jamais par les clameurs menaçantes d'une foule irritée. Les bons mots, les quolibets, les plaisanteries n'ont pas été épargnées sans doute à celui auquel les Genevois décernèrent le surnom de *Grand Momier*, mais il y a fausseté et méchanceté, nous le proclamons hautement, à prétendre que la population montra sans cesse les dispositions les plus hostiles, ne put qu'à grande peine être contenue, et que les cris féroces et absurdes de, *Au Rhône les momiers! à bas Jésus-Christ!* firent souvent retentir les rues de Genève. Le peuple genevois est trop instruit, trop civilisé pour que jamais aucune faction ait à craindre de sa part de pareils accès de colère brutale, et surtout il a trop d'esprit pour laisser troubler le repos public par les sottes doctrines de quelques énergumènes. Le *Procès du méthodisme* est un recueil d'accusations indignes, mais l'indignité retombera sur son auteur, car ses prétentions sont trop absurdes. M. C. Malan représente les méthodistes comme de saints martyrs luttant avec peine contre la persécution, et cependant M. C. Malan

nous dit qu'ils ont plusieurs églises dans la ville, ne fait nulle part mention des morts et des blessés dans la lutte, et parle complaisamment de la maison qu'il a bâtie. Le pauvre homme! s'écriera sans doute le lecteur, il était régent avec de modiques appointemens; aujourd'hui il est dans une situation des plus prospères, la grâce abondante lui a rapporté des fruits autres que ceux du langage figuré. Il était ministre sans place ni grand renom; aujourd'hui il est chef de secte, il a *son* troupeau, il prêche sur *ses* propriétés, dans *son* église, bâtie à *ses* frais. Le pauvre homme! En vérité, il faut convenir que c'est un martyr d'espèce bien singulière, et qu'il a su merveilleusement utiliser le renoncement au monde et l'humilité chrétienne.

Mais aussi, que ne se repose-t-il sur ses lauriers? Pourquoi cherche-t-il à rentrer dans la lice, armé de la plus dangereuse de toutes les armes? C'est que son orgueil n'est pas encore satisfait; c'est que depuis quelque temps on l'oubliait, et que l'oubli est ce qu'il redoute le plus au monde.

Nous aurions volontiers laissé passer ce libelle sans en faire mention, si nous n'y avions pas vu l'intention malveillante de peindre la population genevoise sous de fausses couleurs; or, nous le savons, « il n'y a pas de plate méchanceté, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, » et c'est pourquoi il nous a paru convenable de prendre la défense de nos concitoyens, qui ne sont déjà que trop souvent calomniés par les étrangers. Sans cela nous n'eussions pas dit un mot de la plate et triste palinodie de M. C. Malan, dont le style est du reste à la hauteur du sujet.

Moi aussi, dit-il en terminant, *moi aussi j'ai eu blâmé les assemblées des frères.* Mais depuis, il *a eu été* sans doute aussi converti par des argumens irrésistibles.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE NATURELLE, ou Phénomènes de l'organisation des animaux et des végétaux; par J. J. Virey. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

Depuis quelques années les recherches curieuses des physiologistes sont venues enrichir et agrandir le domaine de la science. L'histoire naturelle a été fouillée par eux jusque dans ses mystères les plus cachés, et si tout n'a pu

être encore observé, analysé, expliqué, d'importantes découvertes du moins ont éclairci beaucoup de points obscurs, d'immenses résultats ont déjà été obtenus. La structure et l'organisation des plantes et des animaux ont été étudiées, anatomisées, comparées, et l'homme, sans pouvoir deviner l'agent moteur de la vie, est parvenu cependant à en connaître tout le mécanisme d'une manière assez complète. Résumant toutes les observations faites jusqu'à ce jour, groupant tous leurs résultats d'une manière systématique, M. Viret a cherché dans ce nouvel ouvrage à poser les bases d'une science qui serait sans contredit la plus sublime, la première d'entre toutes : de la *philosophie de l'histoire naturelle* qui, nous offrant l'ensemble de la création universelle avec ses rapports harmoniques, les complications des êtres, leurs fins nécessaires, nous conduirait à rechercher quelle est la tête qui doit couronner l'œuvre, l'intelligence élaboratrice et l'instinct directeur de ces opérations si diversifiées. Cette étude exercerait sans doute les plus nobles facultés de l'homme, et, dirigée par un esprit élevé, elle le rapprocherait de son Créateur, et deviendrait ainsi un culte sublime ; car chacune de ses paroles, chacun de ses progrès annoncerait quelque nouveau prodige, proclamerait les perfections infinies de Dieu. On ne peut concevoir, en effet, comment l'homme, observateur éclairé, en présence du magnifique tableau que lui offre la nature, ne se prosternerait pas en adoration devant l'Être des êtres ; et si tant de naturalistes se sont déclarés partisans du matérialisme pur, nous ne saurions voir chez eux qu'un aveuglement produit par l'orgueil, et une suite de l'imperfection humaine qui fait que l'esprit de l'homme adonné aux observations de détail et matérielles, ne peut pas toujours s'élever à la hauteur nécessaire pour embrasser l'ensemble des faits. Ceux qui placent la cause de l'intelligence dans quelques fibres du cerveau, ne voient pas que leur impuissance à expliquer pourquoi cette cause cesse d'agir après la mort, laisse la difficulté subsister la même. M. Viret combat vivement, et, nous le pensons, avec succès, les doctrines matérialistes ; il prouve par des faits que la matière ne possède en elle-même ni mouvement, ni intelligence, et qu'il serait absurde d'admettre que, sans organes pour penser, la matière puisse infuser en elle l'intelligence avec l'organisation qui lui manquaient. Passant ensuite à l'examen des phénomènes orga-

niques, il nous montre l'origine et la formation des êtres par rapport à leurs destinations, et la nécessité de la présence d'une nature intelligente dans les êtres vivans, distincte de leur corps; puis il expose les lois qui régissent les développemens des formes organiques et de leurs fonctions, examine les exceptions à ces lois, et traite d'une manière fort complète la reproduction des animaux et végétaux en général, nous faisant voir dans les organes reproducteurs la même proportion ascendante qu'on remarque dans tous les autres organes, en montant l'échelle des êtres jusqu'à l'homme, qui semble être comme le résumé de toute la création en même temps qu'il en est le chef-d'œuvre. Enfin, de cette vaste et prodigieuse harmonie universelle, il arrive à conclure, par quelques propositions terminales au sujet de la *divinité*, de la *création*, de son *but* et de ses *moyens*, qu'il n'émet cependant qu'en forme de doute, avec une réserve qu'on ne saurait qu'approuver, et qui est la véritable marque d'un esprit supérieur.

Du reste, ce livre est écrit avec clarté, entraînement, conviction, et bien propre à faire partager au lecteur cet amour de la science qui inspire l'auteur dans ces paroles, par lesquelles il termine son introduction :

« Quelle délicieuse occupation des nobles âmes, qui les purifie des dégradantes passions de notre humanité, qui les transporte vers la patrie de tout génie et de toute beauté! Heureux d'oublier, dans ses hautes contemplations, les plus bas intérêts, les étroites ambitions qui consument péniblement l'existence dans des sentiers épineux, apprenons à nous soulever quelquefois vers ces secrètes demeures où les plus généreuses et vastes pensées de la science s'inspirent dans toute leur indépendance. C'est encore une partie du bonheur et de la liberté la plus sacrée, la plus inviolable, celle qui repose satisfaite dans la conscience intime de l'esprit humain. »

PRÉCIS D'ANATOMIE COMPARÉE, ou Tableau de l'organisation considérée dans l'ensemble de la série animale; ouvrage destiné à servir d'introduction à l'étude de l'anatomie et de la physiologie comparée; par H. HOLLARD, docteur médecin. Paris, 1835. Chez Deville Cavelin. 1 vol. in-8. Prix : 8 fr.

La réaction spiritualiste commence à se faire vivement

sentir au sein même de la science, qui se montra si longtemps dédaigneuse et incrédule, refusant avec un vain orgueil de reconnaître aucun agent spirituel, aucun phénomène, aucun mystère au-delà de ceux dont ses recherches étaient parvenues à découvrir le mécanisme et les fonctions.

Aveuglée par les beaux résultats de ses travaux ingénieux, elle crut trouver dans la matière elle-même le principe de la vie et de l'intelligence, et ne vit pas qu'en prétendant ainsi l'expliquer elle ne faisait que reculer la difficulté, demeurée toujours la même sur l'origine de ce principe, sur sa nature, sur le phénomène de la conception et celui de la mort. Aussi devons-nous reconnaître que presque tous les hommes supérieurs convinrent de bonne foi, qu'au bout de toute leur science, quelque profonde qu'elle fût, se trouvait toujours un mystère inexplicable. Aujourd'hui, sans renoncer aux travaux qui peuvent reculer les bornes de la science, on ne met plus le même orgueil à se passer de créateur, et l'histoire naturelle, se ralliant à la religion, devient au contraire le plus éclatant témoignage en sa faveur, le plus beau culte que puisse pratiquer l'homme éclairé. C'est dans cet esprit bien éloigné du matérialisme du siècle dernier, qu'est écrit l'ouvrage de M. Hollard. « Dieu, dit-il, est aussi nécessaire à la science de la nature que la nature elle-même; si celle-ci ne peut exister sans sa cause première, elle ne saurait non plus être comprise sans elle. L'intelligence de l'homme ne concevra quelque peu l'univers que lorsqu'elle le concevra comme l'œuvre d'une intelligence. Elle ne comprendra les faits qui se succèdent devant elle que lorsqu'elle y verra des moyens disposés pour un but, ou lorsqu'elle y cherchera les harmonies qui nous révèlent sous mille formes l'unité de la pensée créatrice.

« Au reste, qu'ils le veulent ou non, les savans subissent comme le vulgaire l'influence des idées de causalité et de finalité. Ils ont pu médire de ces idées, mais jamais en secouer entièrement l'empire. Ils ont pu restreindre leur valeur ou tenter de leur échapper en se réfugiant dans les étroites limites du visible, mais partout ils les ont portées avec eux, parce que ces idées sont aussi inséparables de l'entendement humain que celles du temps et de l'espace. Que les savans reconnaissent ce fait et l'acceptent de bon gré; qu'ils renoncent à une indépendance chiméri-

que ; que dis-je? qu'ils usent largement d'un privilége qui les associe à l'intelligence suprême, et qui pourra leur révéler plusieurs de ses pensées. Aidés de tous les moyens d'expérience dont ils disposent aujourd'hui, riches déjà des faits innombrables qu'un demi-siècle d'analyse leur présente, tempérant l'ardeur du philosophe synthétique par la circonspection de l'observateur, ils travailleront avec succès et avec bonheur à l'œuvre qui leur est confiée, et ils ne tarderont pas de bien mériter de la philosophie et de l'humanité. »

Parti de ces convictions-là, M. Hollard ne considère l'organisation que comme une sorte de véhicule par lequel le principe de la vie se phénoménise dans l'économie universelle dont nous faisons actuellement partie, et reconnaît partout le sceau d'une sagesse providentielle. Voilà quelle est la tendance philosophique de cet ouvrage, qui se range ainsi sur la même ligne que le précédent, mais est empreint peut-être d'une plus forte conviction religieuse, ou du moins l'exprime d'une manière bien moins dubitative. Quant aux doctrines anatomiques et à la classification zoologique, l'auteur les a empruntées aux leçons et aux écrits de M. de Blainville. Il a essayé dans ce volume une formule de l'organisation animale, formule de chaque appareil pris en particulier, et, adoptant une marche familière aux anatomistes allemands, marche plus difficile que celle suivie jusqu'à ce jour en France, il part des animaux inférieurs pour arriver par une échelle ascendante jusqu'aux animaux supérieurs.

Nous laisserons à de plus habiles que nous la tâche de juger cet essai, mais nous dirons cependant qu'il nous a paru tout à la fois heureux, logique et exposé avec une lucidité d'esprit et de style du plus grand avantage dans les ouvrages élémentaires qui ne s'adressent pas aux seuls savans.

DE LA QUESTION TURQUE et des Empiètemens de la Russie; par M. de Breuvery. Paris, chez Barrois l'aîné. 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Cette brochure est écrite dans un esprit tout français, tout patriotique, et avec des vues larges et élevées.

« Jusques à quand serons-nous dupes des ruses de la Russie? s'écrie l'auteur, jusques à quand nous laisserons-nous aveugler par ses efforts pour déplacer la question?

pour nous faire voir dans les affaires d'Orient un intérêt entièrement détaché du nôtre ; pour nous isoler de la cause des Turcs en les avilissant à nos yeux, jusqu'à ce qu'elle puisse, du haut des murs de Constantinople, braver impunément les efforts de l'Europe entière? »

Et cette question n'intéresse pas seulement la France en effet, car la marche de la civilisation serait compromise d'une dangereuse façon si jamais la force brutale parvenait à étouffer l'ascendant intellectuel de la nation française ; si jamais les innombrables masses esclaves, stupides et ignorantes, dont il peut disposer, donnaient au colosse russe une prépondérance aussi forte dans les destinées de l'Europe. M. de Breuvery cherche à prouver que la France pourrait, sans aucun risque pour sa propre sûreté, mettre un terme aux empiètemens continuels de la Russie, arrêter son ambition démesurée, et profiter des signes de faiblesse et de dissolution que présente aujourd'hui ce vaste empire, pour rendre à jamais impossible que les Cosaques du Don viennent un jour déchirer avec le fer de leurs lances et fouler aux pieds de leurs chevaux les chartes et les institutions de la liberté européenne.

« Puissent enfin les gouvernemens français et anglais ne plus regarder d'un œil d'indifférence la question turque qui les touche de si près! Puissent-ils cesser de s'abuser sur les projets dont les Russes pressent chaque jour l'accomplissement! Puissent-ils enfin renoncer à ce système de politique expectative, dont le résultat le plus heureux peut tout au plus être d'obliger la politique russe à demeurer quelques instans stationnaire en Orient, sans lui faire jamais rien perdre de ce qu'elle a acquis, sans empêcher qu'après quelques semaines, ses intrigues ouvertes ou cachées ne reprennent leur cours ordinaire avec les mêmes chances de succès qu'elles avaient auparavant, et comprendre enfin que quand un ennemi vous menace, ce n'est pas en lui laissant prendre chaque jour de nouvelles forces qu'on parvient à en obtenir la paix! »

DE L'INFLUENCE DE LA DÉMOCRATIE SUR LA LIBERTÉ, la Propriété et le bonheur de la société ; par un Américain, ancien membre du congrès ; précédée d'une introduction par H. EWBANK ; traduit de l'anglais, par M. H... J... Paris, chez Chatet. 1835. In-8. Prix : 7 fr.

L'auteur de cet ouvrage entreprend de prouver que la

démocratie ne peut avoir que la plus triste influence sur le gouvernement d'un pays, et menace de détruire bientôt toute espèce de liberté là où une fois on lui ouvre la porte. Cette question est une des plus difficiles à traiter, car il faudrait d'abord pouvoir bien s'entendre sur ce que c'est que la démocratie, et ce que c'est que la liberté. Il est certain que l'envahissement d'une démagogie furieuse comme celle qui s'empara du pouvoir en France, pendant une phase de la première révolution, est destructif de toute justice, de tout ordre, de toute liberté. Mais il nous semble que ce n'est pas là ce qu'on doit appeler démocratie, car ce fut plutôt simplement une autre aristocratie qui partait d'en bas, un despotisme qui anéantissait l'égalité devant la loi, une faction qui proscrivait quiconque ne partageait pas ses fureurs. Le système démocratique est au contraire celui qui veut que tout homme puisse arriver à prendre part au gouvernement du pays. Il ne prétend pas établir par là que chacun ait le droit de commander sans que nul doive obéir ; ce serait absurde ; mais il érige la loi en maîtresse souveraine, devant laquelle tous se soumettent également une fois qu'elle a été consentie par l'assemblée des législateurs choisis par les suffrages du peuple et lorsque son exécution est requise par des magistrats, élus aussi par leurs concitoyens. De ces principes une fois posés découlerait, il nous semble, une véritable démocratie, et nous ne pensons pas qu'en s'attachant à leur développement logique on arrivât jamais à une anarchie sanglante.

Du reste, il y a dans ce volume écrit par un Américain, beaucoup de choses intéressantes sur les Etats-Unis, leur gouvernement, leur politique, les différens partis qui divisent les Américains, leurs diverses opinions et les ressources que possède l'Union pour résister au torrent démagogique. Il est curieux de voir l'Amérique jugée par un homme qui a fait partie lui-même de son gouvernement, et de comparer ce qu'il en dit avec l'intéressant ouvrage récemment publié sur le même sujet par M. de Tocqueville. Ces deux écrivains sont guidés par des manières de voir opposées sur plusieurs points, et fournissent ainsi à l'homme impartial le moyen d'approfondir l'importante question de la démocratie.

CONTES AUX ENFANS, par madame Laure Bernard. Paris, Didier, 1835. 1 vol. in-12, orné de gravures. Prix : 4 fr.

ALFRED, ou le jeune Voyageur en France, ouvrage dédié à la jeunesse, par M. de Marlès. Paris, Didier, 1835. 1 vol. in-12 orné de seize gravures et deux cartes. Prix : 6 fr., ou avec quatre gravures seulement. 4 fr.

Les Contes de madame Laure Bernard sont courts, écrits avec simplicité, entremêlés de leçons morales faciles à saisir, et présentées d'une manière aimable, qui n'effarouche pas les jeunes intelligences auxquelles elles s'adressent, et se gravent ainsi presque à leur insu dans leur esprit. Ce volume renferme les sept contes suivans : *Les deux cousins,* histoire de Robert et Henri, l'un charmant petit garçon, sage, laborieux, qui trouve du plaisir dans l'étude et réussit dans tout ce qu'il apprend ; l'autre, enfant gâté, paresseux, menteur, qui aurait sans doute fini par tourner fort mal si les leçons de l'expérience et son bon cœur ne fussent venus le changer tout-à-fait ; *Mauvaise tête et bon cœur,* où nous suivons dans toutes les principales époques de sa vie le jeune Francisque, caractère indomptable accompagné d'un cœur excellent qui cherche toujours à réparer les fautes commises, mais, malgré toute sa bonne volonté, y réussit rarement. Nous voyons là le danger d'un bon cœur uni à une mauvaise tête, et l'erreur malheureuse de ces parens qui, se fiant à la générosité du sentiment, se montrent trop indulgens pour les écarts du caractère ; *la Conscience,* et *la Providence et les bonnes actions,* dont le but est d'inspirer aux enfans des idées nobles et douces de religion et de charité ; enfin, *Louisa* et *Sarah,* qui offrent des exemples de ce que peut être l'influence de l'éducation sur certains caractères, et servent à prouver combien il est important d'en surveiller la tendance. Ces deux derniers nous ont paru écrits plutôt pour les parens que pour les enfans, mais ils n'en sont pas moins très-bons.

Alfred, ou *le jeune Voyageur en France,* présente un autre genre d'intérêt plus vif, d'une utilité plus immédiate, mais qui s'adresse à un âge plus avancé. C'est un tableau rapide de tout ce que la France offre de curieux et de beau en fait de sites, de monumens et de souvenirs historiques. Deux frères font le voyage ensemble : l'un, plus âgé, sert de mentor à l'autre, et lui explique en passant ce que cha-

que ville renferme de remarquable, ses principales productions, les objets de son industrie et de son commerce. De fort jolies gravures accompagnent cet ouvrage et en doublent le mérite; car, en fait de description, rien ne remplace le dessin, pour des enfans surtout. Nous n'adresserons qu'un reproche à M. Marlès, c'est qu'il écrit avec un style un peu trop rapide, et paraît oublier quelquefois l'âge de ses lecteurs. Il a jeté çà et là dans le courant de son récit quelques idées d'économie politique qui auraient gagné à être un peu plus développées et mises à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse. En leur inculquant de bonne heure les vrais principes de cette science, on parviendra peut-être à renverser les vieux préjugés qui règnent encore sur le monde, et à rendre praticable la réforme industrielle et commerciale. Il est vrai que le cadre resserré adopté par l'auteur ne comportait pas de bien grands développemens. Du reste, cette forme de voyage est bien l'une des meilleures qu'on puisse employer pour amuser et instruire tout à la fois les enfans; aussi avons-nous vu avec plaisir sur la couverture de ce volume l'annonce d'une *Bibliothèque des jeunes voyageurs* en quarante volumes in-12, qui paraîtront successivement.

ABBOTSFORD AND NEWSTEAD ABBEY; by WASHINGTON IRWING. Paris, chez Baudry. 1835. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Une visite à Scott, par le spirituel auteur du *Sketch-book*, est une véritable bonne fortune pour les admirateurs nombreux du grand romancier anglais, qui sont si avides de tout ce qui peut leur rappeler cet ami qu'ils ont perdu, leur retracer sa vie et son caractère. Ils trouveront dans le petit volume de M. Irwing des détails pleins d'intérêt sur les manières simples et affables de W. Scott qui suffiraient seuls pour le faire aimer. Une bonhomie pleine de franchise était le fonds de son caractère, et son commerce devait être doux et agréable.

Ce fut le 29 août 1816 que M. Irwing se présenta à Abbotsford, muni d'une lettre d'introduction de Th. Campbell, le poète. Scott l'accueillit à bras ouverts, et au lieu d'une simple et courte visite, le força de passer plusieurs jours avec lui pour lui faire voir tous les environs. Le voyageur se trouva bientôt à l'aise au milieu de la fa-

mille de son hôte, et jouit avec délices de la société intéressante de W. Scott. Il nous raconte avec beaucoup de charme et de simplicité les promenades, les conversations qui remplissaient la journée ; il nous peint Scott entouré de ses chiens favoris et de son gros chat gris auquel il accordait de très-grands priviléges, observant les mœurs de ces animaux, cherchant à deviner leurs pensées, et abandonnant volontiers son imagination aux plus fantastiques rêveries.

« Un soir, tandis que Scott lisait, le sage matou avait » fixé sa résidence sur une chaise près du feu, et là il de» meurait l'œil fixe, la contenance grave, comme s'il eût » écouté attentivement le lecteur. Je fis observer à Scott » que son chat paraissait avoir un goût décidé pour la lit» térature. — « Ah ! dit-il, ces chats sont de bien mysté» rieuses gens. Il se passe toujours plus de choses dans » leur tête que nous ne le pensons : cela vient, sans doute, » de leurs fréquens rapports avec les esprits et les sor» cières. » Puis, là-dessus, il conta une petite historiette » d'un bonhomme qui, en retournant une nuit à sa chau» mière, et passant sur une place écartée et déserte, ren» contra un convoi funèbre de chats, tous en pleurs, » portant au tombeau l'un des leurs, dans un cercueil re» couvert d'un drap de velours noir. Le digne homme, » étonné et presque effrayé d'un spectacle si étrange, pressa » le pas, et rentré au logis, dit à sa femme et à ses enfans » ce qu'il avait vu. A peine avait-il fini, qu'un grand chat » noir assis près du feu se leva, s'écria : « Alors je suis le » roi des chats, » et disparut par la cheminée. Les funé» railles qu'avait vues le bonhomme étaient celles d'un » membre de la dynastie féline.

» Notre matou que voilà, ajouta Scott, me rappelle » quelquefois cette histoire par les airs de souveraineté » qu'il se donne ; et je suis enclin à le traiter avec respect, » dans la pensée que c'est peut-être un grand prince in» cognito, et qu'il pourra une fois ou l'autre monter sur » le trône. »

W. Scott avait ainsi le goût et le talent de faire des mœurs et des particularités des moindres animaux un sujet de remarques originales ou de récits fantastiques.

Dans les promenades où il accompagnait W. Irwing, il déployait une vaste érudition d'antiquaire, en lui montrant toutes les ruines des environs, et en lui citant toutes

les chroniques, les traditions, les chants populaires qui s'y rattachent. Plus d'une fois l'observateur américain put reconnaître en lui l'original qui avait servi de modèle à l'admirable caractère de *Monkbarns* dans l'*Antiquaire;* et la ressemblance était d'autant plus frappante, qu'en toute occasion W. Scott laissait paraître aussi une bonté parfaite qui le faisait chérir de tous ses voisins et bénir de tous les pauvres des environs. Après avoir suivi M. Irwing dans tous les plaisirs de cette trop courte visite, le lecteur partagera sans doute ses vifs regrets au moment du départ, car il nous avait si bien installés avec lui dans Abbotsford que l'on y serait volontiers resté long-temps encore.

Le pélerinage à l'abbaye de Newstead offre un moindre intérêt; lorsque M. Irwing la visita, Byron n'existait plus; mais on y trouvera cependant des détails curieux et quelques révélations nouvelles sur le grand poète.

LA BATAGLIA DI BENEVENTO, storia del secolo XIII, scritta dal dottore F. D. GUERAZZI. Parigi, 1835. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

Depuis que Manzoni, en publiant ses *Fiancés,* véritable chef-d'œuvre dans le genre du roman historique, est venu, en quelque sorte, réveiller la littérature italienne, la tirer de sa léthargie, une foule de disciples se sont rangés sous la bannière du maître, et ont cherché, avec plus ou moins de bonheur, à suivre ses pas. C'est ainsi que nous avons vu tour à tour Varèse, Azéglio, Rosini, Grossi nous donner la *Fidanzata Ligure* et *Sibilla Odaleta*, *Ettore Fieramosca*, *Luisa Strozzi*, *Marco Visconti;* romans qui, quoique bien au-dessous du chef-d'œuvre qu'ils avaient pris pour modèle, ne manquent ni d'intérêt, ni de mérite. *La Battaglia di Benevento* est encore une production de la même école, et, comme les autres, elle offre à côté de maintes qualités certains défauts qui la laissent loin de Manzoni.

Le style de M. Guerazzi nous a paru souvent trop pompeux et déclamatoire. Il entremèle sans cesse son récit de réflexions philosophiques qui nuisent à l'intérêt et entravent la marche de l'intrigue, quel que soit du reste leur mérite et leur vérité. Cependant nous croyons que son roman sera accueilli favorablement du public, qui y trouvera

une lecture amusante et un but moral. D'ailleurs, il faut, dans le jugement qu'on porte des romans italiens, ne pas oublier que dans ce pays soumis au régime despotique, les esprits si limités dans les moyens de donner cours à leurs pensées, saisissent avec ardeur la seule porte qui leur est ouverte et sont toujours portés à philosopher, moraliser, dogmatiser chaque fois que l'occasion s'en présente. Enfin, si nous portons nos regards sur ce que certains écrivains français modernes ont fait du roman, nous ne pouvons que placer les romanciers italiens à un degré au-dessus d'eux dans l'échelle littéraire, si ce n'est pour le talent en lui-même, du moins pour l'usage qu'ils en font.

ANDRÉ ET LÉONI, par George SAND. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

DEUX MARTYRS, par Fulgence GIRARD. Paris, 1835. 2. vol. in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRES FAUSSES ET VRAIES, par madame DE BAWR. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr 50 c.

Nous avons retrouvé avec plaisir dans *André* le talent fort remarquable qui avait fait le succès d'Indiana et de Valentine, ces deux premiers romans de G. Sand. Il nous a paru que cet auteur renonçait à suivre la mauvaise route dans laquelle il s'était engagé depuis, et nous ne saurions que l'en féliciter vivement. Il y a bien encore quelques traces d'exagération dans sa manière de peindre la société, mais ce défaut est racheté par des pages admirables de style, de pensée et de sentiment. Un semblable talent ne peut que gagner à se rapprocher toujours plus de la nature. Qu'il n'oublie jamais, que dans la littérature comme dans les beaux-arts, la simplicité est une des principales condition du chef-d'œuvre.

M. Fulgence Girard a pris pour sujet de son roman deux prétendus *martyrs* de l'état social, qui ne le sont en réalité que de leurs propres passions individuelles, et, parti de ce texte exceptionnel, il a voulu ajouter un fait de plus au grand acte d'accusation dressé par nos écrivains modernes contre la société. Sans nous arrêter à discuter cette question sociale, que nous ne croyons soluble que par le développement pacifique des institutions et des réformes, nous dirons que le roman de M. Girard ne manque ni

d'intérêt, ni d'imagination, quoique cependant nous n'aimions guère ces imbroglios de vengeances croisées et implacables qui en forment le nœud. Mais l'auteur a eu soin de prendre pour personnages des natifs de l'île de Corse, et comme chacun sait, on est convenu que dans ce pays-là il règne une soif de vengeance qui ne se désaltère qu'avec le sang de ses ennemis.

Nous préférons, comme lecture, les *nouvelles* simples et bien racontées de Mme de Bawr ; il y a moins d'art peut-être, mais aussi plus de naturel, son but est moins grandiose et mieux atteint. Elle ne fait de sa plume ni une pioche, ni une truelle philosophique, mais elle réussit fort bien à récréer et amuser ses lecteurs.

BONNIVARD A CHILLON ; scènes de l'histoire de Genève dans les années 1535 et 1536, par G. MALLET. Genève, 1835. 1 gros vol. in-12. Prix : 5 fr.

LE PRÊCHE ET LA MESSE, par A. DE TROMLITZ et L. F. LHÉRITIER. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE MARI DE LA REINE, 1542-1546, par E. L. GUÉRIN. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE SACHET, nouvelles, par MM. PH. CHASLES, J. A. DAVID, CH. RABOU, etc., etc. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Bonnivard était un prieur de l'abbaye de Saint-Victor, qui, épris d'une affection toute particulière pour l'esprit d'indépendance des Genevois, prit parti pour la république dans ses querelles avec le duc de Savoie. Or celui-ci, l'ayant fait saisir, le jeta dans un cachot du château de Chillon, où il demeura pendant six ans jusqu'à ce qu'il fut enfin délivré par les Bernois, qui s'emparèrent de toute la rive droite du lac de Genève, et vinrent apporter du secours à cette héroïque petite ville qui avait fort à faire de défendre à la fois son indépendance politique et de conquérir sa liberté religieuse. C'était l'époque où la réforme commençait à faire briller son flambeau, et tout se ressentait de cette lutte terrible. Le récit de M. Mallet manque malheureusement de force et de couleur, mais il est écrit avec simplicité et offre un intérêt véritable.

Le Prêche et la Messe, roman historique où l'on voit que les vieilles chroniques ont souvent servi de guides et de

modèles aux auteurs, roule à peu près sur le même sujet que le précédent, c'est-à-dire sur les circonstances de la réforme religieuse; seulement il retrace une époque un peu postérieure, celle des guerres de religion qui éclatèrent en France. Ce roman se compose de trois parties : dans la première ce sont les états d'Orléans tenus en 1560, sous François II; dans la seconde, nous assistons au massacre de Vassy, sanglant prélude de la grande persécution qui amena la Saint-Barthélemy; enfin la dernière partie nous offre la bataille de Dreux, le siége d'Orléans, la mort du duc de Guise, et le supplice de Poltrot. Ainsi qu'on le voit, l'intérêt historique fait encore le principal mérite de cette œuvre, dans laquelle il reste peu de place pour les intrigues romanesques; et les auteurs ont surtout cherché à rendre avec autant de vérité que possible ces scènes de persécutions et de barbaries atroces dans lesquelles l'histoire offre de si grandes leçons, hélas! trop souvent oubliées. Mais ils n'ont pas toujours réussi à attacher le lecteur à leur récit; leur livre manque de liaison, de suite, et des conversations souvent trop longues entravent sa marche.

Le Mari de la Reine est une de ces compositions romancières où l'histoire est défigurée, estropiée de la plus pitoyable manière. On appelle cela *plier son sujet aux exigences du drame*. C'est l'Angleterre au XVIe siècle sous Henri VIII qui a fourni le sujet, et c'est aux dépens de Catherine d'Aragon que l'auteur a bâti son intrigue.

Le *Sachet* n'offre rien de bien remarquable; ce sont de ces contes qui fourmillent dans nos petits journaux et où l'exagération des situations et du style tient le plus souvent lieu de toute espèce d'intérêt. Du reste, vu le grand nombre de collaborateurs dont les noms figurent sur le titre, il y a dans ce volume du bon, du médiocre et du mauvais; malheureusement il nous a paru que ce dernier prédominait. Mais les éloges de la camaraderie ne manqueront pas au *Sachet*, et l'on imprimera sans doute dans plus d'un journal que jamais recueil ne fut plus piquant ni plus spirituel.

ANGELO, TYRAN DE PADOUE, drame, par Victor HUGO. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Ce drame a déjà été analysé par tous les journaux, et presque tous se sont accordés à montrer combien étaient

faibles et vulgaires les ressorts mélodramatiques employés par l'auteur. Jamais écrivain n'attacha une telle importance à ses œuvres, ne prétendit leur donner une si haute portée morale et philosophique ; et cependant, jamais écrivain ne dédaigna autant que M. Hugo les conseils de la critique, et ne persista comme lui, avec une obstination invincible, à suivre la mauvaise route dans laquelle il s'est engagé.

Cette prétendue réforme du théâtre annoncée avec tant de pompe, qui devait placer M. Hugo bien au-dessus de tous les tragiques anciens et modernes, qui en faisait le Napoléon de la littérature, le second grand homme du siècle ; cette fameuse régénération de la scène se borne à transporter sur les planches du Théâtre-Français les tyrans desBoulevards; à déguiser mademoiselle Mars en courtisane; à substituer aux vers de Racine et de Corneille une prose hachée, heurtée, sans entente du dialogue, d'une naïveté fausse et affectée. Enfin, le classique poignard est conservé, mais augmenté d'une dose plus ou moins forte de poison, tantôt une fiole, tantôt une cruche, selon le besoin. Avec cela, M. Hugo ne saurait se passer d'une fille de joie et d'un certain personnage mystérieux, confident *omnibus*, tenant du coquin et de l'idiot, traître et mauvais plaisant de profession, qui se retrouve dans toutes ses pièces, voire même dans ses romans.

Tels sont les élémens avec lesquels M. Hugo veut moraliser et enseigner le peuple; c'est à peu près comme s'il voulait laver ses mains avec de la boue. Mais que lui importe les conseils et les avis! « Encouragé qu'il est, dit-il, « par l'adhésion des esprits d'élite, par l'applaudissement « de la foule, par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a « aujourd'hui, dans la critique, d'hommes éminens et « écoutés! il continuera donc fermement, et chaque fois « qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses « moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une « idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un « verre grossissant.

« Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien « élargi. Autrefois le poète disait : le public ; aujourd'hui « le poète dit : le peuple. »

Prenez-y garde, monsieur Hugo, vous vous laissez tromper par les applaudissemens de vos amis et camarades, et vous ne vous apercevez pas que, tandis que le poète dit

orgueilleusement : le peuple ! celui-ci ne dit plus du tout : le poète !

GRAMMAIRE NATIONALE, ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Fénelon, de J. J. Rousseau et de tous les écrivains les plus distingués de la France ; publiée sous les auspices de MM. Casimir Delavigne, de Jouy, Villemain, Tissot, etc., etc. ; par MM. Bescherelle aîné, Bescherelle jeune, et Litais de Gaux. Paris, Bourgeois-Maze. 1835. 1 vol. grand in-8, paraissant en cinquante livraisons à 15 centimes. Prix : 7 fr. 50 c.

Jusqu'à présent la plupart des grammaires procédaient par voie théorique, exposant d'abord les principes et les règles de la langue, pour arriver ensuite à leur application dans des exemples choisis à cet effet. Les auteurs de la Grammaire nationale ont adopté une marche tout-à-fait opposée. Ils nous donnent une foule de citations de tous les meilleurs auteurs français, et par la comparaison des faits amènent l'élève à comprendre tout à la fois les règles et leur application. Ce système nous paraît meilleur que l'ancien, et surtout plus en rapport avec les nouvelles méthodes d'enseignement, où l'on est en général convenu qu'il faut d'abord présenter aux enfans les faits et les leur faire connaître avant de chercher à leur en expliquer les causes. Pour la grammaire, surtout, nous approuvons tout-à-fait cette manière de procéder. L'étude des règles, sèche et aride en elle-même, est ainsi rendue intéressante, amusante même, par un choix très-bien fait d'exemples que l'enfant cherchera à graver dans sa mémoire. D'ailleurs, il est une foule de difficultés dans la langue qui ne se peuvent formuler d'une manière claire, en règles ou en préceptes, et que les citations de la Grammaire nationale rendent faciles à saisir, parce qu'elles forment un cours d'applications qui frappent l'intelligence bien mieux que toutes les théories grammaticales. Ainsi, par exemple, les *noms personnels combinés avec* en ; la *répétition des noms personnels*, l'emploi de *c'est* et *il est*, *avec un adverbe ou un adjectif*, et plusieurs autres articles non moins difficiles, nous ont paru traités avec beaucoup de supériorité, dans ce nouvel ouvrage. Nous ne doutons pas que la Grammaire nationale ne prenne une place fort distinguée dans l'enseignement. Si ses auteurs n'ont pu parvenir à faire, tout de suite, un livre parfait qui ne laissât rien à désirer, ils auront du

moins la gloire d'avoir les premiers frayé une nouvelle route bien plus douce, plus agréable et plus courte que l'ancienne.

PICTURESQUE FRENCH AND ENGLISH WORD-BOX, drawn and engraved on 42 cards, by H. Berthoud; published by Truchy, Prix : 6 fr.

INFANTINE LIBRARY, Nos 1, 2, 3, containing simple stories in words of one syllable for little girls and for little boys, and infantine stories in words of one, two and three syllables; by E. Fenwick. Paris, 1835. Truchy. In-32. Prix : 1 fr. 50 c.

Ces petites publications, destinées à l'enseignement de la langue anglaise, obtiendront, sans doute, tout le succès qu'elles méritent, et nous ne saurions trop les recommander aux personnes qui veulent faire apprendre l'anglais à leurs enfans. La première est une boîte renfermant 42 cartes sur lesquelles sont représentés divers objets avec leurs dénominations en anglais et en français. Cela ressemble un peu au Quadrille des enfans; méthode dont les avantages sont reconnus depuis long-temps pour l'enseignement de la lecture. Mais les gravures des cartes anglaises sont très-joliment faites, et l'élève trouvera, en les passant en revue, une récompense de son attention à l'étude des mots.

La *Bibliothèque enfantine* nous a paru très-bien composée; ces premières livraisons renferment de petites historiettes fort courtes, fort simples, faciles à comprendre et à retenir, écrites graduellement en mots d'une, de deux et de trois syllabes, qui sont par conséquent plus aisés à prononcer, et se gravent bien mieux dans la mémoire des enfans. Ces petits livrets élémentaires valent mieux pour de jeunes commençans que toutes les grammaires les meilleures. On les amène ainsi à se bien pénétrer insensiblement du génie de la langue, et on leur facilite considérablement pour l'avenir l'étude de ses idiotismes.

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE JAPONAISE, ARABE ET BASQUE de la civilisation des peuples du plateau de Bogota, d'après les travaux récens de MM. de Humboldt et Siébold; par M. de Paravey. Paris, chez Dondey-Dupré. 1835. In-8. Fig. Prix : 3 fr.

Dans ce mémoire, qui a été publié par les *Annales de*

philosophie chrétienne, M. de Paravey confirme par de nouvelles et savantes recherches appuyées sur des faits curieux observés par lui, les aperçus de M. de Humboldt au sujet de l'origine de la civilisation des peuples du plateau de Bogota. Non-seulement il montre les rapports de *tradition,* de *culte,* de *langue,* d'*agriculture,* de *gouvernement,* de *calendrier,* qui existent entre eux et les *Japonais;* mais, portant ses vues plus loin encore, il discute si les *Japonais* eux-mêmes, aussi intrépides navigateurs que les *Basques* des Pyrénées, n'ont pas reçu comme ces derniers, et comme les peuples de *Bogota*, des colonies *sabeennes, phéniciennes,* ou *arabes antiques.* Il cite une foule de mots qui ont une analogie frappante dans les trois langues, et les détails de mœurs qu'il nous donne offrent un sujet bien intéressant de comparaison et d'identité. Réalisant l'histoire perdue avec ces matériaux épars qu'il a recueillis dans ses savantes recherches, il nous montre les navigateurs arabes, chaldéens, juifs, sabéens pénétrant jusqu'au Japon dès l'an 851 de notre ère, et en conclut par analogie que la même chose dut avoir lieu au temps où les Arabes de *Saba* en Arabie Heureuse, de *La Mecke* et de l'*Iruk*, sous le nom d'*Ismaélites* et de *Nabathéens*, étaient encore idolâtres.

« Ce fut alors qu'ils portèrent leur culte des astres, leur langue, leur calendrier, leurs cycles, et en Chine sur la côte sud-est, et au Japon, et en Corée.

« Ce fut alors que leurs nombreux navires dûrent éprouver des tempêtes dans les mers si orageuses de la Chine et du Japon, et être jetés sur la côte ouest des deux Amériques.

« Ainsi, et seulement ainsi, a pu arriver dans l'Amérique du Sud et sur le plateau de *Cundin-Amarca*, l'antique *Bochica,* fils et image du soleil, *Sua,* aussi nommé *Sué*, c'est-à-dire *l'homme blanc*, nom que reçurent pareillement Quesada et ses compagnons, quand ils découvrirent ces contrées; nom qu'on applique encore aujourd'hui, à Bogota, aux Européens ou Asiatiques du Caucase.

Le célèbre Humboldt avait déjà soupçonné ces rapports entre les Muyskas de Bogota, les Japonais, et les Basques, et M. de Paravey les a vérifiés d'une manière pleinement satisfaisante. Cette dissertation est accompagnée d'un dessin de divinité japonaise extrait de l'ouvrage hollandais de Fischer sur le Japon et destiné à être comparé au *calendrier aztèque* publié par M. de Humboldt,

ainsi qu'aux *figures mexicaines au corps écrasé*. On y trouve aussi un vocabulaire des noms des jours et de divers mots muyscas et japonais identiques ou presque pareils. Enfin elle se termine par un tableau des caractères des cycles d'heures des Muyskas, des Chinois et des Japonais, tableau fort intéressant, car il contient des signes qui n'avaient encore été publiés par personne.

VOYAGES de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara; et retour par la Perse, pendant les années 1831, 1832 et 1833; par Alexandre Burnes, traduits par J. B. B. Eyriès. Paris, 1835. 3 vol. in-8, et atlas. Prix : 30 fr.

Employé comme officier d'état-major dans le Cotch pendant plusieurs années, M. Alexandre Burnes s'est livré à de profondes recherches sur sa géographie et son histoire. A cette occasion il visita la bouche orientale de l'Indus; plus tard il fut nommé pour accompagner à Lahor les présens envoyés par le roi d'Angleterre au maharadjah des Seïks, Rundjet-sing; enfin, enhardi par le succès de ses premiers voyages, il voulut pénétrer plus avant et traverser les contrées situées entre l'Inde et l'Europe pour revenir en Angleterre par la Boukharie et la Perse. C'est la relation de ces diverses entreprises heureusement conduites, dont M. Eyriès publie aujourd'hui la traduction. Cet ouvrage offre un intérêt scientifique si capital que la société royale de Géographie de Londres lui a adjugé un prix en 1834, et qu'en 1835 la société de Géographie de Paris lui a décerné une médaille d'argent. Mais nous devons ajouter que la relation de M. Burnes n'est pas seulement importante sous les rapports géographiques et commerciaux; elle offre de plus un récit fort attachant dans lequel on lit une foule de détails curieux sur des peuples entièrement inconnus jusqu'ici, et des recherches intéressantes sur la marche des Macédoniens sous la conduite d'Alexandre, car les pays parcourus par M. Burnes sont les mêmes que ce grand conquérant visita après avoir renversé la monarchie des Perses. Dans le voyage à Lahor on retrouvera avec plaisir cette figure si originale de Rundjit ou Rundjet-sing que M. Jaquemont nous a déjà fait connaître par sa correspondance, ainsi que les deux officiers français MM. Allard et Court qui commandent et

disciplinent son armée de Seïks portant le drapeau tricolore et obéissant à des commandemens français au sein même de l'Inde et à la porte des possessions anglaises. Singulier phénomène!

M. Burnes nous donne ensuite un tableau très-complet des mœurs et des usages de la Boukharie; il a fort bien observé les Turcomans, et ses remarques sont généralement pleines d'intérêt. Une grande prudence lui fut nécessaire pour traverser cette contrée dans laquelle plusieurs Européens ont péri avant lui; mais M. Burnes possédait la langue persane assez bien pour soutenir la conversation, et prenant toujours le costume des pays qu'il parcourait, il cachait soigneusement sa qualité d'anglais qui eût été un mauvais passe-port. La ville de Boukhara est un centre où se rencontrent des hommes de toutes les parties de l'Orient; elle présente un tableau bien curieux; c'est une capitale dans laquelle se presse une population nombreuse composée d'individus de toutes sortes de nations. La variété des costumes et des visages doit offrir un aspect fort pittoresque.

« Le lieu que je fréquentais ordinairement le soir, dit M. Burnes, était le *Reghistan :* on nomme ainsi une place spacieuse, près du palais, qui en occupe un des côtés; sur deux autres s'élèvent des bâtimens massifs qui sont des colléges habités par des savans; sur la quatrième, il y a une fontaine jaillissante, ombragée de grands arbres; c'est là que les oisifs et les colporteurs de nouvelles se rassemblent autour des marchandises d'Asie et d'Europe qui sont exposées en vente. Un étranger n'a qu'à s'asseoir sur un banc du Reghistan pour connaître les Ouzbeks et la population de Boukhara. Il peut y converser avec des naturels de la Perse, de la Turquie, de la Russie, du Turkestan, de la Chine, de l'Inde et de l'Afghanistan. Il y rencontrera des Turcomans, des Calmouks et des Kirghiz des déserts voisins, ainsi que des habitans de pays plus favorisés du Ciel. Il peut observer le contraste que lui offrent les manières polies des sujets du grand roi, et les usages grossiers d'un Turc nomade. Il peut voir des Ouzbeks de toutes les contrées du Mavar-al-Nahar, et spéculer, d'après leur physionomie, sur les changemens que les temps et les lieux produisent dans une famille du genre humain. L'Ouzbek de Boukharie, d'après son mélange avec le sang persan, n'est reconnu que difficilement pour un turc. Les Ouz-

beks du Kokhan, contrée voisine, ont subi moins d'altération, et les naturels de la Khivie, l'ancien Kharism, ont encore une rudesse de traits qui leur est particulière. On peut les distinguer de tous les autres à leur kalpak, bonnet en peau de mouton noire, haut d'un pied. Une barbe rouge, des yeux gris et une peau blanche, attireront quelquefois les regards d'un étranger; son attention se sera alors fixée sur un pauvre Russe qui a perdu sa liberté et sa patrie, et qui mène ici une misérable vie dans l'esclavage. De temps en temps on aperçoit un Chinois dans le même état déplorable; sa longue queue a été coupée, et sa tête est coiffée d'un turban, parce que, de même que le Russe, il joue le rôle d'un musulman. Ensuite vient un brahmaniste, dans un costume qui ne lui est pas moins étranger qu'à son pays : un petit bonnet de forme carrée et un cordon, au lieu d'une ceinture, le différencient du mumulsan, et, ainsi que le disent les sectateurs du Coran, empêchent que ceux-ci ne profanent les salutations prescrites dans leur langue en les adressant à un idolâtre. Indépendamment de ces signes distinctifs, le naturel de l'Hindoustan est reconnaissable à son air de réserve, et à la manière étudiée dont il évite de se mêler à la foule. Il ne se réunit qu'à un petit nombre de personnes qui se trouvent dans les mêmes circonstances que lui. Le juif a un caractère aussi marqué que le brahmaniste; il porte un costume un peu différent et un bonnet conique; mais rien ne le fait mieux discerner que les traits si connus et propres au peuple hébreu. En Boukharie, ils composent une très-belle race, et dans mes courses j'ai aperçu plus d'une femme qui me rappelait celles que le talent des peintres s'est plu à représenter. On compte à peu près 4,000 juifs à Boukhara : ce sont des émigrans de Méched en Perse; ils s'occupent principalement de la teinture des toiles; ils sont traités de la même manière que les brahmanistes. Un Arménien égaré, vêtu d'une façon différente des précédens, fournit une image de cette nation errante; elle est peu nombreuse à Boukhara.

» A l'exception des hommes dont je viens de parler, l'étranger contemple dans les bazars une masse de population de belle taille, blanche et bien vêtue; ce sont les musulmans du Turkestan. Un grand turban et une pelisse (*tchoga*) de couleur ombre, par-dessus trois ou quatre autres du même genre, est le costume ordinaire; mais le

Reghistan mène au palais, et les Ouzbeks aiment à paraître devant leur roi en vêtemens de soie bariolée qu'ils nomment *ocdrass;* on y emploie les couleurs les plus éclatantes, et il serait insupportable pour tout autre qu'un Ouzbek. Quelques grands personnages sont habillés de brocard; on peut distiguer la gradation des rangs parmi les chefs, puisque ceux qui sont en faveur entrent à cheval dans la citadelle, tandis que les autres mettent pied à terre à la porte. Presque tous les personnages qui vont rendre visite au roi sont accompagnés d'un esclave; quoique cette classe du peuple soit presque toute composée de Persans ou de leurs descendans, elle a l'air particulier. On dit que les trois quarts des habitans de Boukhara sont issus d'esclaves; car on ne permet qu'à un petit nombre de captifs amenés de Perse au Turkestan de retourner dans leur patrie, et, suivant ce qu'on dit universellement, il y en a beaucoup qui n'y sont nullement enclins. Une grande partie de la population de Boukhara ne se montre en public qu'à cheval; mais soit sur un coursier, soit à pied, elle est toujours bottée, et les piétons marchent sur des talons si hauts et si étroits que j'avais beaucoup de peine, non-seulement à cheminer, mais même à me tenir debout. Ces talons ont dix-huit lignes de haut, et l'extrémité inférieure n'a que six lignes de diamètre. Tel est le costume national des Ouzbeks; quelques gens de distinction ont par-dessus la botte un soulier qu'ils ôtent en entrant dans un appartement. Quant aux femmes, que je ne dois pas oublier, elles ne sortent généralement qu'à cheval, et elles s'y tiennent comme les hommes; un petit nombre va à pied; toutes sont cachées par un voile noir en crin. La difficulté de voir à travers cette enveloppe fait qu'elles regardent fixement les gens qu'elles rencontrent comme une mascarade. Mais ici personne ne doit leur parler, et si quelque belle du harem du roi vient à passer, vous êtes avertis de vous tourner de l'autre côté, et vous attrapez un coup sur la tête si vous négligez de vous conformer à cet avis, tant les belles de Boukhara la sainte sont sacrées. »

Nous terminerons cet article en regrettant que la traduction de l'ouvrage de M. Burnes ne soit pas mieux écrite; le style en est lourd et fatigant.

L'atlas renferme plusieurs cartes de jolies vues, des costumes et beaucoup d'empreintes de médailles et pierres gravées que M. Burnes a rapportées de ses voyages.

ANALYSE DE L'HISTOIRE ASIATIQUE ET DE L'HISTOIRE GRECQUE, par E. G. Arbanère. Paris, 1835. 2 beaux vol. in-8, imprimés à l'imprimerie royale. Prix : 16 fr.

Nous trouvons dans cet ouvrage des vues savantes et profondes sur l'histoire de l'homme, son origine, ses premières vicissitudes, et sur les religions qui furent l'objet de son culte. Laissant de côté la suite des faits historiques qu'il pense être bien connus des lecteurs, l'auteur cherche à suivre dans ses développemens l'action providentielle qui domine le monde, et à faire ressortir les leçons qu'offre l'histoire de l'humanité considérée dans son ensemble. Les principes et le style de M. Arbanère sont également nobles et grands. Mais ses prédilections sont toutes pour le gouvernement connu sous le nom de monarchie constitutionnelle, qu'il regarde comme le dernier degré de la perfection, et en dehors duquel il ne voit que despotisme et esclavage, ou bien anarchie et désordre. Cette préférence marquée lui fait avancer même d'étranges paradoxes, comme par exemple dans le morceau suivant :

« Un manque général de dignité se montre dans les » mœurs des anciens Asiatiques, même dans les rangs les » plus élevés. Le général de Salomon, Banias, fait, sans » résistance aucune à l'ordre du roi, l'office de bourreau, » et tue Jacob et Séméï. Amasis, général des Égyptiens » révoltés, et depuis roi d'Égypte, répond par un vent, » et en présence de son armée, à l'envoyé d'Apriès. Des » traits semblables s'offrent dans toute l'histoire de l'Asie » ancienne ; nous pourrions regarder cela comme une trace » de la simplicité primitive, encore rapprochée, et, par » conséquent, comme une preuve que le genre humain » n'avait commencé que depuis peu de siècles ; nous pou- » vons aussi le regarder comme l'effet du manque total » d'un système aristocratique. La dignité des rangs étant » moins marquée chez les Orientaux, n'étant point une » condition impérieuse comme chez les modernes Euro- » péens, ils connaissaient moins aussi la dignité du carac- » tère qui en est une conséquence. Un homme sorti de la » lie du peuple, et revêtu d'un premier rôle, conservait » encore là ses basses inclinations, et ne trouvait point » d'action indigne de lui. D'un autre côté, les maux d'une » anarchie démagogique sont évidens. La longue habitude

» d'un gouvernement représentatif bien pratiqué peut » seule amener au beau résultat de la hiérarchie des rangs, » de la facilité de l'ascension sociale par le mérite, et de la » dignité générale de l'homme. »

Ce fragment indique très-bien les principes et la tendance de cet ouvrage. M. Arbanère est un de ces hommes qui placent la perfection gouvernementale sur la crête étroite d'une haute montagne entourée de tous côtés par des abîmes profonds, et où il faut rester sans cesse dans l'immobilité du *statu quo* de crainte qu'un pas en avant ou en arrière ne vous précipite : or, l'homme étant de sa nature essentiellement mobile, ce *statu quo* n'est qu'un état continuel de lutte et de tourmens. Mais, quoique nous ne partagions pas à ce sujet la manière de voir de l'auteur, cette différence d'opinions ne nous empêchera pas de reconnaître le mérite incontestable de cette publication. C'est avec plaisir que nous voyons l'histoire abandonner quelquefois l'ornière des chroniques dans laquelle certains novateurs, hommes doués de plus d'esprit que de génie, semblaient vouloir l'enchaîner. L'historien philosophe, lorsqu'il comprend bien toute l'importance de la tâche qu'il s'impose, est à nos yeux le moraliste le plus puissant, le mentor de l'humanité.

LETTRES A MES ENFANS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, par H. Roux-Ferrand. Paris, Hachette, 1835. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

Depuis quelques années, on s'est mis à travailler l'histoire avec une nouvelle ardeur, et l'on a senti le besoin de refaire presque tous les abrégés élémentaires, pour les remettre au niveau de la science. Au lieu de ces arides chronologies qui n'apprenaient aux enfans que des noms d'hommes et d'époques, on a cherché à leur présenter les événemens d'une manière simple et intéressante, à les attacher par l'attrait de la curiosité, et à leur inspirer pour les faits historiques le même goût qui se montre de bonne heure chez la plupart d'entre eux pour la lecture des contes et des fables. Sous ce rapport-là, peut-être plus que sous tout autre, l'instruction élémentaire a beaucoup gagné. L'histoire d'Ecosse racontée par Scott, les divers petits ouvrages de M. Lamé-Fleury, l'histoire de France de M. de Bonnechose, sont d'excellens livres, et celui que nous an-

nonçons aujourd'hui nous paraît aussi destiné à occuper parmi eux une place distinguée. Les lettres de M. Roux-Ferrand passent en revue les époques les plus brillantes de la France, et à côté du récit des faits emprunté aux chroniques du temps, elles développent avec beaucoup de clarté la marche du progrès social dans toutes ses phases politique, morale, intellectuelle. Fidèle à son système, d'embrasser d'un coup-d'œil le vaste ensemble de la civilisation, et de tout rattacher à sa marche progressive, il sait parfaitement bien mettre cette haute idée philosophique à la portée des jeunes intelligences pour lesquelles il écrit. Leur inculquant ainsi dès l'abord des vues larges et élevées, il les prépare à développer et à exercer les plus nobles facultés de l'homme, il leur apprend à considérer et à juger de haut le but et la destinée de l'humanité, leur inspire une noble impartialité, une vive admiration pour tout ce qui est beau et bon, une vénération profonde pour ces grands hommes dont le génie jette un éclat vif et bienfaisant sur l'histoire ; il les rattache au christianisme par de nouveaux liens, en leur montrant qu'il renferme dans son sein le véritable élément civilisateur. Enfin il tend à leur présenter dans tout son jour cette vérité trop souvent méconnue, que *les plus grands ennemis de l'humanité sont ceux qui retiennent l'homme dans l'ignorance ou qui l'abreuvent d'erreurs.*

HISTOIRE UNIVERSELLE EN TABLEAUX, ou Explications des énigmes historiques de M. Lévi ; par mademoiselle Gombault. Paris, 1835. Chez Al. Johanneau. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

La méthode d'enseignement de M. Lévi jouit d'une grande renommée ; adoptée dans la plupart des institutions, elle obtient, dit-on, un grand succès. Le petit livre que nous annonçons est fait par l'une de ses élèves, et a pour but de servir de complément aux Enigmes historiques que lui-même a publiées. Ces énigmes sont les faits intéressans et curieux qu'offre l'histoire universelle. Les explications de mademoiselle Gombault nous ont paru, en général, assez bien faites ; seulement elle aurait pu quelquefois puiser dans des sources plus modernes, et se montrer plus sévère dans le choix de ses autorités. Cependant son ouvrage répond d'une manière satisfaisante au but qu'elle s'est proposé, et quoique nous n'approuvions

pas exclusivement la méthode Lévi, qui nous semble peu logique et propre à donner seulement une instruction superficielle, nous devons dire qu'elle renferme d'excellentes choses et offre un grand attrait aux jeunes élèves. A la suite des énigmes sont des proverbes et des emblèmes expliqués aussi.

MES PRISONS, Mémoires de Silvio Pellico, traduits par F. H. Andréani. Paris, Audin. 1835. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c.

L'excellent ouvrage de Pellico a déjà eu bien des éditions; et peu de livres ont obtenu un semblable succès. Le sentiment religieux et vrai, la résignation pieuse, la bienveillance et la grandeur d'âme qui respirent dans cet œuvre et s'exhalent comme un délicieux parfum de chacune de ses pages, ont rencontré partout une vive sympathie. On a pleuré sur les malheurs du poète, sur ses souffrances, et ces pleurs ont parlé bien plus haut contre le système oppressif de l'Autriche que toutes les plus violentes dissertations démagogiques. Les Mémoires de Silvio Pellico sont devenus un livre tout-à-fait populaire. La teinte religieuse qui les colore, a contribué à les faire répandre encore davantage, et l'auteur, que ses amis accusaient d'abord de faiblesse et presque de désertion, se trouvera avoir fait plus que nul autre pour la cause de la liberté.

Cette nouvelle traduction nous a paru écrite avec simplicité, et son prix modique lui assure un débit considérable.

CODES FRANÇAIS, avec la concordance des articles de ces Codes; précédés de la Charte et des lois qui en dérivent, suivis des tarifs des frais en matière civile et criminelle. Paris. Videcoq. 1835. In-18. Prix : 4 fr.

Cette jolie petite édition des Codes est imprimée à deux colonnes, dans un caractère fort net et facile à lire, et sur un papier satiné d'une consistance ferme, quoique mince assez pour que le volume relié soit autant réduit que possible. Outre les *Codes civil, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction criminelle, Pénal* et *Forestier*, on y trouve toutes les lois postérieures qui en ont modifié quelque disposition, la *loi relative à la pêche fluviale*, et *les tarifs des frais*. De plus, on y a ajouté divers tableaux offrant : la concordance des calendriers pour les diverses années de la

république française, le rapport du nouveau système des poids et mesures avec l'ancien, le cours des assignats depuis leur création jusqu'au 1er germinal an 4, et celui des promesses de mandats depuis le 1er germinal an 4 jusqu'au 5 nivôse an v; enfin, le tableau des distances de Paris aux divers chefs-lieux de tous les départemens de la France.

LA REVUE DES ENFANS, journal d'instruction, paraissant tous les dimanches; avec vignettes dessinées par M. Camille Roqueplan, et gravées par Andrew, Best et Leloir. Paris, 1835. Rue du Pont-de-Lodi, n° 5. Prix par an : 12 fr.

Ce nouveau Journal, destiné à la jeunesse, et qui paraît depuis le mois d'avril dernier, nous a semblé rédigé sur un plan fort bien conçu. Ce n'est ni un recueil de contes amusans et futiles, ni un ramassis de notions scientifiques sèches et aride. Les enfans y trouveront tout à la fois instruction et amusement. Les premiers numéros déjà publiés renferment le commencement d'une histoire de la terre, des articles d'histoire naturelle, quelques observations curieuses de mœurs et usages, des extraits historiques intéressans, des notices biographiques d'hommes célèbres distingués dès leur enfance, des anecdotes simples, faciles à comprendre, dont la morale frappe vivement les jeunes intelligences auxquelles elle s'adresse, enfin un résumé concis des événemens de la semaine qui offrent quelque intérêt. Ainsi variée, la Revue des enfans offre un attrait piquant à ses jeunes lecteurs, et peut leur rendre un grand service en leur présentant un cours complet d'éducation à la hauteur de notre civilisation actuelle. Mais il faut pour cela que les écrivains qui entreprennent cette tâche ne perdent jamais de vue le but de leur œuvre, non plus que le degré d'intelligence des lecteurs pour lesquels ils écrivent. Ce n'est pas de l'art ni du style qu'il s'agit de faire, les enfans n'entendent rien à ces finesses de la littérature. La simplicité la plus grande, la clarté, la concision, voilà les qualités absolument nécessaires pour arriver à graver quelques notions utiles dans leur jeune mémoire. C'est ce qu'on a trop souvent oublié dans les diverses entreprises de ce genre faites depuis quelque temps. Les Anglais et les Allemands nous offrent cependant des exemples excellens à suivre. Dans les livres d'instruction ou d'éducation élémentaires ils se montrent nos maîtres, et ce n'est

pas sans de grands efforts qu'on pourra arriver à rivaliser avec eux. Si la *Revue des enfans* continue à suivre la route qu'elle a commencée, et si surtout elle travaille constamment à se mettre toujours plus à la portée de l'enfance, nous ne doutons pas qu'elle n'obtienne un véritable et beau succès, car elle remplira une lacune qui se fait encore sentir malgré toutes les tentatives essayées pour la combler. Les numéros que nous avons sous les yeux nous font espérer qu'elle arrivera à ce résultat, car plusieurs de ces articles sont tout-à-fait écrits dans l'esprit et le style convenables; mais nous avons trouvé dans les notions d'histoire naturelle beaucoup d'expressions difficiles à faire comprendre à des enfans, et il nous semble que les sujets en eussent pu être mieux choisis. La sociabilité chez les mammifères par exemple est tout-à-fait au-dessus de leur portée, et entraîne des explications fort délicates sur la propagation, etc., etc.

SOUVENIRS DE TRENTE ANNÉES DE VOYAGES à Saint-Domingue, dans plusieurs colonies étrangères, et au continent d'Amérique; par A. DE LAUJON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces souvenirs offrent peu d'intérêt. M. de Laujon paraît cependant avoir joué un certain rôle dans les colonies, et avoir contribué à renouer les relations commerciales entre Saint-Domingue et la France; mais quoique ayant beaucoup voyagé et par conséquent beaucoup vu, il n'a pas su observer ni rendre ses impressions d'une manière attrayante. Son livre est sans couleurs, sans vie; il ressemble trop à la causerie un peu radoteuse d'un vieux bonhomme qui aime à parler sans cesse de son jeune temps, et à raconter comme autant de choses merveilleuses les moindres circonstances de sa vie. Nous n'y avons rien appris de neuf ni de curieux sur Saint-Domingue, non plus que sur l'Amérique. Les amourettes de M. de Laujon occupent la plus grande partie de ces deux volumes, car elles sont en très-grand nombre. Il s'occupait, à ce qu'il paraît, beaucoup plus à faire la cour aux dames qu'à étudier les mœurs, les institutions et les productions des contrées qu'il visitait. Aussi eût-il mieux fait de donner à son ouvrage le titre de : *Histoire des amours de M. Laujon.*

De l'imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 7. — JUILLET 1835.

LA BIBLE, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points voyelles et des accens toniques; avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les principales variantes de la version des Septante et du texte samaritain; par S. CAHEN, directeur de l'école Israélite de Paris, membre de l'académie royale de Metz, etc. Tomes 1 à 5 renfermant le Pentateuque, et tome 6 formant le premier des Prophètes. Paris, 1835. Chez l'auteur, Vieille rue du Temple, n° 78. Prix de chaque volume : papier ordinaire, 6 fr.; papier vélin, 9 fr.

Cette publication, l'une des plus importantes sans contredit de notre époque, se continue avec zèle et avec un succès croissant. Au milieu des préoccupations politiques, et des débordemens de la littérature frivole ou facile, M. Cahen poursuit sa tâche, et sa persévérance triomphe de l'indifférence publique. C'est là une marque à laquelle on reconnaît le vrai mérite. Et en effet, cet ouvrage se recommande sous tous les rapports d'une manière toute particulière. C'est une œuvre de science et de bonne foi. La traduction se distingue par une fidélité et une exactitude rigoureuses. Le texte est rendu aussi littéralement que possible, tout en respectant le génie de la langue française. Des notes nombreuses et fort étendues sont destinées non-seulement à expliquer les difficultés litéraires

que présentent plusieurs passages, mais encore à faire connaître les travaux bibliques des savans français et étrangers. M. Cahen a profité surtout des ouvrages publiés en Allemagne, dans cette terre classique de l'érudition, et y joignant lui-même ses propres recherches, il a pour la première fois fait connaître avec quelque étendue les travaux des rabbins du moyen-âge.

Les articles suivans, publiés avec le Pentateuque, sont surtout dignes de remarque.

Tome II. *Examen des critiques du tome premier,* par S. Munk.
Extrait de Josèphe (*Réponse à Appion,* liv. 1, ch. 9).
Extrait des observations sur la topographie de la presqu'île de Sinaï, par J. M. Coutelle.
Sur le golfe arabique, extrait du Dict. univ. de géographie.

Tome III. *Extrait du Moré Nébouchim* (*Guide des personnes égarées*), traduction du ch. 32, part. 3, par S. Cahen.
Des animaux propres aux sacrifices, traduit sur l'original grec de Philon, par un Israélite français.
De la lèpre et de l'éléphantiasis, par M. le baron de Larrey, extrait de la Description de l'Egypte état moderne, t. 1, p. 492, in-folio.
Notice sur le Calendrier talmudique, par un Israélite français.

Tome IV. *Réflexions sur le culte des anciens Hébreux, dans ses rapports avec les autres cultes de l'antiquité,* suivies de la *traduction du cinquième livre des lois de Manou,* et accompagnées du *texte avec traduction des ch.* 27 et 31, *part.* 3 *du Moré Nébouchim;* par S. Munk.
Sur la zone des villes lévitiques, par un Israélite français.

Tome V. *Notice sur les Samaritains,* par un Israélite français.
Sur la femme hébreue, et sur le mariage chez les Juifs modernes, par le même.

Ils ajoutent un haut prix à cette traduction, qui, nous devons le dire, se distingue également comme œuvre littéraire, quoique l'élégance doive être quelquefois sacrifiée à la fidélité. Plusieurs passages poétiques, tels que : *Genèse,* ch. 48 ; *Exode,* ch. 15 ; *Lévitique*, ch. 26 ; *Nombres,* ch. 21 et 24, *Deutéronome*, ch. 32 ; *Juges*, ch. 5, sont rendus avec bonheur et non sans une certaine harmonie naïve qui conserve autant que possible la teinte originale du *texte.*

DE L'INSTRUCTION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION ; quatre sermons sur ces paroles : *Instruisez toutes les nations ;* par Fr. Vidal, l'un des pasteurs de l'Eglise réformée de Bergerac. Paris, chez Cherbuliez. 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Allez, et instruisez toutes les nations, disait Jésus à ses

Apôtres. C'est sur ce précepte de l'Evangile que s'appuie M. Vidal pour prêcher l'instruction, les lumières, et combattre de toute sa force l'ignorance, mère de tous les plus funestes préjugés, de la superstition et du fanatisme.

Sans doute ces paroles du Maître avaient rapport surtout à la propagation du christianisme ; mais sans doute aussi elles s'étendaient à toute science bonne et utile, car celui qui venait émanciper les hommes savait bien que le flambeau de l'instruction était d'abord indispensable pour les diriger sur la bonne voie. M. Vidal s'attache avec soin à repousser victorieusement toutes les objections faites souvent même par les personnes les plus religieuses contre l'instruction du peuple. Il démontre combien est absurde l'opinion qui dit que lorsque chaque paysan sera instruit on ne trouvera plus ni manœuvre, ni artisan ; il trace tous les avantages qui en résulteront au contraire pour le bien-être général, pour l'avancement de tous les arts, de toutes les industries, et nous déroule en regard le triste tableau des ténèbres de l'ignorance et de leur hideux empire.

« Il serait peut-être vrai, ajoute-t-il, de dire que la plupart des vices qui s'opposent à la marche du christianisme, et que le christianisme proscrit, dérivent de l'ignorance ; de l'ignorance prise dans un sens large ; de cette ignorance, nuit de l'âme, qui, ne pouvant éteindre l'activité de la pensée, la laisse flotter au hasard, ou souvent l'égare par un égoïsme mal entendu. Il serait facile de montrer que dans toutes les classes elle laisse une surabondance de vie qui, n'ayant aucun but, aucun objet d'action, s'extravase, et porte dans la moralité le ravage et quelquefois la mort. Cet homme que vous voyez tous les jours de repos et à toutes les heures que ne remplit pas le travail, quitter sa famille pour chercher des lieux de dissipation où il laisse son argent, quelquefois sa santé, et souvent sa raison, qui peut dire que, s'il eût eu de l'instruction, il n'eut pas été retenu dans sa maison par quelque utile ou intéressante lecture? Qui peut dire qu'au lieu de dissiper, comme peut-être il l'a fait, la subsistance de ses enfans, il n'eût pas, au sein de sa famille, goûté ce bonheur domestique que doit en bannir l'humeur acerbe qu'il y rapporte? qu'il n'eût pas joui de ce bonheur que la religion promet, de cette paix que donne Jésus, si préférable à

toutes les distractions qu'il va chercher loin de sa demeure ? »

M. Vidal passe ensuite à l'influence directe de l'instruction sur les sentimens religieux. Il fait voir combien elle les épure, les élève, les ennoblit ; une foi éclairée est seule digne de l'homme, parce que d'elle seule peut découler une morale pure, un culte agréable à Dieu. La raison doit servir d'appui à la religion, et cet accord ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une instruction solide et bien dirigée.

Enfin, ses deux derniers discours roulent sur l'influence et la supériorité de l'instruction religieuse sur les connaissances en général, et la supériorité dans la pratique des connaissances religieuses sur les autres connaissances. Nous ne le suivrons pas dans le développement ingénieux de ces deux thèses qui sont exposées avec talent, chaleur et conviction, parce que cela nous entraînerait trop loin ; mais nous engagerons vivement le public à lire ces sermons écrits avec des vues larges, hautes, vraiment dignes de notre époque, et avec une clarté et une concision d'autant plus remarquables qu'elles se rencontrent rarement à un pareil degré dans les écrits de ce genre. C'est bien là le véritable esprit du christianisme épuré par la réforme, et destiné à seconder et suivre dans toutes ses phases le développement de l'humanité dans sa marche progressive vers le perfectionnement.

CÉLESTE, par M. J. Massé, pasteur de l'église réformée de Bédarieux. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c.

Le roman religieux, malgré ce que peut offrir d'étrange l'alliance de ces deux mots, est certainement l'une des meilleures formes que l'on puisse adopter pour faire arriver jusqu'à l'oreille et jusqu'au cœur même des gens du monde, les leçons de la piété, de la morale chrétienne, l'exemple des dévouemens sublimes, des joies pures, et du vrai bonheur que l'homme y puise. Nous en trouvons du reste un modèle dans l'Evangile même, où de fréquentes paraboles sont employées dans ce but : or ces paraboles n'étaient-elles pas des espèces de contes ou ro-

mans allégoriques? C'est dans ce sens que M. Massé, plutôt que de nous exposer les articles de sa foi dans un traité de théologie où il les eût appuyés d'argumens et de preuves plus ou moins récusables, et que bien peu de gens auraient lues, a préféré verser toute son âme dans les pages ardentes et pleines de sentiment d'une petite composition romanesque où l'intrigue n'est destinée qu'à exciter et soutenir l'intérêt en servant comme de passe-port aux discussions religieuses qui sont le but principal de son livre. En disant *discussions*, nous nous trompons, car la religion de M. Massé ne discute pas, c'est une poésie de l'âme qui chante les louanges de son Dieu et fait du christianisme un culte d'enthousiasme et de spiritualisme tout-à-fait en dehors et bien au-dessus des vaines disputes de l'école. *Céleste* est une femme chrétienne dont le mari *Ernest* est un athée qu'elle parvient à convertir par sa piété fervente, et surtout par sa sublime résignation dans le malheur. Deux enfans dignes de leur mère, et un pasteur qui aime à sermoner, mais avec douceur et patience, forment l'entourage de ce couple. L'action est presque nulle, mais le sujet ne le comportait pas autrement. Nous reprocherons seulement à l'auteur deux négligences qui déparent son œuvre. C'est que d'abord il ne fallait pas faire d'Ernest un homme aussi parfait, auquel il ne manquait absolument que la foi; car si vous admettez qu'on peut être tout-à-fait athée et tout-à-fait vertueux en même temps, que devient le grand principe de nécessité sur lequel se base en premier lieu toute religion? Ensuite, nous aurions voulu voir plus de sentimens humains, soit dans Céleste, soit dans sa fille au moment où celle-ci se voit frappée par la mort dans la fleur de sa jeunesse, et enlevée ainsi presque subitement à des parens au milieu desquels elle était parfaitement heureuse. Le cri d'un cœur déchiré par la douleur la plus vive de toutes, blessé dans ses affections les plus chères, n'est pas impie; et les larmes amères des regrets peuvent et même doivent s'unir fort bien avec la résignation religieuse et la confiance en Dieu, qui, en tempérant les élans d'un désespoir trop impétueux, en arrête les excès sans pour cela tarir les larmes d'une juste et vraie sensibilité. Le style de Céleste est animé, pittoresque, expressif, mais quelquefois un peu forcé; cependant, malgré ces critiques que nous avons cru devoir en faire, ce volume nous paraît un livre très-remarquable.

CHRIST ET PEUPLE, par Auguste Siguier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce titre bizarre, acccompagné de têtes de chapitres non moins extraordinaires, telles que : *Démolir; Laid et Beau; Artistique; Sérieux; Canon de Démolition*, etc. etc. recouvre une espèce de dissertation moitié religieuse moitié philosophique inspirée par les *Paroles* de Lamennais. L'auteur considère le Christ comme le prophète des prolétaires, le libérateur du peuple ; il voit dans le christianisme une sublime protestation contre le despotisme et l'aristocratie qui opprimaient le monde, et déclare que, mal comprise des peuples encore trop ignorans pour suivre le Christ dans ses leçons, cette belle religion ne put accomplir sa tâche dans ce monde, et, détournée de sa destination par l'hypocrisie des grands et des puissans, devint un instrument d'ambition et d'asservissement entre leurs mains. Il nous montre le catholicisme étouffant tous ses principes d'égalité et de liberté sous la pompe éblouissante des cérémonies, et substituant une foule de pratiques extérieures, de superstitions et de niaiseries mesquines à la vraie application de cette morale si belle dont on redoutait l'influence sur l'intelligence de ceux qu'on voulait retenir esclaves dans les chaînes. Les hérésiarques lui apparaissent comme des révolutionaires qui entretinrent constamment le feu sacré de l'indépendance et combattirent sans cesse pour la liberté de la pensée. Enfin, il croit qu'une nouvelle ère va commencer pour le christianisme, que le moment est venu où ses principes doivent atteindre tout leur développement, que la France est la terre choisie pour donner l'exemple, que de son sein sortira l'*Homme-Peuple*, ce nouveau sauveur dont le monde a besoin pour compléter l'œuvre du Christ. Cette courte analyse donnera une idée de ce livre, qui nous a paru assez remarquable, quoique nous n'en aimions pas la forme, et qu'il y ait bien du néologisme dans le style.

SUR L'HOMME ET LE DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS, ou Essai de Physique sociale, par A. Quetelet. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

« L'homme naît, se développe, et meurt d'après certai-
» nes lois qui n'ont jamais été étudiées dans leur ensem-
» ble, ni dans le mode de leurs réactions mutuelles. Des

» recherches plus ou moins complètes sur quelques-unes
» de ces lois, des résultats déduits d'observations isolées,
» et des théories souvent basées sur de simples aperçus,
» tels sont à peu près tous les matériaux que nous présente
» la science de l'homme. » C'est en rassemblant ces matériaux, et en y ajoutant ses propres observations statistiques, que M. Quetelet a entrepris de suivre le développement physique de l'homme, d'en étudier toutes les phases et de montrer quelle influence il exerce à chaque âge sur le développement moral et intellectuel, et quelles impressions il en reçoit aussi à son tour. C'est un beau sujet de recherches, mais il est difficile à traiter, car la plupart des travaux statistiques faits jusqu'à présent sont incomplets, souvent inexacts, et n'ont malheureusement pas pu embrasser tout l'ensemble des nations et des temps. L'état peu avancé de la civilisation dans beaucoup de contrées, le désordre qui régnait autrefois dans les registres des autres, rendent presque impossible d'établir des données sûres et exactes. Mais cependant, M. Quetelet est parvenu, par une étude approfondie et intelligente de tous les documens existans, à obtenir des résultats d'une très-grande probabilité, si ce ne sont pas encore des règles qu'on puisse regarder comme infaillibles. Son ouvrage renferme une foule de tables intéressantes offrant le rapport des naissances avec les climats, le séjour des villes ou des campagnes, la légitimité, l'âge des parens etc.; celui de la fécondité des mariages avec l'âge, les lieux, les années, les saisons, les heures du jour; celui des décès et de la population avec les diverses causes qui peuvent les influencer. On y trouve aussi des tableaux fort curieux du développement de la taille, du poids, de la force, etc. etc. Enfin le développement des qualités morales et intellectuelles de l'homme est aussi présenté d'après des données statistiques et soumis à des lois qui semblent résulter de ces données.

De toutes ces recherches savantes, M. Quetelet arrive à une conclusion assez singulière. C'est que, 1° les prix des grains ont une influence très-marquée sur les élémens du système social, et qu'on peut ranger cette influence parmi les causes agissantes les plus énergiques ; et 2° la proportion des crimes commis par l'homme se calcule avec autant de régularité, au moins, que les naissances, les décès ou les mariages, et avec plus de régularité que ne se font les dépenses et les recettes du trésor. Donc, puisque le prix

des grains est une des causes les plus influentes sur la mortalité de l'espèce humaine et sur sa reproduction, il est de la prévoyance des gouvernemens d'atténuer le plus possible toutes les causes qui amènent de grandes variations dans les prix et par suite dans les élémens du corps social. D'une autre part, puisque les crimes qui se commettent annuellement semblent être un résultat nécessaire de notre organisation sociale, et que le nombre n'en peut diminuer sans que les causes qui les amènent ne soient préalablement modifiées, c'est aux législateurs à reconnaître ces causes et à les faire disparaître autant que possible; à eux appartient la fixation du budget des crimes, comme celui des recettes et des dépenses du trésor. L'expérience démontre en effet, avec toute l'évidence possible, cette opinion, qui pourra sembler paradoxale au premier abord, que *c'est la société qui prépare le crime, et que le coupable n'est que l'instrument qui l'exécute.*

Ces conclusions nous conduisent donc, comme tous les pas que l'homme fait dans la science du progrès, vers la liberté du commerce et la réforme sociale. La statistique vient offrir ainsi un appui de plus à la liberté, et prouver encore que toutes les fois qu'on aborde une branche quelconque de la science sociale, on ne peut arriver logiquement qu'à ce seul et beau résultat. Avec cette certitude, comment ne pas tout espérer de l'avenir malgré les nuages épais qui le cachent encore à notre vue?

LE LIVRE DES JEUNES FILLES, par madame Mélanie Waldor. Paris, chez Pesron. 1835. In-12, avec 4 gravures. Prix : 3 fr.

PRÉVENTION ET SENTIMENT, ou Lettres d'une jeune personne à son Institutrice, par madame Manceau. Paris, chez Pesron. 1835. In-12, avec 4 gravures. Prix : 3 fr.

Le *Livre des jeunes filles* renferme de charmans contes fort bien écrits, remplis d'intérêt et offrant d'excellentes leçons pour la conduite de la vie. Nous n'avons qu'un regret à exprimer, c'est qu'ils ne soient pas tous pour le même âge, ou à peu près, et que l'auteur n'ait pas plutôt publié deux volumes, l'un pour les jeunes enfans, l'autre pour les demoiselles de seize à dix-huit ans. En effet, le premier de ces contes, *La Pension et les Deux Mariages,* peint les suites de deux unions contractées, l'une

par inclination du cœur, comme cela devrait toujours être pour produire le bonheur, et l'autre par vanité et convenance sociale, comme cela n'a que trop souvent lieu pour le malheur de la société. C'est une leçon bonne et forte qui s'adresse aux jeunes personnes à marier et en même temps aussi à leurs mères; car il arrive bien, encore quelquefois, que les parens compromettent tout l'avenir de leurs enfans en cédant à une pensée d'orgueil, en les sacrifiant à un mouvement d'ambition. Mais le second conte, *Valérie*, est destiné à de beaucoup plus jeunes enfans, qui seraient incapables de comprendre le précédent. Il présente d'une manière très-frappante les fâcheuses suites de la désobéissance; l'histoire d'un pauvre petit garçon qui fut puni d'une cruelle manière pour n'avoir pas suivi les recommandations de ses bons parens, y est racontée avec beaucoup de simplicité et de charmes. Enfin la *Mère Godin* et *Une Leçon*, s'adressent à un âge plus avancé, et sont destinés à émouvoir la sensibilité, à former le cœur et l'âme.

Prévention et Sentiment est un livre plus sérieux. C'est une correspondance entre une jeune personne et son institutrice, dans laquelle les questions les plus importantes de l'éducation sont traitées avec sagesse et en détail, et les circonstances les plus difficiles de l'existence d'une jeune fille appréciées de la manière la plus convenable, avec une suite de conseils pour diriger sa conduite. Le livre de madame Manceau nous a paru très-bon et capable de produire quelque bien. C'est avec un vif plaisir que nous voyons tous les efforts qui tendent au perfectionnement de l'éducation et à l'amélioration, à la réforme des livres destinés à la jeunesse. Cela promet pour l'avenir.

UN ROI DEVANT SES PAIRS; ou l'on considère la clémence indéfinie comme le seul moyen, pour une dynastie populaire, de se faire pardonner son origine; par A. M. Madrolle. Paris, chez Dérivaux. 1835. In-8. Prix : 3 fr. 50 c.

Cette brochure nous a été envoyée avec le singulier petit billet suivant :

« A monsieur le directeur de l'impartial *Bulletin littéraire*, hommage d'une personne *impartiale* aussi, et qui » se reproche d'en avoir encouru un jugement partial. »

A. M.

Nous n'avons, en vérité, pas pu comprendre la signification et le but de ces mots qui ont probablement trait à un article publié dans le numéro de septembre dernier de notre Bulletin au sujet d'un précédent ouvrage de M. Madrolle. Cet article était peut-être un peu trop moqueur, mais il n'était point partial, car nous ne nous prononcions pour aucun parti, puisque nous n'abordions même pas le fond de son livre. Nous arrêtant au côté plaisant que nous offraient tout naturellement sa forme bizarre, son style véhément, sa nouvelle théorie des droits de l'humanité, et sa *Législation universelle qui ne sera pas même réfutée,* car *si elle était réfutable elle ne serait pas universelle,* nous n'avions point pensé à examiner les principes sur lesquels reposait tout cet étrange verbiage : c'est donc avec plaisir que nous saisissons cette occasion de réparer notre oubli en analysant, *Un Roi devant ses Pairs.* Nous le faisons d'autant plus volontiers qu'ici du moins, on aperçoit un but excellent et utile. La conciliation des partis est sans doute une utopie dans notre époque, encore tellement en proie aux passions politiques ; mais c'est une utopie d'honnête homme, et qui n'en sera peut-être pas toujours une. Le principe d'adopter ce qui est beau et bon partout où on le trouve, de rejeter ce qui est mauvais partout où il se présente, dominera un jour le monde, il faut l'espérer. La brochure de M. Madrolle est un plaidoyer en faveur de l'amnistie la plus complète et la plus large, et il ne craint pas d'appuyer ses opinions de celles des écrivains de tous les partis, quels qu'ils soient, qui se sont prononcés dans le même sens. Une grande partie de cet écrit est consacrée à la justification des ministres de Charles X, pour lesquels l'auteur a un faible tout particulier, chose fort naturelle, puisque *son cœur est* toujours *à Prague,* quoique *sa raison* soit *au Palais-Royal* et *son corps à l'Hôtel-de-Ville.* Cette trinité nouvelle qui se résume en M. Madrolle, prêche la clémence indéfinie avec une ferveur certainement très-louable, et nous regretterons seulement que la fâcheuse exagération de son style nuise à l'effet de ses bonnes intentions. Ses appels à la clémence sont formulés absolument de même que les déclamations violentes de son *Tableau de la Dégénération de la France,* et, avec toute l'impartialité possible, nous sommes bien forcés de dire que, littérairement parlant, ce style est détestable. Du reste, la manière dont l'auteur envisage les

délits politiques nous paraît sage et généreuse, et il serait à souhaiter qu'elle trouvât de nombreux partisans chez tous les peuples du monde.

RÉVOLUTION DE JUILLET 1830, son caractère légal et politique, hérédité de la pairie, majorats, aînesse et substitutions, épisodes de la Révolution de juillet, etc., etc.; par M. Dupin, président de la Chambre des Députés. Paris, 1835. 1 gros vol. in-18. Prix : 4 fr. 50 c.

Sous ce titre, M. Dupin a réuni divers opuscules et discours déjà publiés ou prononcés par lui à différentes occasions, depuis la révolution de 1830. Il a voulu sans doute répondre ainsi au reproche de variation et d'inconséquence qui lui a été quelquefois adressé, et faire une espèce de déclaration de principes, de profession de foi, d'après laquelle on puisse le juger. Il se pose comme un ami fidèle et un défenseur zélé des lois et de l'ordre contre tous les partis, quels qu'ils soient, qui tenteraient d'attaquer l'une de ces deux bases de l'état social. Il nous semble que c'est en effet bien là le noble rôle que s'est assigné M. Dupin au milieu de toute les factions qui s'agitent en France. Puisse-t-il avoir le courage de l'accomplir jusqu'au bout, dans toutes ses conséquences, et la postérité se souviendra de lui comme d'un grand cytoyen.

Après les *Episodes de la révolution de Juillet* qui sont en tête de ce volume avec toutes les pièces justificatives de cette mémorable époque, viennent les discours du président actuel de la Chambre sur les plus importantes questions agitées dans son sein, telles que celles *de la Propagande, de la guerre* et *de la paix, des clubs, des associations, émeutes, troubles de Lyon, Grenoble et Paris*, etc. etc. Ensuite viennent les questions parlementaires de *présidence du Conseil, d'enquête, d'amnistie, de réélection des députés promus à des fonctions publiques, et d'extradition des députés poursuivis pendant la durée des sessions législatives.* Dans cette dernière partie, M. Dupin a ajouté encore quelques observations de plus aux paroles franches et remarquables qu'il avait prononcées contre l'extradition de M. Audry de Puyraveau.

Le volume est terminé par les discours adressés au Roi à l'occasion de sa fête, et par ceux prononcés sur les tombes de Daumesnil, C. Perrier et Baillot. Comme on le

voit, il n'y a guère de nouveau dans cette publication que l'Introduction destinée à relier tous ces divers fragmens.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA RUSSIE, au sujet de l'Oukase du 17 avril 1834. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. In-8. Prix : 2 fr. 50 c.

L'oukase dont il est question ici fixait le terme du séjour autorisé à l'étranger aux sujets russes : pour la noblesse, à cinq années ; pour les individus de toutes les autres conditions, à trois ans ; et prononçait contre les contrevenans des peines très-sévères, telles que la mise en tutelle de leurs biens et le sequestre des revenus. Il ajoutait encore que les femmes russes mariées à l'étranger seraient obligées de vendre leurs immeubles et de payer au gouvernement une taxe de dix p. 0/0 de la valeur des capitaux qu'elles emporteraient ainsi avec elles hors de l'Empire. Ce décret offrait, ainsi qu'on le voit, un chef-d'œuvre du despotisme le plus absolu. Aussi l'auteur de la brochure que nous annonçons n'a-t-il pas beaucoup de peine à en faire ressortir toute l'absurdité et l'inhumanité. Il passe en revue les conséquences qui résulteront de son exécution suivant les diverses circonstances de sa mise en vigueur, et prouve d'une manière très-complète et très-victorieuse qu'en aucun cas cet oukase n'apportera à la Russie ni gloire, ni profit ; il le représente au contraire comme une tache pour l'honneur et la dignité nationales. Il expose en détail toutes les difficultés et les embarras qui en naîtront, et termine en déclarant que non-seulement l'oukase est injuste et oppressif, mais encore qu'il est impolitique et imprudent de choisir une pareille époque pour le promulguer. Dans cette dernière partie des Observations on trouve un curieux tableau de l'état de l'opinion publique en Russie, et d'intéressantes révélations sur le danger d'augmenter le mécontentement, et d'amener une révolution dans ce despotique empire. L'auteur, qui paraît connaître parfaitement bien la Russie, dit que non-seulement la noblesse mécontente peut devenir menaçante, mais que le malaise est général, s'étend à toutes les classes et prépare un bouleversement qui éclatera tôt ou tard si le gouvernement ne prend à tâche de le conjurer par une conduite ferme mais loyale, par des concessions adroites,

et par l'amélioration successive des diverses conditions de la société. La révolte de 1825, le soulèvement des colonies militaires, la révolution polonaise, sont autant de faits qui témoignent de ce malaise profond, de ce mécontentement général.

Mais il paraît, dit l'auteur, que l'autorité n'y fait aucune attention, car les réformes qui sont devenues *indispensables* se font encore attendre.

Le repos dont jouit actuellement la Russie, est un repos apparent; beaucoup de circonstances pourraient le troubler; une nouvelle et terrible crise deviendra tôt ou tard inévitable si la politique qui dirige les affaires n'est modifiée.

........« Pendant que les motifs de mécontentement augmentent d'une manière effrayante, on ne cesse de travailler à la propagation des lumières; en d'autres termes, on éclaire les gouvernés sur leur malheur et les moyens d'y remédier.

« *Où cela peut-il mener?* »

L'histoire est là pour répondre, et les amis de la liberté y trouveront une espérance de plus pour l'avenir.

ETUDES PROGRESSIVES D'UN NATURALISTE pendant les années 1834 et 1835, par Geoffroy Saint-Hilaire. Paris, 1835. In-4. Fig. Prix : 15 fr.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a pris le parti de publier lui-même ses mémoires scientifiques et les résultats de ses vastes travaux, qu'il a vus repoussés par les directeurs des Annales du Muséum comme attaquant les théories et les systèmes sur lesquels sont basées aujourd'hui les diverses sciences naturelles. Il expose dans ce premier volume par quelles études successives il est arrivé à fonder son nouveau système qu'il appelle l'attraction de *soi pour soi,* et dans lequel il prétend expliquer tous les phénomènes de la nature par ce seul et unique principe. Si cette théorie était reconnue vraie, la gloire déjà si grande de Newton s'accroîtrait encore et brillerait d'un éclat plus vif; car sa découverte de l'attraction, par laquelle il expliqua le système du monde, fournirait alors aussi la clé des mystères de la vie, de la reproduction, de la naissance et de la mort, en un mot de la création tout entière. Il est vrai qu'il faut se dé-

fier de cette manie qu'a l'esprit humain de tout systématiser, de tout réduire à l'unité, afin de mieux saisir les rapports des choses dans les limites assignées à son intelligence. Tandis que la nature offre partout la variété la plus riche, la plus multiple, l'homme semble prendre à tâche de tout monotoniser ici-bas, si je puis m'exprimer ainsi. Dailleurs, cette attraction de *soi pour soi* ne nous paraît point offrir un principe clair et satisfaisant, et les études de M. Geoffroy Saint-Hilaire seront à la portée d'un petit nombre d'intelligences supérieures. Cependant, et justement à cause de cela, nous pensons qu'il faut s'abstenir de porter un jugement sur cette question, et nous nous bornerons à désirer qu'elle devienne le sujet d'une discussion consciencieuse et approfondie, afin que du choc des opinions naisse la vérité.

ENCYCLOPÉDIE BOTANIQUE ET AGRICOLE, ou Histoire naturelle complète des plantes, arbres et arbustes d'Europe, contenant leurs usages et propriétés dans la médecine, l'art vétérinaire, l'économie domestique et les arts; leur mode de culture propre à chaque climat; enfin, des articles sur la bibliographie des plantes; par Louis Clerc, docteur médecin. Paris, chez Audin. 1835. Chaque livraison se compose d'une feuille de texte in-4° et de deux planches dessinées d'après nature, et lithographiées avec soin par Acarie-Baron. Il paraît 6 livraisons par mois. Prix de la livraison : planches noires, 75 c. *id.* planches coloriées avec soin, 1 fr. 50 c. L'ouvrage complet formera 8 vol. in-4.

La *botanique*, cette science si attrayante par l'élégance, la grâce et la beauté des objets dont elle s'occupe, est demeurée jusqu'à présent l'une des moins populaires peut-être, quoique cependant elle semble être à la portée de tous par l'abondante profusion avec laquelle la nature nous offre ses productions végétales. Mais les dénominations savantes, les noms barbares et souvent même la langue latine employée par les auteurs, rendaient inabordables pour la plus grande partie du public, les nombreux et excellens ouvrages publiés sur ce sujet. C'était du reste un malheur nécessaire, nous le savons; car, pour assurer le progrès de la science et le favoriser de la manière la plus efficace, il faut absolument universaliser ses nomenclatures et établir ainsi une unité aussi complète que possible dans les travaux des savans de tous les pays du monde. Aujourd'hui que les immenses découvertes dues à ces travaux sont venues enrichir la botanique, fixer et compléter la

méthode naturelle et en généraliser l'emploi, c'est avec un grand plaisir que nous annonçons l'*Encyclopédie botanique et agricole.* L'ouvrage de M. Louis Clerc nous paraît très-bien conçu et très-bien exécuté. C'est un traité complet de botanique européenne, avec lequel on peut apprendre à connaître toutes les plantes de nos climats, leurs usages, leurs propriétés, leurs cultures, en même temps que leurs caractères scientifiques et leurs familles naturelles. Les plantes sont disposées par ordre alphabétique et noms vulgaires français au-dessous desquels on trouve le nom latin du genre, la famille à laquelle il appartient, et la classe du système sexuel dans laquelle Linnée l'avait placée. Vient ensuite la description claire et détaillée des caractères distinctifs et des variétés qu'offrent les diverses espèces; puis sont exposés les usages et propriétés de la plante, de ses racines, de ses fleurs ou de ses fruits, la culture qui lui convient dans toutes les périodes de son existence, enfin ses préparations culinaires ou médicales et l'indication des livres spéciaux, des monographies qui traitent de chaque genre en particulier. Pour donner une idée des détails minutieux dans lesquels entre l'auteur, nous transcrivons ici les titres des divers paragraphes de l'article *Abricotier.*

Description; usages et propriétés; culture; semis; stratification des noyaux; mise en pépinières; greffage; forme qu'on doit faire prendre à l'abricotier; rabattage; conservation des abricots; préparations diverses : vin d'abricots, abricots confits, abricots à l'eau-de-vie, marmelade d'abricots, conserve d'abricots, beignets; bibliographie de l'abricot; explication des planches.

Les planches offrent une ou deux espèces de chaque genre. Ce livre est, ainsi qu'on le voit, parfaitement bien destiné à servir de guide à toutes les personnes qui veulent étudier la botanique en amateurs plutôt qu'en savans, à populariser cette science, et à encourager ainsi ses progrès. Nous ne lui adresserons qu'un léger reproche, c'est qu'il est fait peut-être avec trop de luxe, et que le haut prix de l'ouvrage complet nuira à son succès. Cependant ce prix n'est pas relativement trop élevé, car les planches sont très-bien lithographiées, et les exemplaires coloriés sont exécutés avec beaucoup de soin; enfin, le mode de publication par livraisons d'une feuille et deux planches, morcelant la somme totale, la rend moins

lourde pour la bourse des acheteurs. Il vaut mieux d'ailleurs, selon nous, payer un peu plus cher et avoir un bon et beau livre.

MANUEL CLASSIQUE ET ELÉMENTAIRE DE BOTANIQUE, d'Anatomie et de Physiologie végétale, par M. Louis CLERC, docteur médecin. Paris, chez Audin. 1835. 1 vol. in-4, orné de 8 planches représentant 160 figures coloriées. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, extrait du précédent, contient les premiers élémens de la botanique, l'étude des organes intérieurs et extérieurs des végétaux, de leurs fonctions diverses, de la fécondation des plantes, de la germination et des différentes causes qui influent sur elle, de la dissémination et de la multiplication des végétaux, de leurs maladies et de leur mort. Les systèmes de classification artificielle et naturelle sont exposés avec les caractères distinctifs des genres et des familles. Ensuite vient un dictionnaire des termes de botanique dans lequel ils sont expliqués par leur étymologie. Après ce dictionnaire se trouve un petit traité sur les signes employés en botanique, puis une courte biographie des divers botanistes français et étrangers, avec l'indication des ouvrages qu'ils ont composés. Nous avons été fort surpris de ne pas y rencontrer le nom du premier botaniste vivant, de M. Decandolle ; c'est un oubli bien extraordinaire. Le volume est terminé par une petite Flore française, ou tableau général des plantes qui croissent naturellement en France, classées d'après le système de Linnée. Les huit planches coloriées qui accompagnent ce Manuel offrent les principaux organes des plantes et les caractères des familles naturelles.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOLOGIE, par M. ROZET. Paris, 1835. 1 gros vol. in-8, et un atlas in-4. Prix : 12 fr.

M. Rozet professe la géologie à l'Athénée, et son ouvrage est destiné aux personnes qui suivent son cours. Le premier volume qui paraît renferme l'exposition des faits qui constituent la science géologique et l'examen des terrains des différentes époques, ainsi que les phénomènes particuliers que présente chacun d'eux. Les voyages exécutés par l'auteur dans les Ardennes, les Vosges, la Forêt-

Noire, le Jura, les Alpes, et jusque dans l'Atlas de Barbarie, l'ont conduit à la découverte d'une foule de faits nouveaux et curieux. Son traité est, en général, écrit avec clarté et intérêt; nous pensons qu'il sera d'une grande utilité aux commençans et aux personnes qui veulent apprendre à connaître cette nouvelle science, dont les progrès sont chaque jour plus rapides. Nous disons nouvelle, parce que c'est depuis peu seulement que l'attention générale s'est portée sur elle; car la géologie a été cultivée depuis la plus haute antiquité, mais ce n'est que vers la fin du siècle dernier, que l'esprit d'observation vint rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans le monde savant au milieu des interminables disputes des philosophes. Buffon, Werner, de Saussure donnèrent à la géologie un caractère de vérité qu'elle n'avait point encore eu. « Ce » dernier surtout, né en Suisse, dans une condition très- » indépendante, voua une grande partie de son existence » à l'étude de la constitution physique des Alpes : il par- » courut ces montagnes le marteau à la main, gravissant » les rocs les plus escarpés, les cîmes les plus élevées, même » celle du gigantesque Mont-Blanc, défendue par des » neiges et des glaces éternelles. Dans son immortel ou- » vrage (*Voyages dans les Alpes*), le premier où les choses » furent exposées avec autant de vérité que d'élégance, il » ne se permit que les conclusions qui découlaient natu- » rellement de la réunion des faits. L'agenda inséré à la » fin du huitième volume, renferme les véritables prin- » cipes de la géognosie, ceux qui ont servi de guide aux » observateurs actuels. »

Une fois basée sur des faits bien observés, la science se constitua et s'étendit bientôt. Les disciples de Werner en Allemagne, Brongniart et Cuvier en France, lui firent faire des pas de géant. L'importance d'une science qui se rattache d'une part à tant d'applications usuelles dans les arts, de l'autre à l'histoire de la terre, de son origine, de ses révolutions, de sa destinée, fut vivement sentie, et la plus noble émulation s'empara de tous les naturalistes, qui voulurent apporter une pierre à l'édifice majestueux que l'homme élevait ainsi à la gloire de son Créateur. Car l'étude de la terre et de toutes les productions de la nature est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à Dieu en admirant les merveilles que sa puissance a créées et que sa sagesse conserve.

Lorsque la deuxième partie de l'ouvrage de M. Rozet paraîtra, nous examinerons quel système il aura adopté pour l'explication de la formation des diverses masses minérales, et quelles idées nouvelles il émet sur les rapports qui existent entre elles.

TEATRO DI C. SERVADIO. GINEVRA, ossia gli Austriaci in Genova; dramma in tre atti. (*Théâtre de C. Servadio. Ginevra, ou les Autrichiens à Gènes; drame en trois actes.*) Parigi, Baudry. 1835. In-18. Prix : 1 fr.

La scène se passe en l'année 1747. Les Autrichiens sont maîtres de Gènes, et, au nom de leur auguste impératrice Marie-Thérèse, ils imposent à la république d'énormes sacrifices d'argent et de liberté. Mais les Génois se révoltent, et avec l'aide des Français ils réussissent à chasser leurs oppresseurs. Une intrigue amoureuse entre le fils du général autrichien et la fille du Doge forme le nœud de la pièce. Ce drame est écrit dans une prose sans prétention, simple et naturelle, mais qui manque de force et de couleur. Les caractères des personnages ne sont qu'ébauchés, et d'ailleurs leur grand nombre eût rendu bien difficile à l'auteur de les tracer tous d'une manière bien complète dans le court espace de trois actes. Cependant on doit tenir compte à M. Servadio du sentiment patriotique qui a guidé sa plume, et ne pas juger trop sévèrement ce premier essai dramatique qui n'a pas même pu s'épurer au creuset de la scène, car l'auteur nous apprend dans sa préface que jamais aucune de ses pièces n'a été représentée.

UNE FLEUR A VENDRE, par Jules LACROIX. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage renferme d'abord une satire, puis un roman. La satire, sous forme de dédicace au bibliophile Jacob frère de l'auteur, est une verte diatribe contre les traducteurs des classiques latins de M. Panckoucke, et contre le manifeste de M. Nisard au sujet de la littérature facile et de ces mêmes classiques. Il est fâcheux que cette satire ne soit pas mieux versifiée, et dans un style plus châtié; elle renferme d'assez bonnes vérités, et se moque avec esprit

soit du charlatanisme des marchands de savoir, soit de la manie gréco-latine qu'on a voulu remettre en vogue. Mais elle est gâtée par des personnalités brutales, et contient plus de fiel que de raillerie plaisante.

Le roman vaut mieux que la satire, quoiqu'il appartienne à cette littérature violente qui ne sait lire dans le cœur que passions délirantes, que crimes horribles, que vices odieux, et se plaît à réunir dans ses compositions toutes les scènes les plus atroces que puisse présenter la vie humaine sans jamais nous offrir un seul tableau qui repose l'œil et élève l'âme. M. J. Lacroix nous montre ici l'innocence aux prises avec la corruption. Deux vieux libertins cherchent à prendre dans leurs filets une jeune fille pauvre et malheureuse, mais vertueuse et pure. Cette lutte est décrite avec talent, et les deux misérables qui mènent cette intrigue sont peints de main de maître. Mais on regrette que tant d'intérêt soit jeté sur des tableaux si repoussans, et tout en admirant l'art du peintre on ne peut s'empêcher de blâmer l'usage qu'il en fait. En cherchant bien, il est vrai, on arriverait à trouver au milieu de ces scènes hideuses un certain but moral. Les résultats de l'adultère et de la débauche présentés d'une manière si horrible, sont certainement bien propres à les faire détester; mais cette leçon profitera-t-elle beaucoup à des imaginations remuées par la lecture de maintes scènes et de maints détails immoraux qui sont semés dans le cours du roman? Le romancier qui veut se faire moraliste doit bien prendre garde à ce dangereux écueil. Il faut que dans ses ouvrages la vertu occupe plus de place que le vice, afin que son éclat frappe tous les yeux, et qu'on ne soit pas obligé de la chercher, car bien peu de gens s'en donneraient la peine. En voyant cette peinture détaillée et minutieuse du vice on refermera le livre avec dégoût sans attendre la fin, ou bien l'on y trouvera tout autre chose que ce que l'auteur a voulu y mettre.

GRANGENEUVE, par H. de Latouche. Paris, 1835. 2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Le héros de M. de Latouche est ce député de l'assemblée Législative qui avait concerté avec Chabot un grand et noble sacrifice qui devait compromettre la cour aux yeux du peuple, afin de réveiller celui-ci et d'assurer le sa-

lut de la liberté. Au moment de l'exécution le courage de l'un des deux conjurés faiblit : ce ne fut pas celui qui devait mourir qui trembla, ce fut l'autre; Chabot sentit l'arme meurtrière s'échapper de ses mains et s'enfuit. Grangeneuve, homme réservé et modeste malgré la force et la grandeur de son âme, passa presque inaperçu au milieu de la tourmente révolutionnaire, qui cependant le dévora comme tant d'autres, car il était girondin; et le flot populaire rompit bientôt ces digues trop faibles alors pour arrêter le cours de sa vengeance. Il n'est guère fait mention de Grangeneuve que dans les Mémoires de madame Rolland, qui en parle quelque part comme d'un honnête et véritable républicain de la Gironde. M. de Latouche avait donc le champ libre pour lui donner le caractère et les mœurs qui lui plaisaient. Il en a usé largement, mais nous pensons que personne ne s'en plaindra. Il a voulu nous montrer une âme forte et généreuse, retenue cependant dans les liens d'une passion qui la fait son esclave et lui imprime souvent le sceau de la faiblesse au milieu de ses plus nobles résolutions. Ce caractère est bien dans la nature et a pu être sans doute celui de plus d'un des Girondins, chez lesquels les idées républicaines et l'amour de la liberté ne furent malheureusement pas toujours accompagnés de l'énergie et de la fermeté nécessaires dans ces temps d'orage politique. Nous avons lu cette composition de M. de Latouche avec d'autant plus d'intérêt que nous partageons ses sympathies et ses opinions en fait de gouvernement et de progrès. Il nous semble exprimer parfaitement bien les espérances de la jeunesse, les promesses que réalisera l'avenir. Son post-scriptum adressé à ses amis enfermés depuis tant de mois sans jugement dans les prisons, trouvera sans doute de l'écho chez tous les hommes dont le cœur ne s'est pas encore glacé au souffle de l'égoïsme corrupteur, et n'a pas abdiqué les nobles sentimens placés en lui par la nature.

THE STUDENT ; by Bulwer. Paris, chez Baudry. 1835. In-8. Prix : 3 fr. 50 c.

L'ÉTUDIANT ; contes, nouvelles et esquisses littéraires; par E. L. Bulwer ; traduit par le traducteur des *Derniers jours de Pompeï*. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous ce titre, M. Bulwer a réuni divers essais, des frag-

mens, des contes, et des conversations philosophiques avec un homme condamné par les médecins. On y retrouve tout l'esprit observateur et piquant de l'auteur de l'Angleterre et des Anglais, tout le talent de l'auteur de Pelham, Eugène Aram, etc. et une douce et profonde philosophie religieuse, qui est exposée avec clarté, avec intérêt, avec conviction. Quelques-uns de ces fragmens publiés déjà dans le New Monthley Magazine, ont obtenu en Angleterre un très-grand succès. Nous pensons qu'en France aussi, ils seront lus avec avidité; car ils offrent une foule de pensées neuves, originales, exprimées d'une manière très-spirituelle. Il y a quelque chose de la manière de Voltaire, moins cependant le cynisme et l'ironique incrédulité qui la gâtaient souvent. On reconnaît ici comme dans beaucoup d'autres écrits contemporains, que l'Angleterre, avec bien plus d'instruction cependant, et bien plus de conscience de ce qu'elle fait que n'en pouvait avoir alors la France, s'avance aussi à grands pas vers une réforme sociale, vers une révolution radicale. La foi inébranlable dans la constitution anglaise, avec tous ses priviléges, ses abus, ses vices, qui faisait jusqu'à présent le trait caractéristique de tous les écrivains anglais, à quelque opinion qu'ils appartinssent, disparaît tous les jours davantage. Le voile tombe et fait place à ces idées de réforme, de liberté, d'égalité, qui ont déjà porté des coups si terribles à la monarchie absolue, et qui menacent maintenant aussi la monarchie constitutionnelle. Mais du reste, il y a fort peu de politique proprement dite dans le livre de M. Bulwer. La tendance générale de ce petit volume est plutôt philosophique, et il s'y trouve plusieurs morceaux littéraires remarquables.

Deux mots maintenant sur la traduction. Comment est-il possible qu'avec 245 pages, qui forment le total de l'édition anglaise publiée par M. Baudry, on ait fait deux volumes de trois à quatre cents pages chacun? C'est, il faut l'avouer, un chef-d'œuvre de charlatanisme typographique. Les grandes marges, les pages blanches, les titres et faux-titres y abondent, et la justification ou la page imprimée n'est pas plus grande que celle d'un volume in-12 ordinaire. Certes, la librairie française, qui se plaint de la stagnation du commerce, du petit nombre de livres qui se vendent, et du tort que lui font les contrefaçons, emploie là un triste moyen pour se réhabiliter et lutter con-

tre les obstacles. Elle dégoûte encore plus le public et donne beau jeu aux pirates étrangers.

L'*Etudiant* ne devait former qu'un volume de 4 à 5 francs tout au plus, et quel que soit le mérite de l'ouvrage, c'est, en vérité, tout ce qu'il vaut, commercialement parlant.

NARRATIVE OF A SECOND VOYAGE in search of a NORTH-WEST PASSAGE, and of a residence in the arctic regions during the years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, by sir John Ross, captain in the royal navy. Paris, chez Baudry. 1835. 1 vol. in-8. Fig. Prix : 5 fr.

RELATION DU SECOND VOYAGE fait à la recherche d'un PASSAGE AU NORD-OUEST, par Sir John Ross, capitaine de la marine royale, etc.; traduit par A. J. B. DEFAUCONPRET. 2 vol. in-8. Fig. Prix : 18 fr.

Après les malheureuses tentatives du capitaine Parry, sir John Ross, qui, déjà en 1818, avait fait un premier voyage au pôle nord, voulut en essayer un second dirigé vers le nord-ouest, où, d'après l'opinion de beaucoup de personnes, il était plus probable de trouver un passage. Il soumit d'abord ses plans à l'amirauté ; mais il lui fut répondu que l'administration ne se souciait pas de faire les frais d'un nouveau voyage de ce genre, et pendant plusieurs années il fut obligé d'y renoncer. Cependant il ne se découragea pas ; continuant à perfectionner son plan et à mûrir son projet, il attendit qu'une occasion favorable se présentât. Lorsqu'en 1828 l'abolition du bureau des longitudes entraîna celle du prix offert pour la découverte d'un passage, un négociant anglais, dont le nom mérite d'être conservé à la postérité, M. Sheriff Booth, ne craignant plus de paraître mu par un motif mercantile, offrit au capitaine Ross de faire les frais de l'expédition. Aussitôt un bâtiment à vapeur fut commandé, tous les préparatifs nécessaires pour un tel voyage se firent activement, et bientôt, grâces au grand nombre d'hommes de bonne volonté qui se présentèrent, sir John Ross put mettre à la voile avec un équipage choisi sur le vaisseau *la Victoire*. Un autre bâtiment suivait, chargé de provisions de réserve, et la navigation commença d'abord sous d'heureux auspices. Mais après quelques jours, l'équipage de ce dernier bâtiment se révolta, et M. Ross fut obligé de l'abandonner;

puis, peu après, la machine à vapeur de *la Victoire* se dérangea, et déjà maints obstacles vinrent faire pressentir tous les dangers et toutes les fatigues de cette aventureuse entreprise. Cependant ceux qui s'étaient décidés à la mener à fin ne se découragèrent pas, et ils parvinrent jusqu'au milieu des glaces du pôle, plus loin encore que n'avait pénétré le capitaine Parry. Vers la fin de l'année 1829, le vaisseau fut disposé pour l'hivernage dans une baie où il se trouvait engagé d'une manière inébranlable au milieu des glaces. Toutes les précautions imaginables furent prises pour se garantir du froid, de l'ennui et des maladies qui pouvaient en résulter. Le bâtiment était approvisionné en conséquence, et des travaux continuels, sans être excessifs, contribuèrent à entretenir la bonne santé de l'équipage, qui, dans l'espace de près de quatre années, ne perdit que trois hommes. Dans cette station où les glaces retinrent le vaisseau non-seulement tout l'hiver mais encore l'été suivant, le capitaine Ross eut plusieurs fois des rapports avec les Esquimaux, et il donne de nouveaux détails sur ces misérables peuplades qui errent constamment au milieu des glaces dans les régions du pôle, se nourrissant d'huile et de poissons crus, dormant sur des bancs de neige, sous des huttes de neige et s'estimant les êtres les plus heureux du monde, lorsqu'une chasse ou une pêche abondante les met, pour quelque temps, à l'abri de la faim. Ce spectacle lui inspire des réflexions philosophiques, empreintes d'un sentiment profondément religieux, et en présence de ces côtes stériles et désolées, où la nature semble refuser tout secours à l'homme, il reconnaît encore l'admirable sagesse de la Providence qui a pourvu à ce que l'Esquimaux ne pût mourir, ni de faim, ni de froid, et n'a placé dans son être que des désirs et des goûts conformes aux jouissances qu'il peut se procurer, lui donnant ainsi les moyens de jouir d'un bonheur différent sans doute, mais non moins grand en lui-même, que celui de l'homme civilisé habitant le plus beau climat de la terre. Le bonheur et le malheur n'existent, en effet, réellement que dans la balance, plus ou moins juste, des désirs et de leur satisfaction.

Dans les nombreuses excursions que font nos voyageurs pendant la longue captivité de leur navire, se trouvent plusieurs récits de chasses et de pêches dignes d'exciter au

plus haut point la curiosité et l'intérêt. Tout est si étrange dans ces déserts glacés!

Mais ce qui surtout mérite de fixer l'attention de tous les hommes éclairés, ce sont les recherches du commandant Ross pour déterminer la place du pôle nord, et les observations importantes qu'il a faites sur l'aiguille aimantée, après être parvenu à trouver, d'une manière assez exacte, le point même du pôle qui, au grand désappointement de nos voyageurs, ne se trouve indiqué par aucun signe extérieur dans la nature, tandis que leur imagination se plaisait à y placer une haute montagne, ou tout au moins quelque immense rocher.

Après avoir vainement attendu, pendant environ trente mois, que les glaces permissent au bâtiment de quitter la baie où il était retenu prisonnier, sir John Ross se décide enfin à abandonner tout-à-fait son vaisseau, au mois de mai 1832. Là commence une longue suite de souffrances, de travaux, de privations de toute espèce pour ces courageux marins. Emportant avec eux, sur des traîneaux, toutes les provisions qu'ils peuvent prendre, et des bateaux pour traverser les bras de mer que la glace laissait libres, ils entreprennent de se faire jour à travers tous les obstacles et tous les dangers, qui semblent leur fermer à jamais le chemin de leur patrie. Le récit de cette lutte de quelques hommes civilisés contre les élémens, le froid et la faim, est empreint d'une résignation si religieuse, d'une piété si vraie et si noble qu'on ne peut s'empêcher d'admirer chacun des hommes qui firent parti de cette petite troupe. Ils errèrent ainsi pendant plus d'un an, conservant à peine la moindre espérance de jamais sortir de ces déserts, et pourtant jamais le désespoir ne s'empara d'eux, jamais il n'oublièrent que la bonté de Dieu est inépuisable et que les voies de la Providence ne sont pas les nôtres. Ce fut seulement au mois d'août 1833 qu'ils aperçurent un bâtiment de pêche, et parvinrent, non sans peine, à se faire reconnaître pour ce qu'ils étaient.

Ainsi se trouve résolu, d'une manière à peu près complète et négative, le problème d'un passage au pôle nord. Le capitaine Ross a trouvé un isthme qui unit les deux continens en un seul et ferme la mer Glaciale vers le pôle; et quoiqu'il ait été empêché par les circonstances d'explorer entièrement toutes les côtes, il est cependant probable qu'à l'avenir aucun nouveau voyage ne sera

entrepris à la recherche de ce passage. Il a mis fin aux tentatives déjà fort ralenties par les découvertes du capitaine Parry, et a rendu en même temps d'éminens services en publiant une carte plus complète de ces parages glacés, en fixant la place du pôle, en ouvrant une nouvelle carrière à la science magnétique. Honneur donc aux hommes qui se dévouent ainsi pour les progrès de la science, sans autre ambition que celle de travailler au développement de l'esprit humain ; honneur au pays où de telles entreprises se font et s'achèvent par l'œuvre de simples citoyens sans que le gouvernement ait besoin de s'en mêler!

RICHELIEU, MAZARIN, LA FRONDE, ET LE RÈGNE DE LOUIS XIV; par M. Capefigue. Paris, 1835. Tomes 1 et 2. In-8. Prix : 15 fr.

M. Capefigue poursuit activement son Histoire de France; mais en suivant la marche qu'il a adoptée, nous ne savons s'il pourra jamais terminer son œuvre. Les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui ne renferment qu'une période de sept années, de 1610 à 1617. C'est l'époque de troubles et de dissensions intestines qui suivit la mort du Béarnais pendant la minorité de Louis XIII. Le récit de M. Capefigue s'arrête après la mort de Concini et l'exécution de la maréchale d'Ancre. On y trouvera le même intérêt piquant qui a fait le succès des précédens volumes; mais, quelque réputation qu'ait acquise l'auteur, nous ne pouvons reconnaître en lui les qualités d'un véritable historien, son livre sent trop les pamphlets dans lesquels il va puiser ses inspirations. Sans doute la littérature polémique d'une époque est une source qu'il ne faut pas dédaigner, parce qu'on y retrouve une image fidèle de l'esprit de la société contemporaine et l'expression la plus vraie de ses mœurs, de sa civilisation ; mais alors il faut être juste, impartial et ne pas se contenter d'écouter la voix d'un seul parti. Les pamphlets catholiques ont été compulsés avec un grand zèle par M. Capefigue, et quant à ceux du parti contraire, il exprime seulement le regret de ce qu'on n'ait pas réuni en collection les prêches des prédicateurs réformés. Quelques recherches suivies lui auraient cependant, nous le pensons, procuré un assez grand nombre de documens précieux capables de l'éclairer mieux encore sur

les événemens dont il parle. Mais M. Capefigue se laisse facilement séduire par l'attrait d'émettre de nouvelles vues historiques souvent fondées sur de bien légers indices, sur des données qui ne sont rien moins que certaines. C'est ainsi que dans l'histoire de la Réforme, il entreprend la justification de la Saint-Barthélemy ; c'est ainsi que dans ces nouveaux volumes, il attaque la haute renommée de Sully, nous le représentant comme un ambitieux avide d'argent et d'honneurs, comme un agitateur infatigable qui fut l'âme de presque toutes les révoltes qui troublèrent les provinces méridionales. L'auteur dit avoir puisé ses informations dans des documens inconnus jusqu'à ce jour et officiels. Cela peut être ; mais alors il eût fallu les publier sous forme de notes justificatives, afin que chacun pût en apprécier la valeur. Jusqu'à plus ample instruction à cet égard, il doit être permis de considérer les histoires de M. Capefigue comme d'élégantes et spirituelles thèses d'esprit de parti, plutôt que comme l'œuvre d'un grave et sage historien. Ce sera chose curieuse et vraiment intéressante de comparer ses travaux avec ceux du savant Sismondi. Ceux-ci pourront bien peut-être offrir moins d'attraits à la foule légère, inconstante qui rit toujours d'un bon mot plus volontiers qu'elle ne réfléchit à sa portée ; mais nous sommes persuadés qu'ils formeront un vrai monument historique dont la sage composition, l'esprit large et philosophique seront admirés long-temps par la postérité. M. Capefigue encadre dans de brillans joyaux les erremens de la monarchie française ; M. de Sismondi grave sur l'airain la lutte laborieuse de la liberté contre les préjugés et les passions humaines.

AU-DELA DU RHIN, par E. Lerminier, professeur au collége de France. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Après s'être long-temps montrés ignorans de l'Allemagne et dédaigneux de tout ce qui venait de cette contrée considérée presque comme barbare, les écrivains français ont été tout-à-coup saisis d'un vertige d'engouement non moins extraordinaire pour les auteurs allemands et leurs œuvres ; ils se sont enthousiasmés pour leurs productions littéraires, pour leurs systèmes de philosophie ; enfin les voici maintenant faisant du mysticisme par mode, comme

on a fait à différentes époques de l'athéisme, du magnétisme, du saint-simonisme, etc. Nous disons par mode, car ici ce n'est pas entraînement d'exaltation : le caractère français est peu sensible aux enivrantes vapeurs de la mysticité germanique, et s'il s'y livre, ce ne peut être que de propos délibéré, alléché qu'il est par l'attrait de la nouveauté, pour faire du neuf à tout prix, et, s'il nous est permis d'employer cette comparaison triviale, pour attirer les chalands par l'originalité de son enseigne. C'est une espèce de charlatanisme scientifique dont nous ne pensons pas, du reste, que l'auréole brille long-temps, car il est trop antipathique au caractère de la nation et à la précision admirable de sa langue. Dans le tableau du reste très-brillant et très-éloquent que M. Lerminier trace de l'Allemagne, de sa politique, de sa littérature, de sa science dans le livre qu'il a intitulé : *Au-delà du Rhin*, il montre aussi cette prédilection toute particulière pour les idées germaniques et assigne au mysticisme la place la plus haute. Il le considère comme la partie essentielle du christianisme destinée à remplacer dans l'avenir toutes les formes existantes, soit catholiques, soit protestantes. Nous ne concevons pas très-bien d'abord, et nous l'avouons franchement, comment le mysticisme pourra remplacer jamais une forme quelconque, comment ce produit des rêves de l'imagination, presque insaisissable pour la pensée, deviendra jamais la matière et pour ainsi dire le corps d'un culte dont il ne saurait être même l'âme pour la grande majorité des hommes qui ont besoin de croyances et de principes formulés avec clarté et autant que possible en accord avec la raison. Mais ce que nous concevons encore bien moins, c'est comment un homme qui s'occupe de philosophie, qui montre dans ses livres une teinte religieuse assez prononcée, et qui par conséquent doit surtout apprécier la religion dans ses principes et ses résultats moraux, comment un tel homme, disons-nous, peut allier de semblables idées avec l'admiration presque fanatique qu'il professe pour l'un des ouvrages les plus immoraux de notre époque, subversif de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de digne. « Patience, s'écrie M. Lerminier, voici venir la vraie prêtresse, la véritable proie de Dieu. Le sol a tremblé sous le pied impétueux de Lélia ; elle paraît, et d'un bond elle s'est mise à la tête, non pas des femmes, mais des hommes ; bacchante inspirée, elle

mène dans notre siècle le chœur des intelligences qui la suivent ardemment. Poursuis, Lélia, poursuis ta marche triomphalement douloureuse; tu t'es dévouée, ne fléchis pas; obéis à ton Dieu; il t'a envoyée après la protestante et la juive (madame de Staël et madame Varnhagen) pour être, à la clarté du jour, le poète des idées et de l'infini; les voiles ne te conviennent pas, les timidités te vont mal; n'abdique pas la sublime effronterie de ton génie; renouvelle les lois de l'amour et de l'hyménée; chante, ne pleure pas, et loin de te laisser consumer par le feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur le monde. »

L'esprit se révolte en présence d'un pareil délire. Où nous conduisez-vous, dites-le, vous qui, placés par votre position à la tête de la nation pensante, proclamez ainsi la gloire et le triomphe de l'infamie? Dans quel abîme voulez-vous replonger la société? Que pourra-t-il sortir de ce conflit de contradictions flagrantes et absurdes? N'avez-vous donc pas vu dans quel chaos littéraire nous a jetés l'imprudente et inconséquente légèreté des novateurs, et combien ne serait pas encore plus dangereux pour l'humanité le chaos moral que vous préparez ainsi? Le mysticisme et Lélia! voilà les deux principes de votre avenir. Un nuage et un bourbier! Heureusement, la mode est inconstante, ses caprices ont peu de durée, et bientôt sans doute le soleil dissipera le nuage, desséchera le bourbier, et l'œuvre de la civilisation ne sera pas détourné de sa route.

LECTURES MANUSCRITES instructives et amusantes, à l'usage des enfans, tirées des considérations sur les œuvres de Dieu; par C. C. Sturm. Paris, chez Brunot-Labbe. 1 vol. in-18. Fig. Prix : 1 fr.

Ces lectures sont composées de morceaux d'écritures différentes, et de plus en plus difficiles à lire, qui sont lithographiés avec soin et accompagnés de petites vignettes. On a extrait des *Considérations de Sturm* les passages qui ont paru le plus à la portée des enfans, et le mieux destinés à leur faire comprendre tout ce que la contemplation de la nature offre de grand, de noble, de religieux; combien elle est digne d'occuper nos facultés, et comment elle élève notre âme à Dieu. Voici les titres des divers fragmens que renferme ce livre :

Contemplation de la Nature. Plaisirs qu'elle procure. Immensité de l'Univers. Dieu prouvé par ses ouvrages. Les Agrémens de la campagne. Plaisirs que procure la culture des jardins. L'Aurore. Le Lever du soleil. Les Vents et la tempête. Le Printemps. La Nuit d'été. La Neige. Les Plantes. La Prairie. La Vigne. La Chute des feuilles. Migration des oiseaux. Les Semailles d'hiver. Les Chenilles. Les Abeilles. Les Fourmis. Les Castors. Le Rossignol. Les Fauvettes au printemps. Le Bonheur.

Ces deux derniers morceaux ne sont pas de Sturm ; le premier est de Buffon, le second de Sterne. Sans doute on pourrait désirer dans ces lectures plus de simplicité encore, et le style souvent ampoulé de Sturm n'est pas toujours très-intelligible pour l'enfance ; mais cependant il nous a paru qu'en général et avec seulement quelques explications indispensables du maître ou des parens, ce petit ouvrage était très-bon à mettre entre les mains des jeunes enfans, pour lesquels on a encore si peu de livres convenables.

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par M. le baron de Barante. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

M. de Barante a réuni sous ce titre divers fragmens publiés par lui soit dans des Revues, soit dans les Mémoires de madame de la Rochejaquelin. Le premier volume renferme des notices historiques sur divers écrivains français, sur les chefs vendéens qui se signalèrent dans la guerre contre l'armée républicaine, sur Camille Jordan et le général Foy, enfin sur les deux réformateurs Calvin et Théodore de Bèze. Ces biographies sont courtes, renferment peu de détails, mais sont écrites avec un esprit de juste impartialité, et un style riche de couleurs, qui reproduisent avec une grande vérité les images que l'auteur veut peindre. Il nous intéresse et nous attache à ses héros, sans pourtant cacher les défauts qui peuvent déparer leurs grandes qualités ; mais animé d'un esprit conciliateur et large, il ne montre jamais d'animosité personnelle, et s'attache toujours à faire ressortir de préférence tout ce qui est noble et généreux.

Le second et le troisième volumes renferment des mélanges littéraires déjà connus aussi, mais qu'on relira avec un nouveau plaisir. La notice sur Schiller surtout nous paraît un morceau digne d'éloges et l'un des meilleurs de tous

ceux que M. de Barante a réunis dans cette publication. On y suit avec un vif intérêt les travaux du grand poète allemand, et nous avons involontairement été portés à comparer Schillet toujours mécontent de ses œuvres et travaillant saus cesse à se perfectionner, cherchant à faire toujours mieux, ne se croyant jamais arrivé au faite de l'art, avec la jactance orgueilleuse de certain auteur dramatique moderne qui n'hésite pas à déclarer ses ouvrages des chefs-d'œuvre et fait précéder chacun d'eux d'une préface où il s'encense lui-même et se proclame un grand homme avec un aplomb vraiment merveilleux.

Malgré des succès non contestés, malgré les éloges et l'admiration de toute l'Allemagne et le suffrage de tous les hommes distingués qu'il eut pour contemporains, Schiller ne se départit pas un seul instant de cette noble défiance de lui-même qui l'engageait à ne jamais cesser de travailler. Il comprenait que l'homme, quelque supérieur qu'il soit, a toujours quelque chose à apprendre, à acquérir; il ne rejetait pas dédaigneusement la critique, écoutait les observations, et, profitant de tout ce qu'il pouvait recueillir à l'école de l'expérience cette grande maîtresse des hommes, il suivait constamment une marche ascendante dans ses productions. C'est ainsi qu'il s'est acquis une renommée impérissable, et a placé son nom à côté de celui de Shakespeare dans les souvenirs de la postérité.

A la fin de son troisième volume M. de Barante a placé sa nouvelle de *Sœur Marguerite*, composition pleine de fraîcheur et de sensibilité dont nous avons déjà parlé dans notre numéro de mai dernier.

TABLEAU DE LA VILLE ÉTERNELLE; supplément à tous les Voyages d'Italie; par M. Joseph Régnier. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Adorateur exalté de Rome, M. J. Régnier l'a étudiée avec amour et la décrit de même. Pour faire partager au lecteur son admiration passionnée, il emploie un style élevé, grandiose et animé. Toutes les descriptions de monumens nous ont paru très-bien faites, et elles sont entremêlées d'anecdotes amusantes qui excitent l'intérêt et soutiennent la curiosité jusqu'au bout. L'épisode de Baiocco, petit enfant rachitique dont l'esprit fit la fortune d'un

café, est surtout fort original et raconté d'une manière très-piquante. Mais ce que nous n'approuvons pas dans l'ouvrage de M. Régnier, et ce qui sera désapprouvé, nous le pensons, par la plupart de ses lecteurs, c'est l'inconcevable aveuglement avec lequel ce voyageur persiste à voir encore dans Rome la cité sainte, la première et la plus pieuse de toutes les villes catholiques, et à regarder le pape comme un être infaillible, comme le souverain pontife du monde, maître des couronnes et des empires. Une semblable illusion était permise il y a quelques siècles, alors que les foudres du Vatican n'étaient pas encore et à jamais éteintes. Mais aujourd'hui, au milieu des idées révolutionnaires qui travaillent le monde et sapent de toute part même les sceptres les plus faibles, les monarchies les plus mitigées, ah! monsieur Regnier, c'est une mauvaise plaisanterie, et le pape pourra croire que vous avez voulu vous moquer de lui quand vous prétendez que la France surtout lui est fidèle. Quant à celle-ci, elle aurait droit peut-être de vous demander qui vous a donné mission de parler pour elle, de prier pour elle, de vous prosterner pour elle.

VOYAGE DU LUXOR EN ÉGYPTE, entrepris par ordre du Roi, pour transporter de Thèbes à Paris l'un des obélisques de Sésostris; par M. de Verninac Saint-Maur, commandant de l'expédition. Paris, 1835. 1 gros vol. in-8, orné de planches. Prix : 12 fr.

L'entreprise d'amener de Thèbes le monolithe énorme dont le pacha d'Egypte avait fait don à la France, offrait de très-grandes difficultés. Son succès complet est un titre de gloire de plus pour la marine française, ainsi que pour les habiles ingénieurs qui ont dirigé les diverses manœuvres mécaniques de l'embarquement. Le vaisseau *le Luxor*, qu'on a vu arriver à Paris privé de sa mâture, fut construit exprès pour cette expédition, de manière à pouvoir contenir dans son intérieur l'obélisque, et tirer cependant le moins d'eau possible. Le 16 avril 1831, ce bâtiment quitta Toulon et se rendit à Alexandrie, d'où il remonta le Nil jusqu'à Thèbes. Le récit de cette traversée et des obstacles que le Luxor eut à vaincre le long du Nil est d'un grand intérêt, ainsi que l'exposé des travaux au moyen desquels fut déplacé et embarqué le monolithe.

L'auteur fait, en passant, une foule d'observations curieuses sur les mœurs et le gouvernement de l'Egypte. Il nous a paru considérer sous son véritable point de vue le prétendu système civilisateur de ce fameux pacha, despote cruel, qui soumet ses sujets au régime le plus oppressif et le plus insupportable qu'il soit possible d'imaginer, suce, épuise toute la sève d'une des plus fertiles contrées du monde, et n'emploie pour régir ses provinces que des sangsues affamées qu'il fait ensuite dégorger à son tour et à son profit.

Pendant le séjour du bâtiment français à Thèbes, les marins furent assaillis de fièvres, de dysenteries violentes, et enfin du choléra, qui régnait alors sur les rives du Nil. Cependant la perte totale de l'équipage, durant toute l'expédition, ne s'éleva pas à plus de vingt hommes sur cent quarante.

Au retour, le Luxor eut moins de difficultés à vaincre, cependant il courut encore quelques dangers sur le Nil; mais, grâce au talent de ceux qui en dirigeaient la marche, il arriva sain et sauf à Alexandrie, où il trouva un bateau à vapeur detiné à le remorquer jusqu'à Toulon. M. de Verninac déploie dans cet ouvrage une érudition très-profonde; ses remarques sur les antiquités de Luxor, sur l'Egypte ancienne et moderne, sur les hiéroglyphes de l'obélisque, sont fort intéressantes; et il justifie pleinement la confiance que lui avait accordée le gouvernement en le chargeant de cette entreprise toute scientifique.

De l'imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 8. — AOUT 1835.

CONSEILS DE MORALE, ou Essais sur l'Homme, les Mœurs, les Caractères, le Monde, les Femmes, l'Éducation, etc. par madame Guizot. Paris, chez Didier. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

NOUVEAUX CONTES, par la même. Paris, chez Didier. 2 vol. in-12 ornés de 8 jolies gravures. Prix : 9 fr.

UNE FAMILLE, suivie de Nouveaux Contes; par la même. Paris, chez Didier. 2 vol. in-12 ornés de 8 jolies gravures. Prix : 9 fr.

Le *Bulletin littéraire* ayant déjà plusieurs fois signalé à l'estime publique les efforts heureux tentés depuis quelque temps par divers écrivains pour renouveler la bibliothèque des enfans, et remplacer les misérables frivolités qui en remplissaient encore les rayons, par de bons ouvrages moraux et utiles à la hauteur du siècle et en harmonie avec les progrès de l'éducation, il m'a paru juste et convenable de rendre hommage au premier auteur de ce mouvement, à la première femme qui donna l'exemple de l'application de théories jusque là presque tout-à-fait infructueuses, en analysant les derniers ouvrages de madame Guizot, quoique la date de leur publication ne les range point parmi les livres nouveaux.

Mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré, je l'espère, de cette *rétrospection;* d'ailleurs, un bon livre n'est jamais vieux, et ceux dont les titres se trouvent en tête de cet article peuvent être rangés hardiment au nombre des meilleurs.

Madame Guizot était une femme formée à l'école philosophique du dernier siècle, mais chez laquelle les sentimens d'une morale pure et élevée s'unissaient aux principes les plus larges. Elle comprenait qu'en combattant les préjugés du passé, en détruisant les abus et les erreurs, il ne fallait pas se contenter de joncher le terrain de débris, et attendre que le sol engraissé par cet amendement reproduisît par ses seuls efforts une nouvelle végétation. La charrue devait encore profondément remuer la terre, et il fallait remplir les sillons de bonnes et précieuses semences. Madame Guizot entreprit courageusement de prendre part à cette œuvre. Jeune fille encore, et froissée comme tant d'autres par la tourmente révolutionaire, elle ne renia point cependant les principes vrais et féconds qui avaient été les premiers auteurs de ce mouvement. Les premières productions de sa plume ne furent que des romans, mais on y reconnaissait déjà une grande sagesse de composition et un but moins futile que ne l'est d'ordinaire celui de ces sortes d'ouvrages. Bientôt sa coopération au *Publiciste* vint diriger son esprit sur une voie plus convenable à sa nature, et ses travaux dans les *Annales d'éducation* achevèrent de lui démontrer tout-à-fait quelle était sa véritable vocation d'écrivain. Elle avait la tâche de déduire des grandes théories philosophiques du dix-huitième siècle, les conséquences qu'elles devaient produire pour l'éducation; de les montrer agissantes dans des applications usuelles et journalières. Le catholicisme, défiguré par le fanatisme, l'ignorance et la superstition, avait fait perdre à l'homme le sentiment de sa dignité, de son immortalité, de sa participation à la nature divine. Dans la religion catholique la philosophie seule pouvait faire revivre ce grand principe que la réforme prêchait, mais qu'on refusait de sa part comme le présent d'un ennemi. Madame Guizot, qui avait si bien saisi tout ce que cette philosophie offrait de grand et de noble, et pour qui elle était devenue une véritable foi, un culte qu'elle rendait à Dieu, se proposa de montrer comment le principe de la dignité humaine devait servir de base à l'éducation, comment ce sentiment habilement exploité formerait des

hommes vertueux, comment l'amour du beau inculqué dès l'enfance devient un préservatif, un guide pour toute la vie ; elle ne perdit surtout jamais de vue l'influence puissante de l'éducation sur le caractère, et posa en principe cette idée, à la fois belle et consolante : « Qu'aucun mal « moral n'est sans remède, et que la nature humaine, même « sous le poids d'un tort grave, doit se relever et le peut « toujours par ses propres forces. »

Cette pensée est grande, sa portée est vaste, elle renferme le germe de tout progrès humain, de toutes les réformes judiciaires et gouvernementales. Elle est en même temps un hommage rendu à la bonté infinie de Dieu, une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir. De tels élémens ne pouvaient produire que d'excellens résultats, aussi avons-nous vu les divers ouvrages de madame Guizot accueillis par un brillant succès.

L'Écolier, qui fut le premier dans lequel cet estimable auteur donna quelques développemens à ses idées, eut pour objet principal de montrer la légitimité de la dépendance où se trouvent les enfans à l'égard de leurs parens ou de ceux qui les représentent, puis de faire voir comment une première faute se rachète et se fait oublier. Un grand charme règne d'un bout à l'autre de ce récit, dont les événemens variés et pleins de vie et de naturel, exciteront toujours fortement l'intérêt des jeunes garçons.

Dans *Une famille,* œuvre inachevée publiée depuis la mort de madame Guizot, on retrouve la pensée dominante de l'auteur. Mais elle apparaît entourée de circonstances tout-à-fait différentes. Il fallait montrer que dans toutes les situations de la vie, dans toutes les conditions de la société, la morale doit toujours être une et inaltérable. Il fallait prouver que dans toutes les classes, dans tous les états, l'éducation peut et doit apprendre à l'homme à se faire estimer et aimer de ses semblables, à remplir sa carrière d'une manière honorable, à vivre toujours digne de sa haute destinée et des vues providentielles de l'Être-Suprême à son égard. La composition de ce conte est beaucoup moins compliquée que celle de l'Écolier ; il offre le tableau d'un intérieur calme, paisible, dans lequel l'existence s'écoule doucement au milieu de la paix et du repos, loin des orages et des écueils du monde. On regrettera seulement qu'il ne soit pas terminé. Il est accompagné de plusieurs autres petites historiettes écrites avec la même simplicité, avec le

même charme. On y trouve, ainsi que dans les *Nouveaux Contes,* une foule de leçons morales applicables à tous les caractères, à toutes les circonstances et présentées de la manière la plus aimable, la plus claire, la mieux faite pour frapper l'esprit, captiver l'attention et réveiller la sympathie des jeunes lecteurs. On lit, avec un plaisir bien vif, ces premiers ouvrages qui s'adressent à notre intelligence enfantine, et lorsque plus tard des études plus sérieuses les ont chassés de notre souvenir, c'est encore avec joie qu'on les retrouve, qu'on les parcourt, qu'on se reporte, avec eux, aux heureuses années de l'enfance.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur les travaux de madame Guizot, destinés à la jeunesse, il me reste à examiner ses *Conseils de morale,* ouvrage plus grave, plus profond, qui s'adresse aux hommes en général, et à la suite desquels sont traitées plusieurs questions de haute politique.

Ici l'auteur donne libre cours à ses idées philosophiques. Son esprit observateur, plein de sagacité et de finesse, saisit et rend avec une vérité admirable les diverses faces sous lesquelles il a envisagé l'espèce humaine, ses penchans, ses travers, ses vices et ses vertus. Madame Guizot exprime ses pensées avec une simplicité et une franchise très-grande, disant ce que sa raison lui apprend et lui montre, sans s'inquiéter si elle se trouve en désaccord sur tel ou tel point de morale avec la foule. Il y a beaucoup d'originalité piquante dans quelques-uns des fragmens qui remplissent ces deux volumes, et en général tous sont écrits d'une manière fort agréable. Je ne crois pas que la morale ainsi présentée puisse effrayer personne. C'est une conversation parfois sérieuse, mais souvent aussi enjouée, avec une femme de beaucoup d'esprit, chez qui la philosophie du dix-huitième siècle se trouve alliée à une foi raisonnée et raisonnable. L'homme et la vie humaine, les sentimens moraux, les caractères, le monde, les femmes et l'éducation, sont tour-à-tour passés en revue et analysés avec une grande intelligence. Ensuite vient un *traité des idées de droit et de devoir;* ce morceau est sans doute fort remarquable, surtout écrit de la main d'une femme, mais les principes qu'il renferme offrent une ample matière à discussion. Madame Guizot établit que le seul droit naturel possible est le droit du plus fort, et que par conséquent le principe de la société humaine doit se trouver dans le devoir seul, non dans le droit. Elle

ajoute que l'existence de la famille est postérieure à celle de la société et n'est également que le résultat du devoir. Ces théories présentent un côté bien faible, en ce qu'elles posent pour base de tout ici-bas, un principe multiple et incertain, qui varie de peuple à peuple, d'individu à individu : le devoir, sentiment du bien et du mal dont l'existence chez l'homme est incontestable, mais dont l'application a besoin d'un autre guide qui lui montre où est le bien, où est le mal. L'essai sur *l'Anarchie et le Pouvoir,* qui complète et éclaircit le traité précédent, se distingue par une netteté de pensée et d'expresion qui est bien rare. On y voit que madame Guizot sentait la nécessité de réconcilier la politique avec la morale, de l'appuyer sur elle et d'opérer ainsi une réforme heureuse, depuis long-temps en vain désirée dans toutes les relations de l'état social. Elle a pu errer dans le choix des moyens, dans l'application des principes; mais le but était digne d'elle, et ses efforts sont honorables. Bien des publicistes envieraient son talent, et même, sans partager les opinions qu'elle soutient, on ne peut que rendre hommage à la force de son esprit et à la profondeur de sa pensée.

HISTOIRE DE JEAN-MARIE, par mademoiselle ULLIAC TRÉMADEURE. Paris, chez Pesron. In-18. Fig. Prix : 60 c.

LES DIMANCHES DU VIEUX DANIEL, par la même. Paris, chez Pesron. 2 vol. in-18. Fig. Prix : 3 fr.

LES SOUVENIRS DU GRAND-PAPA, par la même. Paris, 1833. Chez Pesron. 2 vol. in-18. Fig. Prix : 3 fr.

Jean-Marie est un très-brave homme, qui a reçu de l'instruction et en a profité; son intelligence est développée d'une manière assez remarquable, et cependant après avoir exercé bien des métiers sans réussir à aucun, il finit par être fort heureux de trouver une place de jardinier dans une bonne maison bourgeoise, chez M. Grandville. A quoi sert donc l'instruction? se demande-t-il, et dans sa haute sagesse, il décide qu'elle est tout au moins inutile, sinon nuisible. Aussi, ses enfans n'apprendront rien et ne seront que de simples manœuvres, ne sachant pas même lire. Heureusement que le propriétaire dont il est le jardinier intervient sur ces entrefaites, et après lui avoir fait raconter sa vie, lui prouve ce qui lui avait déjà souvent

été dit, que s'il s'était toujours trouvé *propre à tout et bon à rien*, ce n'était pas la faute de l'instruction, mais qu'il avait toujours manqué d'un but et d'une volonté! *Quand un homme marche sans but dans la vie, il fait bien du chemin et n'arrive jamais* : cette maxime trouve souvent son application ici-bas ; les *Jean-Marie* sont nombreux dans le monde, et il serait à désirer que tous pussent profiter des excellens conseils de M. Grandville. Le petit volume de Mlle Ulliac Trémadeure, en se répandant au milieu des écoles et dans les campagnes, pourra produire un grand bien sous ce rapport. La Société pour l'Instruction élémentaire lui a décerné un prix comme au meilleur livre propre à être distribué dans les écoles primaires.

Les deux autres ouvrages du même auteur me paraissent également dignes d'être recommandés. Ils s'adressent à l'enfance. Le vieux Daniel est un respectable vieillard, qui aime à s'entourer de jeunes enfans, à les amuser, les instruire, les corriger en leur racontant quelques traits de sa vie, où se trouve toujours renfermée une excellente leçon de morale. La pension de M. Legendre se rend auprès de lui chaque dimanche, et cette visite est attendue avec grande impatience par les élèves, car ils aiment tous le vieux Daniel, quoiqu'il leur adresse quelquefois des réprimandes un peu sévères ; mais ses récits sont si amusans, sa figure si respectable, et les gâteaux de sa bonne Suzanne sont si bons! A de telles conditions, on consent volontiers à être grondé, et les sages leçons de Daniel sur la paresse, la gourmandise, la fierté, la suffisance et maints autres défauts communs aux membres de son petit auditoire, portent fruit, parce qu'elles se gravent d'une manière sûre dans l'esprit, à l'aide des circonstances intéressantes avec lesquelles elles sont présentées.

LE RÈGNE MINÉRAL ramené aux méthodes de l'histoire naturelle; par L. A. Necker, de l'académie de Genève. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Fig. Prix : 18 fr.

La minéralogie diffère des autres branches de l'histoire naturelle, en ce qu'elle s'occupe de corps tout-à-fait inorganiques, et que, par cette raison, ses nomenclatures n'ont point été jusqu'ici basées sur les méthodes naturelles. Les caractères individuels des espèces et de quelques genres ont été décrits avec beaucoup de détails et d'exacti-

tude; mais les grandes divisions du règne ne se trouvent point fondées sur des principes assez clairs et faciles à reconnaître dans les divers groupes dont elles se composent : en sorte qu'après avoir étudié avec soin tous les élémens de la minéralogie, on pouvait être encore incapable de trouver dans les livres le nom d'une pierre quelconque, tandis qu'en zoologie, et même dans la méthode naturelle en botanique, c'est une chose à laquelle on arrive facilement. Cela pourrait provenir de ce que les auteurs qui se sont occupés avec le plus de succès de cette science, n'avaient pas cherché à en embrasser l'ensemble, les rapports généraux, et l'isolant du reste de l'histoire naturelle, l'avaient trop souvent ramenée dans le domaine spécial de la chimie ou de la cristallographie, dans lesquelles cependant elle ne puise qu'une partie de ses caractères distinctifs. Le désordre qui en résultait dans la classification était bien fait pour rebuter l'élève et augmenter les difficultés qu'il rencontre, surtout dans son début. Ceci est un fait que pourront constater tous ceux qui ont essayé d'apprendre la minéralogie ; ils avoueront que les moyens empyriques ont été long-temps les seuls par lesquels ils soient parvenus à reconnaître les noms des divers minéraux dont ils étaient à même d'étudier les caractères ; et les paysans des montagnes en savent souvent beaucoup plus qu'eux à cet égard, sans avoir jamais étudié.

M. le professeur Necker a entrepris de mettre un terme à cette incertitude de la science, et de ramener le règne minéral aux méthodes de l'histoire naturelle. Dans ce but, il commence par offrir un résumé des principes de la chimie et de la physique minérales, qui puisse rappeler d'une manière claire et rapide les élémens et les propriétés des minéraux, ainsi que leur forme cristalline et les phénomènes de la cristallisation. Passant ensuite à la théorie de la classification, l'auteur examine le choix à faire parmi les diverses propriétés des minéraux, pour s'en servir comme de caractères, et traite de la valeur relative de ces caractères ; enfin, il expose rapidement les principes sur lesquels repose la classification qu'il donne dans une suite de tableaux analytiques qui sont placés à la fin du premier volume, et dont voici l'extrait :

« Les cristaux, ou individus minéraux, se divisent en quatre classes : 1° les cristaux inflammables ou brûlant avec flammes, sans résidu ni odeur d'ail ;

» 2° Les *cristaux métallophanes*, qui ont l'aspect et l'éclat métallique, et qui, même dans l'état le plus pur, sont toujours complètement opaques dans les plus minces fragmens;

» 3° *Cristaux amphiphanes*: aspect variable, tantôt métallique, et tantôt vitreux; dans le premier cas ayant une raclure terreuse et colorée; dans le second, un éclat plus ou moins métallique, ou le prenant par le frottement d'un corps dur. Suivant l'aspect, opaques ou translucides; raclure jamais métallique.

» 4° *Cristaux lithophanes*, n'ayant jamais l'aspect ni l'éclat métallique; toujours plus ou moins translucides dans l'état de pureté; à poussière blanche ou de couleur claire. »

Chacune de ces quatre classes renferme des groupes chimiques différant, par le mode et la nature de leurs combinaisons, de ceux qui composent les autres classes. Ainsi, la première ne renferme que des combustibles simples non métalliques : le *soufre* et le *diamant*. Dans la deuxième se trouvent tous les métaux natifs, les alliages de métaux entre eux, leurs combinaisons avec des combustibles non métalliques, dont sont exclus l'oxygène, le fluor et le chlore : *métaux natifs*, *pyrites*, *graphites*, *alliages*.

La troisième comprend, 1° quelques combinaisons du soufre avec des métaux; 2° celles de certains métaux avec l'oxygène : *hématites* et *sulfuridiens* ou *blendes*.

Enfin la quatrième, qui est la plus nombreuse de toutes en genres et en espèces, se compose de tous les oxides, les acides, leurs combinaisons entre eux et celles des corps simples avec le fluor et le chlore.

Cette ingénieuse classification sera, il faut l'espérer, accueillie avec faveur par les savans capables d'en juger le mérite, d'en vérifier les principes, et, consacrée par l'usage, elle deviendra bientôt un titre de gloire de plus pour l'Académie de Genève, qui a déjà fourni tant d'hommes distingués dans les sciences naturelles.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE ET LA THÉORIE DES BEAUX-ARTS, par A. G. Schlegel; traduit par A. F. Couturier, de Vienne. Paris, chez Didier. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr.

M. A. G. Schlegel, déjà connu par son *Cours de littéra-*

ture dramatique (1), dont les jugemens ont soulevé tant de querelles littéraires, fut invité, dans l'été de 1827, à Berlin, à communiquer quelques idées qu'il avait légèrement esquissées sur les beaux-arts. Ce sont ces leçons improvisées devant une assemblée composée de gens du monde, et en partie de dames, qu'on a recueillies et publiées, non comme un traité complet, mais comme un cadre brillant et admirablement construit, renfermant tous les élémens nécessaires pour initier à la connaissance et à l'appréciation des beaux-arts.

L'auteur débute par expliquer ce qu'on entend par *arts plastiques*, et par la définition du beau; il passe rapidement en revue les diverses définitions données par Platon, ainsi que la multitude des théories du dix-huitième siècle ; il expose l'influence de la philosophie française sur les arts, ainsi que celle du philosophe allemand Kant, qui, dit-il, marcha le premier à la connaissance du beau, dans un esprit vraiment philosophique, mais avec trop peu de connaissance des arts pour arriver à d'heureuses applications. Winkelmann fit beaucoup par ses ouvrages pour l'avancement des arts ; il inspira surtout le respect de l'antiquité et l'admiration que méritent les restes qu'elle nous a laissés; mais il s'est arrêté aux détails et n'a pas su embrasser l'ensemble, comme l'a fait plus tard la philosophie allemande. Le sentiment du beau, quelque difficile qu'il soit à définir, se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques. Dès l'enfance des nations on voit la poésie et la musique réunies dans le chant. Plus tard, les hommages rendus au Créateur s'expriment par l'architecture et la sculpture ; enfin la peinture vient compléter les résultats de cette tendance continuelle de l'esprit humain vers un monde idéal. L'homme veut imiter la nature, non en copiant servilement ses œuvres, mais en cherchant à créer, comme elle, des chefs-d'œuvres de beauté. Pour atteindre ce but, il est certaines lois de composition, d'agencement et d'exécution, auxquelles l'auteur consacre plusieurs chapitres. Ensuite il trace une esquisse générale de l'histoire des arts, vaste tableau qui déroule tour à tour à nos regards les travaux gigantesques des Egyptiens, et leur bizarre sculpture ; les constructions

(1) 3 vol. in-8. Prix : 16 fr. Chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires à Paris et à Genève.

souterraines des Indiens, qui confondent l'imagination par leur hardiesse et leur immensité; les ouvrages des Phéniciens, des Babyloniens, des Perses; les admirables trésors artistiques de l'ancienne Grèce; enfin, les arts sous le christianisme, la peinture, portée à la perfection par les Italiens, et l'architecture si imposante, si mystérieuse et si riche qu'on a improprement nommée gothique. A la suite de ces leçons, que l'auteur n'a malheureusement pas complétées, le traducteur ajoute trois excellens articles traduits du célèbre *Conversation's-Lexicon,* sur *l'Histoire de l'architecture*, *l'Histoire de la Sculpture* et *l'Histoire de la Peinture.* Enfin le volume est terminé par un coup d'œil rapide sur l'état actuel des arts en France.

LEÇONS D'ASTRONOMIE, professées à l'Observatoire royal; par M. Arago. Paris, 1835. Chez Just Rouvier et E. Le Bouvier. 1 vol. in-18. Fig. Prix : 4 fr. 50 c.

L'astronomie est une science sublime par la grandeur immense de ses recherhes, par sa hardiesse à se lancer dans les espaces de la création, à percer les mystères de ce vaste univers dans lequel notre terre n'apparaît que comme un point presque imperceptible, comme un grain de sable dans l'Océan. Elle fut toujours l'objet des travaux des hommes les plus distingués par l'étendue de leur savoir, par la force de leur conception. Nulle autre science n'exerce et ne développe à un aussi haut degré les plus nobles facultés de l'esprit humain. Honneur donc aux savans professeurs qui, par leurs explications claires et faciles à saisir, mettent à la portée de tous ce flambeau divin de l'instruction, dont la lumière doit diriger les peuples sur le sentier de la véritable liberté et du vrai bonheur. Les éloquentes leçons de M. Arago ont depuis long-temps attiré la foule et fixé l'attention. Comprenant parfaitement bien le goût du siècle pour les connaissances positives, il a su avec talent dégager l'astronomie de toutes les difficultés dont elle est hérissée, et, la présentant sous une forme élémentaire sans diminuer en rien l'intérêt des détails, il a captivé adroitement ses auditeurs, il est parvenu à les faire participer à son amour de la science, à les intéresser vivement à toutes les hautes questions qui s'y rattachent.

On a donc pensé bien faire en cherchant à reproduire ces leçons, autant que cela était possible, dans un petit volume qui, en répandant des notions saines et exactes, pourra contribuer à détruire bien des préjugés encore tout-puissans dans une foule d'esprits, surtout dans les campagnes. Après quelques notions sur les instrumens astronomiques et sur les lois d'après lesquelles ils sont construits, vient un aperçu de l'histoire de l'Astronomie, et des obstacles que rencontrèrent dans la superstition et l'ignorance la plupart de ses grandes découvertes.

Les mouvemens apparens des corps célestes, les étoiles fixes, les planètes, leur constitution, leur cours et leurs particularités, forment le sujet des leçons suivantes. La terre, les comètes, les éclipses sont tour-à-tour examinées; ensuite se trouvent des observations fort intéressantes sur les marées, sur la détermination de la longitude et de la latitude, sur les rapports de l'atmosphère avec l'astronomie, enfin sur la température de la terre, et sur le calendrier qui forme le sujet de la dix-septième et dernière leçon de ce volume.

INSTRUCTION SUR LA FORTIFICATION de campagne, la défense et l'attaque des postes retranchés; par GAILLARD, capitaine de voltigeurs. Paris, chez Anselin. 1835. In-18. Fig. br. Prix : 2 fr.

Ce petit volume offre un résumé clair et précis de tous les travaux de la fortification de campagne, cette science dont la connaissance est indispensable à tout officier qui veut pouvoir en toutes circonstances profiter des avantages que la position du terrain lui offrira, soit pour se défendre avec sa troupe, soit pour protéger sa retraite et sauver ses soldats. C'est un court mémorial propre à être mis dans la poche et à suivre le militaire jusque sur le champ de bataille. Il est précédé de quelques notions de baraquement, ou de la formation des camps, des dimensions à donner aux baraques et de la manière la plus simple et la plus prompte de construire des abris pour le soldat. L'auteur passe ensuite rapidement en revue tous les points principaux de la fortification passagère, et termine par la nomenclature des parties qui composent un front de fortification bastionné appartenant à l'enceinte d'une place forte.

« Cette instruction, dit-il, est loin d'être complète, mais elle aura rempli le but qu'on s'est proposé, si elle est reçue comme un canevas sur lequel l'intelligence pourra s'exercer; si elle engage quelques militaires à appliquer dans leurs promenades quelques-unes des idées que cette instruction aura développées chez eux; si elle les porte à ne point traverser un village, à ne point s'approcher d'une ferme, d'un château, sans les avoir examinés sous ces deux points de vue : leur attaque et leur défense. »

LYCÉE, ou Cours de littérature ancienne et moderne; par J. F. La Harpe, avec des notes et des commentaires. Paris, 1834. Chez Didier. Nouvelle édition complète en 2 gros vol. in-8, ornés d'un portrait de l'auteur. Prix : 18 fr.

La Harpe fut long-temps l'oracle littéraire dont les jugemens avaient en quelque sorte force de loi aux yeux de tous ou du moins de presque tous. Les opposans étaient en petit nombre, et se taisaient ou n'élevaient qu'une voix timide contre les arrêts souvent passionnés de l'aristarque. Le *Lycée* était devenu dès son apparition un livre classique qui figurait dans toutes les bibliothèques, qui se trouvait entre les mains de tous les jeunes gens et leur servait de premier guide dans la carrière des lettres; en un mot, c'était un engouement général, et les nombreuses éditions d'un ouvrage aussi volumineux attestent un succès vraiment extraordinaire. Mais lorsqu'à la littérature de l'Empire succéda cette fermentation dite romantique, dont la période dure encore, et qui prépare, il faut l'espérer, une nouvelle phase brillante dans notre histoire littéraire, le règne de La Harpe fut passé, le charme tomba, et de tous côtés la réprobation ne fut pas moins vive ni plus juste que ne l'avait été l'engouement. On le qualifia de tous les noms ridicules jetés avec une légèreté impardonnable aux plus grandes et aux plus belles renommées par l'impatience des jeunes novateurs qui semblaient vouloir d'abord renverser tous les habitans du Parnasse, afin d'être plus sûrs de pouvoir s'y placer un jour eux-mêmes. Alors le Lycée fut dédaigné, on n'en voulut pas même au rabais. Mais une si injuste prévention ne pouvait durer, et après être tombé tour-à-tour dans les deux excès opposés, on devait finir par revenir à une juste appréciation des mérites et des défauts de La Harpe. Sans

lui rendre ce sceptre absolu qu'il possédait et que ses haines et ses affections particulières trop prononcées devaient lui faire perdre, il faut reconnaître en lui un juge plein de goût, un littérateur habile, un critique fin et spirituel, un homme versé dans une immensité de connaissances en tout genre. Son ouvrage est un beau monument qui ne doit pas périr, et en signalant aux jeunes gens les principaux passages dans lesquels ils doivent se méfier des jugemens passionnés de l'auteur, en les prévenant de ses relations d'amitié ou d'opposition avec ceux de ses contemporains dont il parle, on pourra toujours leur conseiller la lecture du *Lycée* comme le meilleur cours de littérature qu'ils puissent suivre, surtout pour la partie française ; car les anciens ont été traités par La Harpe fort légèrement, souvent sur parole ou d'après de mauvaises traductions, et il était fort peu capable de parler des littératures étrangères. La nouvelle édition que j'annonce ici est exécutée avec une perfection typographique très-grande qui a permis de réunir tout l'ouvrage en 2 volumes imprimés à deux colonnes, mais avec un caractère très-net et assez gros pour ne point fatiguer l'œil. Ces volumes peuvent du reste, pour plus de commodité, être reliés en quatre parties dont chacune a un titre particulier, et n'est alors pas plus grosse qu'un volume in-8° ordinaire.

COURS DE VERSIONS ANGLAISES, ou Recueil choisi d'anecdotes, traits historiques, singularités, extraits divers, anciens et modernes, etc. suivis de morceaux les plus brillans de la poésie anglaise, le tout enrichi de notes explicatives en français ; par P. Sadler. Paris, chez Truchy. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr.

COURS GRADUÉ DE LANGUE ANGLAISE, ou Choix de versions à l'usage des classes élémentaires, suivi d'un Dictionnaire Anglais-Français de tous les mots qui s'y trouvent ; par P. Sadler. Paris, chez Truchy. 1835. In-18. Cart. Prix : 2 fr.

Toutes les personnes appelées à enseigner la langue anglaise à de jeunes élèves accueilleront avec plaisir ces recueils de versions où elles trouveront des fragmens de bons auteurs, d'une difficulté graduée, à la portée des enfans, et accompagnés de notes explicatives et de dictionnaires de mots. En effet, la lecture d'une langue étrangère est le meilleur moyen de l'apprendre, lorsqu'on n'a pas la ressource de la

parler ; elle intéresse d'abord l'élève, et lui fait ensuite surmonter avec bien moins de peine et d'ennui les difficultés grammaticales, qui se gravent par là dans son esprit presque à son insu, en les voyant sans cesse répétées et sans qu'il ait besoin d'en charger de force sa mémoire. Le choix de M. Sadler est fait avec goût et intelligence, de manière à jeter sur les leçons autant d'intérêt et de plaisir que possible. La seconde partie du *cours de versions* renferme des poésies extraites de Milton, Shakespeare, Otway, Pope, Byron, Moore, etc. offrant ainsi tout à la fois un exercice de traduction et un spécimen des richesses de la littérature anglaise.

Le *choix de versions* forme la seconde partie du *cours gradué de langue anglaise,* dont la première contient un manuel de phrases françaises et anglaises, destiné à exercer les élèves et à les familiariser avec le génie distinctif de chacune des deux langues. Il me paraît surtout très-bon à mettre entre les mains d'un enfant, pour lui apprendre à traduire seul, sans le secours du maître, et à se servir du dictionnaire.

HISTOIRE DE DEUX SOEURS, par Jules CHABOT DE BOUIN. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE PAIR DE FRANCE, ou le Divorce ; par madame la baronne Aloïse DE CARLOWITZ. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

Dans les *Deux Sœurs*, M. J. Chabot de Bouin a voulu développer l'une des causes du malaise social dont tant de jeunes gens se plaignent. Il cherche à montrer comment l'instruction mal dirigée devient nuisible et rend ses adeptes malheureux en leur inspirant des principes et des opinions tout-à-fait en désaccord avec ceux qui dirigent la société au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre. Il y a sans doute quelque chose de vrai dans cette thèse, mais il ne faut pas trop la généraliser. On doit éviter plutôt avec soin tout ce qui pourrait faire pâlir le flambeau divin de l'instruction, et prendre garde de rejeter trop légèrement un principe, parce que ses conséquences sont quelquefois faussées. Voudrait-on, par exemple, que, parce que la société qu'on appelle le *grand monde* est immorale, l'éducation fût immorale aussi, afin de nous y préparer des succès ? Non certes, ce n'est pas là la pensée de l'auteur, mais logiquement on pourrait en tirer ce triste corollaire.

Quand on veut juger une règle sur ses exceptions, il faut les voir toutes, et ne pas se contenter d'examiner les mauvaises au détriment des bonnes qu'on oublie. L'instruction a bien pu perdre en effet quelques fils d'honnêtes artisans qui, poussés par l'ambition, ont lancé leurs enfans dans un monde où ils n'ont pu trouver leur place; mais si l'on recherche attentivement la cause de ce malheur, on la trouvera non dans l'instruction, mais dans la vanité paternelle, et d'un autre côté l'histoire est riche de grands hommes sortis de l'atelier, ou de la cabane du pauvre. Il est vrai que tout n'est pas exactement logique dans l'état social, mais depuis dix-huit siècles l'esprit humain marche en avant, et en dépit des innombrables obstacles que lui oppose à chaque instant l'égoïsme individuel, il se perfectionne toujours davantage. Si donc parfois nous sommes froissés par des abus, au lieu de porter nos regards sur l'avenir que nous appelons impatiemment, rejetons-les plutôt sur le passé, et nous nous trouverons encore heureux.

Voilà bien de la philosophie à propos d'un roman, et d'un médiocre roman, car ce sont de vulgaires aventures, assez vulgairement racontées; mais aujourd'hui la philosophie se fourre partout, et chaque romancier a son système de prédilection qu'il développe avec amour, n'empruntant à la vie réelle et aux mœurs que les traits qui lui conviennent, et les défigurant le plus souvent d'une rude manière pour les rendre plus propres à son but.

C'est ainsi que madame Aloïse Carlowitz a rempli les trois volumes de son *Pair de France*, de scènes tendant toutes à prouver que ce n'est pas la logique qui gouverne le monde. Personne ne contestera la vérité de cette assertion, mais la plupart des gens préfèreront sans doute la croire sur parole, et ils feront bien, car le *Pair de France* est d'une lecture fort indigeste.

LA MAISON DE L'ANGE, ou le Mal du Siècle; par Félix Davin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MAISON DE CINQ ÉTAGES, ou le Terme d'Avril, par Auguste Ricard. Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

LE CAFÉ PROCOPE, par Roger de Beauvoir. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Le *Mal du Siècle*, c'est l'ennui, qui ronge tous ces pauvres

jeunes gens à face blême, à longue chevelure flottante, qu'on voit errer le long des rues, sur les places, dans les promenades, et qui s'en vont pleurant l'amour dans un éternel sanglot, dans de mélancoliques mystères adressés à leur *ange*, ce qui ne les empêche pas d'être dans l'occasion de tout aussi joyeux compagnons que d'autres. Cet ange, c'est une pâle, faible, souffrante jeune fille, qui a d'*ineffables tristesses*, un *profil hellénien*, une *peau diaphane*, un *cou soyeux*. C'est avec ces matériaux, puis deux ou trois caricatures bourgeoises, et un roué de séducteur, que M. Davin a composé son roman, où nous trouvons à côté de vers fort langoureux une prose très-vulgaire; à côté de l'intrigue la plus romantique, les cancans les plus misérables d'une petite ville: contraste qui offre peu d'intérêt, peu de vérité, peu d'originalité. L'auteur cherche à se montrer tout à la fois poète, romancier et observateur. Mais ces poésies sont peu remarquables; son roman, quoiqu'il soit meilleur, en visant à la simplicité, tombe quelquefois dans la niaiserie; et enfin, ses observations sont trop longues, trop minutieusement développées; il ne peut nous peindre le moindre mouvement de l'âme, sans l'analyser et le délayer dans une page de verbiage inutile. C'est avec peine que nous voyons M. Davin se détourner ainsi de la bonne route dans laquelle nous avions cru le voir entrer. *La Maison de l'Ange* est fort au-dessous de *Ce que regrettent les femmes*; et, en vérité, nous ne comprenons pas qu'on puisse intituler cela : *Mœurs du nord de la France*.

Les *Cinq Étages*, de M. Ricard, ne sont pas non plus une production bien saillante; mais l'auteur montre moins de prétentions, et on se sent par conséquent plus disposé à l'indulgence envers lui. On rencontre d'ailleurs assez souvent dans ses ouvrages des tableaux vrais et bien tracés, quoique d'un genre un peu trivial. Il est moins licencieux que Paul de Kock, et quelquefois beaucoup plus naturel.

Quant au *Café Procope*, c'est un recueil de contes et d'anecdotes assez interessantes sur des hommes distingués des siècles précédens. *L'Épreuve de Marat*, qui se trouve en tête du volume, nous a paru surtout offrir des scènes pleines d'intérêt et de force dramatique. L'auteur nous présente Marat sous une face nouvelle; il cherche à nous peindre son amour-propre d'auteur, sa jalousie de savant,

et il le fait non moins hideux sous ce rapport que sous tout autre. Reste à savoir jusqu'à quel point cela s'accorde avec la vérité. Nous sommes encore trop rapprochés de l'époque où cet homme a vécu, pour pouvoir la connaître.

SAVINIE, par madame Camille Bodin (Jenny Bastide). Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UN MARIAGE DE COUR, par Pourcelt de Baron. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

MÉMOIRES D'UN JEUNE CAVALIER, par James ; traduit de l'anglais par Defauconpret. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Savinie est une composition fort romanesque ; les héroïnes sont deux femmes, qui, après avoir tout sacrifié à une passion violente, voient l'objet de leur amour en épouser une autre, et les abandonner avec une légèreté qui ne fait guère honneur au sexe masculin. Ce roman est bien écrit et offre assez d'intérêt, quoique les situations en soient quelquefois un peu trop forcées.

M. Pourcelt de Baron nous donne le récit d'une aventure réelle, dont il a été le confident et même le témoin, et qui lui a paru offrir des scènes dramatiques et des leçons morales dignes d'attirer l'attention du public. Il ne s'est pas trompé : *un Mariage de Cour* sera lu avec intérêt ; on y trouvera une peinture vraie de la vie réelle, et des résultats de l'intrigue prenant la place du sentiment dans les relations de la vie domestique et sociale. La catastrophe de ce livre est épouvantable, mais elle est amenée fort naturellement, et le style simple et facile de l'auteur laisse aux événemens toute leur force émouvante. S'il y a des émotions fortes dans ce récit, du moins sont-elles le résultat de l'action dans ses développemens nécessaires, et non un vain jeu de style et d'imagination de la part de l'auteur.

Les *Mémoires d'un jeune Cavalier* nous racontent quelques scènes de la guerre contre les têtes-rondes en Angleterre sous Charles Ier ; puis, après le succès de la révolution, notre jeune Cavalier émigre et vient à Paris, où se passent les autres aventures de son récit. Il y a dans ce roman, comme dans tous ceux du même auteur, des traces d'un talent véritable, d'une imagination riche et sobre ; mais aussi des longueurs parfois assez ennuyeuses. Il a le défaut

commun à beaucoup de romanciers anglais, de détailler trop ses descriptions, de s'étendre avec complaisance sur des sujets souvent peu intéressans, et d'allonger ainsi fort inutilement ses productions, qui, sans ce défaut, prendraient bientôt un rang plus distingué dans la littérature contemporaine.

LA TOUR DE LONDRES, par Alphonse Brot. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

CLÉMENCE DE SANÇAY, ou Henri III et sa cour; suivi de la Maison de campagne. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

BLANCHE DE SAINT-SIMON, ou France et Bourgogne, par Antony Thouret. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La *Tour de Londres* est un roman épistolaire à double intrigue. D'une part, c'est la correspondance de deux amans malheureux; de l'autre, c'est l'histoire du poète anglais Thomas Otway, dont les incidens s'entremêlent et s'encadrent sous forme de récit, dans la première intrigue, qui, sans cela, paraîtrait fort languissante. M. Brot semble s'être inspiré des romans de G. Sand, et les lettres d'Arièle et de Wilhelm sont écrites d'un style passionné tout-à-fait dans son genre. Nous aurions préféré que M. Brot nous donnât la Tour de Londres dégagée de cet entourage dont elle n'avait pas besoin; c'est un récit touchant qui est, sans contredit, la meilleure partie de son livre, et en assurera le succès autrement fort douteux.

L'auteur de *Clémence de Sançai* n'a nullement profité de toutes les ressources que lui offrait l'époque choisie par lui d'Henri III et ses ministres. Il paraît n'avoir point du tout saisi la portée d'un semblable titre, et l'avoir pris simplement comme un passe-port pour une composition fort vulgaire, bien faible, bien romanesque et peu satisfaisante sous tous les rapports, car ces deux volumes sont imprimés de telle façon qu'ils ne renferment à eux deux pas plus de matière que six numéros de notre Bulletin.

Blanche de Saint-Simon est un recueil de scènes historiques dans le genre de celles qui furent publiées avec succès par M. Vitet, il y a quelques années. C'est de l'histoire dramatisée; on y trouve de la vie, de la force, de la vérité; Louis XI et le duc de Bourgogne y sont peints assez habilement, avec les différences marquées de leurs caractères, de leurs mœurs, de leurs cours; mais on y ren-

contre aussi les défauts presque inséparables de ce genre de composition, de l'exagération mélodramatique et de l'esprit sentencieux.

Dans sa préface, M. Antoni Thouret expose son système historique, qui est d'écrire le récit des faits sans nulle réflexion, de crainte que les opinions et les vues de l'auteur n'altèrent et ne fassent oublier la vérité, afin, en un mot, d'obtenir la plus grande impartialité. Nous ne partageons pas sa manière de voir à cet égard, car il nous semble que les faits eux-mêmes, dénués de tout commentaire, se ressentiront toujours considérablement de l'esprit qui anime l'écrivain, et que d'ailleurs l'histoire écrite avec une complète indifférence, serait froide, sèche, sans intérêt.

« Quand un véritable historien, dit Fr. Schlegel dans son *Histoire Moderne*, nous présente, avec la fermeté et l'assurance du vrai savoir, les faits tels qu'ils se sont passés et sans altération ; quand, pour justifier ses opinions et ses jugemens, sans lesquels il est impossible d'écrire aucune histoire, il nous expose franchement les bases de ses principes et de sa croyance, d'où découlent ses opinions, nous ne pouvons certes pas nous plaindre de ce qu'il met entre nos mains le moyen de nous assurer facilement jusqu'à quel point nous partageons sa manière de voir. Si nous ne sommes pas du même avis que lui, nous ne devons pas l'accuser de partialité, ou du moins, alors, ce mot n'aura plus le sens d'un reproche. »

Cette réflexion de Schlegel nous paraît d'autant plus sensée, que c'est justement de cette diversité d'opinions et de jugemens que peut et doit jaillir la vérité.

Mais M. Thouret s'est contredit en quelque sorte lui-même, car il a adopté la forme la plus susceptible peut-être d'altérer la vérité historique, celle du dialogue, qui est difficile à manier, même pour retracer ce qu'on a devant les yeux, puisqu'elle forme une des principales parties du talent dramatique, si rare en tous les temps. Aussi, préférons-nous beaucoup à toutes ces scènes la notice sur Louis XI, qui termine le volume, quoique M. Thouret n'y ait pas caché sa haine du despotisme et des rois.

OUTRE-MER, par Louis de Maynard de Queilhe. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le marquis de Longuefort est un respectable colon,

aussi humain avec ses nègres qu'il est possible à un colon de l'être, et donnant dans sa conduite l'exemple de la probité et des vertus. Mais il a un fils qui ne marche pas sur ses traces: loin d'imiter son père, non-seulement il s'abandonne à toute la fougue de ses passions et satisfait tous les caprices de la débauche la plus dissolue ; mais encore il oublie le respect, la vénération qu'il doit à son père, et par ses déportemens il encourt sa malédiction. Malgré tous les avertissemens les plus sévères, il poursuit sa carrière de vices et de méchanceté, jusqu'à ce qu'ayant attenté à l'honneur d'une négresse, il est tué par le mari de cette femme, un mulâtre nommé Marius, homme plein d'énergie et de moyens. Ce crime vient jeter la tristesse dans l'âme du marquis, mais il en ignore l'auteur, et loin de soupçonner Marius, il affranchit cet esclave dont il reconnaît l'intelligence remarquable, et le nomme gérant de l'un de ses biens. Marius accepte et se montre digne de la confiance de son maître, mais un chagrin profond le dévorait et tout amour était banni de ses relations avec sa femme. Sur ces entrefaites, le marquis fait venir avec lui sa fille élevée en Europe. Marius est dès le premier jour frappé de ses grâces et de sa beauté, il l'aime, et cette passion s'empare bientôt de tout son être. Une occasion se présente d'en faire l'aveu à celle qui en est l'objet, il la saisit avec transport et se voit repoussé avec hauteur et dédain, chassé de la présence de sa maîtresse. Alors le désespoir lui conseille la vengeance. Puisqu'elle ne veut pas se donner à lui, elle ne sera à nul autre. Le fils d'un riche colon, voisin de M. de Longuefort, demande sa main. Aussitôt Marius fait une espèce d'alliance avec les nègres marrons, et en peu de jours ce colon voit périr tous les animaux qui remplissaient ses étables, tous les nègres qui faisaient de son atelier l'un des plus beaux du pays; enfin son fils lui-même succombe aux atteintes du poison au moment où son union avec mademoiselle de Longuefort allait réparer, en partie du moins, ces affreux désastres. Un second fiancé périt de même, sans que nul soupçon soit jeté sur le véritable auteur de tous ces crimes. Enfin Marius n'est dévoilé que par les intrigues d'une amante délaissée, qui le trahit et l'accuse au milieu de la révolte des noirs, qui éclata aux colonies à la suite de la révolution de Juillet. Cette catastrophe est digne de conclure toutes les noirceurs qui remplissent ce livre. Si

M. Victor Hugo emploie le poison en cruche dans ses drames, M. de Maynard en use des tonnes dans son roman, et l'assassinat y est traité en grand aussi : son récit est un vrai champ de bataille jonché de morts; l'horrible est largement répandu sur presque toutes ses pages. Mais, je dois le dire, l'intérêt le plus vif règne d'un bout à l'autre de cet affreux drame, et si l'auteur n'a pas su toujours se tenir en garde contre les écarts de son imagination, du moins a-t-il banni de son style toute exagération fausse et ridicule. Je lui reprocherai seulement quelques légères inadvertances dans la peinture de ses personnages. Marius m'a paru souvent trop instruit et trop raisonneur pour un nègre à peine sorti de l'esclavage; mademoiselle de Longuefort montre pour lui un amour secret bien extraordinaire et peu vraisemblable. Enfin, un certain éleveur d'esclaves, métis, dont l'apparition forme du reste un épisode curieux et original, semble connaître bien mal ses intérêts; car il est assez généralement avéré que le croisement des races est nécessaire pour produire la force et la beauté du corps, et que toute famille qui ne va pas chercher ses alliances hors de son sein ne tarde pas à dégénérer. Mais ce sont là de bien petites imperfections; le plus grand défaut de M. de Maynard, c'est de ne s'être pas montré plus sobre des moyens violens qui pullulent dans son livre, et dont un seul eût suffi pour édifier un roman plein d'intérêt, surtout avec les notions que l'auteur paraît posséder sur les mœurs, les usages, le climat et la nature des colonies. Nos auteurs ont pris, je crois, à tâche de faire mentir le vieux proverbe qui dit *qu'abondance de biens ne nuit pas.*

VOYAGE D'UNE IGNORANTE dans le midi de la France et l'Italie. Paris, chez Paulin, rue de Seine Saint-Germain, n. 33. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

Une ignorante !.... qui voudra le croire? personne, car l'ignorance se tait lorsqu'elle s'avoue, et si elle ouvre la bouche, si surtout elle ne craint pas de se montrer en public, de s'étaler impudemment en gros caractères sur de beau papier, ce n'est qu'affublée du manteau de la sottise et retranchée derrière le masque d'un prétendu savoir, qu'elle ose agir ainsi. Mais je ne trouve rien de pareil dans

ce livre. Il est l'œuvre simple et sans prétention d'une jeune femme, qui, forcée de faire un voyage pour remettre sa santé, s'est livrée avec abandon à toutes les impressions qu'ont pu faire sur son âme naïve, sur son cœur pur, sur son imagination fraîche et honnête l'aspect des beautés de la nature, la contemplation des ruines antiques, enfin la physionomie bigarrée, fardée, souvent fausse et trompeuse du monde qu'elle connaissait peu encore. D'ailleurs, pour rassurer tout-à-fait le lecteur sur ce singulier titre, je lui confierai qu'on m'a dit à l'oreille que l'auteur était une Genevoise : or chacun sait que l'ignorance ne fut jamais en honneur sur les bords du Léman. C'est plutôt le reproche contraire qui a souvent été adressé sans trop de raison aux femmes de ce pays. Mais ici nous n'avons pas plus affaire à une prude savante qu'à une sotte ignorante. Je le répète, ce voyage est écrit avec abandon et simplicité; peut-être même l'auteur fait-il trop abstraction de tout ce qui a déjà été dit et publié sur les contrées qu'elle parcourt. Se laissant entraîner par ce plaisir de décrire, si naturel au voyageur, surtout au voyageur qui débute, elle n'a pas su échapper entièrement aux défauts du genre, et son livre offre parfois un peu trop de longueurs. Mais malgré cela on le lira sans doute avec plaisir, car si madame *l'Ignorante* ne disserte pas amplement sur l'histoire et l'origine des peuples, elle sait très-bien faire bonne justice des exagérations poétiques de maints savans voyageurs, qui dans leurs souvenirs ne voient plus rien qu'au travers d'un prisme chargé des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel.

« Tolède! vous a-t-on dit, Tolède! Mais c'est la plus belle rue de Naples, c'est la plus animée, c'est la plus originale, c'est la plus remarquable du monde entier.

» L'âme empreinte de descriptions brillantes, vous entrez dans ce *vico* célèbre qui doit réunir sous vos yeux, et cette physionomie marquée du midi, et ces richesses, et cet art dans les moindres détails qu'ayant laissé à Paris, nous n'avons revu nulle part. — La Tarentelle dansée par la paysanne des alentours, puis la féerie du palais royal; voilà ce que, sans vous l'expliquer peut-être, vous venez y chercher : voilà ce qui ne s'est pas offert une fois à mes regards.

» De chaque côté, une ligne de maisons hautes, régulièrement bâties; au milieu un large espace; dans cet espace

les encombres rassemblés de la ville entière : c'est là Tolède ! — Anes, troupeaux, charrettes chargées de viandes sanglantes, porcs en liberté, porcs étalés dans la boue, tout s'y trouve. — Une multitude non-seulement mal vêtue, mais point vêtue ; un composé d'habits que la pourriture réduit en lambeaux, et de chair nue dont la malpropreté fait horreur, se précipite là-dedans, sans imaginer que la nudité, que des guenilles, que de la vermine, soient des choses laides à voir.

» L'espace est parsemé de ces *aquatoi* ornés de papier peint, placés sous la protection d'une image de la Vierge ou d'un crucifix, auprès duquel s'entassent les oranges ; puis ces repoussantes fioles contenant je ne sais quelle eau jaune, rouge, verte, dont se régale le bas peuple et que le voyageur au retour nomme avec emphase *sorbets délicieux, sirops parfumés.*

» Les légumes, les fruits, se vendent, se cuisent, se mangent au dehors. Au dehors aussi, chacun exerce son état : ce tailleur, une vaste table couverte de hardes devant lui, accapare la moitié du passage ; cet horloger, courbé sur un établi contre lequel se heurte le tiers et le quart, ajuste, lime, rogne, sans se laisser distraire par la foule. Là un cordonnier tirant le ligneul avec une ardeur inouïe, attaque la jambe de celui-ci, atteint le genou de cet autre, fait tomber le troisième dans le ruisseau, et distribue à l'amiable une grêle de coups qu'on se garderait de prendre en mauvaise part. Ferblantiers, charrons, pâtissiers, confiseurs, cuisiniers, travaillent sous la voûte des cieux ! Ces derniers écartent la fange, posent des charbons à terre, mettent dessus un réchaud ; ils soufflent, quelques débris ramassés çà et là augmentent la chaleur en formant de belles flammes ; une poignée de macaroni noyée dans une huile infecte, se grille à l'ardeur du brasier ; une feuille de chou, un morceau de rave, un os décharné communiquent de la saveur à cet apprêt, et le peuple, attiré par l'odeur, flaire, achète et dévore..... »

Ainsi qu'on le voit, l'auteur raconte ce qui frappe ses yeux, sans chercher à l'embellir par de brillans mensonges. Mais qu'on ne croie pas que ce soit chez elle un parti pris de tout ramener au positif, de tout désenchanter. Non certes, elle n'est point insensible aux véritables beautés, et le passage suivant en est une preuve.

« Si Son Excellence désirait se promener sur le toit ?... »

murmura hier au soir mon hôte en ouvrant avec précaution la porte du salon. Je le regardais fixement, je le crus fou et ne répondis pas. « — Si Son Excellence n'a pas vu le Vésuve en feu... » Je ne fis qu'un saut du coin de ma cheminée à l'antichambre, car deux choses me revinrent à l'esprit, savoir : que les toits de Naples sont plats, et le Vésuve en éruption. Les cinq étages que je dus monter me semblaient à peine contenir trois marches, tant j'avais hâte de parvenir ; je les gravis en deux secondes ; une bouffée de vent éteignit ma bougie, et la plus étoilée des nuits m'apparut dans sa magnificence.

» La mer était noire ; le ciel, noir comme elle, se trouvait parsemé de points lumineux. Tenant à la terre par une chaussée, le château de l'OEuf se détachait massif sur les flots qui battaient ses murs. Au fond, le Vésuve ; deux fleuves de feu descendant le long de sa croupe ; l'air rougi autour de son sommet, et lui formant une auréole sanglante, s'élevaient au-dessus du reste, ainsi que des puissances infernales. La sombre couleur de ce demi-cercle flamboyant, de ces deux lignes rouges, faisait blanchir les étoiles, et donnait au ciel l'apparence d'un crêpe noir sur lequel on aurait jeté au hasard quelques boisseaux de paillettes argentées. L'immensité des cieux ne pouvait se distinguer de l'immensité des eaux que par une nuance moins foncée, et l'on eût dit le dernier rayon du soleil, égaré dans l'atmosphère, se confondant avec elle pour composer la plus incertaine lueur, la plus uniforme et la plus pâle.

» Je restai muette à cette vue. — Les œuvres des hommes arrachent parfois des exclamations chaleureuses ; auprès d'elles on se sent le besoin de *mettre en dehors*. Celui-là s'émerveille, celui-ci admire et critique ; l'émulation maîtrise le troisième ; l'angoisse, de vagues désirs de gloire, ou plutôt un composé d'envie et d'amour-propre blessé agitent cet autre. — Mais en présence des œuvres de Dieu, on demeure sans parole. Ainsi qu'une torche enflammée qu'on laisserait tomber dans l'abîme, elles font pressentir la distance qui sépare la créature du Créateur ; l'être fini, de l'être infini ; la mort, de la vie ; les heures, de l'éternité ! — Aussi la voix des passions s'éteint-elle devant les témoignages d'une puissance immuable. La grandeur, la paix dont ils sont empreints se reflètent dans le cœur. Ce qui est du monde, ce qui est périssable comme lui s'évanouit ou

se cache. On est fortement saisi, mais on ne saurait traduire ses impressions; elles portent le cachet de la divinité, et les mots imparfaits que l'homme a créés pour interpréter ses étroites pensées, ne peuvent en retracer la majesté supérieure. Impossible de songer à la terre auprès de ces lettres gigantesques qui nous disent : « Vie à venir; » on aime à être isolé, on aime à rester pensif, surtout oublié; le moindre mot, fût-il prononcé bien bas, semblerait une dissonance. Si un tiers s'interpose entre les rêveries et soi-même.... cette interruption inattendue, ce brusque retour aux misères de ce monde produit un effet pénible; puis on s'éloigne meurtri, froissé, ainsi que je le fis hier au soir. »

De semblables descriptions offrent un intérêt et un talent véritables qui suffisent pour racheter bien des défauts. Je mentionnerai aussi la manière pleine de tact, de justice et de raison avec laquelle les fêtes de la semaine Sainte et les mœurs du peuple à Rome sont appréciées dans cet ouvrage.

HISTOIRE DE LA DESTRUCTION DU PAGANISME EN OCCIDENT; ouvrage couronné par l'Académie royale des Inscriptions et-Belles-Lettres en 1832; par A. Beugnot, de l'institut de France. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

C'est un spectacle à la fois curieux et imposant, que celui de la lutte du christianisme contre les obstacles puissans que lui opposait la religion païenne. Il y a quelque chose de sublime et de vraiment divin dans ce triomphe de l'esprit sur la matière, dans la marche merveilleuse de cette religion qui, sortie d'une crèche, va trois siècles plus tard s'asseoir sur le trône des Césars. Le paganisme, il est vrai, était bien vieux, bien usé, bien décrépit. Depuis long-temps le pouvoir de ses dieux n'obtenait plus que des hommages douteux, qu'une confiance incertaine; il ne se soutenait qu'en en augmentant le nombre et en spéculant ainsi sur l'attrait de la nouveauté à défaut de foi. Mais cette multiplication toujours croissante de divinités de toute espèce, si elle piquait la curiosité de la foule, ne contribuait certainement pas à relever la force morale du paganisme. Au contraire, la corruption se répandait toujours plus; acide corrosif, elle attaquait et détruisait l'un après l'autre tous les liens sociaux. La superstition conser-

vait sans doute encore son empire sur la foule ignorante; mais tous les hommes éclairés, imbus des idées philosophiques des sages de l'antiquité, rejetaient assez ouvertement son joug, et une sorte de déisme plus ou moins pur prenait chez eux la place de la religion païenne. C'est dans cet état que le christianisme trouva le culte des faux dieux. Il se proposa dès le principe de le renverser de fond en comble, mais ses premiers pas furent timides, cachés, obscurs. Pendant une assez longue période, il marcha dans l'ombre, employant la persuasion pour augmenter le nombre de ses disciples, recrutant sur sa route toutes les âmes fatiguées du néant, avides de croyances nobles et dignes, leur offrant les plus beaux exemples de charité, de dévouement, de renoncement aux pompes mondaines, jusqu'à ce que ses progrès toujours croissans attirassent sur lui l'attention du gouvernement. Alors une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui ; car si le paganisme était mourant comme religion, il possédait encore de grandes ressources comme pouvoir politique, et il ne pouvait voir sans inquiétude propager les doctrines chrétiennes qui menaçaient de réformer l'Etat non moins que l'Eglise. Il s'émut à cette pensée, et bientôt tout ce qui lui restait de vigueur fut dirigé contre les nouveaux sectaires; de violentes persécutions éclatèrent dans tout l'Empire. Mais la persécution ne réussit que contre les efforts intempestifs d'esprits impatiens qui ignorent et devancent leur siècle; hors ce cas unique, elle produit un effet tout contraire.

L'heure fatale avait sonné pour le paganisme, et le martyr n'apparut que comme une palme glorieuse que chacun ambitionnait de mériter. Aussi, à peine sorti de l'une des plus terribles de ces sanglantes épreuves, le christianisme se trouva tout-à-coup reconnu et protégé sous l'égide de l'empereur Constantin. C'est ici que M. Beugnot commence son histoire, ouvrage d'une érudition profonde et consciencieuse. Il peint Constantin porté par sa nature à l'esprit de tolérance, par son éducation au déisme, et embrassant le christianisme par conviction véritable et après de longs débats. Choisissant avec un tact parfait au milieu des nombreux documens que lui ont fournis ses savantes recherches, M. Beugnot s'arrête peu sur la conversion instantanée et miraculeuse du monarque, et s'attache plutôt à trouver dans le caractère même de l'homme les causes de ce changement. Il ne cache point non plus les défauts

de Constantin et sa malheureuse faiblesse qui le fit duper par une foule d'intrigans hypocrites, et n'encouragea que trop l'ardeur de ces disputes oiseuses, de ces discussions scholastiques qui déchirèrent le christianisme dès son enfance. Les enfans de Constantin maintinrent la liberté des cultes et permirent ainsi à la nouvelle religion de se développer et de s'affermir. Il est vrai qu'après eux le paganisme remonta sur le trône avec Julien ; mais cet empereur tout en étant l'ennemi prononcé des chrétiens, qu'il poursuivait dans ses ouvrages avec toute l'âpreté de son esprit caustique, ne se montra pas moins véritablement ami de la tolérance. Il voulait de bonne foi relever les autels des dieux païens, mais il ne fit rien pour s'opposer à ce que les chrétiens exerçassent leur nouveau culte en paix. Après lui vinrent de nouveaux empereurs chrétiens ; la religion chrétienne, de tolérée qu'elle était, devint favorisée, et enfin fut reconnue et érigée en quelque sorte comme religion de l'état, par différens édits qui vinrent proscrire l'idolâtrie. Théodose, par sa loi de l'an 391, termina l'œuvre commencée par Constantin et mit l'ancien culte hors de la société. Le paganisme ne fut sans doute pas pour cela entièrement anéanti, et, dans l'Occident surtout, il conserva encore long-temps de nombreux adeptes.

Les invasions des peuples du Nord vinrent hâter sa destruction ; car la plupart des vainqueurs étaient par la disposition de leur esprit plus portés à embrasser le christianisme, et d'ailleurs les superstitions qu'ils apportaient avec eux n'avaient rien de commun avec celles du paganisme romain. L'Empire envahi, la plupart de ses habitans en fuite ou esclaves, la religion païenne n'eut plus de centre, plus de point d'appui ; elle se dissémina, devint individuelle et disparut peu à peu. On en retrouve des traces jusqu'au huitième siècle, époque à laquelle Charlemagne décréta encore de sévères édits contre l'idolâtrie. Mais c'était son dernier soupir, et plus tard il n'en est plus question dans l'histoire.

« Je ne prétends pas dire cependant, ajoute en terminant M. Beugnot, que toutes les traces de l'ancienne religion furent effacées, qu'une civilisation entièrement neuve s'établit en Europe, et que rien, hormis les annales historiques, ne rappelât plus les idées, les croyances, les erreurs et les mœurs qui autrefois avaient dominé dans cette partie du monde : ce n'est pas ainsi que se régit la société hu-

maine: elle se modifie et se transforme perpétuellement; son aspect change quelquefois avec lenteur et par degrés, quelquefois avec une étonnante rapidité. Souvent elle se trouve dans une situation si extraordinaire qu'elle croit elle-même avoir rompu avec son passé; cependant, au milieu de ces métamorphoses successives, elle conserve toujours le souvenir de ce qu'elle a été antérieurement, et ce souvenir est si puissant, il se reproduit si souvent et avec tant d'énergie, qu'on est porté à se demander si ce qui a influé vivement sur les mœurs d'une société, à quelque époque que ce soit peut jamais être complètement effacé.

» Les croyances religieuses et le langage sont les deux principes de civilisation qui résistent le mieux à l'action du temps et au changement des idées; ils sont modifiés, altérés, corrompus; mais on n'a pas encore remarqué qu'ils aient été quelque part détruits d'une manière absolue.

» Si toute civilisation lègue à celle qui lui succède une partie de ses élémens, aucune n'a dû laisser après elle un héritage plus riche que la civilisation romaine, car elle reposait sur de larges bases et elle avait profondément pénétré dans les mœurs. Le christianisme ne négligea rien pour que les peuples de l'Europe répudiassent cet héritage, mais ses efforts furent en partie impuissans, et une multitude de croyances absurdes, de pratiques ridicules et d'erreurs dangereuses issues clairement du culte romain s'enracinèrent dans la société chrétienne et y existent encore aujourd'hui. Quand on réfléchit à combien de siècles et de révolutions de tout genre elles ont eu l'art de résister, on se laisse aller à la pensée affligeante qu'elles vivront aussi long-temps que la société elle-même. »

Je me permettrai de rejeter cette dernière et triste pensée de l'auteur. Nous ne sommes point encore arrivés au faîte de la civilisation et du perfectionnement. L'esprit humain marche toujours, pourquoi serait-il condamné à ne jamais briser les derniers liens de la superstition? Voyageurs de quelques jours dans cette carrière infinie, nous ne devons point désespérer de l'avenir; jetons plutôt un regard sur le passé, et mesurons l'espace parcouru durant deux ou trois siècles seulement!

MÉMOIRES D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, par le baron Barchou de Penhoen; expédition d'Afrique. Paris, chez Charpentier. 1835. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

La campagne d'Afrique est une de celles dont on peut exalter les hauts-faits et rappeler les circonstances avec le plus de plaisir, car elle appartient au petit nombre des guerres dont le motif fut juste et les conséquences utiles. Elle a détruit ce nid de pirates, de brigands maritimes, dont l'existence était une honte pour l'Europe moderne, et avancé l'œuvre de la civilisation, en fondant, sur la côte africaine, une colonie qui pourra devenir riche et florissante. Tous les récits qu'on en fera seront donc accueillis avec faveur, surtout lorsque, comme celui-ci, ils ajouteront à l'intérêt déjà si vif qu'offre cette expédition, celui d'un style agréable et d'un esprit observateur. C'est donner un attrait de plus à l'aspect de la contrée, étrange par sa nouveauté et son originalité, à la conquête de laquelle les Français ont ainsi préludé.

M. Barchou de Penhoën sait nous attacher à tous les détails de ces combats meurtriers, qui tenaient sans cesse le soldat en haleine depuis le moment du débarquement sur la terre d'Afrique. Il nous fait assister à toutes les phases de cette lutte courte, mais terrible, entre la téméraire bravoure des Turcs et la tactique savante des troupes européennes disciplinées ; il peint avec talent et vérité ces hommes de courage égal, mais de mœurs diverses, rendant justice à la noblesse des sentimens partout où il en rencontre la preuve ; et s'il nous montre à nu la barbarie cruelle des Arabes mutilant les morts et les blessés, et emportant des têtes de Français pour trophées, il ne cache pas non plus les travers du soldat français, sa légèreté insouciante, son amour de destruction. Le tableau qu'il trace est plein de naturel, et présente une variété de détails bien faite pour exciter la curiosité du lecteur. Comme capitaine au corps royal d'état-major, et aide-de-camp du général Berthezène, l'auteur se trouvait placé de manière à tout voir, étant d'une part en communication continuelle avec les officiers-généraux, et de l'autre mêlé, par l'infériorité de son grade, avec la foule de l'armée. Avec cela, M. Barchou est un militaire fort instruit, un homme de lettres assez distingué, un philosophe formé à l'école des Fichte

et des Schelling. Il avait donc bien les qualités requises pour se faire l'historien de l'expédition d'Alger, et quoiqu'il laisse parfois percer quelque sympathie pour la dynastie déchue, cette tendance n'est pas assez forte pour influer d'une manière désavantageuse sur son récit. La description qu'il donne de la ville d'Alger m'a paru un morceau digne d'être cité pour faire apprécier le mérite de cet ouvrage.

« On peut diviser en trois parties, ou zones distinctes, la ville proprement dite. De ces trois zones ou parties, la première se trouverait comprise entre le port et une grande rue allant de l'est à l'ouest de la ville, de la porte Bab-el-Wed à la porte Babazoun; la deuxième, à limites assez indécises, se composerait de cette rue elle-même et des rues adjacentes; la troisième, enfin, irait de cette rue à la Casauba, qui tient à la ville, dont elle est en même temps séparée. Celui qui se rendait du port à la Casauba les traversait successivement toutes trois.

» Le nouvel arrivé qui se propose ce dernier but, doit entrer, au sortir du port, dans les obscures et étroites ruelles qui se présentent d'abord : il peut y errer quelques instans ; mais l'une d'elles ne saurait manquer de le conduire bientôt à la belle rue de Bab-el-Wed à Babazoun dont nous venons de parler.

» Cette rue, la plus longue et la plus large de toutes celles de la ville, est aussi la seule communication existante entre deux faubourgs considérables, auxquels elle aboutit par ses deux extrémités. Des boutiques de toute sorte, mais surtout de barbiers, la garnissent des deux côtés dans toute sa longueur. Parallèle au rivage, elle est horizontale dans toute son étendue, avantage dont elle jouit seule, et qui la rend plus agréable à parcourir que toutes les autres ; aussi, est-ce tout à la fois une grande route, un bazar et une promenade. Grâce à cette triple destination, une foule sans cesse renouvelée, de Juifs, de Maures, de Turcs, de Bédouins, de Kolouglis, de cavaliers, de fantassins, d'artilleurs, d'officiers et de soldats, se pressant, se coudoyant en tout sens, l'encombrait du matin au soir : il fallait un quart d'heure pour y faire dix pas. On apercevait là d'un seul coup-d'œil, des Kolouglis, remarquables par la beauté régulière de leurs traits ; des Turcs à la figure mâle et décidée ; des ulémas aux turbans blancs soigneusement plissés ; des Bédouins à mine féroce, le burnous roulé en manteau autour du corps, et rattaché

sur la tête en guise de turban ; des nègres et des négresses, avec des joues bizarrement tailladées, avec des ornemens d'argent au cou et aux oreilles, avec des vêtemens toujours blancs, afin que l'ébène de leur visage en fût plus éclatante ; ou bien encore, des femmes juives aux cheveux noirs, relevés ou retombant en nattes, comme les avaient leurs aïeules sous la tente des patriarches ; des Juifs, toujours coiffés et habillés de noir, voués qu'ils étaient à ce deuil éternel ; des mauresques, enveloppées, de la tête aux pieds, de voiles et de manteaux blancs, la figure couverte d'un linge, ne laissant voir que les yeux, et marchant çà et là sans mouvement visible, en raison de l'ampleur et de la roideur de leurs vêtemens, ce qui les faisait ressembler à des apparitions; spectacle étrange, et d'un effet vraiment indéfinissable.

» D'un lieu quelque peu élevé, par exemple, de l'intérieur d'une boutique, on voyait les têtes de tout le monde, si diverses de traits, de couleurs et d'expression, tellement rapprochées, qu'elles paraissaient se toucher ; elles coulaient, elles roulaient à vos pieds comme une rivière, comme un torrent fantastique dont les flots exhalaient le plus étrange bruissement; c'étaient des cris, des juremens, des imprécations en dix langues diverses : on n'avait rien entendu de semblable depuis les jours de Babel.

» Cette tumultueuse confusion devenait moindre dans les rues voisines, et cessait bientôt tout-à-fait dans la direction de la Casauba. Les rues qui menaient à ce but, presqu'entièrement dégarnies de boutiques, étaient silencieuses, obscures, et tellement étroites qu'elles ne sauraient donner passage à trois hommes de front; que les chevaux et les chameaux ne peuvent s'y croiser qu'à l'aide de retraites pratiquées de distance en distance. Des ouvertures de six pouces carrés, garnies de treillages et de barreaux, servent de fenêtre aux maisons; leurs portes, soigneusement cachées dans quelque angle, sont parfois assez difficiles à découvrir; quelques-unes, ornées de sculptures, ne manquent pas d'élégance : toutefois leur caractère général est disgracieux, elles apparaissent lourdes, massives, couvertes de larges serrures, surchargées de cadenas. A chaque pas vous sentirez la vérité de ce mot de Montesquieu : « Dans un état despotique, chaque maison est un » empire séparé. » Aussi, le soin jaloux avec lequel le souverain en défend l'entrée, éclate-t-il de toute part ;

autour de chacune s'élève en miniature la grande muraille de la Chine. Dans ces rues le ciel apparaît le plus souvent, à raison de leur étroitesse, comme un ruban bleu flottant au-dessus de la tête, et qui, parfois, disparaît complètement, car les maisons se touchent par le haut; d'autres fois la rue se retrécit si subitement, qu'il semble qu'on se trouve pris dans un étau. Partout la lumière a disparu pour faire place à une obscurité assez profonde.

» On se trouve alors complètement dépaysé; les yeux et les oreilles n'ont plus affaire à rien d'européen. C'est un Bédoin cheminant sur son chameau; un Turc aux larges vêtemens, à la démarche grave et posée; une Juive vêtue à l'antique; un groupe de cinq ou six fumeurs au fond d'une boutique de barbier; un mendiant nègre sur les décombres d'une maison: c'est la voix de quelque iman qui appelle les fidèles à la prière du haut de son minaret; ce sont paroles énigmatiques pour vous, mais que vous écoutez avidement, tandis qu'elles s'échappent peut-être de l'intérieur de quelque maison. Autour de vous passent ainsi mille et mille tableaux de genre, qu'on regrettera long-temps de ne pouvoir fixer sur la toile. L'imagination s'est éveillée à la nouveauté de ces impressions; c'est avec une sorte de plaisir mêlé de curiosité qu'elle se sent dans un pays nouveau, inconnu, mystérieux. »

Cette description est accompagnée de dissertations intéressantes sur l'histoire d'Alger, de sa piraterie et des tentatives plusieurs fois essayées pour la détruire.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 9. — SEPTEMBRE 1835.

LA PIERRE DE TOUCHE, par mademoiselle S. ULLIAC TRÉMADEURE. Paris, chez Pesron. 1835. 1 gros vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

L'instruction est-elle un bien, est-elle un mal pour les ouvriers? Cette question, qui semblait avoir été décidée d'une manière tout-à-fait affirmative, est remise en discussion depuis quelque temps. De nouvelles recherches statistiques sur le rapport du nombre des crimes avec le degré des lumières répandues dans les populations, ont paru contredire les résultats d'abord annoncés par M Ch. Dupin, et dans notre époque de scepticisme, cette nouvelle cause de doute a été aussitôt suivie et commentée avec ardeur par une foule de gens. Il est certain, en effet, que l'instruction, comme toutes choses en ce monde, peut avoir des résultats divers; c'est un instrument aveugle qui a besoin d'être employé avec discernement, car, ainsi que le dit l'ingénieuse parabole de la Genèse, il nous sert à cultiver l'arbre de la science du bien et du mal. *La Pierre de touche* est ce sentiment moral placé en nous par le Créateur pour nous servir de guide dans la vie. Eclairé par le flambeau de l'instruction, il se développe et dirige

à son tour la clarté de ce flambeau sur les objets les plus nobles, les plus élevés, qui doivent surtout être le but de nos études, afin de nous rendre dignes de notre immortelle destinée. Sans doute, si l'instruction ne sympathise pas avec ce sentiment, si, dédaignant notre essence divine, elle ne s'adresse qu'à nos facultés instinctives, elle ne développera que celles-ci et laissera croupir notre âme dans l'ignorance d'elle-même et par conséquent de tout ce qui est grand et généreux ; mais aussi le sentiment moral abandonné à lui-même, erre dans les ténèbres, se crée de fausses vertus et ne saurait jamais arriver à la réalisation de l'état social que le genre humain doit atteindre d'abord ici-bas comme premier pas dans la carrière de progrès qui lui a été assignée. L'alliance intime du sentiment moral avec l'instruction, est donc absolument nécessaire ; et si le raisonnement ne suffisait pas pour prouver cette vérité, les faits ne manquent pas. L'histoire nous offre maints exemples des tristes résultats de l'ignorance au milieu de laquelle la religion dégénère en superstition, et les passions se déguisent en fanatisme sauvage et cruel ; d'un autre côté, nous n'avons pas besoin de porter nos regards bien loin de nous pour reconnaître la funeste influence d'une instruction sans morale, d'une science sceptique qui fait vaciller un instant notre esprit sur sa cime haute, mais étroite, pour le précipiter bientôt dans l'abîme du néant ; notre littérature moderne en est la déplorable preuve ; voyez tout autour d'elle le terrain jonché de morts et de mourans : le désespoir, ce choléra moral qui a suivi l'autre de près, exerce ses ravages, et si l'on ne se hâte d'y porter remède, craignons qu'il ne devienne contagieux.

Le pauvre André, le petit héros de mademoiselle Ulliac Trémadeure, apprenti imprimeur, qui a appris à lire, à écrire, à compter dans nos écoles primaires, et qui veut ensuite jouir des fruits de son savoir, en le complétant et le perfectionnant par l'usage, trouvera-t-il quelques leçons morales, quelques principes bons à suivre dans ces misérables productions où tout ce qui est saint, juste, vrai est souillé par le contact impur d'un doute ironique, où les vertus modestes, le sanctuaire de la vie de famille sont tournés en dérision ? Non certes, et quel bienfait lui procurera donc l'instruction, si nous ne lui donnons pas un guide sûr et fidèle ? Cette pierre de touche, chaque homme la porte en lui-même ; c'est le sentiment moral qu'il faut

éclairer et développer en même temps que l'intelligence, si l'on ne veut récolter de l'ivraie à la place du bon grain qu'on avait cru semer. Ce sentiment moral secondé par une raison éclairée, deviendra alors pour notre apprenti un juge infaillible de toutes les actions de sa vie, qui lui montrera les limites du bien et du mal, qui lui fera voir comment tout ce qui est grand, généreux, est d'accord avec le bien-être général de la société, tandis que tout ce qui est vil et méprisable lui est nuisible ; conséquence bien naturelle de la toute-bonté du Créateur, qui, quel que soit l'avenir qu'il nous réserve, n'a pu vouloir que notre bonheur dès ici-bas. Il trouvera en lui des règles certaines pour reconnaître la vraie religion, qui ne saurait consister dans l'abandon des plus saintes affections humaines, des devoirs les plus doux à remplir, non plus que dans de vaines pratiques faites pour rétrécir l'esprit et encourager la superstition. Il apprendra, que le seul culte agréable au Créateur, est celui d'un cœur pur et simple qui pratique la charité avec discernement, d'un esprit sage et éclairé, qui se tient en garde contre l'orgueil, et ne voit dans les belles découvertes de la science qu'un motif de plus d'adorer Dieu, de se prosterner devant sa puissance. Chaque pas qu'il fera dans la vie, lui prouvera qu'ici-bas tout homme a une noble tâché à remplir dans quelque condition qu'il naisse ; que pour cela il doit dompter ses instincts égoïstes, soumettre ses passions et alimenter sans cesse l'étincelle divine déposée dans son sein, comme un gage de son immense supériorité sur tous les animaux qui vivent autour de lui dans cet univers.

« Arrivé à l'âge où l'homme est homme dans la noble acception du mot, André reconnaît enfin, que notre *Pierre de touche*, c'est notre âme ; que de ce foyer rayonnent les inspirations de la conscience, du sens moral, de la raison, du bon sens ; que dans notre âme se trouvent le sentiment religieux, l'amour de nos semblables, le respect de nous-mêmes, la connaissance des lois de la morale universelle, et qu'ainsi, la justice éternelle n'est éternelle injustice, que pour l'homme qui néglige de développer les facultés de l'âme ! »

Voilà les excellens principes que mademoiselle Ulliac Trémadeure développe dans son livre, auquel la *Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire* a décerné une médaille d'honneur. Jai lu cet ouvrage avec un vif

plaisir; car, quoique destiné principalement aux jeunes élèves des écoles, il est écrit avec tant de charme et de simplicité, il renferme un si grand nombre d'excellentes leçons et de pensées ingénieuses, qu'une fois qu'on y jette les yeux, on se sent irrésistiblement entraîné à le lire d'un bout à l'autre. Les idées larges que mademoiselle Ulliac Trémadeure émet au sujet de la religion, du devoir, de la société; la manière neuve dont elle envisage les résultats de la science phrénologique, suffiraient seules pour donner un grand intérêt à son livre, lors même qu'on n'y trouverait pas à côté de cela un récit touchant et plein de vérité. Je ne doute pas que le public ne confirme bientôt la distinction flatteuse déjà accordée à l'auteur, et qu'un brillant succès n'accueille la *Pierre de touche*, dont l'éditeur fera bien de préparer une édition plus populaire que celle qu'il publie aujourd'hui, car un pareil ouvrage doit pouvoir pénétrer partout, jusque dans les plus pauvres chaumières. Il est temps enfin que tout homme qui se respecte et comprend sa dignité d'être immortel, se révolte contre ces insensés, qui, dans leur folie, se sont rangés sous l'étendard du doute, semant ainsi partout et presque sans s'en douter, la corruption la plus dangereuse, ébranlant le culte de tout ce qui est beau, de tout ce qui est divin, pour y substituer le désespoir, seul Dieu qu'ils reconnaissent dans leur délire, lui élever des autels, s'agenouiller devant lui, et lui offrir même leur vie en sacrifice. Que tous ceux à qui un spectacle si hideux fait horreur, s'unissent à leur tour contre ce culte du mensonge, qu'ils forment un bataillon sacré pour sauver l'humanité de sa ruine, et empêcher la liberté d'être étouffée dans ces nouveaux liens matérialistes qu'on veut lui imposer. Ils ne créeront pas une école romantique ou classique, destinée à la défense de doctrines éphémères et sans portée; ils ne s'appelleront ni jeunes Frances, ni partisans du passé! Leur école sera l'école morale, fondée sur les principes de l'éternelle vérité, qui, depuis l'origine du monde, lutte sous mille formes diverses, mais avec une admirable constance, contre les obstacles sans cesse renaissans que lui suscitent l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, et tous les instincts brutaux; et nous ses adeptes, nous tâcherons d'être toujours des *hommes* dignes adorateurs et dignes enfans de Dieu.

L'INSTITUTRICE, histoire morale ; par mademoiselle ULLIAC TRÉMADEURE. Paris, chez Pesron. 1835. 1 vol. in-12, orné de 4 gravures. Prix : 2 fr. 50 c.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES, par la même. Paris, chez Didier. 4 vol. in-18. Fig. Prix : 6 fr.

LAIDEUR ET BEAUTÉ, histoire morale à l'usage des jeunes personnes ; par la même. Paris, chez Pesron. 1 vol. in-12 orné de 4 gravures. Prix : 2 fr. 50 c.

— Mademoiselle Ulliac Trémadeure est à la fois l'un des meilleurs et l'un des plus féconds écrivains pour la jeunesse. Elle a publié d'excellens livres pour les jeunes garçons comme pour les jeunes filles, dès la première enfance jusqu'à l'âge de l'adolescence ; et à mesure qu'elle avance dans la carrière de ses travaux, elle se perfectionne d'une manière remarquable. La *Pierre de touche,* dont j'ai parlé dans le précédent article, est, sans contredit, très-supérieure à tout ce qu'elle avait fait jusqu'à présent ; mais cependant les petits volumes que j'annonce ici se distinguent déjà par une simplicité et un naturel parfaits, ainsi que par des peintures de caractères fort bien tracées et pleines de vérité. On voit que mademoiselle Ulliac a observé, avec une grande persévérance, et étudié attentivement l'enfance. Elle en connaît très-bien tous les petits travers ; elle offre d'excellens conseils sur la manière de les vaincre et de les corriger. Son *Institutrice* est un modèle rare et digne d'être imité ; si les jeunes femmes qui se vouent à l'éducation, considéraient leur mission d'un point de vue aussi noble, aussi élevé, nous verrions bientôt d'excellens résultats attester la supériorité de tels principes ; la société y gagnerait beaucoup, car en améliorant les femmes on préparerait les voies à une régénération complète, et en formant de bonnes mères de familles, on attaquerait, dans son principe, la véritable plaie de notre ordre social.

— Dans ses *Contes aux jeunes agronomes,* mademoiselle Ulliac fait ressortir, avec beaucoup de charme, tout ce que les travaux de la campagne offrent de distractions amusantes, d'intéressantes observations, et de résultats utiles. Elle s'attache en même temps à montrer que le bonheur ne gît pas dans les succès du monde, dans les satisfactions de l'orgueil, dans les rêves de l'ambition ; mais que nous le portons en nous-mêmes, et que nous pouvons en jouir

dans toutes les conditions, partout où nous pouvons exercer nos facultés par un travail utile, développer les sentimens de notre cœur par la bienfaisance et la charité, goûter les douces jouissances de la vie de famille. Les travaux de la campagne ne sauraient plus exclure l'amour de la science, l'agriculture et l'ignorance ne doivent plus marcher de compagnie. Le paysan instruit, loin de se dégoûter de ses occupations, quelque pénibles qu'elles soient, ne trouvera dans l'instruction qu'un aiguillon de plus qui excitera son zèle, et le conduira à perfectionner et à estimer toujours davantage un art sur lequel repose l'existence de toute société civilisée.

— *Laideur et Beauté* est une composition gracieuse destinée à prouver combien est vaine l'importance que les jeunes filles attachent, trop souvent, aux agrémens extérieurs. Puisse l'exemple de la jeune Mathilde corriger toutes celles qui s'imaginent que la beauté du visage est le seul mérite d'une femme, et que son absence ne peut se compenser par nul autre avantage!

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES SECOURS A DONNER AUX NOYÉS ET ASPHYXIÉS, par C.-C.-H. Marc, docteur en médecine. Paris, chez Crochard. 1835. 1 gros vol. in-8, orné de 16 planches. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage, résultat de recherches et d'études consciencieuses, offre l'état actuel de la science, tant en France que chez d'autres nations, relativement aux secours en faveur des noyés et des asphyxiés. Il n'est pas seulement destiné aux médecins, un livre pareil doit s'adresser à tout le monde; car, en popularisant les meilleures règles à suivre en cas de besoin, il empêchera beaucoup de désastres, et contribuera à détruire une foule de préjugés pernicieux qui ont encore cours dans les populations ignorantes, et qui entraînent après eux de fâcheux accidens qu'on aurait facilement pu éviter.

M. le docteur Marc expose d'abord les moyens de prévenir le danger d'être asphyxié, et de retirer promptement du milieu asphyxiant les personnes qui s'y trouvent plongées. Il passe en revue les différens genres d'asphyxie, par submersion, par les gaz, par la foudre, par le froid, et expose les divers appareils inventés pour sauver les person-

nes asphyxiées. Il insiste surtout, et s'étend avec détails sur les secours à administrer le plus promptement possible, et dans l'ordre qu'il faut suivre pour cela. L'auteur parle, entre autres moyens de rétablir la respiration, de l'insufflation, qui, dit-il, a été rejetée par plusieurs médecins distingués : il attribue les dangers de l'emploi de cette méthode à la manière vicieuse dont elle est dirigée ; mais, tout en croyant qu'elle peut souvent contribuer à rappeler la vie, il recommande les plus grandes précautions, et dit que dans tous les cas, elle ne doit être entreprise que par les gens de l'art ; qu'il faut la faire précéder chaque fois d'une aspiration, la pratiquer lentement, et s'arrêter au moindre effort de respiration. Un moyen plus simple et plus populaire est celui qui consiste à frictionner le ventre des noyés. Cette manœuvre met en mouvement le sang stagnant dans les vaisseaux de l'abdomen et de la poitrine, le pousse vers le cœur et les poumons, et favorise le rétablissement de la respiration. Le rappel de la chaleur n'est pas moins important que celui de la respiration, et il faut, dès qu'un homme est retiré de l'eau, le dépouiller aussi vîte que possible de ses vêtemens mouillés pour y substituer une chemise et un bonnet de laine.

Pour l'asphyxie du charbon, les affusions d'eau fraîche sont le moyen le plus efficace de ranimer la sensibilité, et pour celle de la foudre l'expérience a prouvé que les bains de terre étaient ce qu'il y avait de mieux, sans qu'on puisse encore expliquer comment ils agissent. Toutes ces instructions sont développées avec beaucoup de clarté, et accompagnées de faits propres à en montrer l'utilité. M. le docteur Marc insiste surtout sur la nécessité de mettre une grande persévérance dans l'administration des secours : « car, dit-il, on a des exemples d'asphyxiés rappelés à la vie après des tentatives qui avaient duré six heures et plus. »

Après avoir examiné tous les procédés médicaux destinés à réveiller, soit l'irritabilité et la sensibilité de la surface du corps, soit celle des intestins, il expose quelques moyens spéciaux applicables à certains genres d'asphyxie, et discute les chances de succès ; puis il donne la nouvelle instruction rédigée par lui, et approuvée par le conseil de salubrité, le 30 avril 1835. Enfin la quatrième partie de son livre traite de l'organisation des sociétés de secours en faveur des noyés et asphyxiés ; il retrace les efforts faits

en France à ce sujet, rapporte l'établissement des sociétés d'Amsterdam, de Hambourg, de Londres, et conclut en offrant un projet pour la formation d'une société humaine dans Paris. On ne saurait qu'approuver et vivement encourager un projet aussi utile et aussi philanthropique, à cette époque surtout, où l'établissement d'une semblable société aurait pour résultat de réparer quelquefois les maux si fréquemment produits par la funeste manie du suicide, et même de les prévenir d'une manière encore plus efficace en recherchant et favorisant les moyens de diminuer ce triste penchant.

LETTRES DE LIVRY, ou Madame de Sévigné juge d'outre-ridicule. Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. In-8. Prix : 2 fr.

Ce titre bizarre cache une critique vive et spirituelle de notre littérature moderne. Mais avant d'aborder le fond, qu'il me soit permis de critiquer la forme de cet ouvrage ; les éloges que je pourrai lui donner ensuite n'en auront que plus de poids. L'auteur suppose les Victor-Hugo, Sainte-Beuve, Balzac, Châteaubriant, etc. contemporains de madame de Sévigné, qui, courroucée de leurs méchans styles, en écrit à sa fille, la confidente ordinaire de tous ses sentimens, et lui donne, soit des extraits, soit des analyses « de tous ces ouvrages nouveaux et si bizarres qui nous poursuivent, dit-elle ; vous jugerez des pensées et du style, et par celà même des auteurs. M. de Pomponne en prit l'autre jour un hoquet à force de rire ; nous crûmes le perdre pour ce chien de livre. »

Cette forme a, en premier lieu, le défaut très-grand, selon moi, d'offrir l'imitation d'un style dont tout le charme gît uniquement dans ce qu'il offre une fidèle représentation des mœurs de son temps, une image parfaite de l'esprit et du caractère de son auteur, un épanchement souvent verbeux, mais toujours très-naturel, de l'affection maternelle de madame de Sévigné, qui n'écrivait que pour sa fille, et ne cherchait par conséquent point à cacher ses faiblesses, ni ses travers, ni ses préjugés. Mais, ôtez à ses lettres ce mérite de personnalité, que restera-t-il? beaucoup de bavardage, peu ou point de sensibilité, une âme assez étroite et une intelligence médiocrement éclairée. Or, ce n'est pas d'un point de vue si peu élevé, si peu en

harmonie avec le progrès des lumières, qu'on doit juger la littérature d'aujourd'hui. Pour son époque même, madame de Sévigné ne fut point une autorité littéraire : placée dans l'horizon borné de la cour du *grand roi*, entre l'adoration du souverain absolu et la crainte de la sainte Eglise, elle ne montra jamais une grande liberté ni une supériorité de jugement qui pût donner quelque poids à ses arrêts. A plus forte raison encore ne saurait-on lui accorder la capacité de juger les œuvres de notre temps, séparé du sien par un abîme de révolutions. Une condamnation portée au dix-septième siècle ne saurait avoir encore son effet; car, l'auteur des *Lettres de Livry* en conviendra sans doute, la littérature ne peut pas plus être stationnaire que nulle autre manifestation de la pensée humaine, ni demeurer enchaînée sur un rocher du Parnasse, alors que tout change et que tout marche autour d'elle. Enfin, que signifie ce mot *d'outre-ridicule* qui figure sur le titre? Il n'est pas français; et quand on entreprend la tâche délicate de juger les autres, il faut bien prendre garde de ne pas prêter soi-même le flanc à la critique.

Maintenant je dirai avec plaisir, que l'auteur a réussi aussi bien que possible dans son imitation, et montré par là qu'en se livrant à ses propres inspirations, il pourrait faire encore mieux. Il a su profiter avec habileté des curieux rapprochemens que lui offrait la contemporaneïté supposée des Sainte-Beuve et des Balzac d'aujourd'hui, avec ceux du dix-septième siècle. Jacques de Sainte-Beuve, le célèbre casuiste, pleurant tout de bon dans sa retraite sur la folie de son neveu qui fait des romans, est une très-bonne plaisanterie, ainsi que la lettre suivante, écrite par les Elzeviers à M. de Balzac fils, en lui renvoyant un manuscrit qu'il avait eu l'audace de leur porter : « Monsieur, » nos presses seront toujours ouvertes à M. votre père; » ses écrits, quoique un peu roides, parfois sont beaux et » peuvent servir de modèle; ses formes, un peu sèches, » sont du moins du français. Plût à Dieu qu'on en pût » dire autant des vôtres! Mais par vos tours et vos expres- » sions, vous détruisez la langue autant que votre respec- » table père l'a élevée. »

Les éditeurs, de nos jours, ne se montrent pas si difficiles. Il est vrai, pour le plus grand nombre du moins, que ce ne sont pas des Elzeviers.

Quelques citations d'anciens auteurs font encore mieux

ressortir l'étrange barbarie de la plupart de nos styles actuels le plus à la mode. Le mysticisme nuageux de Sainte-Beuve, le faux brillant de Balzac, les monstrueux écarts de Victor-Hugo, sont exposés d'une manière fort piquante et pourtant sans prévention ni haine. Les franches allures d'une critique vive, mais non passionnée, n'empêchent point l'auteur de rendre justice au mérite, lorsqu'il le rencontre sur sa route, fût-ce même au milieu des œuvres qu'il attaque le plus fortement. Mais, d'un autre côté, le prestige d'un grand nom ne le fait point reculer non plus devant la tâche qu'il s'est imposée ; et, à son indépendance complète de tout esprit de coterie, à son mépris du charlatanisme des renommées de journaux, on reconnaît un homme qui vit loin du grand théâtre sur les planches duquel se jouent tant de farces littéraires. Ce petit volume, qu'on lira, je n'en doute pas, avec avidité, et qu'on trouvera seulement trop court, est l'œuvre d'un Suisse; et il exprime assez bien l'opinion littéraire de la Suisse-Française, de cette contrée où l'on pense plus qu'on ne parle, et où M. de Châteaubriand n'a vu que des pâtres qui s'ennuyaient aux montagnes, et des vaches qui s'ennuyaient encore plus que leurs pâtres, parce que, sans doute, le nom de l'auteur des Martyrs et du Génie du christianisme n'y est pas vénéré comme celui d'un Dieu, et qu'à la place d'Atala et de René, ces honnêtes paysans n'ont que les Alpes à admirer, ne se prosternent que devant les beautés de la nature, et veulent, dans leurs grands hommes, plus de faits que de paroles, plus de vertu que d'éclat, plus d'idées que de style.

LE ROMAN DE LA ROSE, traduction libre et en vers; par Et. Huard (de l'île Bourbon). Paris, chez L. Rosier. 1835. Tome Ier. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Huard a tenté une imitation en vers alexandrins de ce singulier monument de la poésie du moyen âge, sur la première page duquel on lit :

Cy est le rommant de la Rose
Où tout art d'amour est enclose,
Histoires et autorités,
Et maints beaux propos usités;

Qui a été nouvellement
Corrigé suffisautement,
Et coté bien à l'avantaige
Com on voit en chacune paige.

Pour moi, j'aime déjà mieux ce titre simple et naïf, que celui de la traduction; on y retrouve une image de l'époque encore à demi barbare, dans laquelle ce poème obtint un brillant succès, succès qu'il dut non pas à son mérite littéraire, non pas au talent de son auteur, mais bien plutôt à la satire hardie qu'il faisait des mœurs contemporaines, à l'audace et à la licence avec lesquelles il attaquait les abus, la corruption et les préjugés de son siècle. On y trouva une spirituelle allégorie dans laquelle les vices du clergé et de la noblesse étaient signalés avec une téméraire violence, et l'on alla même jusqu'à vouloir y trouver aussi ce que Lorris n'y avait pas mis, une critique des plus hauts mystères théologiques. Quelques pères de l'Eglise se crurent obligés de réfuter ce livre, et les prédicateurs le maudirent du haut de la chaire. Mais si sous ce rapport le roman de la Rose a mérité d'être conservé comme monument historique, comme peinture de mœurs, comme une sorte de miroir dans lequel se reflètent les idées et les mœurs de l'époque, considéré sous le point de vue littéraire, non-seulement il ne sera pas mis au rang des chefs-d'œuvre, mais encore on ne saurait lui accorder le titre de poème. C'est de la prose rimée, et souvent même de la mauvaise prose. Cependant, tel qu'il est, il vaut mieux le laisser, que de lui enlever son caractère propre, par une traduction ou une imitation quelconque. Tout ce qu'on peut faire pour le rendre abordable à la foule, si encore la foule s'en soucie, c'est de changer au texte quelques mots romans, ou mieux d'en donner l'explication dans des notes. Mais vouloir traduire l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meun en vers alexandrins, c'est, selon moi, se donner une peine bien inutile; voyez plutôt comment M. Huard a rendu ce passage que nous trouvons cité dans ses notes :

Tous s'efforcent de l'autruy prendre :
Ce juge fait les larrons pendre,
Qui de droit duestre estre pendu,
Se jugement lui fut rendu,

Des rapines et des torts fais,
Qu'il a par son pouvoir forfais.
Et Dieu, en qui tout bien abonde,
Sçait que mains y a en ce monde,
Qui ont bien desservy la mort,
Du gibet qui ne leur fait tort.

Voici la traduction libre :

« Oh! combien voyons-nous, en ces jours d'infamie,
» De juges corrompus prêchant la calomnie!
» Ils ordonnent la mort, quand eux, pour leur forfait,
» Méritent l'échafaud, la grève ou le gibet. »

Mauvais vers pour mauvais vers, je préfère encore ceux du poète roman.

Mais enfin, il est trop tard pour conseiller à M. Huard de discontinuer son œuvre, et il vaut mieux lui offrir quelques avis dont il puisse profiter dans son second volume, d'autant plus qu'il demande lui-même dans sa préface les conseils de la critique. Je lui dirai donc : Relisez votre Boileau, étudiez l'Art poétique, repassez nos grands maîtres, et ne venez plus nous offrir des vers absurdes comme ceux-ci :

« Ce moment du bonheur ne dure qu'un instant.... »

« Tous les deux, vers un bois leurs pas se dirigèrent.... »

« De blanc, de bleu, d'orange, et de vert et de rose,
» Chacune avait en main une fleur demi-close.... »

« Jeune, jolie, aimable, ayant dix-huit printemps;
» Sa figure allongée et ses yeux bleux brillans,
» Embellissaient encor ses lèvres si vermeilles
» Où l'éclat d'une rose est éclipsé par elles. »

ou des vers barbares comme ceux-là :

« Où n'est la liberté trouve-t-on un asile ?... »

« Il vient comme un torrent en y traînant son onde.... »

« C'est quand on est vaincu qu'on craint le déshonneur...»

« Sa bouche de vipère, etait toute remplie,
» D'où tombait un serpent qui lui rongeait le sein. »

M. Huard me trouvera sévère, injuste peut-être, mais le public jugera d'après mes citations si j'ai tort. Du reste, la dissertation sur le roman de la Rose et le précis qui précèdent ce poème, montrent que M. Huard a étudié le moyen-âge d'une manière approfondie, non pas en fol enthousiaste qui ne rêve que barbe pointue, qu'ogive et que féodalité, mais avec sagesse et dans le but d'en extraire tout ce que cette époque offrait de bon et de beau, au milieu de la fermentation d'une barbarie sur son déclin luttant contre la civilisation naissante.

LE CONSEILLER D'ÉTAT, par Frédéric Soulié. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MÉDIANOCHES, par P. L. Jacob. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE JÉSUITE, par Spindler; traduit de l'allemand; par Charles Ledhuy. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 15 fr.

— M. Soulié n'a jamais, je crois, tracé un tableau plus vrai de la société, que celui qui nous est offert dans son Conseiller d'État. S'il ne l'a pas envisagée tout-à-fait du bon côté, du moins ne peut-on lui reprocher ni écart d'imagination ni exagération de style; il y a beaucoup de naturel dans tous les détails de ce roman dont le sujet est une vérité malheureusement trop commune ici-bas, savoir qu'une fois les liens conjugaux relâchés par la faute de l'un des deux époux, le désordre se glisse bientôt dans la maison et ne tarde pas à tuer toutes les affections, à chasser toute idée de vertu, à engendrer la corruption et le malheur. M. de Lubois est un jeune notaire qui vient de s'établir en achetant une étude et en épousant la belle Camille, dont la marraine, charmée de trouver à assurer ainsi son sort, lui prête 400, 000 francs pour payer son établissement. Cette union est ainsi formée plus par l'intérêt que par le cœur; cependant Camille aime son mari et s'en croit aimée. Mais un malheureux incident vient dissiper bientôt son illusion. Le premier clerc de Lubois trompe la confiance de son patron et s'enfuit avec une somme d'argent assez considérable; on découvre qu'il a mangé cet argent avec une maîtresse jeune et jolie fille sur le point de débuter à l'Opéra. Dans le premier moment de colère le notaire

porte plainte et fait poursuivre le clerc et sa complice; mais celle-ci, adoite et rusée, entre en pourparler avec lui, lui donne de fréquens rendez-vous, et au jour de l'audience, à la grande surprise de l'auditoire, l'avocat de Lubois abandonne l'accusation contre elle. Peu après il n'est bruit dans les coulisses de l'Opéra que de l'intrigue de mademoiselle Césarine, débutante accueillie par le succès le plus flatteur, avec un notaire qui ne craint pas d'abandonner pour elle sa jeune femme, et de se livrer ouvertement à la débauche la plus effrénée. Ces bruits arrivent jusqu'aux oreilles de Camille, et alors commence pour elle une longue série de malheurs d'autant plus amers que le monde est en général peu sensible à la triste position d'un femme trompée, et qu'elle ne rencontre presque partout que rires ironiques, pitié insultante, ou indignes propositions de vengeance. A ces chagrins viennent s'en joindre d'autres; de Lubois néglige son étude, dissipe ses fonds et ne tarde pas à se voir menacé d'une banqueroute. Quand une fois on a mis le pied sur la pente on ne s'arrête plus qu'au fond du précipice. Les expédiens que notre notaire imagine pour retarder sa chute ne font que la rendre plus terrible. Camille se voit ruinée dans son avenir, dans sa fortune comme dans ses affections, et au milieu de ce désastre cruel un seul être lui offre secours et protection, un seul ami vient lui prêter l'appui de son bras; dans son désespoir elle l'accepte, sa vertu lutte encore, mais son cœur a besoin d'un port, et croyant avoir trouvé ce refuge contre l'orage, elle se donne à lui, elle fuit à son tour le toit conjugal. Triste résultat trop commun dans notre ordre social et qui trouve malheureusement une sorte d'excuse dans le relâchement des liens moraux, dans l'égoïsme et la soif de l'or qui semblent dominer toutes les relations sociales, en sorte que l'auteur a pu terminer son livre en disant : Qui osera accuser cette femme? sa faute en est une très-condamnable sans doute, mais pourquoi les unions conjugales se font-elles sans intelligence ni sympathie, pourquoi surtout la société n'a-t-elle qu'une stérile pitié à offrir à la femme abandonnée par son mari?

—Dans ses *Médianoches*, M. Jacob n'a cherché qu'à égayer ses lecteurs par quelques récits intéressans racontés avec charme. On y trouve des traits passionnés, des aventures sentimentales et plusieurs esquisses du temps de la Régence, époque pour laquelle le Bibliophile semble avoir un

faible tout particulier. Ces contes sont les passe-temps de quelques personnes des deux sexes qui se sont réunies pendant l'épidémie du choléra-morbus et cherchent à éloigner la pensée du fléau en occupant leur loisirs à des récits où chacun apporte sa part d'esprit ou de souvenir. Cette forme a le désavantage de ressembler beaucoup trop à celle du Décaméron : or l'imitation n'est jamais bien accueillie, à moins qu'elle ne surpasse ou égale le modèle, et je ne pense pas être trop sévère en déclarant que la comparaison entre Boccacce et le bibliophile Jacob ne sera pas du tout à l'avantage de ce dernier.

—Avant la révolution de Juillet, à l'époque de la grande vogue du Constitutionnel, *le Jésuite* de Spindler aurait fait fortune en France. Il eût été en quelque sorte de circonstance, et les tableaux qu'il retrace auraient pu trouver une application frappante dans l'histoire contemporaine. Aujourd'hui cette actualité est moins vive, moins réelle, mais l'intérêt qui règne dans ce roman lui assurera cependant, je crois, encore un grand nombre de lecteurs. Les machinations adroites et les intrigues de l'habile société de Jésus y sont décrites avec art, et malgré quelques longueurs l'auteur a su exciter la curiosité et soutenir l'intérêt jusqu'au bout.

VALIDA, ou la Réputation d'une Femme; par madame la marquise d'E. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

HENRI PERCY, comte de Northumberland; par madame la Princesse de CRAON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

JEAN ANGO, histoire du seizième siècle, publiée par G. TOUCHARD-LAFOSSE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

— Madame la marquise d'E. a voulu combattre dans *Valida* le préjugé de la réputation, cette sauve-garde unique de l'honneur d'une femme. Ce projet était déjà en lui-même téméraire et sans but moral ni par conséquent utile; mais elle aurait pu nous amuser en racontant avec esprit quelques-uns des ridicules et des travers qu'entraîne l'abus d'une trop grande susceptibilité à cet égard, en nous offrant quelques bonnes caricatures de prudes ou de bigotes sacrifiant tout à l'extérieur. Malheureusement c'est ce qu'elle n'a pas fait; son roman est médiocre et d'un style prétentieux, guindé, rempli de fausses images.

Henri Percy comte de Northumberland ne vaut guère mieux, malgré l'intérêt du sujet historique et le renom que l'auteur devait soit à son premier ouvrage *Thomas Morus*, dont le succès a été assez marqué, soit peut-être aussi en partie à son titre de *Princesse* qui résonne encore bien haut dans notre siècle d'égalité aux oreilles de beaucoup de gens. Le diable, les anges, jouent un grand rôle dans *Henri Percy*, où le roi Henri VIII et plusieurs de ses malheureuses femmes sont les principaux personnages humains du drame.

Ce mélange de merveilleux et d'historique me paraît blâmable en général, et surtout lorsque comme ici il sert de base à une manifestation d'idées mystiques qui devraient être le domaine exclusif de la théologie ascétique. Si le genre adopté par madame de Craon devenait à la mode, nos romans français ne pourraient bientôt plus s'appeler de la littérature légère ni facile... à lire, et l'on y trouverait à peu près le même intérêt et le même plaisir que dans les sommes et les légendes des moines du moyen âge.

— *Jean Ango*, par M. Touchard Lafosse, est une longue broderie dont le canevas se trouve dans l'Histoire de la ville de Dieppe, de M. Vitet. Cette histoire est féconde en choses merveilleuses ; on y voit comme quoi l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb, ainsi que le monde a eu jusqu'à présent la bonhomie de le croire ; on y apprend que le protestantisme est depuis long-temps mort et enterré à Dieppe, quoiqu'il y ait un pasteur et que ce pasteur réunisse de nombreux paroissiens chaque dimanche dans son église : mais ce sont probablement des protestans fossiles, et M. Vitet ne s'occupe pas d'histoire naturelle. Il écrit bien plutôt l'histoire surnaturelle, et quand je vois toutes les belles découvertes qu'il a faites à Dieppe, je ne désespère plus de celles que M. Dumas pourra faire dans la Méditerrannée. *Jean Ango* était, selon M. Vitet, un armateur de Dieppe qui au seizième siècle acquit assez de puissance et de fortune pour pouvoir armer une flotte et faire la guerre pour son propre compte aux Portugais. Une vie aussi aventureuse offre un champ fertile à l'imagination, aussi en a-t-on déjà fait un mélodrame qui attirait la foule des Boulevards, et le récit de M. Touchard Lafosse trouvera dans le même public bon nombre de lecteurs. C'est une suite continuelle d'aven-

tures prodigieuses liées ensemble par une intrigue fort romanesque et racontées dans un style assez vulgaire.

ETUDES SUR GŒTHE, par X. Marmier. Paris, chez Levrault. 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

GŒTHE'S SAEMMTLICHE WERKE. 100 livraisons in-8, à 50 c. Les trois premières sont en vente.

Le grand génie de Gœthe est fort bien analysé dans *les Etudes* où sont passées en revue les principales productions de cet écrivain qui eut une si forte influence sur la littérature allemande moderne. M. Marmier l'a étudié avec amour, et son livre est l'expression de sa sincère admiration pour le célèbre écrivain qui est encore trop peu connu en France et qui malheureusement ne pourra, je crois, jamais y devenir populaire. Gœthe est trop allemand pour plaire beaucoup aux Français en général, son Faust leur paraît souvent trop abstrait, ses romans peu intéressans, ses poésies perdent à la traduction presque tous leurs charmes. Werther serait peut-être de tous ses ouvrages celui destiné à obtenir en France le plus de succès, mais il a été très-mal traduit, et d'ailleurs c'est aussi celui de tous dont l'influence serait la plus pernicieuse, puisqu'elle peut porter au suicide. Cependant, depuis quelques années, la littérature allemande commence à être mieux appréciée en deçà du Rhin, et le moment est fort bien choisi pour faire connaître Gœthe et donner envie de le lire ; d'ailleurs sa fécondité en tout genre offre au lecteur un ample recueil dans lequel il est difficile qu'il ne trouve pas quelque chose à son goût. C'est tour à tour Werther avec son amour passionné, son désespoir et son dégoût de la vie ; Wilhelm Meister avec sa folle manie pour le théâtre qui l'entraîne dans la carrière aventureuse de directeur d'une troupe de comédiens ambulans, au milieu des misères d'une existence souvent pénible et des intrigues tracassières de ce monde étrange ; Wilhelm Meister avec son âme de poète, son caractère sans fermeté et la délicieuse figure de Mignon couchée à ses pieds et chantant sa triste chanson :

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent ?
Où croît l'orange d'or sous un feuillage obscur !

Là, plane un vent léger, venu d'un ciel d'azur,
Là, près du myrthe vert, les beaux lauriers grandissent.
La connais-tu?... c'est là, mon bien aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Puis, nous trouvons la sublime création de Faust, ce grand magicien qui a épuisé toutes les profondeurs de la science, et qui, convaincu du néant des connaissances humaines, interroge les forces cachées de la nature, la contraint de lui dévoiler ses secrets et ne redoute pas d'engager son âme au diable à cette condition. Dans ce drame magnifique, tous les caractères sont admirablement bien tracés, et il y a un contraste du plus grand effet entre la perversité de Méphistophelès, qui fait de Faust un homme méchant, et la douce et naïve candeur de Marguerite, cette pauvre victime qui succombe et paie si cruellement sa chute.

Dans Gœtz de Berlichingen à la main de fer, c'est bien le moyen-âge avec sa chevalerie non moins rude que loyale, qui n'avait encore que des notions très-confuses du juste et de l'injuste, et regardait comme chose toute naturelle de piller les marchands sur les grandes routes, de venger, les armes à la main, les griefs vrais ou faux dont elle prétendait avoir à se plaindre. Nulle part ailleurs peut-être on ne peut la voir si bien personnifiée que dans le caractère de Gœtz de Berlichingen, où l'on rencontre un mélange de bonhomie et de fierté, d'indépendance et d'esprit de féodalité qui nous reporte tout-à-fait à l'époque de fermentation dans laquelle il a vécu et où il fut forcé par les circonstances de se mettre à la tête des paysans révoltés dont il réprouvait cependant les excès.

Les amateurs du théâtre classique trouveront dans Gœthe des modèles du genre. Ce ne sont pas de froides imitations des anciens resserrées entre les liens étroits qu'on prétend avoir été imposés au théâtre par Aristote. « Iphigénie est la tragédie antique, conçue dans sa grâce » la plus pure, dans ses mouvemens harmonieux. En la » lisant, on se représente si bien ces beaux contours et ce » repos de l'art antique; on se représente Sophocle, ve- » nant lire pour sa défense OEdipe à Colone, et entraînant » avec des scènes d'une nature grandiose le suffrage de ses » juges. »

Ses poésies offrent des chefs-d'œuvre de grâce et de dé-

licatesse; c'est un véritable chant de l'âme, embelli de toutes les richesses d'une inépuisable imagination. Enfin le poème idyllique d'Hermann et Dorothée est la peinture la plus vraie des douces joies, des paisibles travaux de la campagne, qui ait jamais été tracée en beaux vers harmonieux; la monotonie que pouvait apporter un pareil sujet a été adroitement évitée en plaçant la scène du poème au milieu des désastres de la guerre.

Dans cette revue rapide, je n'ai pas mentionné la moitié des ouvrages de Gœthe, et je me suis seulement arrêté à ceux dont la renommée est la plus brillante; mais il reste encore une abondante moisson à recueillir dans ceux que j'ai laissés de côté. On y trouvera une foule d'observations du plus haut mérite sur la littérature, sur les sciences, sur le cœur humain; car rien n'est demeuré étranger à ce vaste génie qui, comme la plupart de ses compatriotes, travaillait plus pour lui-même que pour les autres, plutôt pour satisfaire sa verve que pour rechercher les applaudissemens de la foule; quoique cependant il n'eût pas la ridicule prétention affichée par quelques-uns de nos poètes modernes, de vouloir se créer de force un public à part, fait tout exprès pour eux. Mais sans pouvoir espérer que Gœthe devienne jamais tout-à-fait populaire en France, je ne doute pas que l'ouvrage de M. Marmier ne contribue à le faire mieux apprécier, et ne vienne ainsi en aide au succès de l'édition de ce poète que publie M. Tetot. Cette édition, imprimée en beaux caractères allemands, sur un grand in-8° à deux colonnes, coûtera seulement 50 francs, tandis que la plus mauvaise édition allemande en petit format de poche est du prix de 125 francs. Il est à désirer que cette publication soit encouragée, car elle n'est que le début d'une superbe collection des meilleurs ouvrages de la littérature allemande.

VOYAGE A RENNES-LES-BAINS, par M. de Labouisse-Rochefort, avec des fac-similé. Paris. 1834. Chez Dentu. 1 gros vol. in-8. Prix : 8 fr.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, faisant suite au Voyage à Rennes-les-Bains; par M. de Labouisse-Rochefort. Paris, 1834. Chez Dentu. 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE sur madame Eléo-

nore de Labouisse-Rochefort; par Magloire Nayral, juge de paix du canton de Castres. Paris, chez Dentu. 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

— Voici bien de la littérature provinciale dans toute la force du terme. Je l'avoue, je me suis trouvé complètement dépaysé au milieu de toute ces célébrités inconnues de Castelnaudary et de ses environs. Il paraît que les poètes fourmillent dans ce pays-là. C'est M. Carbonell, c'est le spirituel de Bonaffos de Latour, le Deist de Kerivalant, M. de Sapinaud de Boishuguet, M. Tarteiron, poète aimable, directeur de l'enregistrement à Foix, etc. etc. sans compter l'auteur et son épouse Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore de Labouïsse-Rochefort. On y rime presque autant qu'à l'époque des troubadours, et la poésie légère est encore la plus cultivée; car ce gros volume, dont le titre est en tête de mon article, renferme un voyage poétique, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, en 664 pages d'un fort petit-texte, avec des notes imprimées dans un caractère encore plus fin, et 68 autres pages d'avertissement et de préface. Et la verve de notre auteur n'en est pas épuisée ; un nouveau volume de mélanges littéraires et politiques faisant suite au Voyage, en fait foi. Je ne crois pas me tromper en estimant que ces deux ouvrages pourraient former 8 ou 10 volumes in-8° imprimés à la mode parisienne, c'est-à-dire avec de gros caractères, de petites pages et de grandes marges. Voilà donc la fécondité de M. de Labouïsse-Rochefort constatée d'une manière certaine; au poids et à l'aune, ces livres valent bien leur prix. Il est vrai que ce ne sont pas là les mesures d'après lesquelles s'évaluent d'ordinaire les œuvres des poètes, mais enfin M. de Labouïsse-Rochefort a déjà cet avantage sur maints auteurs modernes, que s'il ne donne la qualité, il n'est du moins pas chiche de la quantité.

Il paraît que M. de Labouïsse-Rochefort a eu dans la personne de madame Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore, une excellente femme qui faisait aussi des vers, et, ce qui vaut mieux, le rendait le plus heureux des hommes; en sorte qu'il a pu la chanter et lui adresser sans exagération toutes les expressions de l'amour le plus passionné, toutes les métaphores les plus tendres. C'est encore un immense avantage qu'on ne saurait estimer trop haut, car il est rare dans les fastes littéraires. Aussi les beaux-esprits du département de l'Aude, et voire même quelques journalis-

tes parisiens ont-ils voulu s'égayer aux dépens de cette verve conjugale, qui leur semblait une chose inouïe; mais les plaisanteries sur de pareils sujets sont de bien mauvais goût, et M. de Labouïsse-Rochefort a pu les mépriser, retranché qu'il était dans l'estime de tous les honnêtes gens et dans l'approbation flatteuse de plusieurs écrivains distingués, dont il cite les articles ou les épîtres. Cependant tout cela ne prouve pas que M. de Labouïsse-Rochefort soit un poète bien remarquable, un Bernis ou un Bertin, quoique ses amis aient pu le lui dire. Avec une grande facilité d'écrire et une abondance d'idées incontestable, ses poésies sont en général assez médiocres, assez monotones, et la plupart ne sont que vers d'almanach ou tout au plus bons à lire manuscrits dans un salon. Il ne peut donc prétendre à une place bien haute dans la république des lettres......... Mais que dis-je, quel mot néfaste ai-je prononcé?....... M. de Labouïsse-Rochefort serait bien désolé d'arriver jamais à occuper une place quelconque dans quelque espèce de république que ce soit. Ce mot est pour lui synonyme de guillotine, de sang, de meurtre, d'assassinat; il est un dévot adorateur de la royauté légitime, et les amateurs trouveront dans ses volumineux mélanges force tirades, plus ou moins violentes, contre la révolution, les révolutionnaires et tout ce qui s'ensuit. Ces tirades-là ne sont pas en vers; c'est bien de la prose, de la prose monarchique du bon temps, comme nous allons sans doute la voir bientôt refleurir dans toute sa splendeur. M. de Labouïsse traite de tout dans ses livres: il aime à errer de sujet en sujet, sans suite, sans choix, à dire son mot en passant sur tout ce qui se fait, sur tout ce qui s'écrit; et depuis les *fongites fer-à-cheval* des environs de Rennes jusqu'aux conséquences de la révolution de Juillet, il passe en revue mille choses diverses, nous faisant sauter avec lui par des bonds merveilleux, de son amour conjugal à la légitimité du droit divin, de la poste aux ânes à la branche ainée des Bourbons, des fossiles des Corbières aux institutions qui régissent aujourd'hui la France. On arrive haletant à la fin du volume, lorsqu'on est forcé comme moi d'aller jusqu'au bout; mais notre auteur, plus agile qu'un chamois des Alpes, se rit de cette fatigue et termine par une adresse aux électeurs et une notice sur son ami le poète Carbonell, qui viennent immédiatement après une *post-face* dans laquelle il pleure sa femme enlevée par une

maladie rapide pendant l'impression de ces Mélanges.

—M. Magloire Nayral, juge de paix du canton de Castres, qui fait aussi des vers, nous apprend dans sa notice que « Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore naquit à l'Ile » de France, dans la paroisse de Saint-Louis, le 8 octo- » bre 1782. Son père, Michel-Marguerite-Thérèse de Mu- » sard, possédait dans cette île une belle et vaste maison, » et des domaines considérables à Saint-Domingue. Il » avait épousé Jeanne Eluard-Duplessis, qui fit constam- » ment son bonheur, et fut l'exemple de toutes les vertus. »

La jeune Eléonore vint en 1789 en France pour y faire son éducation, qui fut confiée aux Dames-Noires de Lévignac. Bientôt elle devint une jeune personne accomplie. Ce fut alors que M. Jean-Pierre-Jacques-Auguste de Labouïsse-Rochefort eut occasion de faire sa connaissance, et frappé de sa grâce, de sa beauté, de ses talens, n'aspira plus qu'au bonheur de devenir son époux. La main d'Eléonore lui fut promise.

« Aussitôt que la jeune créole, qui allait devenir son » épouse, put se croire autorisée par les approches de l'hy- » men, et surtout par le consentement de ses parens, à » entretenir une correspondance avec celui pour lequel » son cœur avait jusque là soupiré en secret, elle s'em- » pressa de lui dévoiler ses sentimens les plus cachés, avec » une naïveté, un abandon tout à la fois modeste et pas- » sionné, qui le rendirent le plus heureux des hommes. » Quelles douces émotions n'éprouva-t-il pas, lorsque, » dans une lettre qu'elle lui adressa, ses yeux s'arrêtèrent » sur ce passage plein de grâce et d'amour !

« ...... Papa et maman ont vu la lettre que vous m'avez » écrite, et ils m'ont laissée libre de suivre mon inclination » sur la proscription du *vous*, s'en rapportant à ma déci- » sion : c'était prononcer l'arrêt fatal de ce mot froid et peu » convenable, suivant vous, aux sentimens que nous nous » sommes voués, et qui me paraîtrait fort à sa place tant » que je ne serais pas autorisée à me servir légitimement » d'un langage plus familier. Cependant je me rends; *tu* » le veux; eh bien, sois content; ta mère, qui sans doute » verra aussi ma lettre, pourra juger par notre style, des » tendres agitations de notre âme, en attendant que les » libres épanchemens de la mienne puissent la convaincre » de notre heureux accord et du vœu que nous faisons, » toi et moi, de consacrer nos jours à faire sa félicité.....»

Eléonore était aussi poète, et son mari a publié sous le titre d'*Eléonoriana* un recueil de ses vers : en voici un échantillon que M. Magloire Nayral trouve digne d'Anacréon. Il s'adresse à la rose :

Aimable fille du printemps,
Embaume ma douce retraite ;
Et que le souffle des autans
Epargne ta beauté parfaite.
Phébus à peine a fait son tour,
Que tes feuilles couvrent la terre ;
Brillante reine du parterre,
Ton règne, hélas ! n'est que d'un jour !
Mais ce jour est un jour de gloire.
La tubéreuse, le muguet,
Et la renoncule et l'œillet
Doivent te céder la victoire.

M. Magloire revient encore avec une prédilection marquée au talent épistolaire d'Eléonore. « Je n'ai pu résister, dit-il, au plaisir de transcrire ces passages charmans. » Voici comment elle termina son épître : « Adieu, Auguste, je tombe de sommeil ; je vais me coucher ; ce ne » sera que changer de manière de penser à toi. » Peut-on » rien trouver de plus spirituel, de plus tendre, de plus » délicat ? Cette phrase ingénieuse, sans cesser d'être naturelle, me paraît digne de madame de Sévigné ! »

Je terminerai ici mes citations, et mon article que le lecteur aura peut-être déjà trouvé bien long, mais que je ne pouvais en conscience abréger davantage, car j'avais à cœur de mettre en relief les talens littéraires de M. Magloire Nayral, juge de paix du canton de Castres, auteur de *Biographie et Chroniques castraises* en 4 vol. in-8°, et de faire connaître les deux poètes de Castelnaudary, Jean-Pierre-Jacques-Auguste de Labouïsse-Rochefort, et Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore son épouse.

HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN et du déclin de la civilisation, de l'an 250 à l'an 1000 ; par J.-C.-L. Simonde de Sismondi. Paris, chez Treuttel et Wurtz. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Notre savant et infatigable historien a tracé dans cet ou-

vrage le tableau brillant de l'une des époques les plus importantes et les moins connues de l'histoire, de celle qui servit de transition entre la société antique et la société moderne, qui vit l'Empire romain tomber en ruines, et de sa poussière surgir les nouveaux états qui se partagent aujourd'hui l'Europe. Ici, comme dans tous ses autres ouvrages, M. de Sismondi se montre animé d'une noble indépendance, exempt de tout préjugé, et parfaitement dépouillé des vues étroites de l'esprit de parti. Il contemple l'histoire d'un point de vue très-élevé, cherchant à y découvrir les leçons de l'expérience qui peuvent seules soutenir les pas de l'homme sur la route du progrès, et à y puiser des faits pour la science de l'humanité.

« L'histoire est le dépôt général des expériences de tou- » tes les sciences sociales. Non moins sans doute que la » physique, que la chimie, que l'agriculture, que la méde- » cine, la haute politique est expérimentale; la législation, » l'économie politique, les finances, la guerre, l'éducation, » la religion, le sont aussi. L'expérience seule peut nous » apprendre jusqu'à quel point ce qui a été inventé pour » servir la société humaine, pour la réunir, la défendre, » l'instruire, élever la dignité morale de l'homme, ou aug- » menter ses jouissances, a atteint son but ou a produit » un effet contraire.

» Mais, à la différence des sciences naturelles, nous at- » tendons les expériences dans les sciences sociales; au lieu » de les faire, nous les prenons telles qu'elles nous sont » données par les siècles passés; nous ne sommes point » les maîtres de les choisir ou de les diriger; car, pour » une expérience manquée, il y va de la vertu et du bon- » heur de nos égaux et de nos semblables; et non pas de » quelques hommes seulement, mais de quelques milliers » ou de quelques millions d'hommes. »

De telles expériences ne peuvent par conséquent pas être tentées, car personne n'a le droit de disposer de la vie de l'homme, et le despote le plus absolu est obligé lui-même d'appuyer ses actes d'un prétexte de nécessité, s'il ne veut soulever contre lui l'indignation universelle. L'histoire seule nous offre qnelques moyens de juger ce qu'il faut faire, d'après les résultats connus de ce qui a été fait. Mais les notions que nous trouvons dans ses annales ne sont que trop souvent obscures, confuses, incomplètes.

« Qu'on ne s'étonne donc pas si les sciences sociales » sont peu avancées, si leurs principes sont incertains, si » elles ne présentent pas une question qui ne soit contro- » versée. Ce sont des sciences de faits, et il n'y a pas un » des faits sur lesquels elles reposent que quelqu'un ne soit » prêt à nier : ce sont des sciences d'observation, et com- » bien peu d'observations bienfaites a-t-on recueillies pour » elles! Qu'on s'étonne plutôt que dans cet état de doute » et d'incertitude les hommes se haïssent, les hommes » s'insultent pour ce qu'ils entendent si peu. Il n'y a peut- » être pas une dénomination de secte politique, philoso- » phique ou religieuse, qui, pendant un temps, n'ait été » convertie en injure ; il n'y a pas une des opinions con- » tradictoires qui ont été entretenues sur des sujets si » difficiles, si compliqués, par des hommes qui ne se pro- » posaient que le bien de leurs semblables, qu'on n'ait » frappée à son tour d'anathème, comme si elle ne pou- » vait appartenir qu'à un malhonnête homme. Pauvres » apprentis que nous sommes dans la théorie de l'homme » social! comment osons-nous prononcer que, pour adop- » ter tel principe, il faut un cœur corrompu, quand nous » ne pouvons pas même démontrer qu'il recèle une er- » reur de l'esprit? »

Voilà bien la grande et noble impartialité, digne du véritable historien philosophe. Ces paroles pleines de sagesse, devraient avoir du retentissement, car elles semblent s'adresser tout particulièrement à notre époque, où les passions étroites de l'esprit de parti et de secte menacent de se déchaîner de nouveau avec toute leur brutalité et leur barbarie. Puisse la voix grave et solennelle de l'histoire, étouffer les cris de la colère, arrêter les excès irréfléchis de la vengeance!

La chute de l'antique Rome, est l'un des événemens les plus importans de l'histoire. Ce vaste empire qui couvrait presque tout le monde connu, et dont la brillante civilisation jetait tant d'éclat, disparut devant des hordes barbares, fut vaincu par elles, et détruit de fond en comble après une longue lutte, dans laquelle les Romains se montrèrent aussi lâches et aussi efféminés qu'ils avaient été autrefois braves et magnanimes. Si nous recherchons les causes de cette dégénération, nous les retrouverons dans la constitution même de l'état, qui séparait les habitans du pays en deux classes bien marquées, l'une très-nom-

breuse, les esclaves ; l'autre composée d'un petit nombre de sénateurs propriétaires de tous les biens territoriaux et de richesses immenses. Entre eux, se trouvaient dans les villes une foule de trafiquans, vivant du luxe des riches, et participant à tous leurs vices ; dans les campagnes, des cultivateurs libres, travaillant à la terre moyennant une redevance fixe, mais exposés à une foule de vexations cruelles. Ces divers élémens ne pouvaient composer une nation bien forte et bien unie, capable surtout de résister à l'invasion étrangère. Pour défendre l'Empire contre ces multitudes barbares qui se succédaient comme les flots d'un torrent débordé, il eût fallu pouvoir fanatiser la population, en rallumant le feu sacré de l'amour de la patrie. Or, comment espérer le dévouement et les sacrifices nécessaires de la part de ces sénateurs qui, possédant des provinces entières et dans presque toutes les contrées de l'Empire, n'avaient pas même pour mobile l'intérêt personnel, et se consolaient facilement de la perte d'une de leurs innombrables propriétés ; de la part de ces citadins efféminés, qui n'avaient d'enthousiasme que pour les jeux du cirque, de courage que pour les émeutes populaires ; de la part de ces malheureux esclaves traités comme de vils troupeaux, qui ne voyaient, dans l'invasion étrangère, qu'une occasion de se soulever contre leurs maîtres, et de se joindre à l'ennemi pour exterminer leurs oppresseurs ? Il devenait même, chaque jour, plus difficile d'entretenir l'armée nécessaire pour garder les vastes frontières. « Les » légions affaiblies et réduites à moins de six mille hommes, » avaient été retirées des frontières, et opposées les unes » aux autres dans des combats sans cesse renaissans (entre » les prétendans à la souveraineté de l'Empire) ; leur disci- » pline était anéantie, leurs chefs ne méritaient plus et » n'obtenaient plus de confiance. Après une défaite, on » cherchait en vain à recruter l'armée ; au moment d'une » attaque, on pouvait à peine la déterminer à marcher. » Les barbares, témoins de cette anarchie et de ces com- » bats, ne voyant plus sur les frontières ces camps redou- » tables des légions qu'ils étaient accoutumés à respecter, » les franchirent toutes à la fois, comme s'ils s'étaient en- » tendus des extrémités de la Calédonie jusqu'à celles de » la Perse. » L'œuvre de dissolution, déjà commencée par la mauvaise administration du pays, fut complétée alors par tous les désastres d'une guerre affreuse. « La popula-

» tion, qui avait d'abord diminué par les suites de l'opu-
» lence, diminua alors par celles de la détresse ; l'espèce
» humaine semblait disparaître sous l'épée du barbare,
» tantôt il égorgeait tous les habitans d'une ville, tantôt il
» les réduisait tous en esclavage et les envoyait vendre à une
» immense distance de leur patrie; et après ces grands
» désastres, de nouvelles craintes, une nouvelle oppres-
» sion, de nouveaux malheurs, ne permettaient point à la
» population de se rétablir. » Il en résulta, que de vastes déserts se formèrent dans le sein de l'Empire, et en vain chercha-t-on à les repeupler avec de nouvelles colonies, les attaques sans cesse renouvelées des barbares ne le permirent pas. L'histoire contemporaine n'est pas riche en détails sur les calamités de cette épouvantable période; le peuple était compté alors pour rien dans l'estimation des états; et cette foule d'esclaves, de traficans et d'agriculteurs, disparut en quelque sorte, de la surface de la terre, sans que les historiens se donnassent la peine de dire comment.

A toutes ces causes puissantes de désorganisation, vint encore se joindre le christianisme, qui, après avoir longtemps accru en silence le nombre de ses disciples, se montra tout-à-coup assez hardi pour attaquer les vieux autels du paganisme, et ébranla ainsi le dernier appui qui pouvait encore soutenir l'ancienne société. Non-seulement la religion nouvelle affaiblit bientôt le pouvoir des prêtres et des dieux de l'Olympe, la confiance dans les augures, la puissance des oracles ; mais encore l'esprit de discussion qui se développa si violemment chez ses disciples, jeta dans l'Empire un nouveau brandon de discorde.
« Les déserts de la Thébaïde recélaient une nation nouvelle,
» une nation barbare d'aspect et de mœurs, nation sans
» femmes et qui ne se renouvelait que par le dégoût de la
» vie et le fanatisme de ses voisins. Saint Antoine, paysan
» de la Thébaïde, qui ne savait pas lire, s'était retiré à
» trois journées de distance de la terre habitable, au milieu
» du désert, mais dans un lieu où une source d'eau vive
» pourvoyait à sa boisson, tandis que la charité de ses
» voisins lui apportait des vivres ; il vécut plus d'un siècle,
» de 251 à 356. Cinq mille moines, imitant son exemple,
» s'étaient, avant sa mort, retirés dans le désert de Nitrie;
» ils y faisaient vœu de pauvreté, de solitude, de prières,
» de saleté et d'ignorance ; ils s'enrôlaient cependant avec

» passion dans les querelles théologiques, et leurs invasions, » dans lesquelles ils soutenaient leurs dogmes avec des » massues et des pierres plus qu'avec des argumens, trou- » blèrent la capitale de l'Egypte avant qu'elle fût exposée » à celles des peuples barbares. » Ce tableau est moins séduisant que celui fait par nos poètes, de ces solitaires de la Thébaïde, mais il est plus vrai sans doute, et surtout plus conforme à la manière de voir de notre siècle, où ce renoncement au monde doit être considéré comme un suicide moral et réprouvé énergiquement comme un véritable crime de lèse-société.

Au milieu de ce conflit de principes destructeurs la ruine de l'Empire marcha d'un pas rapide; en vain les vertus de quelques rares empereurs, en vain les talens militaires et les victoires de quelques généraux s'opposèrent de temps à autres aux progrès des barbares; quand un peuple en est arrivé à un degré de corruption tel que le malheur est impuissant à le régénérer, il ne trouve plus au contraire dans l'infortune et la misère qu'une nouvelle cause de dégradation, qui, loin de lui fournir de salutaires épreuves propres à retremper son courage, hâte seulement sa complète destruction.

M. de Sismondi fait un récit rapide, mais clair et intéressant, des diverses invasions et de l'établissement définitif des Francs dans les Gaules. Il passe en revue les différens princes qui se signalèrent le plus souvent par des actes de barbarie, de despotisme brutal, ou par des preuves d'ineptie et d'incapacité. Il nous fait assister à la chute de Rome, puis il nous transporte dans l'empire d'Orient pour assister à une nouvelle lutte contre d'autres ennemis. Ici ce n'est plus contre des barbares indisciplinés, redoutables seulement par leur foule innombrable; c'est contre un peuple fanatisé par l'homme de génie qui le conduit, que l'empire Romain eut à se défendre. Mais laissons parler l'auteur dans ce passage, l'un des plus remarquables de son livre : « La grande presqu'île de l'Arabie, qui s'étend du » golfe Persique à la mer Rouge, et des frontières de Syrie » aux rivages de l'Océan méridional, forme un monde sé- » paré de tous les autres, où l'homme et les animaux, et » le ciel et la terre, présentent une autre apparence et » sont régis par d'autres lois. Tout y rappelle l'éternelle » indépendance d'un peuple autochtone; les traditions » antiques y sont purement nationales, et une civilisation

» d'une nature toute particulière s'y est accomplie sans » l'assistance des étrangers.

» L'étendue de l'Arabie égale à peu près quatre fois celle » de la France. Mais ce vaste continent, qui n'est coupé » par aucune rivière, qui n'est dominé par aucune mon- » tagne assez élevée pour arrêter et dissoudre en pluie les » nuages, ou pour se charger de neiges dans ses brûlantes » latitudes, est sans cesse tourmenté de la soif. C'est la » terre elle-même qui est altérée ; elle ne se couvre qu'a- » vec effort d'une végétation rare dans la saison des pluies ; » et dès que le soleil a dissipé les nuages elle est réduite » en poussière par ses brûlans rayons ; elle est balayée par » les vents, et transportée en montagnes de sables qui me- » nacent sans cesse d'engloutir les travaux de l'homme, et » qui ensevelissent souvent le voyageur dans un horrible » tombeau. Quelques sources vives que l'industrie de » l'homme ou l'instinct des animaux ont découvertes, et » qui ont été soigneusement recueillies dans des citernes, » dans des puits profonds, par une charité antique, par » une bienfaisance désintéressée qu'un inconnu a adressée » aux inconnus des âges à venir, marquent de loin en loin » les lieux où la vie de l'homme peut se conserver ; elles » sont distantes, comme les grandes villes le sont dans » notre Europe, et dans l'itinéraire des diverses caravanes, » plus de la moitié des stations journalières sont dépour- » vues d'eau. Outres ces citernes, cependant d'autres » sources, qui ont échappé aux recherches de l'homme » ou qui n'ont pas été garanties par ses travaux, conservent » leurs eaux pour les monstres du désert, pour les lions » et les tigres, qui plus souvent se désaltèrent de sang, ou » pour les antilopes qui fuient devant eux.......

» C'est par le triomphe de l'industrie et du courage que » l'homme peut vivre en Arabie, en luttant contre la na- » ture ; il n'y vivrait pas s'il devait lutter encore contre le » despotisme. L'Arabe a toujours été libre ; il le sera tou- » jours, car la perte de la liberté entraînerait presque immé- » diatement la perte de son existence. Comment le travail » qui suffit à peine pour le maintenir lui-même paierait-il » encore des rois ou des soldats ? » C'est du milieu de cette nation que sortit Mahomet, fils d'Abdallah, de la race des Koreishites, et de la branche particulière d'Ashem, à laquelle étaient confiées la garde de la Caaba ou du temple de la pierre noire et la présidence de la république de La

Mecque. Doué d'un génie supérieur, il conçut le noble projet d'arracher ses compatriotes aux ténèbres de l'idolâtrie, aux liens dégradans du plus détestable joug, de celui des prêtres, et de les amener à la connaissance du vrai Dieu. « Mahomet, dont le caractère était austère, l'imagination » ardente, et que son extrême sobriété, supérieure à celle » de la plupart des anachorètes, disposait peut-être encore » aux méditations religieuses et aux rêveries exaltées, n'eut » plus d'autre pensée, d'autre occupation que de fixer sa » propre croyance, de la dégager des superstitions grossières » qui régnaient sur son pays et de s'élever à la connaissance » de Dieu. Petit-fils et neveu du grand-prêtre d'une idole, » puissant et considéré dans le monde par ses rapports » avec le temple de la pierre noire, il ne reconnut la Divi- » nité ni dans ce grossier emblème, ni dans les idoles faites » de main d'homme qui l'entouraient. Il la chercha dans » son âme ; il la conçut comme un esprit éternel, présent » partout, bienfaisant, et qu'aucune image corporelle ne » pouvait représenter. Après s'être pénétré pendant quinze » ans de cette idée sublime, après l'avoir mûrie par ses » méditations, et avoir peut-être exalté son esprit par ses » rêveries, il résolut, à l'âge de quarante ans, de se faire » le réformateur de sa nation ; il se crut, il le dit du moins, » appelé à cette œuvre par une mission spéciale de la di- » vinité ! »

M. de Sismondi trace un tableau brillant des succès de Mahomet, tout en blâmant cependant le fanatisme qu'il excita à un trop haut degré chez ses adeptes. Cette religion guerrière acheva l'Empire agonisant, et menaça bientôt aussi d'envahir toute l'Europe. Le triomphe de Charles Martel décida du sort de notre religion et de notre civilisation modernes. Mais, quoique la défaite des Maures fût sans doute un bienfait pour l'avenir, à cette époque les Arabes étaient cependant le peuple le plus civilisé, et la plupart des états européens étaient encore plongés dans une profonde barbarie, qui, sauf quelques intervalles de lumière assez semblables aux éclairs qui sillonnent la sombre nuée d'orage, ne fit que s'accroître toujours davantage jusqu'à l'an 1000, époque à laquelle l'œuvre de destruction parut accomplie. C'est de cette époque que date en quelque sorte la reconstruction des états, c'est elle qui est le point de départ de la civilisation moderne. Dès-lors l'humanité a sans contredit marché de progrès en progrès,

et quoique souvent contrariée par des obstacles que lui opposaient les passions individuelles, elle est parvenue en moins de huit siècles à offrir un tableau non moins vaste, non moins brillant que celui de l'ancien monde à son apogée, et qui présente certainement plus de conditions de durée. Cependant l'expérience de l'histoire ne doit pas être dédaignée, et en voyant comment Rome est tombée, nous devons veiller sans cesse, de crainte que notre monde ne chute à son tour par les mêmes causes. M. de Sismondi proclame la philosophie utilitaire comme le vrai et le seul principe de durée que puissent adopter les nations, et je ne pense pas en effet qu'il soit possible d'en trouver un autre. Le plus grand bien du plus grand nombre doit être l'unique but de toute société et la sauve-garde la plus sûre des peuples. Et, ainsi que M. de Sismondi le dit en terminant :

« Malheur aux peuples et aux princes lorsque le des-
» pote, à Rome ou à Constantinople, dit : L'Etat, c'est
» moi ; lorsque la démocratie armée des Francs, au sixième
» siècle, dit : L'Etat, c'est nous ; lorsque les prélats, au neu-
» vième siècle, dirent : L'Etat, c'est nous ; lorsque les comtes
» et les seigneurs des châteaux, au dixième, dirent : L'E-
» tat, c'est nous ! Honneur, au contraire, aux dépositaires
» du pouvoir, qu'ils soient rois constitutionnels, sénateurs,
» ou citoyens votant sur la place publique, lorsqu'ils di-
» sent : Nous sommes à l'Etat, et qu'ils se conduisent en
» conséquence ! »

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE CHARLES V, par le baron de Los Valles ; orné de 3 portraits, d'un fac-similé et d'une carte. Paris, au Bureau de la Mode, rue du Helder, n° 25. 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage est un Français, M. Xavier Auguet de Saint-Sylvain, qui par son attachement aux principes légitimistes et son dévouement pour Don Carlos a obtenu un titre de noblesse espagnol, des distinctions et un grade dans l'armée du prétendant. Son récit, quoique empreint d'une couleur très-prononcée et d'une partialité qui ne cherche point à se déguiser, offre cependant un intérêt assez vif. Ayant presque constamment accompagné Don Carlos depuis son départ d'Espagne, il a été témoin et

même principal acteur dans tous les préparatifs de l'expédition de Navarre, et donne à ce sujet une foule de détails fort curieux. La traversée de la France lui a fourni, entre autres, un chapitre assez piquant. Toutes les stations étaient préparées d'avance chez de fidèles amis, et le voyage s'exécuta aussi facilement que s'il eût été sans nul danger. Don Carlos, par un singulier hasard, fit route de Bayonne à la frontière dans la compagnie d'un commandant de gendarmerie qui s'entretint long-temps avec lui, le prenant pour un voyageur anglais. L'arrivée de Don Carlos en Espagne redonna, comme on devait s'y attendre, une nouvelle ardeur aux troupes qui se battaient sous les ordres de Zumalacarregui, et par conséquent une nouvelle intensité à la guerre civile qui déchire ce malheureux pays. M. le baron de Los Valles, dans son zèle pour la cause du prétendant, oublie un peu trop toutes les misères qu'enfante cette lutte. On ne saurait pourtant contempler, sans gémir, le triste spectacle qu'offre au monde civilisé cette guerre affreuse dans laquelle des compatriotes s'entre'égorgent pour une misérable question d'hérédité entre deux membres d'une famille royale. Malheureuse Espagne, qui passes de luttes en lutte, de guerre en guerre, qui épuises tes forces vitales sans pouvoir réussir à secouer les chaînes du despotisme et de la superstition! puissent les convulsions quit 'agitent aujourd'hui n'être qu'une crise bienfaisante, et ramener enfin pour résultatce bonheur, cette liberté cette prospérité qui ont depuis si long-temps déserté ton beau climat !

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 10. — OCTOBRE 1835.

LE JUBILÉ DE LA RÉFORMATION; histoires d'autrefois; par M. CELLERIER fils. Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1835. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage, destiné à être distribué aux enfans à l'occasion du Jubilé, et comme un souvenir propre à leur rappeler cette fête séculaire, renferme un abrégé clair et précis de l'histoire de la réformation de Genève, écrit dans un style simple, à la portée de tous et animé d'un fervent patriotisme.

« Enfans du pays, frères de la ville et de la campagne, » les cloches sonnent, les temples sont ouverts, Genève est » en fête! Des amis, venus de l'étranger, parcourent les » rues en disant : Voici la ville de Calvin; ici est le temple » de Saint-Pierre, là le Molard où Froment prêcha; mon- » trez-nous la maison de ville où la forte voix de Farel » étonnait les Deux-Cents; menez-nous à la rue des Cha- » noines, où Calvin mourut.

» Enfans du pays, de quoi se réjouit-on, et qu'est-ce » que le Jubilé?

» Ecoutez : moi aussi, j'ai été curieux de le savoir; j'ai

» lu à ce propos bien des vieux livres, et je vous conterai » ce que j'y ai trouvé. Le Jubilé de la Réformation est en » mémoire d'août 1535, auquel mois nos pères, de ca- » tholiques qu'ils étaient, se firent protestans. Ce fut là » un grand changement qui nous valut notre indépen- » dance et notre foi. » En effet, ce ne fut pas dans l'abandon de telle ou telle croyance, dans l'adoption de telle ou telle autre, que gisait le véritable principe de la Réformation. Les dogmes et la discipline ecclésiastique ne furent que des prétextes pour lever l'étendart de l'indépendance et de la liberté de l'esprit humain. La bannière du libre examen une fois arborée, ceux qui la suivaient dûrent aspirer à conquérir la liberté civile aussi bien que la liberté religieuse, car l'une et l'autre découlent de ce même principe, s'engendrent et se soutiennent réciproquement. Genève en se faisant protestante chassa de son sein la suprématie jalouse et tracassière des évêques, et détruisit les prétentions des ducs de Savoie à sa domination. Le sentiment religieux joint à l'austère réforme que Calvin introduisit plus tard dans les mœurs, donnèrent un nouvel essor à l'amour de la patrie, et la petite république fit des prodiges pour la conservation de son indépendance. « Avec » la Réformation étaient venus les embarras au dedans et » les dangers au dehors. Pauvre Genevois! en 1535 que » n'eurent-ils pas à souffrir! avant qu'ils pussent chacun » en paix, le laboureur cultiver sa vigne, l'artisan manier » son outil, le citoyen dormir en repos, sûr de son indé- » pendance, que d'épreuves et que d'années! Dieu le vou- » lut ainsi pour notre bien, car le vent des orages, au lieu » d'éteindre la flamme pieuse de l'amour du pays et de » la foi, la ranimait dans le cœur de nos aïeux ; hommes » courageux, fermes et résolus, que jamais le danger n'é- » branla, et qui, petits et pauvres, sauvèrent à force de » persévérance leur religion et leur liberté. Enfans du » pays, honneur à vos pères! et dans le danger, sachez les » imiter. »

Calvin fut un véritable libérateur pour Genève, et sa mémoire devra toujours y être en honneur tant qu'elle tiendra son rang parmi les villes libres. De sa main puissante il la secoua avec force et la réveilla alors qu'elle se laissait endormir dans la corruption. Avec son génie un peu rude et son caractère entier, il se fit véritablement le dictateur de cette petite république ; sans avoir l'air d'y

exercer d'autres fonctions que celles de pasteur, il dirigeait tout, et avec une inconcevable activité, il régénérait tout, mœurs, gouvernement, éducation ; en quelques années il métamorphorsa complètement Genève, et put ensuite mourir avec la pensée consolante d'avoir fondé un édifice plus durable que les empires des conquérans, d'avoir plus fait pour le bonheur de l'humanité que maints souverains plus puissans. Il ne fut pas, sans doute, tout-à-fait irréprochable dans le cours de sa carrière, et plusieurs fois, montrant une âpreté condamnable, il fit ou laissa punir, suivant les mauvaises lois du temps, des hommes dont le plus grand crime était d'être ses adversaires sur certains points de doctrine. Mais n'était-ce pas une conséquence inévitable de cette même inflexibilité de caractère qui lui fit exécuter de si grandes choses? « Calvin fut un théolo-
» gien habile, un puissant raisonneur, un chrétien désin-
» téressé, dévoué, même souvent humble et généreux ;
» pourtant, il ne fut ni un saint ni un ange. En fut-il ja-
» mais sur cette terre ! »

M. Cellerier s'attache à faire ressortir ainsi, avec une véritable impartialité, les bienfaits que Genève doit à son grand réformateur. Il trace le tableau des obstacles qu'il eut à vaincre, et nous montre comment il fut soutenu dans cette œuvre difficile par Farel et Viret d'abord, puis par Théodore de Bèze qui lui succéda et sut habilement le remplacer. Enfin il termine son petit volume par ces paroles :

« Farel et Calvin sont morts, mais leur œuvre subsiste
» au milieu de nous. Nous aussi, faisons en sorte que notre
» œuvre passe à nos enfans, salutaire et glorieuse pour eux
» et pour le pays. Travaillons à leur transmettre une pa-
» trie forte, sainte, libre et chrétienne! Et que dans cent
» ans d'ici, quand nos arrière-petits-fils célébreront de nou-
» veau le grand Jubilé, ils puissent, étudiant comme nous
» faisons l'histoire des temps anciens, dire en parlant de
» nous, couchés alors dans la même poudre où Calvin re-
» pose : Nos pères de mil huit cent trente-cinq furent de
» bons genevois et de bons chrétiens; heureuse était la
» patrie qu'ils nous ont laissée! Suivons leur trace, et
» comme eux faisons-la honorable, pieuse et prospère !

» Qu'ainsi Dieu le veuille et nous conduise! »

Heureux le peuple auquel on peut encore parler ainsi ! honneur à la religion dont les pasteurs tiennent un pareil

langage! Là du moins les idées de progrès et de liberté ont un sens compris de tous, et la moralité n'est pas un vain mot.

CONSTITUTION de la république et canton de Genève. Genève, 1835. In-8. 2 fr. 25 c.

Cette nouvelle édition, publiée par M. le professeur Rigaud, renferme toutes les modifications et toutes les dispositions ultérieures apportées à la Constitution depuis son acceptation en 1814 jusqu'à la fin de la session législative de mai 1835. Afin d'éviter la confusion qui serait résultée de l'ordre chronologique, et d'offrir un tableau clair et complet des institutions genevoises, l'éditeur a adopté l'ordre des matières, retranché toute disposition abrogée par une loi nouvelle, opéré un nouveau classement et refondu, en un mot, toutes ces lois successives en un code constitutionnel composé de 186 articles, dans lequel cependant il a toujours fidèlement conservé le texte ancien en indiquant par des caractères italiques les modifications résultant d'une loi postérieure. Ce travail, exécuté avec une grande intelligence et une exactitude parfaite, fait honneur à M. Rigaud. La constitution genevoise présentée ainsi avec lucidité et dans un classement méthodique facile à saisir, sera mieux connue et mieux appréciée : or, elle n'est certainement pas indigne de fixer l'attention des hommes qui s'occupent de ces matières. On en pourra juger par le court exposé que je vais en faire :

L'élection et l'amovibilité des places sont les deux grands principes sur lesquels s'appuie cette constitution ; elle ne reconnaît ni patriciat, ni classes privilégiées : tous les Genevois sont égaux devant la loi, et font nécessairement partie de la milice à l'âge de 20 ans ; la liberté de la presse est consacrée ; la constitution établit *un corps électoral, un conseil représentatif, quatre syndics, un conseil d'état* et *des tribunaux civils et criminels ;* le *corps électoral* se compose de tous les citoyens âgés de 25 ans et payant 3 fr. 25 centimes de contributions directes ; pour être éligible, il faut en outre être laïc et âgé de 30 ans, ou seulement de 27 si l'on est marié. Le *corps électoral* élit les membres du *conseil représentatif*, qui est chaque année renouvelé de 30 places ; cette élection est directe. Le *conseil*

représentatif, composé de 250 députés non rétribués, est présidé par les *syndics* et le *conseil d'état* qui en font partie et portent le nombre de ses membres à 274. Les attributions du *conseil représentatif* sont : le droit d'approuver, de modifier et de rejeter les capitulations et conventions avec d'autres états proposées par le *conseil d'état;* le droit de statuer sur les matières relatives à la diète helvétique ; le pouvoir législatif sous la réserve de l'initiative du *conseil d'état;* le droit de battre monnaie; celui d'établir, d'abolir et de modifier les impôts, de statuer sur les emprunts, sur les subsides et les dépenses extraordinaires. Le seul privilége et l'unique contribution indirecte que se soit réservé l'état, c'est la vente du sel. Enfin, le *conseil représentatif* est chargé de la nomination à toutes les places de magistrature et de judicature. Il choisit dans son sein les conseillers d'état qui sont élus pour huit ans, et parmi eux les 4 *syndics* qui ne sont élus que pour un an et ne peuvent être réélus qu'un an après être sortis de charge. Les *syndics* sont les premiers magistrats de la république ; ils président le *conseil d'état* et ont le pouvoir provisionnel dans les cas urgens, à la charge par eux d'en faire rapport dans le plus court délai au *conseil d'état*. Le *conseil d'état* a le pouvoir exécutif, l'administration des finances, la police et la surveillance du culte et de l'instruction ; le droit de faire arrêter et emprisonner les personnes prévenues d'un délit, sous condition de les remettre aux tribunaux dans les 24 heures. Chaque année le *conseil d'état* présente au *conseil représentatif* le compte rendu de son administration qui est examiné par une commission. Le traitement des conseillers d'état est d'environ 1,000 fr. et celui des syndics d'environ 2,000 francs. Les autorités judiciaires se composent : d'un *tribunal de recours* qui connaît du recours contre la sentence ou du recours en grâce ; d'une *cour de justice civile et criminelle ;* d'un *tribunal civil et correctionnel* et d'un *tribunal de commerce*. Le ministère public est composé d'un procureur-général et de deux substituts ; enfin quatre *auditeurs* sont chargés des affaires de conciliation, de juridiction volontaire, de police administrative et judiciaire. Tous ces magistrats sont élus pour un certain nombre d'années par le *conseil représentatif*, à l'exception des membres du *tribunal de commerce* qui sont nommés par une assemblée de commerçans. Les audiences des tribunaux sont publiques. Les notaires sont examinés et créés

par le *conseil d'état*. Du reste, les avocats peuvent exercer toutes les fonctions des procureurs ou avoués.

M. Rigaud a ajouté à la suite de la Constitution le réglement du conseil représentatif, qui est réputé un véritable chef-d'œuvre dans ce genre; puis il a dressé pour la commodité des recherches un tableau de concordance entre les textes constitutionnels et cette nouvelle *édition*. Il a ainsi facilité et simplifié le travail pour l'avenir; car la Constitution devant être constamment modifiée et perfectionnée suivant le progrès des lumières et de la civilisation, puisque chacune de ses dispositions peut être revue et changée par les conseils à la majorité des deux tiers, on n'aura plus maintenant que les changemens nécessaires à faire au texte de la Constitution dans les nouvelles éditions qui en seront publiées. La forme méthodique que M. le professeur Rigaud a adoptée sera sans doute consacrée par l'usage, car elle n'est pas moins commode qu'utile.

CODE DE COMMERCE expliqué par ses motifs, par des exemples et par la jurisprudence; 4e édition, augmentée du texte des arrêts-principes; par J. A. Rogron. Paris, chez Videcoq. 1836. 1 gros vol. in-18. Prix : 7 fr.

Les définitions, les exemples nombreux, les solutions de questions difficiles dont M. Rogron a fait suivre chacun des articles du Code, rendent son livre précieux non-seulement pour les étudians en droit et pour les juges chargés d'appliquer la loi commerciale, mais encore pour tous les commerçans. Ils y trouvent un guide sûr, un interprète éclairé qui leur explique la langue du droit, les instruit de toutes les précautions nécessaires dans la rédaction des actes et dans les transactions pour éviter de fâcheuses chicanes, et enfin leur apprend à faire respecter leurs droits et à respecter ceux des autres. Le formulaire des actes et de la procédure qui accompagne le Code offre un cours abrégé, mais complet, de commerce, dans lequel on trouve, non-seulement toutes les formules de lettres, autorisations, procurations, billets, lettres de change, etc. etc., mais encore un modèle de la tenue des livres en partie simple et en partie double. Ce volume est ainsi d'une utilité tout-à-fait générale, et malgré son petit format, il est imprimé avec des caractères qui peuvent convenir aux vues les plus faibles.

L'EUCLIDE DE LA GRANDE-BRETAGNE, ou Principes de Philosophie transcendantale; par Th. WIRGMAN; à l'usage des écoles. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. In-8. Prix : 35 c.

Ce petit opuscule fera, je crois, mieux connaître en France la philosophie de Kant, que maints gros livres qu'on a publiés dans ce but. On y trouve en effet les idées du philosophe allemand exposées avec une clarté et une concision aussi rares que précieuses en pareille matière. Dépouillant ces principes de toute la mystérieuse obscurité dont les enveloppe trop souvent le langage germanique, M. Wirgman est parvenu à les présenter d'une manière simple et facile à saisir, dans un tableau tellement logique, qu'il suffit d'en connaître la base pour être amené nécessairement à en découvrir et à en accepter toutes les déductions. Cette base consiste à établir en principe que le TEMPS et l'ESPACE sont des réalités *subjectives*, c'est-à-dire que le TEMPS et l'ESPACE n'existent pas hors de l'ESPRIT, mais en sont parties constitutives, nécessaires, en sorte qu'il ne peut pas y avoir d'esprit sans eux, pas plus qu'il n'y a de cercle sans un centre. En effet, toutes nos connaissances existant dans notre esprit, et ne pouvant en même temps être contenues que dans les deux réceptacles du TEMPS et de l'ESPACE, il serait absurde de penser que ces deux dépôts de connaissances existassent hors de l'esprit : donc le TEMPS et l'ESPACE sont deux modes de réceptivité donnés à notre ESPRIT pour recevoir la *matière*. Une fois ce principe posé, il s'ensuit que pour recevoir la matière, on développe une activité qui donne une forme à cette matière ; la forme de la matière est donc produite par l'ESPRIT. Or la forme de toute chose dans la nature a quatre propriétés : QUANTITÉ, QUALITÉ, RELATION et MODALITÉ. La quantité peut être *unité, multiplicité,* ou *totalité ;* la qualité peut être *réalité, négation, limitation;* la relation peut être *substance et accident*, *cause et effet, action et réaction;* la modalité peut être *possibilité , existence, nécessité!* Voilà donc douze catégories qui forment autant d'espèces d'activités dont est doué l'ENTENDEMENT. La forme de tout objet dans la nature est donc produite par l'ENTENDEMENT, et l'EXPÉRIENCE est un assemblage de phénomènes dans le TEMPS et l'ESPACE auxquels l'ENTENDEMENT a donné des *formes déterminées :* l'origine des *lois de la nature* est donc dans l'ESPRIT seul.

Mais, outre la connaissance des objets qui sont dans la nature, nous avons aussi la faculté de nous former des idées d'objets qui ne se trouvent ni dans l'espace, ni dans le temps, tels par exemple que *Dieu*, *l'âme immortelle*, *l'infini, l'éternité*. Cette faculté qui forme les idées est la RAISON, indépendante du temps et de l'espace; elle unit les catégories qui sont elles-mêmes hors du temps et de l'espace dans les six IDÉES de : *totalité absolue*, *limitation absolue, substance absolue*, *cause absolue, concurrence absolue, nécessité absolue*, sur lesquelles sont fondées les lois de la morale, comme celles de la nature le sont sur les catégories de l'entendement. La RAISON se divise en raison *spéculative,* et en raison *pratique : la raison spéculative* s'efforce de donner l'unité à nos connaissances; la *raison pratique* s'efforce de donner l'unité à nos désirs. Au moyen de ce tableau philosophique, on peut expliquer facilement tous les phénomènes de l'esprit humain. « Voici, dit M. Wirgman, le simple procédé par lequel nous acquérons des connaissances : le *sens* reçoit des impressions d'une *cause* inconnue par ses deux modes de recevoir, le *temps* et l'*espace,* lesquels modes sont imprimés aux sensations reçues. L'entendement agit alors sur cette matière donnée, et convertit nos sensations en objets intelligibles par le moyen de ses douze catégories. C'est ainsi que la *nature* est produite. La *raison,* par le moyen du syllogisme, entre ensuite dans ses importantes fonctions, qui consistent à régler et à arranger ces objets de la nature, dans le but de produire la plus grande somme de *bonheur humain.* Quoi qu'il en soit, ce n'est là qu'une affaire de spéculation, et elle ne peut être effectuée que par les lois restrictives de la prudence et de la modération, qui naissent de la *raison spéculative.*

« La *raison pratique* est destinée à un office encore plus élevé que celui de s'occuper de notre *bien-être temporel*, ou du pur arrangement de la *matière* de ce bas-monde. Elle a à remplir le premier de nos devoirs, qui est de veiller à l'intérêt de notre âme, conformément à la *divine révélation,* et a pour objet notre *bien-être éternel.* Celui-ci dépend entièrement de la *pureté des motifs* qui dirigent nos actions. C'est ainsi que la *moralité* est produite.

» L'homme n'arrive donc à la connaissance de la *loi morale* que par la conscience des opérations de sa propre *raison.* Qu'il se fasse seulement cette question : *Mon motif*

est-il tel qu'il doive être une loi universelle pour toute l'humanité? — Et il ne sera pas embarrassé de trouver une réponse. »

Comme on le voit, cette philosophie conduit ici au perfectionnement de l'état social, en donnant pour mobile, comme celle de Bentham, l'utilité générale. Je terminerai en regrettant que M. Wirgman ne nous en ait pas donné une exposition plus complète, plus développée ; il est vrai qu'en offrant d'abord les beaux résultats qu'elle produit, il excite peut-être encore plus l'intérêt et la curiosité du public, et le prépare ainsi à quelque autre publication plus importante.

MUSÉE INDUSTRIEL ; description complète de l'Exposition des produits de l'Industrie française faite en 1834, ou Statistique industrielle, manufacturière et agricole de la France à la même époque ; publié par MM. de Moléon, Cochaud et Paulin-Desormeaux. Paris, au Bureau central du *Recueil industriel*, rue Neuve-des-Capucines, n° 13 *bis*, et chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires, 1835. Tome Ier. In-8. Fig. — L'ouvrage complet formera 4 volumes. On souscrit en payant d'avance : pour Paris, 20 fr.; pour les départemens, 25 fr.; pour l'étranger, 30 fr.

MÉMOIRES ET EXTRAITS DE DÉLIBÉRATIONS DES CHAMBRES DE COMMERCE et des Chambres consultatives des Arts et Manufactures, actes de l'enquête commerciale et autres documens relatifs au projet de loi sur les douanes, qui sera soumis à la discussion des chambres législatives ; recueillis pour tout ce qu'ils contiennent d'important, et mis en ordre par MM. Cochaud et de Moléon. Paris, au Bureau de la Société Polytechnique, rue Neuve-des-Capucines, n° 13 *bis*, et chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires. 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Les expositions publiques de l'industrie sont une espèce de concours destiné à mettre en relief les progrès qu'elle fait, à encourager les efforts de ceux qui y consacrent leurs facultés et à les signaler à la reconnaissancee publique. Dans notre époque de raisonnement et de positivisme, les conquêtes de l'industrie sont estimées plus haut que celles des armes, et la gloire semble vouloir changer de temple : les lauriers la fatiguent ; elle leur préfère quelques branches d'olivier ; la fumée de la poudre dont elle était entourée fait place à la vapeur de l'eau, et l'aigle reployant ses ailes s'est blotti sous les plumes du coq. Les annales de l'industrie acquièrent donc ainsi une haute importance,

que, du reste, elles auraient dû avoir toujours, car, combien de découvertes utiles et ingénieuses dont on ignore l'histoire, combien d'arts qui, après avoir atteint un haut degré de perfectionnement, sont retombés dans l'oubli faute de chroniques, faute de traditions écrites! Le Musée industriel se propose de combler cette lacune d'une manière fort complète, en ouvrant aux arts industriels et à leurs adeptes des fastes historiques qui, semblables à ces antiques généalogies des familles illustres, formeront une sorte de *nobiliaire* accommodé aux idées du siècle, où les descendans de nos plus notables industriels retrouveront les titres qui auront marqué la carrière de leurs ancêtres, titres plus utiles à l'humanité que ceux de l'ancien blason. Dans ce but, MM. de Moléon, Cochaud et Paulin-Desormaux ont dû faire de leur Musée un recueil plus complet que le rapport même du Jury central de l'exposition, qui ne mentionne que les exposans auxquels une distinction a été accordée. A en juger par le premier volume que j'ai sous les yeux, ils n'ont rien omis de ce qu'embrassait leur sujet : depuis l'exposant récompensé par la médaille d'or ou par une décoration, jusqu'à celui qui n'a obtenu que les honneurs du concours, tous occuperont la place et le rang qui leur conviennent. Les nombreux produits qui avaient été exposés sur la place de la Concorde sont jugés consciencieusement par les auteurs du Musée industriel, qui, dans un style clair et concis, s'attachent à faire ressortir leurs qualités plus ou moins bonnes, plus ou moins supérieures ; à indiquer les perfectionnemens, les nouveaux procédés ; à montrer les succès obtenus par plusieurs exposans, qui, de simples ouvriers qu'ils étaient d'abord, se sont élevés par le développement de leurs facultés au rang de chefs d'ateliers ou de fabriques considérables. Sous tous ces divers rapports, le Musée industriel offre une véritable statistique de l'industrie française, propre à la faire dignement apprécier à l'étranger.

Cent planches gravées ajouteront à ce livre un nouvel intérêt, en servant à mieux faire comprendre tout ce qui a rapport surtout à la mécanique et au dessin. Parmi les vingt-cinq qui sont jointes au premier volume se trouvent : la perspective de la place de la Concorde et les plans des pavillons de l'Exposition ; la jolie vue du lac de Come, exécutée sur étoffe de soie par M. de Gentillon ; une partie du nouveau châle de cachemire dit *Ispahan*, fabriqué par

M. Gaussen, d'après les dessins de M. Couder, etc., etc.

Il est à désirer que cette entreprise soit encouragée par le public; les industriels doivent la soutenir, car ils en retireront honneur et utilité.

— Les *Mémoires et Extraits de délibérations* offrent un recueil complet de tous les actes qui ont rapport à l'enquête commerciale. On y retrouve les interrogatoires faits par le ministre concernant huit principales questions à résoudre : celles des fers et fontes, des houilles, des bestiaux, des salpêtres; et celles des poteries, des verreries, du plaqué, et des tissus de laines et de coton. Pour les quatre premières, on demandait des réductions de droits; pour les quatre dernières, il s'agissait de savoir si des droits seraient substitués aux prohibitions.

La loi de douanes nous apprendra quelles sont les conclusions que le gouvernement aura tirées de cet examen; en attendant, le public, vivement intéressé à la solution du problème, en a suivi avec attention toutes les opérations et a pu juger leur portée et leurs défauts. D'abord, tout en admirant ce premier essai d'enquête publique, on ne peut se dissimuler qu'il a été conduit de la manière la moins propre à obtenir un résultat; il fallait diviser et subdiviser le travail, comme font les Anglais, si l'on voulait l'approfondir convenablement; l'étendue d'une pareille opération, conduite ainsi en masse, devait effrayer, et l'on pouvait prévoir qu'elle ne produirait que des données vagues, contradictoires et trop générales. Ensuite, il est arrivé que les interrogatoires, au lieu de ne porter que sur des faits, ont souvent dégénéré en discussions vaines et inutiles, entre l'intérêt individuel du fabricant qui redoute l'abandon du système protecteur auquel il est redevable d'une sorte de monopole, et l'opinion, émise d'avance par les directeurs de l'Enquête, en faveur de la liberté du commerce. Certainement, dans l'état actuel où se trouve l'industrie française, créée et soutenue comme elle l'a été jusqu'à présent par le système protecteur de la prohibition, il serait dangereux d'abandonner tout-à-coup ce système et de prétendre passer sans transition à une liberté complète; le pays en souffrirait non moins que de ces révolutions politiques qui viennent subitement interrompre le cours paisible de l'existence d'un état, et lui communiquent une secousse violente. Mais, précisément pour éviter de pareilles secousses, il faut prévenir les besoins, suivre la marche

des choses et ne pas attendre que la nécessité soit urgente. La prohibition doit être petit à petit abandonnée toutes les fois que cela se peut faire, sans ébranler trop fortement une branche quelconque de l'industrie. On doit éviter surtout de créer de nouveaux monopoles, et mettre tous ses soins à recueillir des faits propres à éclairer cette grande question commerciale, dans laquelle on n'apporte la plupart du temps que passion, rivalité, égoïsme, au lieu de l'amour du bien public et de l'esprit de paix et de conciliation, qui seuls pourront la résoudre d'une manière avantageuse pour le pays. Convaincus de cette vérité, MM. Cochaud et de Moléon ont examiné avec soin tous les résultats de l'Enquête, et essayé d'en tirer les meilleures conclusions possibles, d'indiquer ce qu'il fallait faire pour profiter de ce grand travail et satisfaire les exigences de l'industrie. Ils passent en revue les huit principales questions, et exposent les réductions de droits qui leur semblent justes et utiles d'après les données plus ou moins complètes fournies par les interrogatoires. Leur ouvrage est le seul qui offre ainsi un exposé complet de l'enquête commerciale et de ses résultats. Dans la plupart des autres, et en particulier dans celui publié par le gouvernement, on s'est contenté de reproduire les dépositions des fabricans sans en tirer aucune conséquence.

LA FRANCE INDUSTRIELLE; Exposition permanente des produits des arts et de l'industrie française dans les quatre-vingt-six départemens. (Il paraît chaque mois un numéro de 20 feuilles grand in-8° à deux colonnes.) Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20. Prix par an pour Paris : 7 fr.

Ce recueil périodique, commencé en avril 1834, s'est proposé d'ouvrir à l'industrie française un nouveau moyen de publicité, un nouvel organe par lequel elle puisse annoncer à tous, ses progrès et ses découvertes; un recueil où chacun puisse trouver enregistrés les conquêtes industrielles et les droits qu'ont acquis d'honorables fabricans à la reconnaissance publique. La première année, qui est complète, renferme plusieurs articles fort intéressans sur les chemins de fers, question qui s'agite depuis si longtemps en France sans produire presque aucun résultat; diverses notices biographiques sur des industriels remar-

quables; les nouvelles les plus intéressantes des arts et de l'industrie; enfin, de nombreux comptes-rendus de l'Exposition des produits de l'industrie, et une Analyse rapide des travaux de l'Enquête commerciale. En soignant sa rédaction, et en suivant avec persévérance tous les progrès et toutes les découvertes nouvelles, ce journal pourra rendre de véritables services, tout en s'assurant à lui-même un succès avantageux. Réveiller l'industrie, l'exciter, lui donner cette émulation et ce zèle qui lui manquent dans une grande partie de la France, c'est aujourd'hui le devoir de la presse, et ce faisant, elle rendra d'immenses services à la cause de la civilisation et du progrès.

ESSAI SUR L'AGRICULTURE dans ses rapports généraux, 1° avec les hommes; 2° avec les temps et les lieux; 3° avec les religions et les mœurs; 4° avec les sciences et les arts; par M. BERTHEVIN. Paris, chez Pissin. 1835. 1re livraison, in-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

L'agriculture, trop long-temps abandonnée aux soins de praticiens ignorans, dédaignée comme un métier rude, fatigant, qui n'exigeait ni connaissances ni moyens intellectuels, a, depuis quelques années, repris son rang parmi les sciences les plus utiles à l'humanité, les plus propres à avancer la civilisation et à assurer le bonheur des peuples. Une foule d'écrivains distingués ont consacré leurs plumes à propager parmi les agriculteurs les notions nécessaires, les procédés avantageux, les découvertes intéressantes pour le perfectionnement de la culture. En même temps on travaille de toute part à répandre une instruction bienfaisante qui, en sapant par la base les préjugés qui s'opposent le plus aux améliorations progressives, assurera sans doute dans l'avenir le succès et la prospérité de l'agriculture dirigée dans sa route par le flambeau de la science. Mais, tandis que ce mouvement s'opère dans les peuples, il est malheureux que les gouvernemens, au lieu de le seconder, ne semblent chercher qu'à l'entraver. On veut à toute force protéger l'industrie et le commerce, qui n'ont que faire de cette protection funeste pour eux; et l'agriculture, qui seule en pourrait vraiment profiter, est abandonnée à elle-même. Nul encouragement ne vient à son secours; dans maintes contrées le manque de bonnes routes et de moyens de transport rendent inutiles la fertilité

du sol et les travaux des hommes; dans d'autres, ce sont les taxes et les codes qui dévorent tout le produit; dans d'autres, l'avidité spéculatrice et égoïste, ne songeant qu'au présent, ruine la terre en la dépouillant de ses antiques forêts, et prépare un triste avenir. Sur tous ces points, M. Berthevin plaide énergiquement la cause de l'agriculture pour laquelle il est animé d'un véritable amour de poète, et son intéressante dissertation offre souvent même des passages pleins d'éloquence. Regardant la science de la culture des terres comme la première de toutes, sans laquelle aucune société ne pourrait subsister long-temps, il expose dans de gracieux tableaux tous ces bienfaits : « Choisissons, dit-il, un essaim de la société, quelques » individus exilés tout-à-coup de la terre natale, en rai- » son de quelque commotion politique; transportons-les » inopinément dans une contrée vierge, que le pied de » l'homme civilisé n'a pas encore foulée; dans une terre » qui, toujours libre de choisir les végétaux qu'elle vou- » lait porter, a semé avec une rare profusion les espèces » qu'elle avait adoptées; une contrée où la prairie et la » forêt se sont emparées, au gré de leurs caprices, de vastes » terreins; une contrée enfin où le ruisseau s'égare, que » le fleuve délaisse et couvre tour-à-tour. Dans sa marche » torrentueuse, le fleuve est souvent embarrassé. Succes- » sivement tyran ou bienfaiteur de la plaine, là il envase » une portion fertile, là il se fait une issue à travers les » rocs, qu'il se plaît à déchirer. L'agriculture dirigera le » fleuve, opposera à ses caprices de puissantes rives, cou- » vrira la prairie d'animaux, retiendra près d'elle, par l'ap- » pât d'une vie plus douce, ceux qui sont dociles à sa » voix; elle choisira parmi les végétaux ceux qui s'appro- » prient à ses besoins; elle convertira la forêt en un champ » fertile; les bois seront les appuis de sa demeure, alimen- » teront son foyer, et leurs derniers débris seront un en- » grais fécond. Elle essaiera, le succès enhardira sa mar- » che, l'espérance trompée éveillera sa prudence; de » nouveaux habitans naîtront, et la contrée offrira, avant » la période d'un demi-siècle, cette foule de prodiges que » la présence de l'agriculture sait toujours réaliser. »

Plus loin, il décrit les conquêtes de l'agriculture, qui sait, en quelque sorte, soumettre la nature à sa domination; qui va fouiller dans les entrailles de la terre pour se procurer l'eau qui lui manque; qui force les montagnes les

plus escarpées à lui payer un tribut, à lui prêter leurs flancs exposés aux ardens rayons du soleil, à lui livrer les herbes abondantes et vigoureuses qui recouvrent leurs pentes, les sapins majestueux dont leurs précipices sont hérissés ; qui, la première, offrit aux hommes l'idée et le modèle de ces ponts hardiment suspendus au-dessus de l'abîme par deux chaînes dont elle avait trouvé les matériaux dans ces lianes colossales que la nature a semées dans les forêts antiques. « Les animaux eux-mêmes, ces autres habitans de la terre » soumis par l'agriculture, viennent, les uns aider ses tra- » vaux, les autres, par leurs dépouilles, augmenter ses res- » sources; quelquefois, par les engrais qu'ils fournissent, » décupler ses produits, toujours servir ses intérêts, et » ajouter à la masse de ses richesses. Ils ont vécu pour » l'homme, ils mourront pour lui. »

Le livre de M. Berthevin, qui formera un gros volume in-8°, offrira une lecture pleine d'intérêt, soit à l'agriculteur se reposant de ses travaux, soit à l'habitant des villes qui aime à porter parfois ses idées hors des murs où il est renfermé, et jouir, au moins en pensée, de ces plaisirs de la campagne que sa position l'empêche de goûter en réalité. Je me permettrai une seule critique et un seul conseil à l'auteur : c'est de lui recommander de châtier davantage son style dont l'élégance est parfois, mais, il est juste de le dire, rarement, déparée par l'emploi de mots nouveaux et peu reçus. L'imprimeur aussi fera bien de surveiller mieux son travail, car cette première livraison ne fait pas honneur à ses presses, ni surtout à son correcteur d'épreuves.

TRAITÉ DE GÉOMÉTRIE, de Trigonométrie rectiligne, d'Arpentage et de Géodésie pratique; suivi de Tables des Sinus et des Tangentes en nombres naturels; par M. A. Jeannet; revu avec soin, corrigé, mis en ordre, considérablement augmenté et publié par M. F. Gigault d'Olincourt. Bar-le-Duc, chez M. Gigault d'Olincourt. 1835. 2 vol. in-12, ornés d'un grand nombre de planches. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est particulièrement destiné aux colléges, aux instituteurs, et à toutes les personnes qui ont besoin de connaissances mathématiques élémentaires et applicables à la pratique. La clarté et la concision sont ses principaux mérites. L'auteur a su réunir dans un fort petit

espace toutes les notions nécessaires, les exposer avec lucidité, et intéresser les élèves par une suite de théorèmes, de problèmes et d'applications propres à stimuler leur zèle et à leur cacher l'aridité du travail. Il a cherché à remplacer les ouvrages longs et fatigans par lesquels on dégoûte trop souvent les jeunes gens de l'étude théorique. Son Traité, aussi complet cependant que tout autre livre du même genre, renferme la solution de toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer, soit sur le terrain, soit dans le travail du cabinet. On y trouve des élémens de géométrie rapidement exposés; puis la description et l'emploi des instrumens servant au mesurage des lignes et des angles sur le terrain, et de ceux servant au rapport de ces lignes et de ces angles sur le papier; des élémens de trigonométrie offrant la résolution des triangles rectangles et des triangles obliquangles; un traité d'arpentage, avec la mesure des solides, la levée et la construction des plans, le nivellement, le calcul des déblais et des remblais, le partage et la division des terrains; enfin des tables des sinus et des tangentes en nombres naturels. Ce petit ouvrage mérite, je crois, d'être signalé aux écoles normales, aux instituteurs primaires, ainsi qu'aux administrations du cadastre et des ponts-et-chaussées. Si l'usage, seul bon juge en pareille matière, vient confirmer les éloges qu'il m'a paru mériter, MM. Jeannet et Gigault d'Olincourt auront rendu un véritable service à l'instruction publique, et leur livre obtiendra sans doute un brillant succès.

DE LA DESTRUCTION DES TISSUS dans le blanchîment et la teinture, et des moyens d'en prévenir les causes; par M. Gréau aîné. Paris, au Bureau de la Société Polytechnique, et chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires. 1835. In-8. Prix : 3 fr.

Cette brochure renferme une foule de procédés nouveaux et de découvertes de la plus haute importance pour tous ceux qui s'occupent du blanchîment ou de la teinture des tissus. Frappé des graves inconvéniens qui résultaient des anciennes méthodes, M. Gréau s'est appliqué à rechercher les moyens de prévenir le mal immense que la fabrique en éprouvait. Il assure avoir obtenu de grands avantages, en substituant d'abord le rasage mécanique par une tondeuse, au flambage généralement usité en France et

en Angleterre pour les fils et tissus de coton ; il démontre les effets nuisibles de l'excès de potasse ou de soude caustique, et fait, en outre, connaître les principaux effets des acides gras, provenant des savons en partie restés dans les tissus ; puis il insiste sur l'avantage incontestable de se servir d'acide chlorhydrique, de préférence à l'acide sulfurique, dont le moindre excès peut entraîner de grands dommages. Enfin, il décrit les opérations spéciales qui ont pour but d'obtenir : 1° le *blanc ordinaire*, pour les fils et tissus ; 2° le *blanc doux ;* 3° le *blanc d'impression*, et les accompagne de détails et de tableaux de la plus grande utilité pour les fabricans. Il termine en indiquant un procédé très-simple et facile, pour nettoyer les impressions en faux-teint sans altérer les couleurs.

M. Gréau a eu la générosité rare de publier sans réserve tous ces procédés, sacrifiant ainsi son intérêt personnel à la douce satisfaction d'être utile à son pays. Il a voulu que tous les fabricans participassent à ses découvertes, comprenant quelle heureuse influence elles exerceraient sur les produits qui seront livrés dorénavant à la manutention et au commerce ; il s'est trouvé heureux d'avoir ainsi servi en même temps la cause du fabricant et du négociant, du riche et du pauvre. Il faut espérer que l'industrie se montrera reconnaissante, et que le nom de ce digne fabricant sera rangé et conservé au nombre de ceux des bienfaiteurs du pays. Que la gloire et les honneurs ne soient plus exclusivement réservés aux beaux-arts, aux lettres, et surtout à la guerre ; que l'utile industriel puisse aussi y aspirer, et alors nous verrons une heureuse révolution s'opérer dans la fabrique, où l'avidité égoïste et la jalouse concurrence feront plus souvent place aux sentimens nobles et généreux.

MANUEL PRATIQUE DU LITHOGRAPHE, ouvrage qui a obtenu une médaille de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale au concours de 1830 ; augmenté de notes sur les nouveaux procédés, avec les lois et ordonnances qui régissent cette profession ; par M. J. Desportes, imprimeur-lithographe. Paris, 1835. Chez l'auteur, place du Pont-Neuf, 15. 1 vol. in-8, fig. Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, écrit dans l'atelier même, par un praticien riche d'une longue expérience, renferme tous les procédés connus aujourd'hui et tous les perfectionnemens apportés

jusqu'à présent à cet art, qui ne compte qu'environ quarante années d'existence, et n'est encore, pour ainsi dire, qu'à son berceau. La lithographie aura sans doute dans l'avenir une brillante destinée, et ses progrès tendront toujours à lui donner une plus haute importance. Déjà les efforts que plusieurs artistes ont tentés pour obtenir le transport de vieilles gravures sur pierre ont obtenu quelque résultat; d'autres ont essayé la même chose pour les produits de la typographie, et quoique le succès soit encore loin d'être satisfaisant, on peut cependant espérer qu'un jour la lithographie viendra prêter une utile assistance à la gravure et à l'imprimerie, en permettant de faire à très-bas prix de nouveaux tirages et de nouvelles éditions. En attendant, on ne saurait qu'applaudir aux travaux de ceux qui s'en occupent avec persévérance, et qui cherchent à rassembler dans un même tableau tous les élémens et tous les résultats de cet art. Le *Manuel pratique* doit être vivement recommandé à tous les artistes; ils y trouveront d'excellens conseils et un exposé très-clair de tous les procédés lithographiques. Cet ouvrage offre d'ailleurs lui-même un spécimen curieux d'autographie, art qui, en se perfectionnant, pourra apporter une grande économie de temps et d'argent dans l'impression de certains ouvrages. Quand on voit quel degré de perfection avaient acquis les anciens copistes avant l'invention de l'imprimerie, on peut espérer qu'un jour l'autographie produira aussi des chefs-d'œuvre d'exécution dignes de figurer à côté des plus beaux produits de la typographie.

RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, rangés par ordre de matières, avec des notes sur les locutions vicieuses et des règles d'orthographe; par B. Pautex. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. In-8, cart. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce livre est destiné à faciliter l'étude de l'orthographe en général, et particulièrement celle de l'orthographe d'usage, pour laquelle on ne saurait avoir recours aux grammaires, et qui ne peut s'acquérir que par la seule expérience. La lecture fréquente et l'emploi continuel des mots qui se gravent à la longue dans la mémoire des enfans, sont des moyens lents et pénibles. On a donc pensé que l'étude par cœur de ces mots et des lettres dont ils se

composent, offrirait une méthode bien plus prompte et non moins certaine d'arriver au même but. Des essais ont été tentés avec succès, et depuis bien des années déjà l'Académie de Genève a adopté les Recueils de mots pour l'enseignement de l'orthographe dans le collége; la plupart des pensionnats du même pays ont suivi son exemple et s'en trouvent bien. Je ne doute pas qu'en France aussi on ne les adopte bientôt. M. Pautex, dans son petit ouvrage dont il a déjà publié plusieurs éditions, et qu'il travaille toujours à perfectionner davantage, a réuni tous les mots les plus ordinairement usités et qui présentent quelque difficulté dans leur orthographe. Il les a rangés dans un ordre de matières propre à en rendre l'usage plus facile et plus avantageux, en inspirant aux enfans quelques idées de méthode et de classification indispensables pour la bonne direction des études; il y a ajouté un chapitre renfermant des règles d'orthographe simples et exposées avec clarté et concision tout à la fois, et un autre offrant environ cinq cents noms d'hommes illustres classés par catégories et rangés par ordre chronologique. On y trouve également des séries géographiques intéressantes, entre autres la liste des départemens de la France, avec l'origine de leurs noms respectifs et leurs rapports avec l'ancienne division par provinces. M. Pautex a su ainsi rendre son recueil de mots doublement utile; on peut le recommander en toute confiance aux instituts et aux pensionnats.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE aux XVe et XVIe siècles; par J. P. CHARPENTIER. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

M. Charpentier a déjà publié un volume qui conduit l'histoire de la littérature du cinquième au quinzième siècle. Ce nouvel ouvrage est destiné à lui servir de suite et de complément. Il renferme une esquisse rapidement tracée de la littérature française, depuis son origine jusqu'au siècle dit de Louis XIV. Cette histoire, jusqu'ici peu explorée, a fourni à M. Charpentier l'occasion d'arracher à un injuste oubli plusieurs écrivains distingués.

Les plus anciens monumens de la langue française qui soient parvenus jusqu'à nous, sont les lois de Guillaume le Conquérant et le code de la France d'Orient. Après cela

vient l'histoire de Villehardoin « qui se recommande par » la fidélité des détails et la naïveté parfois élégante du » style. » A cette occasion, M. Charpentier examine comment s'est formée cette langue française, qui apparaît tout-à-coup si vive, si heureuse, si naturelle. Il en trouve l'origine dans la vie des châteaux où la race franke des seigneurs vivait séparée de la nation vaincue, étrangère à sa langue, et où « le roman se développa plus rapidement » et avec plus de grâce que dans les couvens, où il restait » étouffé sous les souvenirs et les habitudes du latin. » Après Villehardoin vient Joinville, et déjà on peut reconnaître l'influence exercée sur les esprits par l'emploi de la langue vulgaire dans les livres. L'impatience du joug et le désir de l'indépendance se font aussitôt sentir ; le doute ose élever la voix, la foi est ébranlée, et le roi Saint-Louis demande à ses conseillers : « Quelle chose est-ce que Dieu ? » C'est le réveil de la raison, de la science, qui font déjà pressentir la doctrine du libre examen.

Froissart, Christine de Pisan, Du Guesclin, sont tour à tour passés en revue par l'auteur, qui, dans son style concis et expressif, fait ressortir avec beaucoup de sagacité les mérites particuliers de chacun d'eux. Vers la fin du quinzième siècle, nous voyons l'histoire perdre sa naïveté primitive, sa couleur féodale : elle devient plus intelligente, elle semble commencer à s'apercevoir qu'il y a quelque chose en dehors des châteaux, probablement parce que ce quelque chose commence aussi de son côté à réfléchir et à prendre sa part d'activité et d'influence dans l'Etat. A cette occasion, M. Charpentier cherche à réformer les nombreuses erreurs commises sur le caractère et les actes de Louis XI, ainsi que sur les talens de Comines, qui, dans ces dernières années, mis en scène par de nombreux auteurs dramatiques et romanciers, ont été bien à tort représentés, l'un comme un roi populaire, profond politique, qui préparait le triomphe du peuple sur l'aristocratie, l'autre comme un second Tacite.

Sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, les expéditions des Français en Italie réagirent fortement sur la littérature et les imitations des poésies toscanes frayèrent la route à Clément-Marot et à Malherbe. Ainsi, sous François Ier, une ère nouvelle s'ouvrit pour la littérature, qui brilla d'un éclat vif et spirituel, et acquit dès-lors ce caractère national et particulier qu'elle a toujours con-

servé depuis. Ce n'est pas que la protection du prétendu *Père des lettres* lui fût d'un grand secours : François I[er], avec un goût décidé pour les lettres, ne sut point empêcher que les littérateurs ne fussent souvent en butte à des persécutions indignes, et il alla même jusqu'à songer à la prohibition complète de l'imprimerie. Mais l'élan était donné à l'esprit humain : il avait rompu ses chaînes, et le monarque n'osa pas mettre son projet à exécution. L'imprimerie était bien, en effet, le véritable ennemi qui menaçait à la foi l'Eglise et la monarchie ; ce *summum et postremum donum*, comme l'appelait Luther, ne tarda pas à ébranler toute la chrétienté par la force puissante et la rapidité de son action. L'imprimerie fit éclater la réforme qui se préparait depuis long-temps, et qui dut en grande partie à cet auxiliaire, son succès merveilleux.

Ici le livre de M. Charpentier est bien faible, et même plus que faible. Je suis fâché de le dire, c'est à peine s'il mentionne l'invention de l'imprimerie ; et quant à la Réforme, il eût vraîment mieux valu pour lui qu'il n'en dît mot. Il qualifie Luther de *joyeux moine de Wittemberg, ivre de bière et de licence,* injure tout au plus excusable dans la bouche de ses adversaires contemporains, mais qui, adressée aujourd'hui à l'homme de génie dont la renommée et l'œuvre ont traversé les siècles, ne saurait être tolérée. Au reste, il ne paraît pas que notre auteur soit bien fort sur l'histoire de la Réforme ; car, un peu plus loin, nous trouvons : *Aussi, à la voix de Luther, l'Allemagne et la Saxe, et bientôt à la voix de Zwingle, la Suisse, deviennent luthériennes.* Or, la Suisse n'est pas devenue luthérienne, et cette accolade de Luther et de Zwingle est d'autant plus extraordinaire, que M. Charpentier n'ignorait pas le profond dissentiment qui séparait ces deux réformateurs, au sujet de la présence réelle dans l'eucharistie, puisqu'après avoir ailleurs parlé de Calvin, qui fit brûler Servet, il ajoute : *Tous ces chefs de secte se ressemblaient : Luther aussi fit brûler Zwingle, pour dissentiment sur un article de foi ;* autre grave erreur qui est tout-à-fait impardonnable, car M. Charpentier n'avait qu'à ouvrir la vie de Zwingle, pour apprendre que ce digne héros, le plus doux et le plus avancé des réformateurs, mourut les armes à la main, en combattant pour ses opinions et pour la liberté de sa patrie. Son corps fut en effet brûlé, et on jeta ses cendres au vent ; mais ce furent

les soldats catholiques qui commirent cet acte de barbarie inutile.

Il juge aussi d'une étrange manière les résultats de la Réforme, qui furent, dit-il, *d'étouffer l'émancipation des idées par la force.* Il félicite la France d'avoir eu le bon sens de la repousser, car *les pays de liberté ne sont pas les pays protestans.* C'est vraiment curieux de voir émettre de semblables argumens. Pour moi, j'en suis confondu ; car, jusqu'ici, je n'aurais pas cru me tromper en avançant que les pays les plus libres du monde étaient : les Etats-Unis d'Amérique, l'Angleterre et quelques cantons suisses. Mais il paraît que le mot *liberté* a plusieurs sens, et que M. Charpentier l'entend autrement que moi. Cependant il dit lui-même que l'esprit de libre examen est la base du protestantisme, et ce principe, une fois admis en religion, ne pouvait sans doute tarder à se glisser dans la politique : or, le résultat logique qu'il devait y amener ne saurait être que la liberté civile, tout comme il a produit la liberté religieuse, et cela est rigoureusement vrai, indépendamment des caractères individuels de ceux qui dirigèrent l'établissement de la réforme. L'homme, ouvrier de quelques jours ici-bas, ne travaille le plus souvent qu'en simple manœuvre à l'édifice éternel de la vérité, il n'est pas maître des élémens qu'il emploie, et quand il pose un principe, en vain cherche-t-il à arrêter ses conséquences, à élever tout autour une haute muraille : il descend bientôt à son tour dans la tombe ; sa muraille ne résiste pas aux injures du temps, et l'impitoyable logique est toujours là, prête à profiter de la première brèche pour suivre sa route.

M. Charpentier préfère arriver à la tolérance par le doute, désolante doctrine, qui n'enfante que le désespoir et le néant, et à laquelle le protestantisme substitue l'examen qui discute, qui raisonne, qui cherche la vérité ; mais en s'appuyant sur la ferme conviction qu'elle existe et que par elle seulement on peut s'approcher du Dieu tout-puissant qui gouverne l'Univers ; tandis que le doute attaque et détruit toute la base morale de la société, prépare et enfante les convulsions politiques, et menace également de ruine la vérité comme le mensonge.

Calvin est mieux traité que Luther par M. Charpentier, qui le regarde comme un écrivain fort remarquable. Il rend justice aussi, je dois le dire, aux talens gracieux et

aimables de Théodore-de-Bèze. La lutte de la Réformation, après avoir été suivie d'une courte réaction religieuse qui mit en relief plusieurs écrivains distingués, dont les productions sont peut-être trop dédaignées aujourd'hui, donna naissance, plus tard, à celle des Jansénistes et des Jésuites; car ces derniers, institués pour la défense de la religion contre l'hérésie, poussèrent leur zèle si loin, qu'ils firent naître une nouvelle opposition, au sein même du catholicisme. Cet épisode du dix-septième siècle est très-bien tracé dans l'ouvrage qui nous occupe. L'auteur se montre partisan des Jansénistes. Il aborde ensuite plusieurs questions littéraires du plus haut intérêt, au sujet des grands écrivains de cette époque, et il me semble que ses jugemens sur Corneille, sur Racine, doivent trouver beaucoup de sympathie dans le public, car il a su fort bien apprécier leur génie particulier sans se montrer exclusif dans son admiration, qu'il étend également à Shakespeare et à tout écrivain dans lequel il rencontre l'art de peindre la nature humaine et d'émouvoir noblement le cœur.

LA FRANCE LITTÉRAIRE; recueil périodique, publié sous la direction de M. Ch. Malo. Il paraît, depuis le 1er janvier 1832, chaque mois un cahier ou demi-volume de 224 à 250 pages. Prix de l'abonnement pour l'année : pour Paris, 40 fr. On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20.

Voici un recueil périodique qui n'a point dès son début embouché la trompette du charlatanisme, qui ne s'est point élevé comme tant d'autres revues sur les ailes de la camaraderie, et n'a jamais cherché à éblouir le public par le prestige de noms fameux qui figurent sur un si grand nombre de journaux dans lesquels ils ne mettent jamais une ligne. Et cependant la France littéraire a fait tout doucement son chemin; elle a mis en relief plusieurs noms inconnus, plusieurs talens d'écrivains souvent repoussés ou intimidés par l'esprit de coterie qui règne sur la presse en général; elle a constamment offert dans ses numéros des travaux consciencieux et plus ou moins intéressans qui, s'ils n'ont pas toujours ce brillant vernis qu'on trouve ailleurs et qui séduit la foule, présentent en général plus de fonds, plus de science vraie, et par conséquent plus d'attrait pour les hommes qui estiment que la littérature

est une chose sérieuse et importante. On y remarque en général assez d'indépendance et une impartialité qui fait admettre les travaux d'opinions opposées et permet d'éclairer les questions par la discussion. Dans les derniers numéros que j'ai sous les yeux, se trouvent quelques articles fort remarquables. Je citerai entre autres une notice de M. Esquiros sur Cuvier, dans laquelle ce savant est jugé avec une sévérité hardie peut-être, mais qui me paraît justifiée par les faits, et qui d'ailleurs est accompagnée de l'expression de la plus vive admiration pour les travaux scientifiques de ce grand naturaliste; un article de M. F. Guillibert sur Georges Sand, où les qualités bonnes et mauvaises de cet écrivain sont appréciées avec talent, quoique j'avoue ne point partager toutes les vues de l'auteur à plusieurs égards, il me semble qu'il exalte un peu trop les mérites de G. Sand; un article de philologie de M. le colonel Armandi, qui m'a paru plein d'intérêt et capable de faire aimer aux moins savans la linguistique, cette science qui n'est que trop souvent sèche et aride sous la plume raide et sans vie de ses interprètes habituels; un tableau animé et brillant de Saint-Pétersbourg, par M. A. Desessarts; et enfin des révélations sur les deux Crébillon, qui sont doublement piquantes, comme curiosités biographiques d'abord et ensuite comme une excellente critique de la légèreté et de l'insouciance avec lesquelles certains auteurs abusent de la faveur publique qui s'est attachée à leur style brillant et spirituel, font de la biographie, de l'histoire, etc. etc. en entassant erreur sur erreur, et rédigent des articles d'encyclopédie absolument comme des articles de feuilleton.

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE, collection universelle des chefs-d'œuvre de l'esprit humain : tome Ier, *Chroniques de J. Froissart;* tome II *Philosophie sacrée, choix d'ouvrages mystiques.* 2 vol. grand in-8. à deux colonnes. — Cette collection formera 100 volumes du prix de 10 fr. chacun. On peut souscrire pour un ouvrage séparé, à Paris, chez Desrez, libraire-éditeur, rue Saint-Georges, n° 11.

A mesure que l'instruction et le goût de la lecture se répandent davantage dans toutes les classes de la société, on sent toujours plus la nécessité de mettre à la portée de toutes les fortunes les chefs-d'œuvre de la littérature. Déjà

plusieurs entreprises ont été tentées dans ce but, mais si elles l'atteignaient par leur prix modique, d'un autre côté elles ne faisaient pas honneur aux progrès de la typographie ; et bien souvent même le charlatanisme, trouvant moyen de s'y glisser, exploitait ce nouveau genre de librairie, et trompait le public en lui faisant payer encore beaucoup trop cher de mauvaises éditions incorrectes et mal imprimées. Le *Panthéon littéraire,* à en juger par ses premières livraisons, me paraît devoir répondre d'une manière beaucoup plus satisfaisante aux besoins de l'époque. Imprimé avec luxe sur un très-bon papier, dans un gros caractère qui ne fatigue point l'œil, quoique sa large justification soit divisée en deux colonnes, il offre le double avantage de concentrer beaucoup de matière dans un petit nombre de volumes, et de pouvoir livrer à un prix très-modique de grands ouvrages jusqu'ici fort chers. Ainsi, par exemple, les *Chroniques de Froissart,* dont la première édition, publiée en 1825 par M. Buchon, formait 16 volumes du prix de 96 francs, seront complètes et augmentées soit de livres inédits, soit d'un glossaire, dans 3 volumes du Panthéon, pour 30 francs, c'est-à-dire pour moins du tiers de l'ancien prix; et avec cela on trouvera une forte économie dans la reliure. Le volume de *Philosophie sacrée* contient divers ouvrages remarquables qui forment dans d'anciennes éditions 10 à 12 volumes et dont plusieurs sont même assez rares ; ce sont : *Maximes chrétiennes; Confessions et Méditations de S. Augustin; Consolation de la philosophie, par Boèce; de la Considération, par S. Bernard; Imitation de Jésus-Christ; Principes de la Vie chrétienne; le Chemin du Ciel.*

Le plan de l'éditeur du *Panthéon littéraire* est de publier successivement les meilleurs auteurs de toutes les littératures connues, et d'élever ainsi un superbe monument à la gloire de l'esprit humain en réunissant dans une bibliothèque de 100 volumes toutes ses plus belles productions. Il estime, dans un tableau qui accompagne son Prospectus, que sa collection renfermera la matière de mille volumes in-8° ordinaire, et que, ne coûtant que 1,000 francs, elle offrira au public pour 1 franc ce qu'on lui vend journellement 7 fr. 50 c. Il voit dans cette diminution énorme des prix, une nouvelle ère pour la librairie, et il exprime la pensée que là se trouve tout l'avenir de ce commerce. Je crois aussi que la propagation de

l'instruction doit amener ce résultat, et que, loin d'y trouver sa perte, la librairie, après avoir beaucoup souffert, il est vrai, d'une transition un peu trop brusque, en retirera une nouvelle source de prospérité et de richesse. Mais il faut distinguer cependant le livre connu du livre à connaître, et il est bien certain que ce ne sera jamais qu'après le succès non contesté d'une première édition tirée à petit nombre et par conséquent vendue plus cher, qu'on pourra arriver à ce bas prix d'éditions à la fois belles et populaires. Ou bien l'on en viendra peut-être à faire participer l'auteur au sort bon ou mauvais de son ouvrage nouveau, et à ne le payer que d'après le succès d'une première édition. Autrement le prestige d'un nom célèbre entraînerait après lui bien des mécomptes cruels, et le commerce de la librairie, déjà si chanceux, le deviendrait encore plus. Peut-être aussi, avec le progrès des lumières, la librairie reprendra-t-elle la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et qu'elle occupait autrefois entre les lettres et le commerce ; peut-être les libraires s'apercevront-ils que l'instruction est une chose nécessaire pour juger et acheter des manuscrits, peut-être redeviendront-ils autre chose que des marchands de livres. Ce serait encore là le meilleur moyen de relever la librairie et de lui assurer dans l'avenir une brillante carrière. Mes vœux à cet égard seront, j'en suis sûr, partagés par tous les libraires qui comprennent bien la véritable direction qu'il faut donner à leur commerce et l'importance qu'il acquerra toujours à mesure que la civilisation fera de nouveaux progrès. Et sous ce rapport l'entreprise du *Panthéon* mérite d'être vivement encouragée, car elle me paraît conçue exactement dans l'esprit large et éclairé qui devrait présider à toutes les publications littéraires.

COQUETTERIE, par l'auteur de Trevelyan ; traduit par M. C. Pellé. Paris, chez Dumont. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le titre de ce roman ne me paraît pas très-juste, car ce n'est pas la coquetterie des femmes qui y joue le plus grand rôle, et l'on y trouve plutôt de tristes preuves de l'inconstance des hommes. C'est un tableau de la société anglaise, fort bien tracé comme tous ceux que le même auteur nous a déjà donnés. On y voit le contraste des

mœurs pures et simples de la famille d'un vieux général retiré dans ses terres, avec la corruption du monde aristocratique de la capitale. Une intrigue mystérieuse jette beaucoup d'intérêt sur ce récit qui, tout en montrant les vices et les passions corruptrices de la haute société, et s'en servant comme d'un moyen propre à jeter de la vie et du piquant sur l'ensemble du tableau, ne sort jamais un seul instant de la retenue qui distingue les ouvrages anglais, et ne présente aucune scène qui puisse blesser le lecteur le plus scrupuleux, soit par son exagération romantique, soit par sa licence. Les romanciers anglais ne pensent pas qu'il soit nécessaire d'avoir recours à de semblables moyens pour exciter l'intérêt; ils ne vont pas fouiller dans les sentines de la société pour y chercher un héros doué de tous les vices les plus atroces; ils ne choisissent pas de préférence les exceptions monstrueuses, heureusement fort rares dans la nature. Ils observent le monde et y rencontrent bien assez de sujets originaux et curieux, sans se croire obligés de toujours outrer les caractères et de pousser les passions jusqu'à leurs dernières conséquences.

Dans l'état de civilisation les hommes en général ne jettent pas la bride sur le cou à leurs penchans, ils en sont empêchés par les conditions de la vie sociale, et il en résulte qu'à l'extérieur le monde offre l'aspect assez monotone d'une machine fonctionnant toujours de même, sans irrégularité, sans variété. Mais sous cette uniformité apparente les passions ne s'agitent pas moins, et pour être cachées et concentrées, elles ne sont pas moins violentes. Seulement leur action change de forme, se dissimule autant que possible, et ne se décèle qu'aux regards de l'observateur attentif. On comprend alors combien il est difficile de peindre fidèlement la société, et comment font naufrage tant d'écrivains, spirituels et habiles du reste, qui pensent qu'un peu d'imagination, quelques scènes à émotions fortes, et une catastrophe plus ou moins vraisemblable, suffisent pour faire un bon roman. On comprend aussi pourquoi les Anglais, d'un caractère plus froid, plus posé, observateurs patiens et attentifs, réussissent bien mieux à représenter fidèlement le monde et ses scènes diverses. Ils saisissent admirablement toutes ces petites nuances de caractère qui ressortent dans les détails de la vie sociale, et s'en servent avec habileté pour esquisser les personnages de leurs récits. Trop souvent, au contraire, les

auteurs français se laissant entraîner par leur imagination, préfèrent créer plutôt que de s'astreindre à copier, et débutent par vous offrir à nu le cœur et l'âme de leur héros, dont ils sont ensuite obligés de faire concorder toutes les actions avec le caractère qu'ils lui ont donné, quelqu'invraisemblance que cela jette sur la marche et sur l'ensemble de leur roman.

On me dira peut-être que des ouvrages tels que *Trévelyan* et *Coquetterie* sont pâles et sans verve. C'est possible, mais c'est que le monde est le plus souvent aussi ce que vous appelez pâle et sans verve, ce qui n'empêche pas qu'on s'intéresse à lui et qu'on préfère cette marche tranquille et uniforme aux tempêtes d'une crise violente, aux commotions politiques et sociales, aux horreurs de la guerre. De même pour les romans; un récit simple et vrai attache le lecteur, le captive et l'intéresse toujours plus que ces tableaux horribles, qui d'abord émeuvent et bouleversent, puis, si on les considère quelque temps, n'inspirent plus que dégoût et fatigue.

SOUVENIRS D'ANTONY, par Alexandre Dumas. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Messire Antony devrait bien puiser ses souvenirs ailleurs que dans les journaux et revues que tout le monde a lus, car il s'expose ainsi à se voir accusé de charlatanisme, en donnant au public pour du nouveau ce qui n'est que du réchauffé. L'ouvrage que j'annonce ici renferme divers morceaux déjà connus depuis long-temps, et qui ne méritaient certainement pas d'être réunis en un volume. C'est une histoire de brigands, un bal masqué, une certaine Blanche, que j'ai déjà vus et lus au moins dans deux ou trois recueils différens; c'est l'ouverture de la chasse dont je me souviens d'avoir fait de bons rires avec quelques amis lorsqu'elle parut pour la première fois, moins longue et beaucoup plus spirituelle que dans cette nouvelle édition, où elle est accompagnée d'une foule de détails fatigans et puérils, ainsi que d'une histoire de Jacques Ier et de Jacques II, qui m'a paru être une véritable niaiserie. De telles bluettes ne sont faites que pour figurer dans les colonnes d'un feuilleton; mais les rallonger de cette manière, c'est ce qui s'appelle gâter à plaisir son œuvre.

M. Alexandre Dumas a fait plus d'une fois preuve d'une grande facilité, et il est plus coupable qu'un autre lorsqu'il s'expose ainsi volontairement au reproche de paresse. Si l'auteur d'Henri III n'a pas atteint la haute place que ses premiers succès semblaient lui promettre dans notre littérature, c'est à lui seul qu'il peut s'en prendre, car ses grandes facultés exercées par un travail assidu pouvaient le mener loin. Mais la vie de cabinet ne s'accorde pas avec la manie d'actualité, avec la fièvre de gloire contemporaine et trop souvent éphémère qui tournent aujourd'hui presque toutes les têtes. On prodigue son esprit, on dilapide ses talens avec une légèreté, une insouciance vraiment inexplicables. On jette au public les moindres miettes, les moindres traits spirituels échappés de sa plume, et on sacrifie tout son avenir à un succès passager qui ne dure pas plus qu'une mode nouvelle.

MADAME DE VARENNES, par Edouard Bergounioux. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LA BELLE VEUVE, par Anatole Dumas. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ALMARIA, par le comte Jules de Resseguier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

JULIA, ou l'Amour à Naples, par Guy d'Agde. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Voici une provision de sentimentalité pour les amateurs de passions exagérées. En vérité, si dans l'avenir on juge notre siècle par sa littérature, on lui trouvera une teinte bien sombre et en même temps des mœurs bien dissolues. La corruption insouciante et folle de la Régence semble avoir fait place à une autre corruption morne, langoureuse, vêtue de deuil ; on se damne en pleurant des torrens de larmes comme on se damnait autrefois en riant et blasphémant. Le mysticisme de l'amour platonique s'est mêlé aux désordres de l'amour matériel, et, dans les romans du moins, nous voyons aujourd'hui non-seulement l'adultère presque érigé en principe ou représenté comme une révolte fort naturelle contre la prétendue injustice de la société, mais encore des jeunes filles s'abandonnant sans combat, sans remords, aux premières

sollicitations d'un amant, sans doute aussi pour protester contre l'ordre social qui ose prétendre que nous ne devons pas vivre pêle-mêle comme des brutes. Heureusement que cette littérature n'est pas la véritable expression de notre société; elle n'est pas même, j'en suis convaincu, celle de ses propres auteurs. Jeunes gens à imagination ardente, ils ne se rendent point compte du mal qu'ils peuvent faire au présent, si ce n'est à l'avenir que leurs productions éphémères n'atteindront pas, en se livrant sans frein à tous les écarts qui leur paraissent offrir quelque chance d'exciter l'intérêt, d'allécher le public. Ils croient tout racheter par une catastrophe qui termine le livre comme la morale d'une fable; mais de même que l'enfant ne retient le plus souvent de la fable que les détails merveilleux sans s'attacher à en saisir le sens, de même aussi leur catastrophe n'est comprise que par ceux qui n'ont pas besoin de la leçon, et frappe peu les esprits, parce qu'on espère toujours pouvoir l'éviter: tandis que les tableaux voluptueux, les images séduisantes qui sont semées le long de la route remuent le cœur et étouffent trop souvent la voix de la raison.

— *Madame de Varennes* et la *Belle veuve* sont deux productions de ce genre. La première termine ses jours et ceux de son amant par le suicide, la seconde paie cher son inconduite; mais toutes les deux jouissent d'une longue impunité, et M. Anatole surtout ne nous épargne pas les détails de son amour, auquel son héroïne se livre avec une passion violente et dont l'issue fatale paraît l'avoir lui-même fortement ébranlé. Le même auteur, tout en nous disant dans sa préface que ce livre est la première et la dernière production de sa plume, annonce sur la couverture, comme devant bientôt paraître, un nouveau volume intitulé : *le Poitrinaire, roman médical.* Ce sera sans doute une médecine à l'usage des esprits blasés. Du reste, M. Anatole est homéopathe et pense qu'Hahnemann va régénérer le monde avec ses pilules microscopiques. En attendant, ce mélange d'exaltation, de médecine, de philosophie, d'amour, forme un curieux salmigondis qui ne me semble pas très-clair.

— *Almaria* offre un tout autre genre d'exagération; c'est de l'exaltation monastique et chevaleresque revêtue d'un style analogue, c'est-à-dire prétentieux, rédondant et monotone, qui rappelle la manière de M. d'Arlincourt.

Selon moi, c'est de tous les genres le moins permis, parce qu'il ne peut être autrement qu'ennuyeux, quel que soit du reste le talent de l'auteur.

—Dans *Julia* on retrouve des tristesses passionnées, de poignantes angoisses, des poignards, des stylets, des amantes jalouses qui se vengent, des bravi qui se mettent à la solde des grands pour les délivrer de leurs ennemis et satisfaire leur ambition par l'assassinat ou l'émeute; en un mot, tout l'arsenal de la vengeance italienne et les armes terribles que lui a forgées l'imagination extravagante de nos modernes romanciers. L'*Amour à Naples* offrait, il est vrai, un sujet admirable pour développer les intrigues les plus noires, pour tracer les tableaux les plus sanglans; mais l'auteur aurait dû au moins placer son récit à une époque plus éloignée de nous; il aurait peut-être moins choqué la vraisemblance.

MÉMOIRES DE JOHN TANNER, ou Trente années dans les déserts de l'Amérique du Nord; traduits sur l'édition originale de New-York, par M. de Blosseville. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

John Tanner est un Américain qui, enlevé dans son bas-âge par des Indiens Shawneeses, passa sa jeunesse et les premières années de l'âge mûr parmi les Ottawaws. Elevé par ces sauvages, parlant leur langue, partageant leurs mœurs, leurs croyances, leurs superstitions, il n'avait cependant pas oublié son origine, et, arrivé à l'âge mûr, il voulut rentrer dans la vie civilisée. Il revint s'établir dans une ville des Etats-Unis, et communiquant à un homme de lettres ce qu'il avait vu, fait, entendu pendant son séjour au milieu des Indiens, il le chargea de publier le récit dont j'annonce la traduction. On trouve dans la simplicité des aventures et la naïveté des détails, un cachet de vérité incontestable. Ce livre n'est pas un roman, il nous montre le sauvage avec tous ses vices et toutes les misères de sa pénible existence, semée pourtant de quelques rares jouissances et d'un petit nombre de vertus. Tous les sophismes en faveur de la vie sauvage tombent devant ce triste tableau. Car, si on en excepte un esprit d'hospitalité et d'humanité qui ne s'étend encore qu'aux membres d'une même tribu, l'Indien présente bien peu de qualités recommandables. Crédule à l'excès, il se laisse

imposer les pratiques les plus absurdes par le premier intrigant qui se dit envoyé par le grand Esprit; aussi les prophètes sont-ils aussi communs chez lui que les charlatans chez nous. Violent et emporté dans sa colère, il s'irrite pour la moindre chose, souvent sans sujet ; vindicatif à un point excessif, il traite de lâche celui qui ne venge pas une injure faite à lui ou à quelque membre de sa famille, ou même à quelqu'un de ses ancêtres.

Quoi qu'en dise le traducteur dans sa préface, les *Mémoires de John Tanner* ne plaideront pas en faveur des Indiens, et, tout en partageant son indignation contre la manière dont on traite ces malheureuses peuplades, on comprendra cependant quels obstacles insurmontables s'opposent à toute tentative de civilisation. Ce n'est pas la jeune république des Etats-Unis qu'on accusera surtout d'injustice, ce sera bien plutôt les premiers conquérans qui abordèrent sur le sol Américain, et qui, au lieu de respecter la civilisation différente de la leur, qu'ils y trouvèrent, mirent tout à feu et à sang, portèrent partout la ruine, la désolation, et replongèrent ces peuples dans la barbarie, en prétendant les convertir par le fer et le bûcher.

John Tanner donne des détails curieux sur les divers usages des Ottawaws, ainsi que sur leurs cérémonies religieuses qu'il a lui-même pratiquées, quoique son esprit fût bien moins disposé que le leur à la superstition. Il se permettait même de nier la mission des envoyés du grand Esprit, et plus d'une fois son incrédulité faillit lui être funeste. Le seul attrait de la vie sauvage paraît être l'indépendance absolue dans laquelle se trouve chaque individu, libre de ses actions et n'ayant jamais à en rendre compte à personne. Point de gouvernement, point de lois, point de taxes; rien qui gêne la volonté individuelle ; et il faut que cet avantage soit naturellement bien cher à l'homme, car le sauvage ne consent jamais volontiers à abandonner ses forêts et ses prairies où cependant il souffre presque continuellement de la faim et de la misère. Il est vrai que les hommes ont eu soin de garotter leur civilisation dans un si grand nombre d'entraves et de liens, de faire si bien sentir partout l'action du gouvernement et la chaîne du devoir, que leur poids doit être insupportable à celui qui n'est pas né au milieu d'eux. L'indépendance des Indiens est telle, que souvent le chef

qui, après avoir à grande peine rassemblé une armée un peu nombreuse, marche contre l'ennemi, se voit abandonné le long de la route sans qu'il puisse l'empêcher, et finit par arriver tout seul sur le champ de bataille.

Une chose fort curieuse, c'est la méthode emblématique dont les Indiens se servent pour suppléer à l'écriture. Chaque Indien a un surnom ou *totem,* qui signifie un objet quelconque ; et lorsqu'ils veulent faire connaître une nouvelle, un événement, ils tracent un dessin grossier sur l'écorce des arbres ou sur la surface des pierres, et la disposition des objets indique le sens qu'ils veulent exprimer. Du reste, dans la plupart des actes de leur vie, les Indiens ressemblent à de grands enfans jouant, suivant leurs caprices, avec le tomahawk, le fusil ou le couteau, et se livrant sans frein à toutes leurs passions.

LA RUSSIE PENDANT LES GUERRES DE L'EMPIRE, 1805-1815 ; souvenirs historiques de M. Armand Domergue, recueillis et pubiés par M. Melchior Tiran, et précédés d'une introduction par M. Capefigue. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La campagne de Russie en 1812 est un des événemens les plus mémorables de notre siècle, non-seulement par les affreux désastres dont elle fut accompagnée, et qui en firent un terrible exemple des horreurs qu'enfante la guerre, mais encore par la puissante influence qu'elle exerça sur les destinées de la France et de l'Europe entière. La fortune de Napoléon vint se briser contre les frimats du Nord ; les rigueurs d'un hiver russe, jointes au patriotisme exalté d'un peuple à demi barbare, lui portèrent les premiers coups et firent bientôt écrouler son empire, fondé sur les ruines de la république française. Un puissant intérêt historique vient donc s'ajouter à celui déjà si vif que cause la pensée de tant de misères, de tant d'infortunes individuelles qui furent la suite immédiate de cette désastreuse retraite de Moscou. Bien des récits ont déjà paru ; tous ont été accueillis avec empressement, et bien d'autres encore pourront se publier avant de lasser la curiosité publique, car un sujet pareil ne tarit pas facilement. Dans cette lamentable expédition, les souffrances se comptèrent par milliers ; il y en eut de tous les genres, de tous les degrés, et jamais sans doute on ne pourra toutes les raconter.

M. Armand Domergue, chargé de former et de diriger un théâtre français à Moscou, a vécu au milieu des Russes avant et pendant l'invasion. Il a vu commencer et s'accroître graduellement la haine du peuple contre les Français, à mesure que ceux-ci avançaient dans le pays. Son livre renferme à cet égard des détails pleins d'intérêt, quoique parfois ils soient entachés d'amertume par le souvenir de ses propres souffrances, ou se ressentent de cette excessive vanité nationale des Français de l'Empire qui ne pouvaient comprendre qu'on préférât être autre chose que Français dans ce bas monde, et qu'on osât ne pas se montrer très-honoré d'être conquis par leurs armées. Cette vanité n'est plus de saison aujourd'hui ; mais elle se pardonnait à cette époque chez de simples particuliers, quand on voyait les chefs de la nation donner l'exemple en flétrissant dans leurs actes publics toute tentative de résistance de la part d'un peuple étranger comme une infâme trahison. La postérité jugera différemment sans doute, et la persévérance et le dévouement des Espagnols et des Russes à défendre le territoire de leur patrie resteront comme des modèles à suivre. Sans doute il y eut chez les uns et chez les autres quelques actes de barbarie, suite naturelle de leur civilisation peu avancée ; mais si vous vous croyez en droit de repousser par tous les moyens possibles un brigand qui s'introduit dans votre demeure pour vous ravir votre bien et votre vie, pourquoi refuseriez-vous le même droit à un peuple qu'on veut dépouiller de sa nationalité? Du reste, si M. Armand Domergue a mis quelquefois un peu trop d'aigreur dans ses reproches, il est bien pardonnable, car il a cruellement souffert. Exilé de Moscou par les ordres de Rostopchin, avec trente-neuf autres Français, Suisses ou Allemands, il a gémi dans la plus dure captivité jusqu'après la paix, et n'a quitté les déserts glacés qui lui servaient de prison que pour recueillir sa part des désastres communs. Sa fortune, acquise par son travail, n'existait plus ; et ce fut encore avec bien des peines et non sans danger qu'il parvint à rentrer en France, à y reunir les restes de sa famille et de son avoir. Ce récit est d'un bout à l'autre fort intéressant et rempli de notions sur l'état de la Russie et les mœurs de ses habitans. Quant à l'introduction de M. Capefigue, elle n'est là sans doute que pour faire figurer son nom sur le titre. C'est un grand défaut qu'on a en France d'attacher un si haut prix à la

magie des noms : une fois qu'un auteur a quelque réputation, il semble que la moindre phrase échappée de sa plume doive être un chef-d'œuvre ; on le sollicite de faire des préfaces, des introductions, et lui, certain d'avance que l'on se contentera de peu, jette à la hâte sur le le papier quelques mots qui se ressentent le plus souvent de cette précipitation et de la complaisance qui les a dictés. Cependant, je dois le dire, M. Capefigue ne s'est pas cru obligé de louer sans mesure ; la critique a une large part dans son introduction. Je relèverai seulement la phrase suivante, qui m'a paru offrir une contradiction flagrante avec ce que cet auteur avançait dans son dernier ouvrage : « Les habitudes graves de ma vie historique ne me permettent pas d'ajouter toute importance à un système d'anecdotes, de révélations personnelles. » Comment concilier cela avec la prédilection de M. Capefigue pour les pamphlets dans lesquels, de son propre aveu, il va puiser la plupart de ses documens historiques ? Des mémoires particuliers, comme ceux de M. Domergue, me semblent offrir une image de l'époque qu'ils retracent, bien plus vraie que les écrits passionnés et le plus souvent mensongers de l'esprit de parti ou de secte.

MÉMOIRES DE LUTHER, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet. Tomes 2 et 3 contenant les mémoires. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Nota. Le tome Ier renfermera un Essai sur l'Histoire de la Religion, et le tome IV, des biographies de Wicleff, Jean Huss, Erasme, Mélanchton, Hutten et autres prédécesseurs et contemporains de Luther.

Ces mémoires sont extraits de la correspondance et des divers écrits de Luther. M. Michelet nous montre ce grand réformateur non-seulement au milieu des agitations de sa vie publique et de sa lutte hardie contre le pape, mais encore dans l'intérieur de sa vie privée, au milieu de sa famille et de ses amis. Il nous apprend les combats, les doutes, les angoisses qui précédèrent l'éclat de sa séparation, ainsi que tous les obstacles et les encouragemens qui s'offrirent à lui dès les premiers pas qu'il fit sur la route de la liberté. Dans ces épanchemens naïfs de l'amitié, on apprend à connaître parfaitement le grand homme ; son caractère s'y peint tout entier avec ses qualités et ses travers ;

les passions ne cherchent pas à se cacher, et les réminiscences du moine se retrouvent souvent à côté des projets audacieux du hardi réformateur. Je regretterai seulement qu'un écrivain catholique ne puisse traiter un pareil sujet sans se croire obligé, pour l'acquit de sa conscience, de lancer en passant quelques mots bien aigres contre le protestantisme. M. Michelet admire avec enthousiasme le grand génie de Luther, il se déclare hautement l'ami de cette émancipation de l'esprit humain qui trouva dans le moine allemand un si vaillant défenseur, jouteur rude et téméraire qui ne craignit pas de se lever lui seul, armé de sa raison, contre toute la chrétienté catholique; et en même temps il traite le protestantisme, résultat de cette réforme qu'il admire, d'antagonisme impuissant à fonder rien de solide, de doctrine purement controversiste qui ne peut que saper et détruire, puis tomber elle-même tuée par son propre triomphe. «Le protestantisme, dit-il, ne survivra pas au catholicisme, il doit mourir avec lui. » Voilà, il faut en convenir, une étrange assertion. La liberté doit donc périr avec le despotisme, et l'indépendance de l'esprit, le libre examen est un vain fantôme après lequel le genre humain est condamné à courir éternellement, à travers mille dangers, pour n'arriver finalement qu'à se perdre dans le chaos du néant! Oh! non, une si désolante pensée ne peut être la vérité, et je la repousse de toutes mes forces comme une émancipation de ce funeste et sombre esprit de doute qui règne aujourd'hui sur la plupart de ces catholiques chez lesquels la foi est ébranlée. Ils sont en proie à la lutte pénible de leur raison contre leur éducation d'enfance : poussés par la première dans la voie des lumières et des idées progressives, ils se sentent encore retenus par les liens de la seconde qu'ils ont de la difficulté à secouer, sans rejeter à la fois avec l'ivraie le bon grain qu'elle peut aussi avoir semé dans leur intelligence.

Sans doute le protestantisme débuta par une controverse vive, forte, par des attaques violentes qui semblaient vouloir joncher le terrain des débris de tout ce qui existait alors. Mais, en pouvait-il être autrement? Comment une doctrine se substituerait-elle à une autre doctrine, si elle ne débutait par la renverser? Croit-on que le christianisme ne fut pas aussi un rude adversaire pour la religion païenne, et qu'il ne parut pas aussi, dans son temps, menacer de tout détruire, lui qui, à un culte tout sensuel, à une religion

toute idolâtre, venait substituer une idée ; lui qui renversait la matière pour élever à sa place l'esprit ? Jésus chassa du temple à coups de fouet les marchands qui en souillaient le sanctuaire, et cette juste indignation du maître ne fut que trop souvent imitée et poussée à l'excès par des disciples que leur zèle fougueux emportait trop loin. Ce n'était pas l'autorité d'un pape, d'un homme, que les premiers chrétiens sapaient ainsi, c'était celle de tout un olympe de dieux adorés depuis des siècles, et les païens dûrent croire aussi que ces audacieux novateurs allaient replonger le monde dans le chaos. Cependant il n'en fut rien : le christianisme reconstitua au contraire une société plus forte, une civilisation nouvelle, plus réelle et plus pure. Il est vrai qu'il pensa nécessaire de s'appuyer sur la doctrine de l'autorité, car il ne crut pas pouvoir encore séparer sa cause de celle de l'Etat, et il se fit monarque, despote absolu, parce qu'il avait besoin de l'appui des chefs qui alors résumaient en eux les peuples, et disposaient de leurs consciences, comme de leurs corps et de leurs biens. Mais la pensée de liberté, apportée au monde par le christianisme, ne se perdit pas ; elle germa lentement, écrasée et refoulée chaque fois qu'elle osait se montrer au jour, jusqu'à ce que le moment fût arrivé où elle devait triompher à son tour et faire faire un pas de plus à cette religion de progrès et de perfectionnement qui est fondée sur la charité et l'égalité, qui proscrit l'esclavage sous quelque vêtement qu'il se cache, qui prêche l'humilité, le renoncement aux vanités mondaines, et ne doit vouloir aspirer qu'à exercer une influence purement morale sur le gouvernement des Etats.

Martin Luther était fils d'un paysan, pauvre mineur, qui avait bien de la peine à soutenir sa petite famille, et dont les enfans se virent obligés quelquefois de recourir à l'aumône. « Et moi aussi, disait Martin lui-même, j'ai » été un pauvre mendiant, j'ai reçu du pain aux portes » des maisons, particulièrement à Eisenach, dans ma chère ville ! »

Heureusement quelques personnes s'intéressèrent à lui, et lui fournirent les moyens d'étudier. Il se voua au droit, carrière la plus estimée alors, mais ses goûts le portaient plutôt vers la littérature et les beaux-arts; ayant fait, au moment d'un danger imminent, vœu de s'enfermer dans un couvent, sa destinée se trouva tout-à-coup fixée

d'une manière bien inattendue. Il voulut absolument accomplir ce vœu sans retard, et entra dans le cloître des Augustins, à Erfurth. Après deux ans, il fut consacré moine, et tout-à-fait livré à la vie religieuse. Alors il se sentit en proie à des combats intérieurs, et il parle souvent dans ses écrits des tentations qui l'assaillirent. Des doutes s'élevaient déjà parfois dans son esprit sur le véritable sens de divers passages des Ecritures. A cette époque, il alla visiter l'Italie, espérant sans doute raffermir sa foi et « laisser ses doutes aux tombeaux des saints Apôtres. » Mais quel fut son désappointement, en présence du spectacle mondain et plus scandaleux qu'édifiant que lui offrit l'Italie, encore païenne en quelque sorte sous les vêtemens du catholicisme! « D'abord il est reçu à Milan dans un » couvent de marbre. Il continue de couvent en couvent, » c'est-à-dire de palais en palais; partout grande chère, » tables somptueuses. Le candide Allemand s'étonnait un » peu de ces magnificences de l'humilité, de ces splen- » deurs royales de la pénitence. Il se hasarda une fois à » dire aux moines italiens qu'ils feraient mieux de ne » pas manger de viande le vendredi. Cette parole faillit » lui coûter la vie; il n'échappa qu'avec peine à leurs em- » bûches. »

De toutes parts il ne voyait que pompes brillantes; mais de foi vraie, de piété sincère, point ou peu. Le pape, tout occupé de la guerre contre les Français, ne rêvait que combats, et ses cardinaux ne se montraient naturellement pas moins belliqueux que lui. Que devenait la religion, au milieu de cette fièvre guerrière? « Si notre Allemand » se réfugiait aux églises, il n'avait pas même la conso- » lation d'une bonne messe. Le prêtre romain expédiait le » saint sacrifice d'une telle vitesse, que Luther était » encore à l'évangile, quand l'officiant lui disait : *Ite,* » *missa est.* Ces prêtres italiens faisaient souvent parade » d'une scandaleuse audace d'esprit fort. Il leur arrivait, » en consacrant l'hostie, de dire : *Panis es, et panis ma-* » *nebis.* Il ne restait plus qu'à fuir en se voilant la tête. » Luther quitta Rome au bout de quatorze jours. »

On comprend facilement quelle impression produisit un tel désenchantement sur un esprit déjà attaqué de la terrible maladie du doute. Ce fut certainement l'une des principales causes qui déterminèrent Luther à lever l'étendard de la révolte, ou du moins qui lui ôtèrent tout

scrupule : « Je ne voudrais pas, dit-il quelque part, je ne » voudrais pas, pour cent mille florins, ne pas avoir vu » Rome. Je serais resté dans l'inquiétude de faire peut-être » injustice au pape. »

La vente des indulgences, dont le commerce était dirigé en Allemagne par le dominicain Tetzel, prêtre avide et effronté, vint porter le dernier coup à la foi de Luther. Lorsque le prospectus de cette entreprise, fondée sur la crédulité et la superstition, tomba entre ses mains, il se sentit ému d'une sainte indignation contre les misérables qui faisaient de la religion un commerce de charlatans et de dupes. Son premier mouvement fut de s'adresser à son évêque pour le prier de faire taire Tetzel, puis à l'archevêque de Mayence; mais ses réclamations demeurèrent sans réponse et sans effets. Alors Luther, obéissant à la fougue de son caractère ferme et résolu, fit afficher le 31 octobre 1517, à midi, sur les murs de l'église du château de Wittemberg, une série de propositions, toutes plus audacieuses les unes que les autres, contre l'autorité du pape, contre son droit de pardon, contre la vente des indulgences, etc. etc. Ce fut un coup de tonnerre qui retentit dans toute l'Allemagne. Ces propositions, qui renfermaient à la fois le cri de la raison si long-temps étouffée sous le joug de l'autorité, la satire la plus mordante des abus de l'Eglise, et enfin les doctrines mystiques vers lesquelles les esprits allemands étaient déjà portés, obtinrent un immense succès; et, imprimées par milliers, elles se répandirent dans tous les pays de l'Europe avant que le pape se fût seulement douté du danger qui le menaçait. « Rivalités de moines! » dit Léon X, lorsque le bruit de cette controverse parvint à Rome, « Fra Luther est un beau génie! » En effet c'était un beau génie, et un génie allemand animé au plus haut point de cette persévérance dans ses projets, de cette opiniâtreté qui ne recule devant aucun obstacle, devant nul danger. Sa vie ne fut plus dès-lors qu'une lutte admirable contre Rome et ses foudres encore bien puissantes et redoutables. Il trouva heureusement dès ses premiers pas un appui, un protecteur dans l'électeur de Saxe; autrement la lumière de la Réforme eût encore une fois été remise sous le boisseau; les cachots et le bûcher auraient fait bonne justice du moine rebelle.

Je ne suivrai pas plus loin l'analyse de cet ouvrage, dont le lecteur peut déjà apprécier le mérite. Par des citations

et des extraits pleins d'intérêt, M. Michelet sait fort bien piquer la curiosité, montrer l'homme privé au sein de sa famille et de ses amis, et développer en même temps toutes les scènes importantes du grand drame de la Réforme qui se rattachent à la vie de Luther. On regrettera seulement qu'il n'ait pas complété son livre et offert de suite l'ensemble du tableau, en publiant soit l'introduction qu'il promet, soit les biographies qui doivent suivre. On lui reprochera de commencer maints ouvrages sans en achever aucun; reproche qu'il a prévu du reste et auquel il répond en disant : « A moitié de l'histoire romaine, j'ai rencontré le christianisme naissant; à moitié de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant et affaissé; ici, je le retrouve encore. Quelque part que j'aille, il est devant moi, il barre ma route et m'empêche de passer. » Mais ce n'est pas là une excuse valable. Pour un historien, le christianisme ne saurait être un étranger qui s'offre à lui inopinément sur son chemin; et avant de se mettre en route il a dû l'étudier, l'approfondir; il a du asseoir ses opinions et ses croyances à son égard, car il savait bien qu'il le rencontrerait et qu'il ne pourrait l'éviter. Au reste, M. Michelet me paraît avouer là, avec franchise et naïveté, l'un des plus grands défauts de l'éducation religieuse catholique, que la critique et la raison n'éclairent point encore de leur flambeau. La foi aveugle se trouve bientôt en présence de la philosophie sceptique, et la lutte ne laisse souvent après elle que ruines et décombres.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 11. — NOVEMBRE 1835.

N. B. Quelques personnes m'ayant témoigné le désir de voir un ordre plus méthodique adopté dans ce *Bulletin*, j'ai cherché à m'y conformer en établissant cinq grandes divisions qui se retrouveront dorénavant dans chaque numéro, savoir :

1° *Religion, Philosophie, Morale, Éducation;*
2° *Législation, Économie politique, etc.;*
3° *Sciences et Arts;*
4° *Littérature, Poésies, Romans;*
5° *Histoire, Géographie, Voyages.*

Du reste, des Tables publiées à la fin de l'année faciliteront toute espèce de recherches dans ce recueil périodique, et rien ne sera négligé pour répondre dignement aux bienveillans encouragemens de mes souscripteurs.

Joel CHERBULIEZ.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME, correspondance religieuse de L. Bautain, publiée par l'abbé H. de Bonnechose. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous la forme d'une correspondance entre un maître et ses élèves, M. Bautain publie un ouvrage de haute importance, dans lequel il passe en revue tous les systèmes phi-

losophiques, et les juge du point de vue d'un catholicisme éclairé, quoique peut-être un peu mystique. Il cherche à prouver la vanité de toute philosophie qui prétend usurper la place de la religion, et expliquer tout dans l'Univers jusqu'à son Créateur. Après avoir suivi l'histoire des divers systèmes philosophiques depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, il aborde le christianisme et en expose les doctrines et les dogmes, avec tous les développemens nécessaires à des catéchumènes qui veulent s'instruire dans la connaissance des saints mystères de la religion. Le style de M. Bautain est constamment noble et beau comme son sujet; mais sa religion est bien nébuleuse et me semble reléguée au-dessus des nuages, dans un sanctuaire où un fort petit nombre d'intelligences auront les capacités nécessaires pour suivre et comprendre le maître. Malgré un tel défaut, ce catholicisme spiritualiste est plus édifiant, plus pur et plus digne du Dieu auquel il s'adresse que le culte trop souvent matériel et sans élévation que pratiquent et qu'enseignent encore tant de prêtres peu éclairés, et tout-à-fait étrangers à la marche de l'esprit humain sur la route du progrès.

DOCTRINE CHRÉTIENNE EN HUIT SERMONS, publiés à l'occasion du jubilé de la Réformation, par B. Bouvier, pasteur. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. in-8. Prix : 6 fr. 50 c.

JUBILÉ DE LA RÉFORMATION. Service préparatoire, sermon et service d'action de grâces; par B. Bouvier, pasteur. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Dans le premier de ces deux volumes, M. Bouvier a exposé et développé avec assez d'étendue ce que doit être aujourd'hui le christianisme, cette religion qui rapproche l'homme de Dieu comme un enfant de son père, et qui rejette toute médiation humaine entr'eux, toute autorité qui prétendrait s'interposer pour diriger à son gré les mouvemens de l'ame. Une *Adresse à ses concitoyens,* qui précède ses Sermons, lui a donné l'occasion de disculper les pasteurs de Genève, de plusieurs reproches qui leur sont adressés par les partisans de sectes exclusives, et de retracer les principes qui peuvent servir de base à la véritable tolérance religieuse que doivent surtout pratiquer aujourd'hui les protestans, ces descendans des premiers ré-

formateurs qui combattirent pour la liberté et l'indépendance de l'esprit humain. Ses paroles sont animées d'un esprit large et charitable qui sera, sans doute, dignement apprécié et trouvera, il faut l'espérer, de l'écho dans le monde. « Je le déclare donc, dit-il, nous ne sommes ni de Calvin, ni d'Arius, ni de Wesley, ni de Socin ; nous sommes de Christ et de son Evangile. A la Bible ! Chrétiens de tous les pays, de toutes les dénominations; y croyez-vous sincèrement? l'aimez-vous? vous êtes nos frères et nos sœurs; nous voulons marcher avec vous, et nous réjouir avec vous à sa clarté divine. »

Les Sermons et le Service préparatoire sont pleins d'onction, de noblesse et de piété. M. Bouvier a bien le genre de talent convenable à la chaire : son style est brillant, animé, pittoresque, si l'on ose encore employer ce mot si ridiculement prodigué depuis quelque temps; son esprit est éclairé, à la hauteur de l'époque ; sa religion, douce, fervente et poétique. Voilà, je pense, les meilleures conditions de succès, aujourd'hui où l'on ne veut plus de ces controverses dogmatiques violentes et interminables qui dessèchent le cœur et tuent la religion, ni de cette éloquence métaphorique qui foudroie l'homme et l'écrase sous le poids de ses iniquités dans le sentiment de son impuissance absolue. Sans doute, il faut combattre l'orgueil, mais il faut aussi bien se garder de détruire dans le cœur humain ce sentiment de sa propre dignité comme créature intelligente, faite à l'image de Dieu, sans lequel tout effort vers le bien, tout essai de perfectionnement est frappé de nullité. Je terminerai cet article en donnant ici l'exorde de l'un de ces sermons, qui me paraît propre à faire bien apprécier la manière de l'orateur.

« L'époque où nous vivons est un passage agité et difficile, où l'ame étonnée du passé, et avide de cet avenir que pourtant elle redoute, va de secousse en secousse, d'incertitude en incertitude, sans trouver sur la terre habitable un seul lieu de repos : toutes les nations chancelantes sur elles-mêmes comme un homme ivre, s'agitant sans cause, souffrant sans maladie, se heurtant sans se haïr, s'armant quoique affamées de paix ; le commerce enchaîné par la défiance ; la liberté aux prises avec ses ennemis, et avec des amis pires peut-être ; l'esprit humain, tiraillé en tous sens, avançant aujourd'hui et rétrogradant demain, comme si le génie du bien et le génie du mal se le disputaient et

l'emportaient tour-à-tour; toute la machine sociale remuée jusque dans ses bases; la religion elle-même, elle qui avait mission de pacifier, devenue le champ de bataille des passions et la proie des extrêmes : voilà de quoi donner à l'homme paisible un dégoût profond des choses du monde, une vive impatience du dénouement. Ce drame gigantesque, qui se déroule si neuf, si sublime, si hideux, si gros d'espoir et de menaces, tient en suspens l'humanité tout entière qui sent qu'on joue sa paix et son bonheur. On voudrait franchir en un saut l'intervalle qui nous sépare de l'issue, s'assoupir, s'il était possible, au milieu du fracas, et ne se réveiller, comme le malade en péril, qu'après la crise.

» Agité de la commune inquiétude, las de tant de conflits d'opinions, de tant de mouvemens en pure perte, de tant de clameurs contradictoires, je sortis de l'enceinte des vivans pour respirer un air plus pur et plus libre, et m'acheminai, presque sans le savoir, comme par un instinct de repos, vers cette demeure silencieuse peuplée des débris du passé et des germes de l'avenir, mais où le présent s'arrête et ne pénètre pas. Je suivis un convoi funèbre qui portait à la mort son festin journalier; j'entrai, je visitai cette terre des larmes, j'en parcourus tous les recoins, je lus avec recueillement les inscriptions qui la couvrent; mes pensées, d'abord péniblement oppressées, prirent peu à peu un cours mélancolique, mais calme et religieux : je trouvai dans la mort une vie d'une espèce nouvelle, et je m'en retournai emportant avec moi les hautes leçons de cette *tristesse à salut* qui est plus douce à l'ame que le plaisir. »

Voici les sujets des huit sermons de M. Bouvier : *But des miracles de l'Ancien Testament; Nature de Christ et de son œuvre; De la Tentation de Christ; Des Guérisons opérées par Christ; De la Passion; De la Résurrection de Christ; du Don de l'Esprit; Leçons du Sépulcre.*

J'ajouterai encore ici le résumé qu'il trace des principes qui font l'essence de la Réforme :

» *Premier principe :* Etre chrétien, c'est croire que tout ce qu'enseigne l'Ecriture sainte est la vérité de Dieu.

» *Deuxième principe :* Pour bien connaître ce qu'enseigne l'Ecriture, il faut la lire et l'interpréter soi-même.

» *Troisième principe :* Interpréter l'Ecriture, ce n'est pas juger les dogmes qu'elle renferme, c'est chercher

et s'assurer quels dogmes y sont réellement enseignés.

» *Quatrième principe :* Tout homme qui lira et s'interprètera l'Ecriture en toute sincérité de cœur, y trouvera toute la portion de vérité nécessaire à son salut.

» *Cinquième principe :* Cette portion de vérité nécessaire au salut ne saurait être identique pour tous.

» *Sixième principe :* Cela étant, nul n'a le droit de se prétendre seul dans la vérité, de condamner la foi des autres et de leur imposer la sienne.

» *Septième principe :* Cela étant enfin, la seule unité praticable dans une société chrétienne, c'est l'unité du cœur, de la tolérance et de la paix. »

Cette noble déclaration de principes est bien faite pour concilier à la Réforme l'estime et le respect de tous les hommes sages, pieux et éclairés.

RICHESSE ET PAUVRETÉ; par Madame WANDEBBUCH. Paris, chez Pesron, 1835. 1 vol. in-12 orné de 4 gravures. 2 fr. 50 c.

LE ROBINSON SUISSE, ou Histoire d'une famille suisse jetée par un naufrage dans une île déserte; par M. Wyss. Nouvelle traduction; par M. V. J. Paris, chez Didier, 1836. 2 vol. in-12 ornés de 8 grav. et d'une carte. Prix : 8 fr.

Richesse et Pauvreté est un petit ouvrage destiné à la jeunesse, mais qui m'a paru écrit avec un style trop prétentieux, au-dessus de la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse, et dans un esprit qui ne saurait convenir à tout le monde. Sans doute le but que s'est proposé l'auteur était excellent; mais il n'était pas nécessaire, pour l'atteindre, de prendre une couleur religieuse et politique qui sera blâmée par beaucoup de parens. La politique doit être tout-à-fait exclue de ce genre de livres, et la religion ne doit jamais s'y montrer dogmatique, exclusive, ni exaltée. C'est sa morale douce et pure qu'il faut surtout chercher à inspirer aux enfans.

— Le *Robinson Suisse*, dans lequel il n'est, en quelque sorte, pas même question de la forme du culte, des dogmes de la foi, ni des cérémonies extérieures, est bien plus véritablement religieux et moral. Il inspire la résignation dans le malheur, la confiance en Dieu et la reconnaissance pour les bienfaits de sa providence. Mais je n'ai pas besoin de faire ici l'éloge de cet ouvrage qu'un brillant succès a

accueilli lors de sa première publication par Mme de Montolieu. J'ajouterai seulement que cette nouvelle traduction rend beaucoup mieux la simplicité de l'original allemand, et qu'elle renferme de plus la suite donnée par l'auteur, suite bien préférable, sous tous les rapports, à la conclusion romanesque et pitoyable que Mme de Montolieu avait jugé à propos de donner, avant que M. Wyss eût achevé son livre.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

OCCIDENT ET ORIENT. Études politiques, morales et religieuses pendant 1833-1834 de l'ère chrétienne, 1249-1250 de l'hégyre. Par E. Barrault. Paris, 1835. in-8. Prix : 8 fr.

On sait que les Saint-Simoniens, après être venus échouer contre les bancs de la Cour d'assises et plus encore contre les dissensions intestines et l'inhabileté avec laquelle ils conduisaient leurs affaires, se sont tournés vers l'Orient et ont été chercher à implanter leurs doctrines au milieu de l'islamisme chancelant. C'est là que s'est retiré leur chef, accompagné de quelques fidèles. Le livre que j'annonce ici est l'œuvre de l'un de ces zélés disciples, de M. Barrault, dont la parole brillante attirait autrefois la foule avide d'entendre discuter les audacieuses théories de ces novateurs. Il a séjourné vingt mois dans l'Orient, et s'est cru en droit, dit-il, de déposer sur l'Orient. « Ce n'est ni un récit de voyage ni une description détaillée de mœurs, » d'institutions, de personnages, ni une suite de peintures » des lieux et des monumens renommés : c'est un témoignage. » Et pour sortir de ce langage mystique, j'ajouterai que c'est une dissertation intéressante sur l'état actuel de l'Orient, sur ses tendances, son avenir et la transformation probable de ses mœurs, ainsi que de sa religion. On y trouve un exemple de la facilité admirable qu'ont en général les écrivains français de s'approprier un sujet, de l'embrasser tout entier d'un coup-d'œil, quoiqu'ils ne fassent, en réalité, qu'entrevoir quelqu'une de ses parties; de parler longuement de choses qu'ils connaissent peu, et de faire habilement ressortir les deux ou trois idées qu

les occupent, en ne les montrant qu'au travers du prisme d'un style brillant qui en multiplie et en diversifie l'image de mille manières. C'est ainsi que M. Barrault nous fait voir dans les prisons enchantées du sérail turc le berceau duquel doit sortir un jour *la femme libre*, ce nouveau Messie dont il trouve l'annonce prophétique dans ces paroles prononcées par Manuel : *Il n'y aura en France une grande révolution sociale que par les femmes*, et dont enfin on peut voir le précurseur dans cette lady Stanhope qui, « étant au désert, et voulant savoir les secrets de » tribus arabes, a dormi avec les chefs de ces tribus. » On reconnaît bien là le spécieux échafaudage des théories saint-simoniennes, et avec cela on y retrouve ce langage mystique, figuré ou plutôt défiguré, qui rendait toute discussion avec leurs adeptes presque impossible. Comment M. Barrault a-t-il pu pénétrer dans l'intérieur des sérails, pour savoir quelles sont les pensées d'émancipation des esclaves qui, d'après ce qu'il rapporte lui-même, y végètent dans l'ignorance la plus complète; c'est ce qu'il ne dit pas plus qu'il n'explique le rapport qui peut exister entre les doctrines du *Père* et la phrase par laquelle Manuel exprimait sans doute une opinion partagée par tous les moralistes qui ont observé la France avec attention, et qui ont vu que les femmes n'y étaient ni respectées ni dignement aimées. L'honorable député eût été bien surpris, si on lui avait dit que cette phrase servirait de texte aux prêcheurs de *la femme libre*. Pour moi, j'aurais beaucoup préféré qu'au lieu d'enfourcher ainsi son dada saint-simonien, M. Barrault employât son talent à nous raconter simplement ce qu'il a vu et entendu dans le Levant; car dans le petit nombre de passages où il se contente d'être narrateur, son livre offre un intérêt véritable; et quoique peut-être un peu trop favorable à Méhémet-Ali, dont il excuse volontiers la tyrannie et la cruauté, il donne des détails qu'on ne trouve pas ailleurs sur les grands travaux qui s'exécutent en Égypte, et sur l'état réel de cette contrée, ainsi que sur l'empire ottoman et les réformes de Mahmoud. Mais le rôle de voyageur a paru trop mesquin à l'apôtre, et il préfère se lancer dans de mystiques prophéties, dans de nuageuses allégories au sujet de la fusion prochaine de l'Orient et de l'Occident, et du grand renouvellement qui « approche, dit-il, et qui

embrassera tous les peuples et toutes les régions, partout attendu et pressenti.

» L'humanité du vieux continent, se contemplant elle-» même, s'émeut et aspire à se régénérer. Elle tourne ses » regards vers l'Orient, son berceau, non pas comme le » Juif, pour s'y ensevelir dans la vallée du jugement der-» nier, mais pour s'y rajeunir. Elle veut rapporter sa sa-» gesse et ses arts sous le ciel qui les fit éclore, et lui » demander d'y verser une nouvelle vie. L'antique Mem-» non est muet : elle lui rendra la voix par l'éclat de sa » lumière, et cette voix lui révèlera à elle-même des » choses inouïes. Sur cette terre d'Orient, elle va chercher » héroïquement de vieux colosses, pour en faire les jouets » sublimes de ses peuples ; et elle ira à son tour porter à » l'Orient les obélisques de sa science, afin de les élargir » en les posant sur cette base, et de provoquer cette terre » à faire surgir de son propre sein les monolithes vivans » d'un nouveau temple.

» Et voici que Jérusalem, après avoir prophétisé, par » les signes dont elle est marquée, un accord de ce qui » fut, prophétise par leur ruine l'heure prochaine de cet » accord, sa terre a tremblé et brisé les monumens sacrés » du passé : Jérusalem ! n'annonces-tu pas le nouvel ave-» nir religieux ? »

LES CODES FRANÇAIS en miniature; édition Diamant. Paris, chez Audin. 1836. In-32. Prix : 2 fr.

A mesure que nous avançons, les lois se multiplient avec une rapidité effrayante ; car, encore quelques sessions législatives, et la concision tant admirée du Code Napoléon aura fait place à un nouveau dédale qui n'aura, sur les anciennes coutumes, que l'avantage d'être commun à toute la France. Ce ne sont plus les cinq, ni les six, ni même les huit codes ; le petit volume que j'annonce ici en contient bien une vingtaine, et Dieu sait comme ils s'acccordent ! Grâces aux nombreux régimes qui se sont succédé en France, on y trouve des lois de toutes les façons, et ils auraient grand besoin d'être refondus et coordonnés de nouveau en un tout homogène qui fît disparaître toute contradiction, toute difficulté, et rendît plus

accessible à tous la connaissance si nécessaire et malheureusement si rare de la législation du pays. Pour que les lois soient respectées, il faut qu'elles soient bien connues, et clairement expliquées; on devrait donc en faire un objet d'enseignement tout-à-fait populaire. Mais, en attendant que cela ait lieu, l'édition que publie M. Audin a du moins l'avantage de réunir la totalité des codes sous le plus petit format possible.

DES CAUSES DE L'AFFAIBLISSEMENT DU COMMERCE DE BORDEAUX et des moyens d'y remédier; par Émile Bères du Gers, mémoire lu à l'Institut, académie des sciences morales et politiques. Paris, au bureau de la *Revue d'économie politique*, 1835. In-8. Prix : 2 fr.

Ce Mémoire est d'une haute importance, non-seulement parce qu'il traite des moyens de relever le commerce d'un des premiers ports de la France, mais encore parce que les questions qu'il examine et dont il offre la solution intéressent vivement tous les pays où, l'industrie souffrant par les mêmes causes, pourraient s'appliquer les mêmes remèdes. Et combien de contrées languissent encore sous le poids de la protection et de la prohibition, ces deux maladies qui les rongent et les dessèchent! Bordeaux est un exemple frappant de leur influence funeste. Ce port, jadis si riche, si actif, si prospère, a vu décliner sa puissance à mesure que le système protecteur s'établissait; par une fatalité déplorable, ses ressources ont en même temps diminué; les débouchés les plus considérables de son industrie et de son commerce ont été fermés par des révolutions et des guerres; enfin, lorsque la paix sembla lui promettre un avenir plus heureux, les liens du fisc et de la prohibition l'enchaînaient si bien, qu'elle ne se sentit plus ni le pouvoir de relever son ancienne splendeur, ni le courage de lancer son activité dans de nouvelles voies. On se rappelle le cri de détresse jeté, il n'y a pas longtemps, par les vignerons de Bordeaux. Il eut du retentissement en France et y excita d'assez vives discussions, par l'amertume du ton qui y régnait et par les mesures extrêmes qu'on y proposait pour remédier au mal. L'exagération pourtant bien pardonnable de cette adresse lui fut nuisible, elle manqua son but et n'amena aucun changement dans la situation de Bordeaux.

M. Emile Bères a très-bien compris que ce n'était pas au gouvernement qu'il fallait s'adresser pour cela, car l'administration centralisée dans la capitale ne saurait ni bien comprendre ni bien satisfaire les vrais besoins de localités éloignées, et dont elle ne peut que très-difficilement et très-imparfaitement apprecier la situation réelle. Après avoir exposé rapidement les principales causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux, causes qui remontent aux dernières années du règne de Louis XV, et sont entre autres les guerres de rivalités commerciales, l'insurrection de Saint-Domingue, puis la Révolution française, le système continental et les funestes mesures de réciprocité qu'il entraîna après lui ; il trace le plan des moyens qu'il pense capables de guérir la plaie et de rendre au commerce, non son ancienne prospérité perdue à jamais, mais une prospérité nouvelle plus stable et non moins brillante. Ces moyens principaux sont :

1° L'établissement à Bordeaux d'une *Société industrielle* qui consacrerait ses fonds et son activité à encourager les progrès de l'agriculture, encore fort arriérée dans les départemens voisins, l'activité du commerce à découvrir de nouveaux débouchés, et celle de l'industrie à se créer de nouvelles sources de richesse.

2° L'extension de la Banque de Bordeaux, dont le papier faciliterait grandement la circulation des fonds et remplacerait petit à petit l'usure qui ronge la plupart des cultivateurs.

3° L'amélioration et la multiplication des voies de communication qui, en France, sont dans un état déplorable et mettent le plus grand obstacle au progrès industriel.

4° Enfin, la colonisation des landes de la Gascogne, qui, bien conduite et sagement exécutée, deviendrait une source féconde de prospérité, plus facile à acquérir que celle qu'on va chercher dans des colonisations périlleuses, sur des plages lointaines, où le climat et les habitans sont également hostiles aux Européens et à leur civilisation.

M. Emile Bères termine en demandant au gouvernement quelques modifications dans le régime des douanes et dans le système d'administration départementale. Ami de la liberté du commerce, mais aussi d'une prudente modération dans les moyens d'y arriver, il montre beaucoup de sagesse dans toutes les mesures qu'il propose, évitant d'une part tout ce qui peut léser de grands intérêts indi-

viduels, et de l'autre stimulant l'industrie adroitement, sans pourtant la leurrer par de trompeuses illusions. Il conseille par exemple aux industriels du midi de tourner leurs regards vers la fabrication du sucre de betteraves; mais il les avertit en même temps de se tenir en garde contre les séductions d'un profit en quelque sorte artificiel, qui ne repose encore que sur un privilége qui peut d'un jour à l'autre être renversé par la marche des idées. La culture du mûrier et l'élève des vers à soie, lui semblent offrir des chances plus sûres et plus durables de succès. Son dernier chapitre est consacré à examiner les vices du système colonial français, qui a toujours été dirigé dans une voie fausse et malheureuse.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE COMPLÈTE DES RUPTURES ET DES DÉCHIRURES DE L'UTÉRUS, du Vagin et du Périnée; par F. Duparcque. Paris, chez Germer-Baillère. 1836. In-8. Prix : 6 fr. 50 c.

Cet ouvrage a été couronné par la Société Médicale d'émulation de Paris. Il traite d'une partie de la chirurgie qui est encore le sujet de bien des contestations, de bien des controverses, et a rendu un véritable service à la science, en lui apportant une foule de faits qui n'avaient pas encore été ainsi rassemblés, coordonnés, réunis en un traité complet. A l'expérience de ses prédécesseurs, M. Duparcque a joint la sienne propre; son travail, qui est le fruit d'un savoir profond et d'une habile pratique, se divise en quatre sections : la première traite des ruptures de l'utérus hors de l'état de grossesse; la deuxième, de celles qui affectent cet organe pendant la grossesse; la troisième, de celles qui sont liées à l'accouchement; la quatrième enfin, comprend les ruptures et déchirures du vagin. Ces sections sont partagées en diverses subdivisions selon les différences notables que présentent les ruptures soit dans leur forme, soit dans leur place; et pour chacune d'elles, l'auteur expose avec clarté et précision les causes de l'accident, les résultats qu'il entraîne, les signes auxquels on le reconnaît, enfin le traitement qu'il convient de suivre. De nom-

breux exemples viennent à l'appui de chaque observation, et ce volume offre la description d'un assez grand nombre d'opérations difficiles et importantes. On y trouve aussi rapportés divers phénomènes bien curieux, qui se présentent rarement, mais qui peuvent se rencontrer dans le travail de l'enfantement. Le tableau des prodiges exécutés par la science pour combattre ces désordres, est bien propre à la faire admirer, et à jeter un vif intérêt sur des matières qui, au premier abord, n'en paraissent pas susceptibles pour tout autre qu'un homme de l'art.

GRANDE CARTE CÉLESTE représentant les positions et la marche des comètes périodiques de Halley et d'Encke, dressée par L. F. Wartmann. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. Une feuille avec un livret explicatif. Prix : 5 fr.

Les comètes, qui jadis étaient un objet d'effroi pour les populations ignorantes ou abusées par les charlatans qui y trouvaient leur profit, sont aujourd'hui attendues avec impatience et par les savans qui calculent leur marche, étudient leur cours, cherchent à découvrir leur substance, et par la foule désireuse de contempler un phénomène rare et digne d'admiration par l'éclat qu'il vient ajouter à l'aspect déjà si beau du ciel étoilé. Celle de Halley, vers laquelle toutes les lunettes sont aujourd'hui braquées, se montre à nous pour la quinzième fois depuis l'an 130 avant Jésus-Christ. Le 9 octobre, elle s'est trouvée à son point le plus rapproché de la terre, c'est-à-dire à sept millions de lieues; malheureusement, le mauvais temps qui a constamment régné durant la première quinzaine de ce mois, a empêché qu'elle fût visible à l'œil nu. Mais on a pu l'observer dès le 15, les nuages s'étant dispersés; elle apparaît comme une étoile assez terne avec une longue queue peu lumineuse encore. Quoique maintenant cet astre s'éloigne de nous, on pourra le voir plus brillant sans doute, car il se rapproche du soleil jusqu'à la fin du mois de novembre, ce qui contribuera à augmenter toujours son éclat. Sa queue surtout se présentant de profil, au lieu que jusqu'à présent elle était cachée par le noyau de la comète, deviendra probablement beaucoup plus visible.

La Carte de M. Wartmann est un excellent guide pour suivre sa marche; elle est fort bien exécutée, sur une grande échelle, renfermant environ 3,000 étoiles de pre-

mière à sixième grandeur, réparties en 92 constellations, qui présentent l'ensemble du ciel visible pour une latitude nord de 45 à 47 degrés. La position de la comète relativement à ces diverses constellations y est indiquée presque jour par jour, et les observations faites jusqu'à ce jour par les astronomes des divers pays, étant venues confirmer, sauf quelques légères déviations, l'exactitude des calculs de M. de Pontécoulant, suivant lesquels est dressée cette carte, lui ont donné un nouveau mérite comme monument des travaux admirables de la science moderne.

ÉTUDES ÉLÉMENTAIRES DE LA MUSIQUE, depuis ses premières notions jusqu'à celles de la composition; par Damour et Burnett. Paris, rue de la Harpe, 90. Il paraît tous les quinze jours une livraison in-8, du prix de 25 c.

Les auteurs de cet ouvrage se proposent de remplir une lacune souvent sentie dans l'enseignement de la musique, en faisant un livre à la fois élémentaire et complet, qui puisse servir de guide aux élèves dans cette étude et les aider à mieux graver dans leur esprit les leçons du maître. Ils rendront ainsi un véritable service aux personnes qui, douées par la nature d'un goût prononcé pour la musique et de dispositions heureuses, trouveront dans *ces études élémentaires* un excellent moyen de faire sans maître de rapides progrès dans la connaissance de cet art. MM. Damour et Burnett ont adopté la forme de demandes et réponses pour les points principaux de chaque chapitre, comme plus propre à être apprise par cœur et retenue; mais, à côté de ces questions courtes et précises, se trouvent des développemens plus étendus destinés à être lus et à faire mieux comprendre les définitions. Ce travail sera divisé en trois parties qui formeront un fort gros volume. La première renferme les connaissances préliminaires telles que l'explication des termes techniques, l'étude de la valeur des signes et des notes, les différentes divisions de la mesure, etc. La seconde traitera du chant, dont elle offrira une méthode complète, avec des morceaux à une et plusieurs voix. Enfin dans la troisième, se trouvera la méthode d'harmonie, cet art difficile de la composition et de l'analyse musicale, avec les moyens d'arranger la musique à une ou plusieurs voix, avec ou sans accompagnement d'instrumens.

Cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin, dans un style clair et facile. Son exécution typographique est aussi très-satisfaisante, car c'est l'un des premiers livres où la musique se trouve intercalée dans le texte par les procédés ingénieux de MM. Louis, Tantenstein et Cordel.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

MANUEL DE PHRASES françaises et allemandes, à l'usage des classes élémentaires; par A. Stahl. Paris, chez Truchy. 1835. In-18 cartonné. Prix: 1 fr. 50 c.

Ce petit volume destiné à l'enseignement de la langue allemande renferme de petites phrases très-courtes, offrant tous les mots les plus usités qui sont d'abord rangés en vocabulaire, de manière à être appris par cœur avant d'arriver aux phrases, et à faciliter l'étude de celles-ci. L'auteur y a ajouté seize dialogues sur les sujets les plus ordinaires de la conversation. C'est un livre élémentaire très-propre surtout à être mis entre les mains des enfans, pour seconder leurs premiers pas dans l'étude pénible de l'allemand : apprendre les phrases les plus usuelles, pour s'en servir ensuite en classe, ou dans la conversation avec le maître, c'est le meilleur moyen d'arriver promptement à vaincre ces difficultés résultant du génie différent des deux langues, allemande et française.

NI JAMAIS NI TOUJOURS; par Ch. Paul de Kock. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Si je ne me trompe, M. Paul de Kock a publié il y a quelques années un petit volume de chansons intitulé : *La Bulle de savon*. Ce titre devrait figurer en tête de toutes ses œuvres; car il leur convient à merveille. Bulles de savon, légères, diaphanes, fragiles, brillantes de vives couleurs, qu'un souffle a créées et qu'un souffle détruit, tels sont ses romans, dont le style et la composition faciles, agréables, plaisent au lecteur, l'attachent un instant trop court pour le fatiguer, puis disparaissent et s'oublient dès que le volume est posé. Il est à regretter seule-

ment que M. Paul de Kock n'emploie pas un savon plus pur, et qu'on ait à craindre, parfois, d'être sali par l'éclat de ses bulles qui ne réfléchissent pas toujours la pureté du cœur ni le respect de la morale. *Ni Jamais, Ni Toujours*, est une esquisse rapide des quelques bonnes fortunes d'un homme de lettres qui apprend, par expérience, que c'est bien là la devise des amours de grisettes et de femmes coquettes; mais l'expérience ne saurait le corriger, et l'auteur nous le montre dans sa dernière page, se livrant de nouveau à la fougue d'une de ses passions éphémères qu'il avait pourtant déjà abandonnée une fois. Pour moi, j'aurais préféré qu'il nous peignît la triste vieillesse que se préparent ceux qui méprisent et prostituent ainsi les plus saintes et les plus nobles affections de l'ame, avec une coupable insouciance de l'avenir. On m'appellera peut-être moraliste sévère et censeur morose, mais il me semble que c'est prodiguer bien mal à propos son talent et sa verve, que de l'appliquer à de semblables productions, sans but et sans portée, qu'on les considère sous le rapport moral, ou bien sous celui de l'art et de la littérature.

SAGESSE, ou la Vie d'étudiant; par Arsène de Cey. Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix: 12 fr.

JULES-JOSEPH, pensée intime; par Alph. Fresse-Montval. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

UNE FILLE DU PEUPLE ET UNE DEMOISELLE DU MONDE; par E. L. Guérin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

L'ORPHELINE DE MORET, par Teste-d'Ouet. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

DEUX ÉTOILES, par Alb. L. de La Brière. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

La *Vie d'Étudiant* est un roman de grisettes, qui n'a guères de valeur littéraire. M. Arsène de Cey marche sur les traces des Ricard, de Bast, et autres suivans de Paul de Kock, qui peignent comme lui les mœurs triviales, mais sans la même dose d'esprit ni la même vivacité de style. — Je ne vous dirai pas si M. Fresse-Montval pense bien, car il écrit si mal que je n'ai pas eu le courage d'approfondir sa *Pensée intime*. Dans sa préface, qui est un vrai galimathias philosophique, il est beaucoup question de

l'*Anthropothéisme qui interpose son obscurité entre l'humanité et l'irradiation divine;* et du bien-être matériel rendu si difficile à acquérir pour l'homme, par *la servile obséquiosité de l'ame à subir les tyranniques exigences du corps et le despotisme des organes.* L'auteur, touché des *accidens nombreux et cruels* auxquels sont en butte les hommes, *ces enfans du générateur universel*, a senti que pleurer sur ces misères ne suffisait pas et qu'il fallait en tirer des leçons profitables; « De là, l'ouvrage que l'on va lire, » ajoute-t-il.

« Humble et timide flambeau allumé sur des écueils » causes et témoins de bien des naufrages, quel que soit le » temps qui doive y projeter sa tremblante lueur, puisse- » t-il ne s'éteindre pas au souffle orageux des mers avant » d'avoir prêté, au moins à quelque nef égarée, une clarté » tutélaire et conservatrice! » Je ne sais s'il y aura beaucoup de nefs assez téméraires pour oser s'enfoncer avec M. Fresse-Montval *dans la rue des Maçons-Sorbonne, rue ordinairement si profondément paisible, si parfaitement solitaire, si obstinément silencieuse,* pour affronter *l'excès de cette bruyante agitation, le rassemblement de cette multitude, le débordement de tant de clameurs;* et demander *pourquoi toutes ces portières hors de leurs maisons, tous ces locataires à leurs croisées, tous ces passans stationnaires? A ce quartier d'une si casanière pruderie, d'où vient un tel luxe, une telle exubérance, un tel dévergondage de tumulte et de dissipation? Ne dirait-on pas d'un baptême, d'un enterrement ou d'une noce aux flambeaux?* Pour moi, après avoir atteint la fin de ce premier alinéa, je me suis senti accablé par la vertu soporofique de cette bizarre prose en tercets, et le livre est tombé de mes mains; je ne saurais donc vous en apprendre davantage à son égard.

— *Une Fille du peuple et une Demoiselle du monde* est un roman assez vulgairement conçu et écrit, mais dans un bon but qui est de relever la vertu humble et modeste trop souvent éclipsée par le faux éclat du monde. M. Guérin a du moins ici le mérite rare aujourd'hui de ne pas exalter le vice et les passions brutales. Le contraste qu'il nous offre entre une demoiselle du monde qui devient femme adultère, et une pauvre fille du peuple qui au milieu des écueils d'une vie pénible se conserve pure et vertueuse, est peut-être un lieu commun, mais ce n'en est pas moins une bonne leçon, toujours utile, toujours de circonstance. Il est fâcheux qu'il n'ait pas resserré davantage son tableau plein

de détails trop longs et parfois trop libres, et qu'il n'ait pas châtié davantage son style. On peut faire parler à l'ouvrier un langage simple et naturel, sans pour cela être obligé d'employer des termes grossiers, des locutions vicieuses.

— O vous, ceux d'entre mes lecteurs qui aimez, lorsque *le ciel est empourpré par les rayons du soleil couchant*, et que l'oiseau qui ne gazouille plus s'endort sur la branche, à errer au milieu des *bosquets dont les feuilles ne sont même point agitées par le plus léger zéphir,* ou bien parmi *les richesses qu'étalent avec profusion les bords embaumés de la Seine,* jusqu'à ce que *du clocher voisin*, *la première de dix heures se soit élancée dans les ténèbres*, *appelant après elle ses neuf sœurs qui, l'imitant, se jettent dans l'immensité des airs ;* ô vous qui aimez *à feuilleter les replis de votre ame ;* ô vous qui fixez avec plaisir de longs regards sur *une toute jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la peau de satin blanc et rose ;* ô vous qui ne craignez pas de contempler *deux vieilles femmes aux cheveux gris, aux yeux creux, à la peau ridée et cadavéreuse, à la main sèche, dont l'une était assise sur une pierre*, *l'autre debout ;* item *trois crapauds sur une mauvaise table boiteuse où probablement ils étaient collés ;* item *un chat paraissant ronfler sur la femme assise;* ô vous, *misanthropes!* ô vous, dont *l'ame vierge, qui s'étant jetée aveuglément dans tant d'ames saturées d'hypocrisie, se hâte de s'en arracher, reprend son vol, et les regarde de haut, doit trouver celles-ci étrangement difformes;* oh! oh! accourez-tous, voici de la pâture que vous dévorerez.

Et vous y verrez que M. Teste d'Ouet, lui, ne vous *dira pas tout ce que les rois et les grands de la terre peuvent inspirer de dégoût de l'espèce humaine ;*

Et qu'il, *lui, se figure la cuve dont parle Perrault*, *cette cuve que l'ogresse avait fait remplir de crapauds, de vipères*, *de couleuvres, de tout ce qu'il y avait de plus venimeux*, *de plus malfaisant*, *de plus sale.*

Et, *certes*, *il n'en faudrait pas tant pour en faire détester l'espèce.* L'espèce de cuves sans doute.

Et *roulant dans un autre cercle il a appris à être défiant, et, papillon déjà brûlé, à ne point s'approcher trop du flambeau.*

Et, *un pied sur le pont maudit* de Montereau, il vit *sur une pile un jeune peintre qui caressait amoureusement un paysage.*

Et ce peintre s'appelait Charles, et ce Charles devient son ami, et *pourtant un léger chagrin venait de temps en temps jeter son bistre sur son ame.*

Et Ernest *pour la première fois voyait Angéla, et il adorait Angéla! il l'idolâtrait! Angéla était si jolie! oui, alors Angéla était bien jolie; et il fallait la fuir!!! la fuir! oui, la fuir!*

Et *sans se retourner, il a fui cette maison devenue pour lui un enfer; la jalousie le dévore, le ronge; de noirs soucis le poursuivent, le harcèlent, lui frappent à grands coups* (de marteau sans doute) *sur la tête et sur le cœur, et lui brûlent la paupière et lui tordent les nerfs;*

Et *la fièvre, pâle et bleuâtre, l'a, sur ses ailes de chauve-souris, porté sous les remparts de la capitale, d'où la voix de la sentinelle, lancée sur lui comme par une sarbacane, par trois fois siffle à son oreille et ne l'atteint pas. Ernest est devenu sourd à tout!*

Et si vous continuez, vous en verrez bien d'autres encore;

Et quand vous arriverez à la fin, vous vous écrierez sans doute : Oh! oh!! oh!!!

— *Les Deux étoiles, de M. de La Brière*, sont bien dignes de terminer cet article. C'est encore un de ces romans à prétentions philosophiques, à style amphigourique qui se chargent de faire gémir la presse au profit de MM. les épiciers, marchands de tabac et autres consommateurs de cornets. Sous ce point de vue, le format in-8°, réservé jadis pour les bons livres de bibliothèque, et prodigué aujourd'hui pour les plus misérables drogues littéraires, offre un avantage réel, qui est de conserver au papier, même après la brochure et la reliure des volumes, une grandeur qui présente encore quelque ressource et permet de l'utiliser comme maculature.

L'INDUSTRIEL, ou Noblesse et Roture; par le baron de Bilderbeck. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LAUZUN, par Paul de Musset. Paris, 1835. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

CORISANDE de MAULÉON, ou le Béarn au xve siècle; par l'auteur de Nathalie. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LES MONIKINS; par J. F. Cooper; roman traduit de l'anglais par A. J. B. Defauconpret. 4 vol. in-12. Prix : 9 fr.

L'*Industriel* est un roman riche en intrigues embrouillées,

en mystérieux intérêts, en machinations perfides, mais malheureusement assez pauvre de peintures bien tracées, de caractères peints d'une manière ferme, et surtout de style. Avec d'excellens matériaux pour exciter et entretenir la curiosité du lecteur, l'auteur n'a pas eu assez de talent pour réussir à faire un bon ouvrage. Il a voulu mettre en contraste la noblesse de la régence, corrompue, despotique et méprisable, avec l'austerité, les vertus paisibles et le travail respectable de ces industriels qui commençaient, sans s'en douter, à poser les premières bases de la révolution, en créant l'égalité de fortune qui devait bientôt entraîner celle des conditions et des priviléges. Mais ce tableau demande un peintre plus habile.

— Dans *Lauzun*, M. P. de Musset a entrepris une tâche difficile et hardie. Il a cherché à rétablir la vérité au sujet de Louis XIV et de sa cour, à remettre à sa véritable place le *grand roi* si ridiculement prôné, soit par les flagorneries des historiens monarchiques, soit par les romanesques mensonges de madame de Genlis, soit enfin par les admirateurs de ses prodigalités artistiques.

Prenant pour texte quelques passages des Mémoires de Saint-Simon, qui trace un portrait peu flatteur mais probablement plus véridique de ce prince, il a essayé de peindre les petites intrigues de cour dans lesquelles se passait sa vie, partagée entre les plaisirs de la débauche et les rigoureuses lois de la plus absurde étiquette. Lauzun est le héros de ce roman, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre de l'intérêt et me paraît conçu dans un bon esprit.

— *Corisande de Mauléon* est une fade composition chevaleresque écrite dans un style prétentieux, avec une grande recherche de naïveté. Elle offre peu d'intérêt, et se traîne assez languissamment durant deux volumes pour arriver à une catastrophe bien noire ; mais heureusement, l'auteur, loin d'imiter nos écrivains sceptiques qui trouveraient là un beau thème pour discourir sur l'injustice de l'état social, en tire une leçon toute religieuse de résignation. « Savons-nous, dit-il, s'il n'est pas des joies » inconnues dans cette lutte des ames généreuses contre » le malheur! savons-nous ce qu'elles ressentent en dé- » couvrant l'étendue de leurs forces, et la puissance de » leur volonté ? n'y a-t-il pas dans le triomphe de ces » athlètes du bon et du juste, une révélation de leur » essence divine ! n'est-ce pas une science qui n'est pas

» de la terre et qui leur apprend d'avance les harmonies » célestes, les éblouissantes clartés, les félicités du ciel! »

Cette pensée consolante rachète, du moins en partie, la faiblesse de l'ouvrage et réconcilie presque en le terminant le lecteur avec l'auteur.

— Dans les *Monikins*, M. Cooper, s'écartant toujours plus de la route qu'il suivit d'abord et où il rencontra de si brillans succès, a voulu faire un roman philosophique, tracer une peinture satirique de la société contemporaine.

Les *Monikins* sont, comme les Lilliputiens et les géans de Gullivert, un peuple de fantaisie imaginé pour servir de plastron aux critiques et aux sarcasmes; mais l'imitation n'est pas heureuse, M. Cooper n'a pas un talent propre à ce genre d'écrit. Sa plaisanterie n'est ni gaie, ni légère; je ne sais si l'on rit ainsi en Amérique, mais certainement ce n'est point là le rire spirituel des Sterne, des Swift, non plus que la gaîté mordante et libre des Rabelais, des Voltaire, etc. Il y a dans les *Monikins* une gravité lourde qui ôte tout le piquant et l'originalité que peuvent avoir les idées de l'auteur; on ne se sent nullement entraîné à poursuivre lorsqu'on a ouvert un volume de ce roman, et si on veut persister à le lire, l'ennui ne tarde pas à vous gagner. Il est fâcheux qu'un homme d'un talent aussi élevé que M. Cooper se fasse ainsi illusion sur la direction véritable de son esprit; c'est faire tort à la fois à sa propre renommée et aux intérêts du public qui a droit d'attendre de meilleures productions de l'auteur de l'*Espion*, des *Pionniers* et du *Pilote*.

AU MOIS DE MAI; par Albert de CALVIMONT. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, Histoire de la Normandie au XIe siècle, par M. LOTTIN DE LAVAL. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LA TAVERNIÈRE DE LA CITÉ; par Siméon CHAUMIER. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LE BARON D'HOLBACH; par F. T. CLAUDON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Au mois de mai, la nature se revêt de tous ses charmes, les campagnes reverdissent, les bois se peuplent d'un monde d'oiseaux qui gazouillent et folâtrent avec joie au

milieu des feuilles nouvelles. Ce beau mois n'inspire d'ordinaire qu'amour et gaîté, il sourit à tout le monde, sauf pourtant, à ce qu'il paraît, à M. de Calvimont, car il l'a choisi pour y placer des scènes qui ne sont nullement gaies, nullement gracieuses. D'abord, c'est une maladie de langueur qui dévore un jeune artiste; puis l'ingratitude et l'abandon viennent récompenser l'amour d'une jeune fille qui a tout sacrifié pour lui sauver la vie et lui donner le bonheur; puis l'inconstance, l'infidélité arrivent à la suite pour noircir encore davantage l'intrigue; enfin la mort misérable du héros, l'oublieuse indifférence de l'héroïne, et l'égoïsme calculateur d'un ami viennent compléter ce tableau, qui, ainsi qu'on le voit, ressemble bien plus au mois de décembre qu'au mois de mai. C'est une triste image qui reflète toutes les misères du cœur humain, en agissant sur elles comme un verre grossissant.

— *Robert le Magnifique* est une composition historico-chevaleresque inspirée par cette manie de moyen-âge qui règne aujourd'hui. On y trouve toutes les conditions du genre, telles que seigneurs despotes en amour, femmes délaissées, amantes malheureuses et persécutées, Sarrazin perfide et ne respirant que vengeance, enfin départ du héros pour la Croisade afin de faire pénitence de ses nombreux méfaits.

— Quant à la *Tavernière de la Cité*, le titre seul suffit pour faire juger du reste. L'auteur est un zélé admirateur de Victor Hugo, et il déclare que la publication de *Notre-Dame de Paris* l'a engagé à faire voir aussi le jour à son œuvre. Mais ne croyez pas que ce soient les belles pages du poète qui l'aient touché; non, au contraire, ce sont ces quelques hideux tableaux semés le long du livre pour soutenir le système de l'auteur; il s'est enthousiasmé d'un bel amour pour le laid, et exagérant, comme tout imitateur, les défauts de son modèle, M. Siméon Chaumier a été chercher ses inspirations dans les sentines les plus impures, dans ces véritables égoûts de la société où le vice se montre à nu dans toute sa laideur. Il se complaît à en faire une description minutieuse, à en étaler à nos yeux tous les hideux détails. Aussi son roman n'inspirera-t-il qu'un dégoût profond à tout lecteur qui aura le courage de le parcourir. Je ne puis concevoir quel plaisir on trouve et quel but on se propose, en fouillant ainsi dans les plus sales chroniques pour en extraire et produire au grand jour

quelques haillons bons à jeter dans le ruisseau. Ni l'histoire, ni les mœurs, ni la littérature, ni l'art ne sauraient tirer aucun profit de pareilles recherches.

— M. Claudon a entrepris une tâche bien difficile en voulant décrire cette société si spirituelle et si originale des philosophes du 18e siècle, qu'ils avaient eux-mêmes baptisée du nom de la Synagogue, et dont les assemblées se tenaient dans le salon du baron d'Holbach. C'est en général une tentative fort chanceuse, de mettre ainsi en scène des hommes de lettres dont les livres se trouvent entre les mains de tout le monde, de faire parler ceux que leurs écrits ont fait proclamer de grands génies. Aussi trouvera-t-on dans cet ouvrage plusieurs scènes peu dignes des acteurs qui y jouent un rôle; quoique cependant M. Claudon fasse preuve, dans plusieurs autres, de talent et d'esprit; mais le cynisme de l'époque, et surtout de la maison d'Holbach, jette sur ce tableau des ombres qui le gâtent et qu'il eût fallu dissimuler au lieu de les exagérer. Je reprocherai aussi à l'auteur d'avoir trop allongé son récit et d'employer souvent un style diffus, maniéré, pour décrire les choses les plus simples.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, par M. J. MATTER, inspecteur-général des études. Strasbourg, 1829 à 1835, et se trouve à Paris chez Ab. Cherbuliez et Ce. 4 vol. in-8. Prix: 28 fr.

L'histoire ecclésiastique était demeurée long-temps en arrière de toutes les autres, étrangère aux progrès de la science, et ceux que leurs études obligeaient à s'en occuper se voyaient forcés d'aller la chercher dans d'anciens et volumineux recueils souvent mal rédigés, diffus et sans nul esprit de critique. On doit donc savoir gré à M. Matter d'avoir tenté de débrouiller ce chaos, d'autant plus qu'il l'a fait avec une impartialité et une sagesse trop rares en pareille matière.

Ce n'était pas chose facile, car si les documens abondent, la plupart sont entachés soit de cet esprit fanatique de secte

et de parti, si prompt à se déchaîner à propos de la moindre discussion religieuse, soit de ce scepticisme railleur qui prit souvent la place de la véritable philosophie. Dès les premiers temps du christianisme, il se forma maintes sectes diverses; du moment où le culte spirituel fut substitué au culte matériel, il éclata une foule de divisions et de subdivisions parmi les adeptes de la nouvelle religion. C'était une conséquence inévitable des innombrables variétés de tendance et de forme que la nature d'abord et ensuite l'éducation impriment à nos idées. La vérité est une, sans doute, mais il y a mille routes diverses pour y arriver, et chacun prit celle qui lui convenait. De là, des discussions, des querelles, des haines qui s'exhalèrent tantôt en luttes sanglantes, en persécutions horribles dans les temps de barbarie, tantôt en pamphlets et en violente guerre de plume aux époques plus avancées en civilisation. C'est au milieu de ce dédale qu'il faut chercher les sources de l'histoire ecclésiastique, et le flambeau de la raison a besoin de toute sa lumière pour en dissiper les ténèbres.

M. Matter a fort bien compris que cette histoire ne pouvait être détachée de l'histoire universelle, avec laquelle elle se trouve si intimement liée, puisque c'est le christianisme qui a créé presque en entier notre état social moderne. Aussi a-t-il suivi l'ordre chronologique des faits, méthode meilleure que toutes les autres classifications tentées jusqu'à présent. Son histoire est divisée en cinq périodes autour desquelles viennent se grouper tous les faits de détails et qui servent à faire mieux apprécier la marche des événemens en offrant ainsi dans un même tableau l'ensemble de tous ceux qui concourent à un même grand résultat.

Les premiers pas du christianisme dans le monde, sa lutte contre les religions juives et païennes, pendant l'espace de trois siècles jusqu'au règne de Constantin, forment la première période. Elle renferme un aperçu de l'état où se trouvait le judaïsme au moment où parut le Messie, et le récit de la vie de Jésus-Christ et des premiers apôtres. M. Matter, ne perdant jamais de vue son rôle d'historien impartial, laisse de côté avec beaucoup de tact tous les évènemens surnaturels qui sont du domaine de la foi et non de l'histoire, et qui doivent par conséquent échapper à toute critique. Il trace les travaux des successeurs des Apôtres, la fondation des premières

écoles chrétiennes, les progrès des doctrines nouvelles au milieu des persécutions de leurs ennemis et des discussions souvent trop puériles et trop envenimées de leurs adeptes. C'est un tableau curieux que celui du débordement de la pensée, une fois qu'on l'eut retirée du vieux lit de la superstition païenne où elle se perdait cachée à tous les regards. L'unité, cette chimère que l'homme poursuit sans cesse, et que le paganisme avait long-temps maintenue en offrant une place dans ses temples à tous les dieux qui se présentaient, fut rompue, et de toute part l'intelligence humaine faisant usage de son indépendance, il en résulta une diversité innombrable d'opinions et de sectes qui n'a rien d'étonnant dans cet univers dont la variété est l'ornement le plus beau, mais qui se trouvait alors au-dessus de la portée de l'esprit humain. De violentes dissensions, des luttes ensanglantées vinrent déchirer l'Eglise dès son berceau, comme pour rendre plus admirable encore son succès si rapide, sa victoire si merveilleuse contre les préjugés et les intérêts du vieux monde païen, ce triomphe brillant de l'esprit sur la matière.

Après Constantin commence la *seconde période*. L'Eglise chrétienne, assise sur le trône ou du moins à côté, lorsqu'elle se voit momentanément obligée d'en descendre, devient à son tour despote et intolérante pour le paganisme qui naguère la persécutait si cruellement ; elle lui rend avec usure les coups qu'elle en a reçus, l'esprit sacerdotal se substitue déjà à la charité chrétienne, lorsqu'un nouvel ennemi se présente et vient la menacer. Au sein de l'Arabie, Mahomet élève autel contre autel et se met, le glaive en main, à la tête de son peuple, pour substituer ses doctrines à celles du christianisme. La lutte fut sanglante, terrible, et l'Eglise chrétienne se vit opprimée par les armes du mahométisme en Asie, en Afrique et en Europe. Mais bientôt, à la voix d'un pélerin, la foi religieuse se réveille, l'enthousiasme se ranime, et de toute part la chrétienté s'arme pour aller reconquérir la Terre-Sainte, pour refouler dans l'Orient les nouveaux sectateurs. C'est la *troisième période* qui s'écoule de l'an 622 à l'an 1096. La lutte, brillante d'abord, se termina enfin au quinzième siècle de la plus déplorable manière pour les Chrétiens, qui avaient vainement sacrifié leurs biens et leur sang pendant plus de trois cents ans. Les croisades sont restées dans l'histoire tout à la fois comme un exemple de ce que peut l'enthousiasme noble

et dévoué, et comme une preuve de son impuissance à mener à bien une entreprise, lorsqu'il n'est pas aidé des secours de la raison et de la prudence.

L'Eglise grecque fut complètement asservie, et à peine Rome venait-elle de terminer cette désastreuse guerre, qu'au milieu même de son empire éclate la division. Cette *quatrième période* est funeste à l'autorité du pape : une nouvelle Eglise se détache de lui et entraîne dans sa défection la moitié de l'Europe. Alors éclate une guerre plus acharnée que toutes les autres. Toutes les foudres du Vatican sont dirigées contre l'hérésie, on la persécute et l'on invente pour elle le tribunal de l'Inquisition. La lutte se prolonge pendant plus de deux siècles, et quand enfin on est las d'employer le fer et le bûcher, comme moyens de conversion, on renonce à cette unité de croyances qu'on voulait à tout prix rétablir, on proclame son impossibilité, et la tolérance commence à régner. Cette *cinquième période* amène l'histoire de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Ce court aperçu donne l'idée du vaste travail que M. Matter a renfermé dans ses quatre volumes. On regrettera en les lisant qu'il ait autant resserré son œuvre, car il en résulte que quelquefois l'intérêt en souffre; mais il est vrai que ce livre est plus particulièrement destiné à servir de guide dans l'étude de l'histoire ecclésiastique, et que le plan de l'auteur n'admettait pas beaucoup plus de développemens. L'érudition et le talent qu'il a déployés dans cette histoire en ont assuré le succès, que son esprit large et éclairé rendra certainement durable, car l'avenir viendra sans doute prouver la justesse de ses vues au sujet de la religion et de la philosophie que l'on a trop long-temps faites ennemies l'une de l'autre, tandis qu'elles se doivent mutuelle assistance.

« Pour expliquer l'homme et ses facultés, pour enseigner les droits qu'elles donnent et les devoirs qu'elles imposent, pour organiser et la vie privée et la publique, pour conduire toutes les affaires de ce monde : *la philosophie.*

» Pour expliquer l'autre monde, pour y conduire l'homme et lui assigner son rang parmi les êtres intelligens, destinés comme lui à l'immortalité; pour lui donner ce degré de lumière et de force qui le rend digne de s'élever dans les régions où aspire sa foi, pour le soutenir dans toutes ses luttes, pour le consoler dans toutes

» ses épreuves, et lui adoucir tous les maux, même la honte » et la misère; pour lui faire voir, dans tout ce qu'il y a » de plus douloureux ou de plus humiliant, un sujet de » joie et de glorification : *la religion.*

» On le voit, rien ne peut remplacer la religion, rien » ne pouvant remplir sa mission.

» Or, la religion, pour le monde moderne, n'est pas autre » chose que le christianisme. Le christianisme est donc en- » core la foi du monde.

» Et le christianisme prétend conserver son empire, » tant que la philosophie gardera le sien. C'est là sa *per-* » *pétuité.*

» Et le christianisme gardera pour fidèles tous ceux qui » comprennent ce que c'est qu'une religion, ce que c'est » qu'une philosophie. C'est là son *universalité.*

» Quand son fondateur a dit : *Mon empire n'est pas de* » *ce monde*, il a dit à tous les chrétiens le secret de la per- » pétuité et de l'universalité de ses doctrines, de ses insti- » tutions.

» Sous quelles formes le christianisme sera-t-il univer- » sel et perpétuel?

» La forme, c'est la part du temps, le fond seul est la » part de l'éternité. »

LES HOMMES REMARQUABLES DU CLERGÉ DE FRANCE; Biographie ecclésiastique, par Jules ZANOLE. Orléans, 1835. Se trouve à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 2 vol. in-8, qui paraîtront en 60 livraisons. Prix : 15 fr.

Le clergé, tour à tour en butte à la servile et superstitieuse adoration d'un troupeau dévoué, mais sans lumières, ou à la haine et aux injures souvent calomniatrices d'ennemis qui le rendirent tout entier responsable des vices de quelques-uns de ses membres, et l'accusèrent d'abus dont il gémissait lui-même, mais que l'esprit de l'époque plus puissant que lui le forçait à tolérer ; le clergé mérite que l'histoire lui rende justice, aujourd'hui que le progrès des lumières a permis à la tolérance de prendre, en religion du moins, la place de l'aveugle esprit de secte et de parti.

Sans doute, le clergé compta souvent dans ses rangs des hommes ambitieux, cruels ou corrompus ; mais c'est

une conséquence inévitable de l'imperfection humaine ; et si, d'une part, l'esprit sacerdotal a souvent troublé le monde, entravé le progrès ; d'une autre, on ne doit pas oublier que nous sommes redevables au clergé d'une foule de bienfaits, et avant tout, que c'est lui qui conserva, préserva de la ruine les précieux monumens de la science, et, tandis que le reste du monde était plongé dans une ignorance brutale et barbare, réchauffa dans son sein ces *belles-lettres* qui lui livrèrent cependant plus tard une rude guerre. C'est qu'il y avait dans le clergé des hommes qui valaient mieux que l'institution dont ils faisaient partie, qui en rejetaient tous les monstrueux abus et ne comprenaient que l'esprit charitable, évangélique et éclairé du véritable christianisme. Ce furent ces hommes-là qui alimentèrent le feu sacré de la science au milieu des ténèbres du moyen-âge, et ce furent eux encore qui, lorsque plus tard l'invention de l'imprimerie vint faire éclater l'incendie général, auraient voulu qu'au lieu d'opposer aux cris d'indépendance les bûchers et les excommunications, on acceptât franchement les conditions d'une réforme modérée, mais sévère et franche, qui était d'une nécessité évidente et au moyen de laquelle on eût peut-être évité l'éclat d'une scission dans l'Église chrétienne.

Voilà l'esprit dans lequel je conçois une biographie ecclésiastique, et je ne pense pas me tromper en disant que c'est aussi celui qui paraît diriger M. Zanole dans son travail. Les grandes vertus, les mérites véritables et jugés tels dans tous les temps, viendront seuls prendre place dans ces pages d'où sera bannie toute espèce de controverse.

Les premières livraisons contiennent les vies de Saint-Remi évêque des Gaules, auquel est attribuée la conversion de Clovis et par conséquent l'établissement du christianisme dans la France ; de Saint-Césaire d'Arles et de Saint-Germain de Paris. L'existence de ces premiers ministres d'une religion qui avait à lutter à la fois contre les préjugés de l'erreur et la barbarie la plus inculte, renferme toute l'histoire de leur époque, sur laquelle il reste malheureusement peu de matériaux, peu de souvenirs. Mais ces hommes, dont la douceur et la charité constrastaient si fortement avec les mœurs sauvages et cruelles de leur siècle, figurent dignement en tête d'un tel livre. Que M. Zanole continue son travail dans le même esprit,

que la vraie piété et non la gloire mondaine soit le seul titre d'admission parmi ses *hommes remarquables du clergé*, et il élèvera un monument digne, beau et utile, à la vertu, à la religion vraie et consolante qui ne doit jamais avoir que des paroles de paix et de pardon.

STUDII SUL SECOLO DI PERICLE; libri sei di Tullio DANDOLO. Milano, presso A. F. Stella e Figli. 1835. In-8°. Prix : 6 fr.

M. T. Dandolo s'est livré à d'intéressantes études sur les Grecs au siècle de Périclès, et il a rassemblé dans ce volume tout ce que les monumens de l'antiquité ont pu lui fournir de données sur les mœurs, les usages, l'esprit et la vie publique et privée d'Athènes à cette époque. C'est une statistique morale et physique de cette fameuse cité, dans laquelle se trouvent de nombreux détails fort curieux. Elle est divisée en six livres : le premier nous montre le plan d'Athènes, ses rues, ses monumens, sa population divisée en bourgeois par droit de naissance, bourgeois par adoption, étrangers et esclaves. On y trouve expliquée l'origine des noms athéniens presque tous significatifs, et un rapide aperçu sur l'histoire d'Athènes depuis Cécrops jusqu'à la mort d'Alcibiade ; on y voit ce que c'était que l'ostracisme et quelles furent les victimes de cette loi terrible.

Le second livre traite de la religion et de la philosophie. Après quelques observations sur le polythéisme grec, l'astronomie religieuse et le culte public d'Athènes, M. Dandolo retrace les premiers pas de la philosophie, puis il nous fait passer en revue Socrate, Diogène, Aristippe, Platon, Aristote, Pyrrhon, Epicure et Zénon, dont il expose brièvement les systèmes et l'histoire en s'appuyant sur des citations ou le témoignage d'écrivains distingués. Dans le troisième livre, intitulé : *Belles-Lettres*, nous trouvons un rapide tableau de la littérature grecque, ce brillant fleuron de la couronne attique. Le quatrième vient y ajouter l'éclat des beaux-arts dont les ruines qui couvrent le sol de l'antique Grèce attestent la splendeur et la prospérité. Les mœurs et usages publics ou privés du peuple d'Athènes forment le sujet du cinquième livre, où sont rassemblés de curieux détails sur la manière dont les anciens envisageaient la morale et l'amour, ces deux élémens de la

société auxquels le christianisme est venu donner une tout autre signification. Le sixième livre, enfin, contient une traduction italienne des Caractères de Théophraste qui ont été l'occasion et l'origine de cet ouvrage, puisque c'est en y travaillant que M. Tullio Dandolo a conçu l'idée de leur donner ainsi un plus grand développement, et d'esquisser comme il l'a fait le portrait de la république d'Athènes. Les *Etudes sur le Siècle de Périclès* seront lues avec plaisir et pourront servir, je pense, à populariser, ou, comme disent les Italiens, à *vulgariser* la connaissance de l'ancienne Grèce, qui n'est que trop souvent demeurée l'apanage exclusif des savans. Combien nos écrivains actuels seraient plus utiles et plus intéressans, si, au lieu de se livrer aux écarts absurdes de leur imagination déréglée, ils cherchaient à nous peindre avec naturel et vérité ces Romains et ces Grecs que nous n'avons guère vus encore qu'au forum, au sénat ou sur le champ de bataille, mais dans la vie intérieure desquels on ne nous a presque jamais conduits. C'est là une des nombreuses routes que nos faiseurs d'aujourd'hui négligent entièrement; il est vrai que pour celle-là, comme pour beaucoup d'autres, il faudrait étudier, travailler, et qu'il est plus facile et plus commode de s'asseoir devant son bureau avec sa plume et son papier pour tous matériaux, et de laisser errer son esprit au gré d'une fantaisie vagabonde.

RICORDI D'UN VIAGGIO PITTORICO ai laghi di Garda, di Loppio e di Ledro; di Giacomo MOSCONI. Milano, per Ant. F. Stella e Figli. 1 vol. in-8.— Prix: 2 fr.

Ce petit volume contient les notes et souvenirs d'une promenade pittoresque aux lacs de Garda, de Loppio et de Ledro. M. G. Mosconi, grand amateur des voyages pédestres, se met en route avec un ami prêt comme lui à supporter gaîment la fatigue, à ne s'affliger d'aucun contretemps, et à jouir de tous les plaisirs, de toutes les sensations que procure l'aspect d'une nature belle, riante, majestueuse. L'un et l'autre sont artistes dans l'ame et s'en vont crayonnant sur leur album tous les sites agréables, tous les paysages enchanteurs qui s'offrent à eux. Tous les deux s'abandonnent avec charme aux douces rêveries, à la poésie simple et naïve qu'inspire la contem-

plation d'une campagne agreste et accidentée. Il y a dans les voyages à pied une source inépuisable de jouissances bien vives et bien fortes, qu'on essaierait vainement de faire comprendre à ceux qui ne les ont jamais goûtées. C'est l'union des plaisirs que procure ordinairement la vue d'un pays nouveau, avec l'indépendance la plus complète et l'appréciation de tous les petits détails d'un magnifique paysage dont le voyageur en carrosse ne peut qu'admirer l'ensemble en courant.

M. Mosconi décrit avec beaucoup de charme les lieux qu'il a parcourus. Je lui reprocherai seulement une tendance un peu trop prononcée à l'emphase pompeuse, défaut assez commun parmi les écrivains de sa nation, et qui tient du reste, je crois, à l'harmonie de la langue italienne, qui les séduit et les entraîne malgré eux. Mais son récit est semé de plusieurs petits épisodes d'une touche fort délicate qui y jettent de l'intérêt et le feront lire avec plaisir.

LA VÉRITÉ SUR LES CENT-JOURS, par Lucien Bonaparte, prince de Canino; suivie de documens historiques sur 1815. Paris, chez Ladvocat. 1835. In-8. Prix : 4 fr.

Le but de cet écrit est de réfuter quelques chapitres du premier volume des Mémoires de Lamarque qui ont rapport aux Cent-Jours. M. le prince de Canino cherche à laver Napoléon de toute espèce de reproche. Il le représente comme le citoyen le plus dévoué aux intérêts de la France, comme le patriote le plus pur, comme le plus véritable ami de la liberté. « Napoléon, dit-il, considéra » l'empire comme une dictature nécessaire à la France » jusqu'à la paix générale; et les bases jetées par lui pour » la reconstruction d'un patriciat prouvent que la monar- » chie constitutionnelle était le but définitif de sa politique.

» Napoléon, en couronnant ses frères, les fit servir à » l'intérêt de la France, et il sacrifia le repos et la grandeur » des siens à ce bien de la France, unique but de sa vie.

» Napoléon abdiqua, malgré mon avis, dans les Cent- » Jours; et il eut raison d'abdiquer, parce qu'il ne se re- » garda jamais que comme le magistrat suprême du peuple » français. »

Un tel panégyrique de la part d'un frère n'a certaine-

ment rien de blâmable ni de surprenant; mais je ne pense pas qu'il séduise personne aujourd'hui que la fumée de gloire qui enivrait tout le monde est un peu dissipée. C'est une folle tentative, que celle de vouloir changer la renommée d'un grand capitaine, du conquérant ambitieux, du génie militaire le plus remarquable qui ait paru depuis bien des siècles, en celle d'un Washington, d'un citoyen désintéressé et magnanime prêt à sacrifier tous ses interêts à ceux de sa patrie. Le jugement de l'histoire ne sera sans doute pas si favorable à l'homme qui tourmenta l'Europe par des guerres continuelles, et ne fit qu'ajouter de nouvelles chaînes à celles qui accablaient déjà le peuple en France et l'empêchaient d'avancer dans la voie des améliorations.

Mais une semblable erreur est bien pardonnable de la part d'un frère, et la critique respectera le noble sentiment qui a dirigé la plume de M. Lucien Bonaparte. En revanche, elle n'épargnera pas l'avertissement du libraire-éditeur, dans lequel, lui qui « s'est appliqué, depuis plus » de quinze ans, il ose le dire, avec une consciencieuse » impartialité dont l'opinion publique lui a tenu compte, » à recueillir les documens de l'histoire contemporaine » sans acception de parti, déclare, pour son acquit per» sonnel, qu'il ne partage point quelques-unes des opi» nions de M. Lucien Bonaparte, qu'il n'en accepte point » toutes les inductions. » Déclaration fort importante pour le public, qui aurait pu le croire napoléoniste!!! tandis que, « plein de respect pour les lois établies, et de recon» naissance pour la monarchie qui assure la paix publique, » il rassemble les matériaux de l'histoire sans les juger. » Heureuse France! le libraire-éditeur par excellence te prend sous son égide, il est *plein de reconnaissance* pour ton gouvernement, et il ne partage point les opinions de « M. Lucien Bonaparte, homme de mouvement qui a vu » fixer le mouvement par une main révérée. »

O style!!!

« Sa modeste coopération ne dépendra jamais d'une » mission de parti; il l'a prouvé depuis long-temps par » ses affections et dans le choix de ses entreprises. »

O fleurs de rhétorique! quel sens mystérieux cachez-vous? Je ne sais; mais le public, plus heureux que moi, le devinera sans doute, et en tiendra compte à M. L.... comme de tous les autres travaux de sa carrière d'éditeur.

INDISCRÉTIONS; 1798-1830; souvenirs anecdotiques et politiques, tirés du porte-feuille d'un fonctionnaire de l'Empire, mis en ordre par Mosnier Desclozeaux. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'indiscrétion est certainement l'une des qualités distinctives de notre époque. Dans le siècle dernier, lorsque Rousseau publia ses Mémoires ou Confessions, ce fut un grand scandale ; de toute part on manifesta la plus vive réprobation contre cette innovation littéraire, qui n'était bonne, disait-on, qu'à déverser l'injure, la calomnie et le mépris sur une foule de gens, en divulguant leurs secrets de famille, leurs défauts intimes ; en un mot, tous les détails bons ou mauvais de leur vie privée. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de cette pudeur scrupuleuse, qui ne serait plus regardée que comme une pruderie ridicule : chacun publie ses mémoires, ses anecdotes, et tout homme quelque peu en relief de notre époque, est d'avance bien sûr que pas un de ses plus petits faits et gestes ne sera perdu pour la postérité.

Les *Indiscrétions* d'un fonctionnaire de l'Empire offrent elles-mêmes une preuve de ce que je viens de dire ; on y trouve maintes anecdotes qui nous montrent, dans une circonstance fort peu marquante de la vie privée, la source de plus d'un fait historique qu'on eût vainement cherchée partout ailleurs. On y voit s'expliquer ainsi des antipathies ou des affections, des disgrâces ou des faveurs qui étaient encore demeurées des énigmes pour le public. Elles renferment une foule de révélations intéressantes sur les événemens de l'Empire et de la Restauration. Sans doute il s'y trouve aussi bien des anecdotes ou déjà connues ou insignifiantes ; mais quelques fragmens, tels que celui sur le rappel des Bourbons en France, suffisent pour racheter ce défaut, et exciter au plus haut degré la curiosité du public.

RECTIFICATION.

Dans l'article sur les *Mémoires de Luther, publiés par M. Michelet*, qui se trouve à la fin du précédent numéro, on a par erreur attribué à l'auteur une phrase qui n'est pas de lui. Page 292, ligne 18, au lieu de : Le protestantisme, *dit-il*, il faut lire : Le protestantisme, *dit-on souvent*, ne survivra pas au catholicisme, etc.

Je m'empresse de réparer cette faute, et je saisis cette occasion de dire que, loin de se montrer hostile à la réforme religieuse, M. Michelet en parle toujours d'une manière large et éclairée, quoiqu'il déclare qu'elle ne soit pas l'objet de ses sympathies. La critique assez vive à laquelle son livre a donné lieu dans l'article déjà cité du Bulletin, s'adresse plutôt à la généralité des écrivains catholiques, qui montrent souvent la plus injuste partialité à cet égard.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.



Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 12. — DÉCEMBRE 1835.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DISCOURS SUR LA THÉOLOGIE NATURELLE, indiquant la nature de son évidence et les avantages de son étude, par H. lord Brougham; traduit de l'anglais sous les yeux de l'auteur, par J.-C. Tarver. Paris, 1835, in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce travail, dédié par l'auteur à M. Arago, est d'une profondeur qui surprendra beaucoup de gens peu accoutumés à voir des hommes d'état traiter de semblables matières. Il est vrai qu'en Angleterre la théologie est une chose sérieuse, une science que tous étudient et sur laquelle chacun se croit obligé de faire sa profession de foi, de déclarer ses principes. Lord Brougham a voulu donner à la théologie naturelle l'appui du raisonnement le plus logique, et compléter, sous ce rapport, les écrits déjà publiés avant lui par d'autres auteurs.

Il s'attache à faire ressortir son utilité, comme appui de la révélation, les avantages et les plaisirs de son étude.

Il cherche surtout à donner à cette étude une forme et une méthode tout-à-fait scientifique, en assimilant ses moyens à ceux employés dans les recherches de la physique et de la psychologie. La teinte savante qui en résulte, donne à ce livre quelque aridité; on dirait une thèse d'université où brille dans toute sa splendide sécheresse l'argumentation scholastique. Quelque forte et profonde que soit la logique sur laquelle il repose, je crains bien qu'il trouve peu de lecteurs et opère peu de conversions. Ce raisonnement mathématique appliqué à des idées est fatigant, pénible; l'intelligence a peine à le suivre longtemps, et l'auteur, qui consacre ensuite quelques chapitres à démontrer quels plaisirs peuvent découler de l'étude de la théologie naturelle, aura, je crois, bien de la peine à convaincre ceux qui auront astreint leur esprit à saisir d'un bout à l'autre sa dialectique serrée qui ne vous laisse pas un instant de repos pendant plus de la moitié du volume. C'est sans doute une belle et précieuse faculté de pouvoir ainsi s'abstraire, transporter sa pensée dans l'espace des théories et la forcer à y suivre, sans dévier, la ligne qu'on lui a assignée. Mais elle est bien rare, et l'homme qui s'y livre sans retenue ne saurait être compris que d'un très-petit nombre d'intelligences fortes et élevées. Ses résultats demandent beaucoup de développement pour être mis à la portée de la foule. Cependant, le discours de lord Brougham n'en est pas moins une œuvre fort remarquable, comme une tentative très-habile de donner rang parmi les sciences à la théologie naturelle, la seule partie de la théologie qui puisse y aspirer avec succès, puisqu'elle est la seule où les faits soient du domaine de la logique, tandis que la théologie dogmatique, qui a donné lieu à tant de débats, de controverses, à tant de lourds in-folios dont les épais volumes n'ont fait que cacher toujours plus la vérité à nos regards, la théologie dogmatique, dis-je, n'est et ne peut être qu'une affaire de foi dans laquelle le raisonnement n'entre pour rien ou presque rien.

SERMONS SUR DIVERS TEXTES DE L'ÉCRITURE-SAINTE; par Émile FROSSARD, pasteur de l'Église Réformée de Caen, à la résidence de Condé sur Noireau. Paris, chez Risler. 1835. In-8. Prix : 4 fr.

Ce volume renferme huit sermons écrits avec beaucoup

de simplicité et inspirés par une piété douce et vraie qui sait conserver à la religion toute sa force, toute sa noblesse, sans exagérer ces moyens de terreur qui, employés trop souvent mal à propos par les prédicateurs, repoussent plus qu'ils n'attirent. La chaire évangelique doit être une source de consolation pour les affligés, de conseils charitables pour ceux qui s'égarent, d'espérances et de joies pour les âmes fatiguées du monde et de ses plaisirs trompeurs. Mais combien d'esprits exaltés en ont souvent fait et en font encore un lieu de menaces d'où ils foudroient les pécheurs avec une rigueur injurieuse à la bonté infinie de Dieu, avec un orgueil bien peu semblable à l'humilité et à l'indulgente bonté de leur maître envers la femme pécheresse! Cette exagération fait un mal infini à la religion; aussi accueillera-t-on toujours avec plaisir les livres pieux qui, comme celui-ci, en sont tout-à-fait exempts. Si l'on n'y trouve pas une éloquence remarquable, un style brillant, du moins n'y rencontre-t-on que d'excellentes paroles, que des instructions religieuses formulées avec modération, avec sagesse, telles qu'un homme peut les adresser à d'autres hommes, et exposées en général assez clairement dans un langage à la portée de tous.

DÉVELOPPEMENS SUR LA BASE DES EMPIRES; par G.-S. PÉRÉA. Clermont, chez Veysset; et à Paris, chez Paulin. In-8. Prix: 1 fr. 50 c.

La base des empires, c'est la morale, et en effet, l'opuscule de M. Péréa, renferme des principes moraux, dans le développement desquels l'auteur pense que tout le monde pourra puiser des leçons utiles, des conseils avantageux sur la meilleure manière de conduire sa vie pour trouver le bonheur ici-bas. On y rencontre beaucoup de lieux-communs, et l'expression n'en est pas toujours assez ingénieuse pour racheter ce défaut; mais, cependant il y a aussi bien des choses excellentes, et qu'on ne saurait trop répéter aux hommes. M. Péréa est animé d'un esprit large et philanthorpique, bien digne de lui concilier l'estime de tous ses lecteurs. Je me permettrai seulement de relever une étrange assertion, qui ne me paraît pas fondée. L'auteur, considérant la justice comme un sen-

timent inné dans l'homme et formé ensuite par l'éducation, dit que, dans aucun cas, elle ne doit être soumise au joug de la raison, qui pourrait l'entraîner dans des erreurs dangereuses. Si quelque chose peut être dangereux pour la justice, il me semble que c'est justement une éducation mal dirigée sous l'empire de préjugés et de superstitions funestes, tandis qu'au contraire, le correctif de cette mauvaise influence ne saurait se trouver que dans les lumières de la raison, qui est toujours à peu près la même dans tous les pays et dans tous les temps, dès qu'elle s'élève au-dessus des erremens du vulgaire. C'est elle qui a renversé l'esclavage, la torture, l'intolérance religieuse, etc. etc. que l'éducation apprenait à respecter, comme autant de colonnes, sur lesquelles reposait l'édifice social. C'est elle qui améliore sans cesse la législation, les mœurs, la politique, et pousse toujours en avant le char de la civilisation. Quand ses arrêts et sa logique seront partout respectés comme ils doivent l'être, la paix, le bonheur et la liberté régneront véritablement dans le monde. Jusque là il y aura lutte pénible, et par conséquent souffrance.

CONTES ET RÉCITS POUR LA JEUNESSE; par Madame TOURTE-CHERBULIEZ. Première série contenant : *Antonio; une Traversée; Lucrèce Davidson; Humphrey Davy; une Belle Action; la Petite Ambitieuse; les Magiciens véritables.* 2 vol. in-12. Fig. Prix : 7 fr. 50 c.

Voici de charmantes étrennes pour les jeunes gens; c'est la première série d'une petite bibliothèque, dans laquelle se trouveront réunis intérêt, amusement, instruction, morale. Des contes où sont toujours strictement observées les conditions du vraisemblable, des récits semés d'instructions amusantes; des biographies de personnages célèbres qui se distinguèrent dès leur jeunesse par ce travail et cette persévérance à l'aide desquels on parvient à son but : tels sont les élémens dont se composera cette collection, qui joindra, ainsi, à ses autres avantages celui de la variété, cette compagne nécessaire de tous les travaux ou les plaisirs de la jeunesse. Ces deux volumes ont été fort bien choisis pour débuter, et madame Tourte, en continuant de même, a droit de s'attendre à un succès

non moins grand que celui qui a déjà accueilli ses premiers ouvrages.

Antonio est un petit conte simple, touchant, plein d'intérêt et de sensibilité. Un pauvre enfant abandonné par son père qui est forcé de partir pour la guerre, pleure cette séparation, et remplit aussi bien qu'il peut les petits devoirs qui lui sont imposés en attendant le retour du soldat. Mais le temps s'écoule et le soldat ne revient pas ; l'inquiétude commence à s'emparer du petit Antonio, lorsqu'il apprend par d'autres militaires que son père est tombé malade dans un village bien éloigné. Aussitôt le petit garçon prend la résolution de se rendre auprès de son père pour le soigner. Il ignore la route, il n'a pas d'argent, mais c'est égal, Dieu le guidera et les passans auront pitié de lui ; d'ailleurs, il leur jouera sur sa flûte-de-pan la *canzonetta* que son père lui a apprise. Tout cela est raconté avec tant de charme qu'on s'y attache et qu'on se surprend à verser en le lisant plus d'une larme de chagrin, d'émotion, puis de plaisir lorsqu'on voit enfin le père et l'enfant réunis de nouveau.

Dans *une Traversée* on trouve toutes les notions de quelqu'intérêt sur la mer et la navigation. Ce récit d'un voyage d'Amérique en Europe est ingénieusement semé de tous les incidens heureux ou malheureux que peut offrir une semblable traversée.

Lucrèce Davidson et *Humphrey Davy* sont deux biographies bien propres à exciter la curiosité des jeunes lecteurs auxquels elles sont destinées, car la première fut célèbre par ses talens précoces pour la poésie et par l'art admirable avec lequel elle savait allier ses goûts littéraires à l'accomplissement le plus strict de tous ses devoirs comme fille de parens pauvres et laborieux. Le second, par ses travaux et ses découvertes en chimie, se rendit digne de figurer au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

La petite Ambitieuse est une jolie esquisse tracée d'après nature et dans laquelle plus d'une petite fille se reconnaîtra.

Les Magiciens véritables reposent sur une allégorie fort ingénieuse et assez amusante, ce qui n'est pas l'ordinaire du genre.

Enfin, on trouvera dans *Une belle action*, l'analyse bien vraie de l'un des plus grands défauts de l'éducation, qui est d'inspirer aux enfans l'admiration et souvent même l'adoration de la fausse gloire, de celle dont les dehors

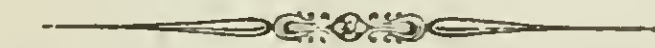
brillans ne cachent le plus souvent qu'injustice et barbarie, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance la plus absolue de la vraie grandeur, de la véritable vertu. Ce ne sont pas les Alexandre, ni les Brutus, ni les Mucius Scévola qu'il faut leur offrir en exemples. Laissons dormir dans leur tombe ces guerriers fameux et ces fanatiques; ils ont assez bouleversé le monde. Donnons plutôt pour modèle à la génération qui s'élève ces hommes rares et précieux qui se rendirent utiles par leurs bienfaits, qui semèrent quelque bien sur leur passage ici-bas. La probité a grand besoin qu'on lui élève des autels, et aujourd'hui l'homme qui consacre sa vie à payer les dettes d'un père failli, est plus rare que celui qui affronte sans crainte les périls du champ de bataille. Assez long-temps l'honneur militaire a régné sur le monde en despote absolu; il faut renverser son temple et sur ses décombres élever celui de l'*honneur civil,* le seul qui puisse servir de base solide à la liberté et au bonheur public et privé.

Aussi je ne doute pas que ce dernier conte de madame Tourte ne rencontre beaucoup d'approbateurs, quoiqu'il heurte de front maints préjugés encore bien fortement enracinés. C'est de la morale éminemment utilitaire quoique inspirée par l'idée du devoir, ce qui prouve combien est oiseuse la querelle de mots à laquelle a souvent donné lieu la prétendue différence entre le devoir et l'utilité. Ces deux principes en effet, se confondent en un seul, car l'homme *doit* faire tout ce qui est *utile.* Ainsi l'a établi sans doute le Créateur, qui n'a pu rien vouloir d'inutile.

UNE HISTOIRE; par Mademoiselle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. Paris, 1835, chez J. Pesron. In-12. Fig. Prix : 3 fr.

Cette histoire est celle d'une petite fille qui habite la campagne avec sa mère et son bon-papa et qui partage son temps entre l'étude, la promenade et des visites à ses petites amies. Par ses manières aimables, sa douceur et sa docilité, elle se concilie l'affection de ceux qui l'entourent, et s'en trouve bien récompensée par les plaisirs qu'on lui procure et les leçons intéressantes qu'on lui donne. Le bon-papa raconte une foule de choses fort curieuses sur l'histoire naturelle, et sait donner ainsi un vif attrait à la moindre promenade; tandis que la maman, par des occupations variées et agréables, fait passer le temps et abrége

les longues soirées d'hiver. La petite Eugénie serait donc parfaitement heureuse si dans ses relations avec de petites amies elle n'était souvent exposée à des froissemens d'amour-propre auxquels elle se montre fort sensible. Toutes ces petites querelles d'enfans et ces fiertés de petites filles qui singent la morgue de leurs parens, sont fort bien peintes par mademoiselle Ulliac; peut-être seulement tiennent-elles un peu trop de place dans son livre : ce sont de misérables petites passions sur lesquelles il serait peut-être convenable de ne pas arrêter si long-temps l'imagination des enfans. Mais il n'est malheureusement que trop vrai qu'on ne peut faire un pas dans le monde sans se heurter contre elles.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

PHILOSOPHIE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, ou nouvelle exposition des principes de cette science; par J. Dutens. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

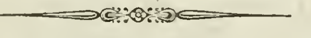
Les anciens économistes regardaient la terre comme l'unique source de la richesse nationale, et l'agriculture était à leurs yeux la seule branche d'industrie qui pouvait ajouter à la masse de cette richesse, parce qu'elle était la seule qui augmentât en effet la quantité de la matière. Ils plaçaient au second rang l'industrie manufacturière, qui ne fait que changer la forme de la matière, et l'approprier à de nouveaux besoins; et le commerce, qui la fait passer d'un lieu à un autre, selon les demandes, mais qui n'ajoute rien à la richesse nationale, puisqu'il n'augmente sa valeur que d'une quantité égale à celle consommée par la main-d'œuvre et les frais. Cette théorie rencontra des ennemis, car elle était peut-être trop avancée pour le temps où elle parut, et ses vues étaient trop larges, trop libérales pour obtenir de prime abord l'approbation générale. Il faut procéder, dans toutes les sciences nouvelles, avec mesure et gradation, si on veut y être suivi par la foule; on ne saurait passer impunément des ténèbres les plus profondes à l'éclatante lumière du soleil, par une transition subite. Les économistes, dans leurs théories élevées, regardaient tous les peuples du monde comme formant

une seule nation, une vaste famille ayant les mêmes intérêts, les mêmes besoins, les mêmes ressources. Cette noble et féconde pensée heurtait trop de préjugés nationaux et d'intérêts individuels pour n'être pas vivement combattue. Les économistes anglais qui vinrent plus tard, et qui firent cependant faire tant de progrès à la science, en la popularisant et en la soumettant à de profondes discussions, se montrèrent tout-à-fait opposés aux économistes français du siècle dernier. Cette division a donné lieu à de longs débats qui, comme cela arrive presque toujours, ont été détournés de la voie qu'ils devaient suivre par l'esprit systématique et les doctrines exclusives. Cependant, ils ont du moins servi à éclairer maintes questions d'économie politique, et à aplanir la route pour arriver à reconnaître la vérité de ces mêmes théories qu'ils attaquaient. En effet, la division ne provenait que d'une différence dans la manière d'envisager *la nation*. Les Anglais ne donnent à ce mot que l'acception ordinaire, tandis que les anciens économistes l'appliquaient à la totalité du genre humain.

Les Anglais, ayant sous les yeux l'exemple de leur pays, qui doit toute sa richesse à l'industrie manufacturière et au commerce, oublient souvent que la science doit dans ses hypothèses considérer l'ensemble, le tout, et non pas seulement une de ses parties, dont la situation exceptionnelle ne saurait servir de modèle ni de preuve. Mais aujourd'hui il s'opère une réaction en faveur des idées anciennes plus larges et plus fécondes pour l'avenir de la science. On commence à sentir que la discussion s'était établie sur un mauvais terrain et que tous ses coups portaient à faux ; on comprend la nécessité de fondre ensemble les diverses théories qui sont moins hostiles les unes aux autres qu'elles ne le paraissent, et d'assurer enfin la marche progressive de l'économie politique en lui donnant des bases solides et fixes. C'est dans ce but qu'a été conçu l'ouvrage de M. J. Dutems. Il partage les vues de Quesnay au sujet du produit net et du revenu national, mais professe en même temps la plus haute estime pour Smith et ses savantes recherches. Il combat les objections de M. de Sismondi contre l'emploi des machines, se montre chaud partisan des doctrines de Malthus sur le principe de la population, et rend hommage à Say pour avoir le premier rangé les facultés intellectuelles au nombre des capitaux qui peuvent servir à augmenter la richesse nationale. Il émet plusieurs idées nouvelles comme

développement du système de Quesnay, et traite d'une manière assez approfondie les questions de la propriété, de la monnaie, du fermage, et de l'impôt. Je crois que ce livre marquera et ne sera pas étranger aux progrès de la science ; mais je laisse à de plus habiles que moi le soin de l'analyser plus complètement et de critiquer ce qu'il peut offrir de faible ou de défectueux.

Je ne voulais qu'indiquer sa tendance, qui me semble fort bonne, ainsi que l'esprit conciliateur qui y règne d'un bout à l'autre et qui devrait toujours animer toutes les discussions scientifiques. L'homme qui se voue à la recherche de la vérité ne saurait mieux débuter qu'en rejetant dès l'abord loin de lui toutes les petites passions humaines qui ne peuvent qu'entraver sa marche.



SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE; par M. l'abbé Pinault. Paris 1835, 2 vol. in-8. 12 fr.

La première chose qui frappe en ouvrant ce livre, c'est une image de la Vierge Marie, à laquelle il est dédié avec ces mots : *Ad Mariam sine labe conceptam*. C'est une étrange idée, il faut en convenir; mais Don Carlos en a bien fait le généralissime de ses armées, M. l'abbé peut donc à son tour l'ériger en professeur de physique si bon lui semble; car si le commandement d'une troupe de soldats remis, même idéalement, aux mains d'une jeune vierge offre un non-sens absurde, la physique dédiée *ad Mariam sine labe conceptam* ne l'est pas moins. Je crains que beaucoup de gens ne referment aussitôt ce traité, à la vue d'un pareil axiome sur sa première page; cependant je crois qu'ils auraient tort : cette dédicace peut facilement s'enlever, et il leur restera un bon ouvrage élémentaire clair et complet, dans lequel les notions de physique sont exposées avec beaucoup de développemens, d'après les dernières découvertes de la science, et accompagnées d'un grand nombre de figures. L'auteur, professeur dans un séminaire, joint la pratique à la théorie et sait combien il

importe de se mettre à la portée de toutes les intelligences. Il a donc eu la précaution d'indiquer par des astérisques les passages qui présentent des difficultés majeures et exigent des connaissances plus profondes, afin qu'on puisse les passer si on n'est pas en état de les comprendre. De cette manière son livre peut offrir une lecture instructive, sans trop de fatigue, aux gens du monde les plus étrangers à la science. Enfin dans sa conclusion il termine par des considérations d'un ordre élevé, sur la grandeur et la perfection des œuvres de Dieu. « La science, » dit-il, « en changeant de face dans les temps modernes, n'a donc rien perdu de ce qu'elle peut avoir de propre à nous élever à Dieu ; elle nous met, au contraire, à même par ses progrès de concevoir et d'admirer de plus en plus la simplicité, la grandeur, la profondeur et la sagesse infinies qui ont présidé au grand ouvrage de la création, et de nous écrier avec le Prophète : *Delectasti me, Domine ; in factura tua et in operibus manuum tuarum exsultabo. Quam magnificata sunt opera tua, Domine ; nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ !* »

Ce latin-là vaut mieux que celui de la dédicace, et il exprime bien le transport d'admiration que doit exciter chez l'homme la contemplation de la nature.

NOUVEAU TRAITÉ DES RÉTENTIONS D'URINE et des Rétrécissemens du canal de l'urètre ; par D. Dubouchet. 3e édition. Paris, chez Germer-Baillère. 1836. in-8. Prix : 5 fr.

Les maladies dont traite ce volume sont malheureusement trop communes, et par conséquent trop souvent exposées à la coupable exploitation de charlatans toujours prêts à spéculer sur les infirmités humaines, pour qu'on n'accueille pas avec plaisir un livre consciencieux fait par un praticien habile qui a étudié profondément son sujet et a apporté lui-même plusieurs perfectionnemens aux instrumens ingénieux inventés par le docteur Ducamp, pour les opérations qui concernent cette partie de la médecine. Ce traité, dont deux éditions vendues ont déja assuré le mérite, est divisé en trois parties : La première renferme la théorie, ou l'exposé des divers accidens occasionnés par les rétrécissemens du canal de l'urètre, de leurs symptômes, de leurs causes et de leurs conséquences.

La seconde offre la pratique, ou les traitemens divers employés dans cette maladie. Après avoir examiné les diverses méthodes usitées autrefois, l'auteur fait ressortir les avantages de celle de Ducamp, telle surtout qu'il la pratique lui-même, avec les bougies et les sondes en gomme élastique qu'il a perfectionnées et dont il donne plusieurs figures.

Enfin, dans la troisième partie se trouve la *clinique*, ou une suite d'observations et d'expériences curieuses dont le succès vient appuyer la théorie de M. Dubouchet. Il termine par quelques conseils aux vieillards, qui sont le plus exposés à ces incommodités, et qui bien souvent, par une négligence fâcheuse à réclamer les secours de la médecine, laissent leur mal s'aggraver et dégénérer souvent en affection dangereuse.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

GRAMMAIRE COMPARÉE, ou Méthode simplifiée, complète et raisonnée pour étudier en même temps le français, le latin et le grec; par M. G. professeur. Paris, chez Brunot-Labbe. 1835. In-8. Prix : 4 fr.

Une Grammaire comparée, bien faite, avec laquelle on pourrait faire marcher de front l'étude du latin, du grec et du français, en présentant avec clarté et sagacité toutes les analogies qu'offrent ces trois langues, soit dans leur syntaxe, soit dans leurs formes grammaticales, serait certainement un ouvrage d'une très-haute importance. Mais les difficultés sont grandes pour remplir toutes les conditions nécessaires, et ce n'est qu'à l'aide d'un profond savoir, de travaux philologiques très-consciencieux, qu'il serait possible d'y parvenir. M. G. a entrepris cette tâche, mais, je suis fâché d'avoir à le dire, elle semble être audessus de ses forces. Sa Grammaire m'a paru assez faible en général, et quelquefois même fautive. Les définitions ne sont pas toujours présentées d'une manière bien satisfaisante; la comparaison des trois langues n'est pas toujours suffisamment claire; enfin, les accens du grec manquent souvent ou sont fautifs. Il est vrai qu'à ce dernier

égard, la correction typographique est bien difficile à obtenir. Voici la division que l'auteur a adoptée dans son travail : Après quelques notions préliminaires, il divise la Grammaire en trois parties principales, savoir :

La *Lexicologie,* où sont exposées les définitions, les propriétés et les diverses subdivisions des parties du discours ;

La *Lexigraphie,* qui s'occupe de l'orthographe et de son étymologie ;

La *Syntaxe,* dans laquelle, après avoir traité de l'analyse logique, l'auteur présente, pour les trois langues, les règles générales de la syntaxe d'accord, réduites à deux, et pour le français séparément, puis pour le grec et le latin ensemble, celles de la syntaxe de complément. Enfin à la suite de ces trois parties, viennent des observations particulières, la ponctuation, la prononciation, les idiotismes, la prosodie et la versification.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE; par Victor HUGO. Paris, 1835. In-8. Prix : 8 fr.

J'ai vu, quelque part, comparer M. V. Hugo à l'une de ces toupies d'Allemagne, qui, chaque fois qu'on les lance dans une chambre, vont se heurter de nouveau contre les meubles qui l'entourent. Si la comparaison peut paraître triviale, elle n'en est pas moins vraie, et je ne sache pas qu'il y ait d'homme moins progressif que notre poète. Passez en revue toutes ses productions, et vous y retrouverez toujours exactement les mêmes défauts, les mêmes travers ; c'est un parti pris, à ce qu'il paraît : un diamant poli sur toutes ses faces n'a pas de valeur pour lui, il faut absolument qu'un de ses côtés au moins reste brut. Ne vous étonnez donc pas, si, en ouvrant les *Chants du Crépuscule*, vous rencontrez tout d'abord une de ces préfaces où M. Hugo parle en ces termes : « Quant à ce » volume en lui-même, l'auteur n'en dira rien non plus. » A quoi bon faire remarquer le fil, à peine visible peut-» être, qui lie ce livre aux livres précédens? C'est toujours » la même pensée avec d'autres soucis, la même onde avec » d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la » même vie avec un autre âge. » Ce superbe dédain avec lequel il laisse ainsi nonchalemment tomber une à une ses paroles, comme s'il craignait de se compromettre en s'a-

dressant directement au public, est vraiment pitoyable; car la morgue littéraire n'est pas la moins ridicule. Mais on pardonnerait volontiers ce petit travers, s'il était la seule tache du soleil. Malheureusement il en a bien d'autres.

Elle est sans doute fort ingénieuse et profonde, l'idée d'assimiler notre époque au Crépuscule, à cette lutte entre la lumière et les ténèbres, pendant laquelle il ne fait ni complètement jour, ni entièrement nuit, où tout apparaît incertain, douteux, sans formes arrêtées.

Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Mais, selon sa coutume, le poète une fois muni de cette image, l'épuise et la tord en tout sens avant de la quitter. Il en résulte une petite nomenclature de toutes les choses qu'on entend au Crépuscule, qui ne dure pas moins de huit strophes. Cette redondance de style, qu'on pourrait appeler le faire de M. V. Hugo en poésie, ainsi que celui de M. J. Janin en prose, ne peut être que fatigante; car, quel que soit l'esprit ou le génie de celui qui l'emploie, elle finit toujours par rappeler l'homme qui montre la lanterne magique, ou celui qui fait voir une ménagerie d'animaux vivans et *point zempaillés*. Il est inconcevable, surtout, que M. V. Hugo persiste dans cette mauvaise voie, car le poète ne peut pas racheter son pardon à force d'esprit, comme le feuilletoniste, et, à partir d'Hernani jusqu'à ce jour, les avis ne lui ont cependant pas manqué. Mais à ses yeux, la critique franche est de l'envie, et il n'y a d'honorables aristarques pour lui, que dans les flatteurs qui applaudissent et se pâment d'admiration devant tout ce qui sort de sa plume. Il se plaint que ses rêves de gloire lui échappent, et il accuse les autres de ce dont lui seul est coupable.

L'ombre en mon cœur s'est épanchée;
Sous mes prospérités cachée
La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge ma grappe mûre;
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon.

L'espoir mène à des portes closes,
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue,
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté!

A mesure que les années,
Plus pâles et moins couronnées,
Passent sur moi du haut du ciel,
Je vois s'envoler mes chimères
Comme des mouches éphémères
Qui n'ont pas su faire de miel!

Mon étoile a fui sous la nue.
La rose n'est plus revenue
Se poser sur mon rameau noir.
Au fond de la coupe est la lie,
Au fond des rêves la folie,
Au fond de l'aurore le soir!

Toujours quelque bouche flétrie,
Souvent par ma pitié nourrie,
Dans tous mes travaux m'outragea.
Aussi, que de tristes pensées,
Aussi que de cordes brisées,
Pendent à ma lyre déjà!

Certes, voilà de charmantes strophes, de la vraie poésie, bien sentie et bien dite. Pourquoi le poète ne parle-t-il pas toujours ce langage harmonieux, simple, éloquent? Pourquoi faut-il que ce soit le chagrin, le désappointement qui l'inspirent? Pourquoi? C'est qu'il a voulu faire école, et que, dans un but frivole d'amour-propre, il a compromis son génie. Il a prétendu sortir de l'ornière, et se créer un nouveau public : et il n'a fait que se creuser une autre ornière, où le public le voit avec peine s'embourber quelquefois. Voyez avec quelle recherche il amène, pour soutenir son système, des chutes brusques, inattendues, sans goût ni harmonie :

Vérité profonde!
Granit éprouvé
Qu'au fond de toute onde
Mon ancre a trouvé!

De ce monde sombre
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre,
Plafond et pavé!

Comme il se plaît à trouver des images extraordinaires, forcées, obscures et peu nobles!

Mont d'où tout ruisselle!
Gouffre où tout s'en va!
Sublime étincelle
Que fait Jéhova!
Rayon qu'on blasphème!
OEil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva!

Et par ces bizarres fantaisies, il gâte les morceaux les plus délicieux qu'ait produits, sans contredit, notre poésie moderne. Avec plus de déférence pour les avertissemens du public, M. V. Hugo obtiendrait bientôt toute la gloire qu'il peut souhaiter. Son imagination est bien plus riche, bien plus féconde que celle de Lamartine, sa mélodie bien plus variée; ses chants ne s'exhalent pas continuellement en soupirs; sa pensée est plus forte, et ses rêveries sont moins mystiques. On voudrait n'avoir que des éloges à lui donner, et si on se sent porté à le critiquer sévèrement, c'est par dépit de voir un si beau talent gâté par de pareils travers. Les *Chants du Crépuscule* renferment certainement, malgré les défauts volontaires de l'auteur, maintes poésies charmantes, et je ne puis résister au plaisir de terminer cet article par une nouvelle citation capable de faire dignement apprécier ce recueil.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvre-feuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose!

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,

Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat sous un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'ame à l'ame s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose.

LA BÉDOUINE; par M. Poujoulat. Paris, 1835. 2 vol. In-18. Prix : 7 fr.

Voyez ces deux jolis petits volumes imprimés avec élégance, ornés de ce qu'on est convenu d'appeler *deux charmantes vignettes* de Célestin Nanteuil. Ne diriez-vous pas d'un frère d'Atala, de René, d'Ourika et autres bijoux littéraires qui forment une guirlande de fleurs autour du Parnasse moderne? Eh bien! détrompez-vous, c'est un manifeste contre l'Europe, contre notre civilisation, contre notre industrie, nos mœurs et nos sciences. L'auteur crie anathème contre le progrès, anathème contre la vie raffinée de nos cités, anathème contre la perfectibilité humaine! « Il m'a paru, dit-il dans sa préface, que les sociétés humaines n'avaient rien gagné pour leur bonheur dans leurs progrès de civilisation; il m'a paru que la vie des premiers temps du monde offrait plus de chances de bonheur que la vie actuelle de l'Europe. Nous avons perdu en félicité, me suis-je dit, ce que nous avons gagné en science; l'esprit s'est élevé aux dépens de l'ame; la civilisation a doté le monde d'admirables conquêtes, mais elle lui a ravi le repos. Vous savez ce que sont devenues les mœurs au milieu des merveilles du progrès social. »

La Bédouine est donc un argument en faveur de la vie patriarcale. C'est un chant des Arabes du Désert qui doit nous prouver combien la vie sous la tente est préférable au comfort de nos demeures fixes et à l'abri des injures de

l'air, combien l'homme est plus heureux au milieu des sables de l'Orient, que dans les fertiles et riantes campagnes de notre Europe. Dans le siècle dernier on plaidait en faveur de la vie sauvage, puis ensuite on porta aux nues la Chine et les Chinois; aujourd'hui c'est le tour des Patriarches, il y a progrès : encore quelques siècles et on reconnaîtra sans doute que la vie civilisée est supérieure à toutes les autres. Curieux cependant de voir comment M. Poujoulat soutenait cette thèse qui me paraissait non moins sophistique que celle si habilement défendue par Jean-Jacques, j'ai lu son livre. Mais il n'a point répondu à mon attente : non que j'aie été désappointé; au contraire, à la place d'une dissertation systématique, j'ai été agréablement surpris de trouver un vrai chant de Bédouin, parfumé de poésie et d'Orient. La brillante imagination de l'auteur, le charme de son style si bien approprié au sujet, l'intérêt touchant qui règne d'un bout à l'autre de cet épisode, les observations de mœurs et d'usages qui y sont semées m'ont causé le plus vif plaisir comme à tout lecteur entre les mains duquel tombera ce joli petit ouvrage. Mais de ce que M. Poujoulat annonce dans sa préface, je n'en ai pas trouvé un seul mot.

Augustin est un de ces jeunes hommes dont le monde égoïste a froissé le cœur encore sans expérience. Dégoûté de la vie comme tant d'autres, mais mieux avisé qu'eux, ce n'est pas à la mort qu'il demande un refuge, il part pour aller chercher en Orient de nouvelles émotions, un pays plus neuf, un peuple moins corrompu. Après quelque temps de séjour chez les moines du Liban pour étudier la langue arabe, Augustin les quitta « pour chercher les tribus vagabondes; il se dépouilla du costume franc, prit le abba ou manteau de laine rayée, couvrit sa tête d'un kéfié ou fichu jaune et chaussa les sandales de cuir. Avec une barbe noire qu'il avait laissée croître, et le kandjar de sa ceinture, chacun le prenait pour un Arabe du pays ; il savait la langue comme un Fellah ou un Bédouin ; les manières, le ton et les usages arabes lui étaient complètement familiers. » Reçu avec hospitalité par une tribu de Bédouins errans, il gagne bientôt leur confiance par son langage poétique, sa conduite franche et sa jeunesse, au point qu'il peut leur découvrir son origine européenne sans perdre leur amitié. Au contraire, il se voit adopté comme un enfant de la tribu, et son ame se retrempe à cette vie patriarcale, si simple

et si nouvelle pour lui. Le cheik de la tribu, le vieux Hassan possède un fille jeune et belle, et Augustin ayant vu Iellé, en devient amoureux. Le cheik la lui accorde pour épouse malgré la différence de religion et d'origine qui les sépare. Ceci paraîtra, je crois, un peu extraordinaire, et ce Bédouin tolérant sera sans doute regardé comme une pure création de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le mariage se célèbre selon les mœurs du pays; et au milieu de la cérémonie une tribu ennemie survient, et un combat s'engage. Le pauvre Augustin se voit enlever sa fiancée. Il se met aussitôt à la poursuite du ravisseur, l'atteint, lui reprend sa proie et se croit enfin au comble du bonheur. Mais dans son ardeur il s'est beaucoup éloigné du camp des Bédouins et lorsqu'il veut y ramener Iellé il ne le trouve plus, et nul ne sait lui dire où la tribu du cheik Hassan a dirigé ses pas. Iellé se désole de ne plus voir son vieux père. Nos deux amans errent ainsi dans le désert, et maintes privations, maintes fatigues viennent remplir pour eux ces premiers jours d'hymen d'ordinaire si fleuris, si doux et si brillans. Enfin ils retrouvent Hassan, mais Iellé est enceinte et elle se frappe de l'idée que la naissance de son enfant doit la tuer. En vain Augustin cherche par tous les moyens à dissiper cette terreur; Iellé se noircit toujours plus l'esprit et finit en effet par mourir en mettant au monde un enfant mort. Augustin, brisé par le chagrin, ne tarda pas à les suivre dans la tombe. Cette triste histoire est racontée avec une grande simplicité, avec une sensibilité vraie qui attache et émeut. Mais, je le demande, où sont les merveilleux avantages de la vie errante, et l'auteur n'a-t-il pas entièrement oublié son but?

LUISA STROZZI; histoire italienne du XVIe siècle; par ROSINI; traduit de l'italien. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES; par le comte Alfred DE VIGNY. Paris, 1835. In-8°. Prix : 8 fr.

M. Rosini a pris pour modèle le beau roman de Manzoni, dont le succès est venu stimuler une foule d'écrivains et doter l'Italie de maints romanciers dont aucun jusqu'ici n'a pu égaler le maître, ni même s'en approcher. *Luiza Strozzi* est un épisode historique de l'époque

d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, ce prince indigne de ses glorieux ancêtres, qui ne s'occupa que de tyranniser sa patrie et d'augmenter sa puissance. On y trouve un tableau assez bien tracé de ce qu'était la société au seizième siècle, quoique l'auteur soit demeuré encore bien loin des vigoureuses et vraies couleurs que Manzoni sait si bien employer pour nous reporter aux temps anciens, et nous rendre témoins en quelque sorte oculaires des évènemens qu'il décrit. Cependant, M. Rosini sait exciter l'intérêt, et son roman sera lu, je crois, avec plaisir.

— Dans *Servitude et grandeur militaires*, M. de Vigny a présenté sous la forme de contes pleins d'un touchant intérêt, quelques souvenirs de sa vie militaire; quelques considérations très-philosophiques et bien vraies sur le triste état de soldat, sur les misères de cet esclave de la discipline, de cet instrument aveugle qui doit obéir à l'impulsion donnée comme le rouage d'une machine; enfin quelques consolantes paroles pour les malheureuses victimes de cette vieille institution qui tyrannise encore notre époque moderne, un tableau des vertus nobles et mâles que peut déployer le militaire même courbé sous le joug pesant de l'obéissance passive. Ce livre me paraît écrit dans un excellent esprit, celui qui, grâce au progrès de la civilisation, doit remplacer aujourd'hui la folle admiration qu'on professait naguère pour la carrière des armes. M. de Vigny exprime le vœu de voir bientôt les armées permanentes et mercenaires faire place aux milices nationales, armées seulement pour défendre leur patrie et tout-à-fait étrangères aux querelles de partis, ainsi qu'aux vues ambitieuses des chefs de l'état. Les exemples qu'il donne des affreuses positions où peut entraîner la servitude militaire d'aujourd'hui, sont bien faits pour inspirer à tous ses lecteurs le même désir. C'est d'ailleurs un vœu plein de philanthropie et d'humanité, car dès qu'il n'y aura plus d'autre armée que celle formée par les citoyens appelés à la défense de leur territoire, il ne pourra plus y avoir de guerre; le problème de la paix perpétuelle sera presque tout-à-fait résolu.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

OEUVRES CHOISIES DE VICO, contenant ses mémoires écrits par lui-même, la science nouvelle, les opuscules, lettres, etc. précédées d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages, par M. MICHELET. Paris, chez Hachette. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Vico fut un de ces grands génies qui apparaissent de temps en temps au milieu des hommes pour leur découvrir quelqu'un des mystères de la science et les éclairer sur le sentier de la vie. Mais, comme beaucoup d'autres, il eut le malheur de naître trop tôt, de devancer son siècle et par conséquent d'en être mal compris et méconnu. Son livre la *Scienza nuova*, qui le premier exposa quelques idées de la phisolophie de l'histoire et enfanta en quelque sorte cette sience jusqu'alors inconnue, ne fut apprécié que d'un fort petit nombre de savans seuls capables d'en juger toute la portée. Mais le public encore trop peu éclairé demeura indifférent et laissa daus l'obscurité l'homme qui posait ainsi les premières bases de la science sociale. « Vico ne sortit guère de Naples. Il na- » quit, il vieillit pauvre, dans les fonctions obscures de l'en- » seignement; heureux et reconnaissant, lorsque les grands, » les gouverneurs espagnols ou autrichiens lui faisaient » l'honneur insigne de lui commander un discours, une » épitaphe, un épithalame. » Né en 1668, mort en 1744, il voua toute sa longue carrière à des travaux sans récompense et sans gloire contemporaine. Le lettré, à cette époque, n'avait pas tout-à-fait brisé les chaînes de la servitude, et la protection des grands lui tenait encore lieu de public. Celui dont le caractère indépendant ne pouvait se plier à la recherche et à la conservation de cette capricieuse faveur, devait se résigner à l'obscurité, et s'il en sortait par hasard quelquefois, ce n'était jamais sans sacrifier à la puissance. « Humilité vaniteuse, glorioles acadé- » miques, éloges splendides d'une foule d'illustres incon- » nus ; c'est là ce qu'on retrouverait dans la vie de tous » les lettrés de cette époque. Au milieu de ces misères, » dont il se croit lui-même préoccupé sérieusement, on » distingue que sa seule affaire est la poursuite de sa grande » idée. Il faut voir comme il partit de loin, comme il gravit

» péniblement des pieds et des mains l'âpre et solitaire » sentier de sa découverte, s'élevant chaque jour à une » région inconnue, ne rencontrant nul autre émule à sur- » passer que soi-même, se modifiant, et, comme dit Dante, » *transhumanant* à mesure qu'il montait; comment enfin, » lorsqu'il eut monté, qu'il se retourna et s'assit, il se trouva » avoir en une vie d'homme, escaladé toute une science. »

Ce dut être alors pour lui une jouissance bien grande, que celle qu'il éprouva en contemplant son œuvre, en parcourant et admirant dans toutes ses parties ce sublime édifice qui était le résultat de ses laborieuses études. On comprend qu'un plaisir si noble puisse compenser l'oubli du monde, révelér à l'homme de génie enfermé dans son cabinet la gloire de l'avenir, le faire assister, par la pensée, aux développemens réservés à ses idées dans les âges futurs et remplacer dignement pour lui les louanges si souvent menteuses d'une foule inconstante et légère. Cependant, cette jouissance ne devait pas non plus être sans mélange. L'homme ne s'isole pas impunément au milieu de la société, et Vico dut s'en apercevoir lorsqu'il eut atteint son but. « Le malheur, c'est qu'arrivé là, il se » trouvait seul, personne ne pouvait plus le comprendre. » L'originalité des idées, l'étrangeté du langage, l'isolait » également. Généralisant ses généralités, formulant, con- » centrant ses formules, il employait les dernières comme » locutions connues. Il lui était arrivé le contraire des » sept dormans. Il avait oublié la langue du passé, et ne » savait plus parler que celle de l'avenir. Mais si c'était » alors trop tôt, aujourd'hui peut-être, c'est déjà bien » tard : pour ce grand et malheureux génie, le temps n'est » jamais venu. »

Une chose encore devait contribuer à reléguer Vico dans une solitude complète ; c'est qu'il eut souvent le tort d'effacer sa route à mesure qu'il avançait et semblait ainsi prendre plaisir à briser la chaîne qui pouvait l'unir encore à son siècle, à ruiner les échelons par lesquels on aurait pu tenter de le suivre. Cependant, quoi qu'il en soit, je crois que le temps est venu de rendre justice au grand génie, et si son livre n'a plus le mérite d'être seul et unique, il n'en reste pas moins comme un monument de ce que fut Vico, l'inventeur de la *science nouvelle*. La traduction de ses œuvres et les intéressantes dissertations de M. Michelet sur sa vie, ses écrits, ses principes, sont bien

capables de le placer au rang élevé qui lui convient et de lui assurer un succès tout nouveau, une seconde existence plus glorieuse que la première. Ces deux volumes renferment la vie de Vico *écrite* par lui-même, ses opuscules, son traité de l'antique sagesse de l'Italie et sa philosophie de l'histoire. La vie d'un tel homme n'est pas abondante en incidens variés, c'est plutôt l'histoire de sa pensée, de ses premiers efforts et de ses développemens successifs. Vico fut d'une précocité remarquable, et montra de très-bonne heure les plus grandes dispositions pour l'étude, qui fut dès-lors le but de toute son existence et dans les profondeurs de laquelle il s'égara aux yeux de ses contemporains, creusant le sentier de l'avenir où nous admirons aujourd'hui son œuvre. Ses travaux qui lui concilièrent l'estime de quelques savans italiens, n'eurent presque aucun retentissement dans le reste de l'Europe, et ne lui procurèrent pas plus de fortune que de gloire. « Employé fréquemment par les vice-rois espagnols ou » autrichiens, à composer des discours, des vers, des » inscriptions pour des occasions solennelles, Vico n'en » resta pas moins dans l'indigence où il était né. Il ne » suppléait à l'insuffisance des appointemens de la chaire » de rhétorique qu'il occupait à l'université de Naples, » qu'en donnant chez lui des leçons de langue latine. » Ce ne fut que sur la fin de sa vie, lors de l'avènement de la maison de Bourbon, que sa condition parut s'améliorer, il fut nommé historiographe du roi. Mais il languissait déjà sous le poids de l'âge, et ne put jouir long-temps de cette faveur tardive. De cruelles infirmités l'attaquèrent. « Il resta quatorze mois sans parler et sans reconnaître ses » propres enfans. Il ne sortit de cet état que pour s'apercevoir de sa mort prochaine, et après avoir rempli le devoir » d'un chrétien, il expira en récitant les psaumes de David, » le 20 janvier 1744. Il avait 76 ans accomplis. »

Ses opuscules et ses lettres sont analysés avec beaucoup de talent par le traducteur, de manière à offrir tous les objets les plus intéressans, et toutes les idées les plus saillantes de leur contenu. Dans l'*antique sagesse de l'Italie*, Vico cherche à prouver par les origines de la langue latine, que la philosophie n'est pas moins antique en Italie qu'en Grèce ; que les Romains reçurent d'autres peuples plus anciens qu'eux, une foule de mots et de notions dont ils se servirent long-temps à l'aveugle sans en connaître le sens,

et que c'est aux Etrusques et aux Ioniens qu'il faut remonter pour trouver l'origine de cette *antique sagesse*. Ce traité est rempli d'une érudition profonde, et ce fut comme une introduction qui le conduisit à la découverte de sa *scienza nuova*. En effet, la philosophie de l'histoire s'appuie d'une part sur la philologie, qui lui offre un soutien réel en exposant les faits et analysant les langues. C'est sur la certitude de ces faits que la philosophie appuie ses théories, et de l'union des deux naît la science sociale qui a pour but d'expliquer le problème humain, en découvrant la marche logique de l'histoire, en classant ses époques, ses incidens, en montrant la chaîne qui les lie tous ensemble, en employant la critique la plus érudite à la recherche de sa véritable origine et de ses premiers temps d'où tous les autres doivent découler. Percer les obscures allégories qui enveloppent les premiers âges historiques, expliquer ces types idéaux qui, transmis de générations en générations, ont fini par être considérés comme des individus réels, dissiper, en un mot, les ténèbres épaisses qui voilent l'origine des sociétés, et reconstruire logiquement cette histoire, tel est le triple objet de la science nouvelle. Homère est le type choisi pour exemple par Vico. Il l'analyse, le dissèque pour arriver à le connaître, et nous montre en lui le monument de la première origine de la religion, de la poésie, des langues, et par conséquent de la société païenne. Il sape sans pitié l'âge d'or des poètes, qui ne fut en réalité qu'une époque de barbarie et de superstition, où la théocratie la plus farouche et la plus sanguinaire était le seul gouvernement connu des hommes. Vient ensuite l'établissement de la cité qui entraîne bientôt celui des républiques aristocratiques; puis la corruption s'y glisse, l'anarchie éclate, et le despotisme monarchique apparaît comme l'unique moyen de salut. Mais je n'essaierai pas d'analyser un semblable livre qu'il faut lire en entier pour bien saisir son ensemble logique et admirer les ingénieuses applications de détail que Vico fait de son système. J'en ai dit assez, je crois, pour inspirer le désir de mieux connaître l'importante publication de M. Michelet. Ce n'est qu'à regret qu'on quitte ces bons ouvrages si rares aujourd'hui dans lesquels le fond et la forme sont également dignes de louanges; on s'y arrêterait volontiers plus longtemps. Malheureusement la presse gémit sans cesse; les publications se succèdent et la critique ne peut qu'indiquer

en passant les bonnes et les mauvaises qualités de chacune.

MÉMOIRES DE JOHN HAMPDEN, histoire de la politique de son temps et de celle de son parti; par lord NUGENT; traduits par M. H. J. et précédés d'une introduction historique par M. DE SALVANDY. Paris, chez Arthus Bertrand. 1836. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

John Hampden, ce grand citoyen qu'on peut citer comme l'un des beaux et rares exemples du courage civil, naquit en 1594 à Londres. Il appartenait à une noble et antique famille de Buckinghamshire. Après avoir terminé ses études de droit dans l'*Inner Temple* à Londres, il se maria en 1619 et parut vouloir se livrer entièrement aux occupations et aux plaisirs de la campagne; mais cette existence tranquille et retirée n'était pas celle qui devait le fixer. Bientôt il se sentit porté à s'intéresser aux affaires publiques, et fut nommé membre de la chambre des communes. C'était l'époque où commencèrent les hostilités entre Jacques Ier et le parlement. Hampden ne tarda pas à se signaler parmi ceux qui dirigeaient l'opposition aux tentatives despotiques du souverain. Le roi renvoya plusieurs parlemens les uns après les autres avant d'oser des mesures plus violentes. Mais on lui adressait toujours les mêmes hommes, Hampden, entre autres, fut chaque fois réélu et de fermes remontrances furent adressées avec une constance admirable, soit à Jacques, soit à son successeur Charles Ier, qui ne parvint pas mieux à réduire l'opposition des communes. Lorsque le gouvernement voulut essayer de faire lever la taxe des vaisseaux, Hampden fut un des premiers qui donnèrent l'exemple de la résistance légale en refusant de payer. Le procès qu'il soutint à cette occasion le mit en relief et en fit bientôt un des chefs du parti quand, quelque temps après, le roi leva l'étendart de la révolte et déclara la guerre au Parlement. Dans cette lutte mémorable, qui plus tard conduisit le malheureux monarque sur l'échafaud, Hampden joua un grand rôle; il déploya de grands talens militaires et se montra non moins vaillant soldat que courageux citoyen. Il mourut sur le champ de bataille pour la défense de ces mêmes droits, de ces mêmes libertés qu'il avait si noblement soutenus déjà dans le Parlement par son éloquence, par ses conseils pleins de sagesse et de fermeté, et par sa conduite admirable.

Ces mémoires pleins d'intérêt sont précédés d'une introduction historique de M. de Salvandy. C'est une espèce de parallèle entre la France et l'Angleterre, dans lequel il cherche, en montrant quelles sont les institutions respectives des deux pays, à prouver que la France jouit d'un régime de liberté bien plus vrai et bien plus complet que sa vieille rivale. La dissertation fleurie et ingénieuse de M. de Salvandy flattera la vanité de ses compatriotes, mais elle ne leur donnera pas cette vie active et énergique des municipalités anglaises qui, en dépit des abus énormes, des priviléges monstrueux que consacre encore la constitution, a constamment poussé et soutenu la nation anglaise sur la route du progrès sans qu'elle eût besoin d'avoir recours trop souvent aux violens remèdes des révolutions.

NEUF ANNNÉES A CONSTANTINOPLE, observations sur la topographie de cette capitale, l'hygiène et les mœurs de ses habitans, l'islamisme et son influence, la peste, ses causes, etc., etc.; par A. BRAYER, docteur médecin praticien. Paris, 1836. 2 vol. in-8. ornés d'une carte. Prix : 16 fr.

Personne ne pouvait être mieux placé qu'un médecin pour nous donner des notions exactes, neuves et intéressantes sur les mœurs turques. En effet, grâce à sa profession, et pour peu qu'il se soit acquis de renommée à Constantinople, le médecin franc se voit reçu partout, admis jusque dans l'intimité de la vie domestique, jusque dans le sanctuaire du harem. Il est vrai que de tels priviléges ne lui sont accordés qu'à condition qu'il n'en abuse point, et que pour les conserver il lui faut agir avec la plus grande circonspection ; non-seulement éviter toute question, toute parole indiscrète, mais encore tout regard curieux, et se contenter de saisir délicatement la main qu'on lui présente, juger d'après les seules pulsations du pouls de toutes les maladies des femmes, du temps de leur grossesse, et même du sexe de l'enfant qu'elles portent dans leur sein. En revanche, le docteur se trouve initié dans une foule d'usages et de détails inconnus à tout autre ; on ne lui cache rien, il reçoit toute espèce de confidence et se voit entouré de plus de considération que nul autre franc. Aussi M. Brayer nous fait-il mieux connaître Constantinople qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Il nous promène dans tous les quartiers, dans tous

les environs ; nous introduit tour à tour chez le barbier, où l'on fume une pipe et boit une tasse de café en attendant son tour d'être rasé; chez le restaurateur, qui pour tout fond de cuisine a « quelques livres de chair de mouton proprement coupées en petits carrés égaux, une douzaine de brochettes en cuivre étamé, un grand réchaud et du charbon de bois; » aux bains, où l'on est soumis à des opérations assez désagréables qui durent plusieurs heures; chez ses pratiques grecques, arméniennes, turques; dans les promenades, aux cimetières, et partout où l'on peut désirer d'aller pour voir des choses nouvelles et intéressantes. Voici la description que fait notre auteur, de la vie d'un Turc de Constantinople :

« Les ustensiles et les provisions du ménage se ressentent de l'exiguité de son régime. La cuisine est des plus petites; un tourne-broche y est inconnu. Il ne s'y trouve que quelques vases de terre et de cuivre absolument indispensables. Le service de table est aussi simple ; l'or et l'argent en sont bannis, la loi les proscrit. Il se compose de quelques cuillères de bois , de petites assiettes en terre de pipe, d'une cruche d'eau, d'un gobelet de cristal qui sert à toute la famille, de deux ou trois cafetières de cuivre de différentes dimensions, et d'une douzaine de tasses avec leurs soucoupes.

« Une ou deux o'kes de riz , une demi-livre de café brûlé et pilé, une demi-livre de fromage de Morée, une bouteille d'huile à brûler, quelques morceaux de savon de Candie, telles sont les provisions de fondation. En revenant de ses affaires, vers le coucher du soleil, le chef de la maison prend chez le boulanger autant de pidé qu'il y a de personnes dans sa famille, assez de viande et de légumes pour le repas qui va se faire, et les remet à sa femme ou à son esclave. Une demi-heure s'est à peine écoulée que tout est prêt. Un tabouret de quinze pouces de hauteur sert de soutien à un plateau circulaire de bois ou de cuivre étamé. Tous les membres de la famille se rangent autour assis sur leurs talons. Le mouton bouilli, coupé en petits morceaux et servi avec son bouillon dans un plat creux, est le premier mets qui se présente : le chef rompt une parcelle de pain, la trempe dans ce bouillon pendant quelques secondes, la porte lentement à sa bouche et la mange silencieusement; après lui les autres en font autant. Il trempe ensuite un second morceau de pain, sur

lequel il fixe, en allongeant l'indicateur de la main droite, un morceau de mouton nageant dans le liquide. Ce mets fini, le rôti est apporté; c'est encore du mouton coupé en petits carrés et tourné sur des charbons allumés au moyen d'une brochette en bois ou en cuivre. Chacun en prend deux ou trois. Le pileau vient ensuite. Un peu de fromage, un fruit de la saison termine le repas. La femme ramasse les miettes et les jette aux poules. Il ne reste plus rien du dîner.

« Après s'être rincé la bouche, frotté les dents avec les doigts, lavé la barbe et les mains, l'agha fume une pipe. Pendant ce temps sa femme lui fait une tasse de café, le lui apporte, et attend debout qu'il l'ait prise. Puis elle va chercher, dans le cabinet destiné à cet usage, deux matelas qu'elle étend par terre en été, sur le sopha en hiver; les recouvre d'un drap de toile de coton et d'une couverture à laquelle est ordinairement cousu un second drap, et prépare les effets de nuit de son chef. Celui-ci fait alors ses prières, ôte ses habits, ne garde que son caleçon et ses demi-bas, passe une longue camisole, met son turban de nuit et se couche. Après avoir regardé si tout est en ordre, sa compagne prend place auprès de lui; et tous deux, bénissant la Providence de l'heureuse journée qu'ils ont passée, la prient de leur en accorder beaucoup d'autres semblables. » Cette existence frugale et austère est ordonnée par le Coran, et elle prête à toute la population une apparence calme, sérieuse, pacifique; jamais de cris ni de disputes, et comme on ne sort guère qu'à pied, le plus grand silence règne ordinairement dans les rues de la ville.

Les récits de M. Brayer sont, sous bien des rapports, favorables aux Turcs; mais, en même temps, ils portent un cachet de simplicité et de véracité qui inspire la plus grande confiance. On voit qu'il raconte ce qu'il a vu, sans chercher à embellir son sujet par des broderies ou des forfanteries. Ainsi, par exemple, la naïveté avec laquelle il avoue combien il avait peur de la peste, dans les premiers temps de son sejour à Constantinople, vous prédispose à accueillir favorablement les argumens qu'il présente en faveur de la non-contagion de cette maladie.

La peste remplit tout un volume de son ouvrage : et c'est bien juste, puisqu'elle ne quitte guère la ville dont il parle. Mais ce n'est pas la partie la moins intéressante

du livre ; on y trouve une foule d'observations curieuses, de faits piquans, de données propres à éclairer la grande question de la contagion. On y rencontre encore une infinité de détails qui complètent le tableau de la vie publique et privée des Turcs, ces bizarres esclaves de la fatalité et du despotisme chez lesquels douleur, joie, chagrin, peines et plaisirs se résument par cette philosophique maxime : *Dieu l'a voulu ainsi.*

NOTES D'UN VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE, par Prosper Mérimée, Inspecteur des monumens de France. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

A la lecture de ce titre, tous les amis du beau talent de l'auteur se seront réjouis en pensant que M. Mérimée reprenait la plume pour leur donner un voyage plein d'observations piquantes et originales, comme il était capable de le faire avec l'esprit si supérieur dont plusieurs de ses ouvrages offrent la preuve. Mais hélas! quel sera leur désappointement, lorsqu'après s'être procuré avec empressement ce volume, ils l'ouvriront et n'y trouveront qu'architecture gothique, romaine, barbare, que transsepts et coupoles, que créneaux et ogives! Ils ne reconnaîtront plus dans l'inspecteur des monumens de France, l'aimable et habile littérateur, et maudiront, sans doute, la manie de ces restaurateurs de vieilles murailles qui ensevelissent le talent le plus brillant sous la poussière des antiques églises, des ruines et des tombeaux. Sans doute les notes de M. Mérimée plairont aux antiquaires capables d'apprécier leur mérite artistique, mais il me semble que l'art ne doit pas exclure l'agrément, et qu'avec le talent spirituel que possède l'auteur, il lui aurait été possible de captiver les lecteurs de tout genre et de les entraîner avec lui dans ses courses archéologiques. Or c'est ce qu'il n'a point fait ; son livre est d'un bout à l'autre sec, aride, comme peut l'être parfois un mémoire de l'académie des inscriptions, et l'appât trompeur d'un titre qui semble promettre toute autre chose, fera encore accuser avec raison le charlatanisme des éditeurs parisiens. Un mot aurait suffi pour indiquer clairement le contenu du volume, mais ce mot eût trahi la spécialité resserrée du sujet et restreint considérablement le nombre des acheteurs; tandis que des

notes d'un voyage semblent devoir intéresser tout le monde, surtout lorsqu'elles sont publiées par un écrivain déjà connu par des ouvrages d'un tout autre genre que celui-là. M. l'inspecteur des monumens de France ne devait sa renommée jusqu'à ce jour qu'à des compositions romanesques ou dramatiques.

VOYAGE A BUÉNOS-AYRES et à Porto-Alègre, par la Banda-Oriental, les Missions d'Uraguay et la province de Rio-Grande-do-Sul; par Arsène Isabel. Havre, 1835. In-8. Fig. Prix : 12 fr.

DE PARIS A NAPLES, études de mœurs, de marine et d'art, par A Jal. Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces deux voyages sont de genres bien différens. Le premier a pour but, d'indiquer de nouvelles routes commerciales, d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'industrie française. L'auteur l'a dédié au commerce du Havre, et l'a fait suivre de considérations assez développées sur l'accroissement de prospérité que pourrait encore obtenir cette place déjà si florissante. Ce volume est imprimé avec un grand luxe, mais il ne m'a pas semblé que son contenu répondît à l'importance du sujet non plus qu'à la beauté du cadre. Il est pauvre d'observations et de récits intéressans, pauvre de science et de faits; on dirait l'œuvre d'un jeune homme qui a le goût des voyages peut-être, mais ne possède pas l'instruction nécessaire pour en profiter.

— *De Paris à Naples* est, ainsi que l'indique le titre, une excursion toute artistique, telle du reste que pouvait la faire l'auteur. M. Jal, employé depuis 1830 au ministère de la marine, projette une histoire de la marine française, et c'est dans l'intérêt de cette entreprise, qu'il obtint, l'an passé, la subvention nécessaire à son voyage. Je ne sais si l'histoire de la marine intéressera beaucoup le public français. La littérature dite maritime a eu, il est vrai, un succès de vogue, mais elle le devait à l'intérêt des situations nouvelles qu'elle prenait pour modèles, et je ne pense pas que l'histoire réelle et matérielle jouisse de la même faveur; les détails, qui sont déjà hasardés ici par M. Jal, obtiendront probablement peu de succès. Mais, quoi qu'il en soit, ces deux volumes se distinguent par une variété amusante de descriptions de toutes sortes qui se

succèdent comme un panorama vivant, dans un style facile et aussi rapide que le galop de la diligence. M. Jal rend ses impressions telles qu'il les a reçues, avec naturel, sans prétention, et se laisse naïvement aller quelquefois à ce sentiment de vanité française, qui lui fait trouver presque tous les théâtres italiens inférieurs au grand Opéra de la rue Lepelletier, et beaucoup de monumens fâmeux moins grandioses que ceux de Paris. Son séjour à Venise et ses relations avec Léopold Robert, offrent surtout un véritable intérêt. Au total cependant, beaucoup de gens trouveront que les 5,000 francs du budget donnés pour cet objet à M. Jal, ont produit un bien mince résultat, et qu'ils auraient facilement pu être mieux employés. Jusqu'ici, la plupart de ces tournées artistiques faites aux dépens de l'Etat, n'ont pas produit grand' chose, et je doute fort que l'expérience ait prouvé leur utilité.

HISTOIRE DU SOULÈVEMENT, DE LA GUERRE ET DE LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE, par le comte de Toréno. Paris, 1835. Tome Ier. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage comprendra l'histoire d'Espagne pendant le premier quart du dix-neuvième siècle, époque durant laquelle les destinées de ce pays se rattachent à celles de toute l'Europe, et offrent le spectacle intéressant d'une lutte acharnée, soutenue par son peuple, pour l'indépendance et la liberté de la patrie. Dans son premier volume, M. de Toréno donne beaucoup de détails curieux sur les intrigues qui précédèrent l'entrée en Espagne des troupes françaises, et par lesquelles Napoléon préparait de longue main l'exécution de ses ambitieux projets sur cette contrée. Il traite les Français sans aucun ménagement, en vrai patriote espagnol qui ne pouvait à cette époque les regarder que comme des ennemis perfides et dangereux.

Et en vérité, en considérant les faits avec impartialité, on ne saurait l'accuser d'être trop sévère, car l'astuce et la trahison présidèrent à toutes les négociations préliminaires, la violence et les excès accompagnèrent l'invasion, et enfin, rejetant le masque, les chefs de l'armée française ne tardèrent pas à montrer qu'ils regardaient l'Espagne comme un pays conquis, et qu'ils prétendaient la traiter en conséquence. On détrôna son souverain et on lui sub-

stitua un frère de Napoléon, vrai préfet de l'Empire caché sous le manteau royal. Faut-il s'étonner si alors la patience du peuple espagnol se lassa ; si, voyant tous les principes et toutes les choses qu'il était habitué à considérer comme sacrées, foulés aux pieds par d'insolens vainqueurs, il se révolta contre une pareille oppression, et appela à son aide tous les moyens de vengeance pour exterminer ou chasser de son territoire les étrangers qui en souillaient le sol à ses yeux par le sacrilége et la perfidie ! De tous côtés l'indignation poussa le peuple des villes et des campagnes à prendre les armes ; l'insurrection devient bientôt générale, et les Français se trouvèrent sur le sol mouvant d'un volcan prêt à les engloutir à chaque pas qu'ils faisaient. Cette réaction fut épouvantable, et si le courage et l'habileté que déployèrent les Espagnols sont dignes d'admiration, on ne peut s'empêcher, d'un autre côté, de déplorer vivement les actes de barbarie et de fanatisme cruels qui l'ont signalée. Il est vrai, cependant, que les Français n'avaient rien épargné pour exaspérer les esprits, et que toute leur conduite, dès leur entrée dans ce pays, semblait frappée d'aveuglement. Ils ne montrèrent dans cette conquête ni habileté, ni prudence. Au reste, l'injustice ne peut, heureusement, s'appuyer que sur la violence et l'arbitraire qui ne tardent pas à soulever les esprits contre elle. La traduction de l'ouvrage de M. de Toréno est due à la plume élégante de M. Viardot, qui, afin de faire marcher l'édition française aussi rapidement que l'espagnole, s'est adjoint deux collaborateurs, MM. D'Ayllon et Ferdinand Bascans. Elle formera 5 volumes. Lorsque cette histoire sera complète, et qu'on pourra l'apprécier dans son ensemble, j'en donnerai une analyse plus détaillée.

DE LA CIVILISATION ; Venise, Raguse ; par Eusèbe SALVERTE. Paris, 1835. 1 vol. in-8. Prix : 8 fr.

Sous ce titre M. Eusèbe Salverte a réuni plusieurs fragmens historiques d'un grand intérêt, dans lesquels il s'attache à offrir un tableau philosophique de l'histoire de la civilisation, et à démontrer qu'il existe une civilisation fixe et une civilisation progressive. S'appuyant sur les expériences que nous offre l'histoire des temps passés, il veut prouver que le monde moral a ses lois qui le ré-

gissent et auxquelles il ne saurait pas plus se soustraire que le monde physique; qu'il est des conséquences inévitables qu'il faut subir une fois un principe posé, et que les mêmes phases historiques ne se représentent pas deux fois; qu'on ne doit point craindre le retour du passé, pas plus qu'on ne peut espérer de forcer l'avenir à se mêler au présent. La société s'avançant toujours sur la route du progrès, les circonstances changent, les élémens se modifient, et les conditions de l'état social ne sauraient, au milieu de ce mouvement, demeurer seules stationnaires; l'immobilité devient alors pour elles une cause de ruine. Venise lui offre une preuve frappante de cette vérité. Cette république, fondée par quelques fugitifs qui allaient chercher dans ses lagunes l'indépendance et l'affranchissement de l'esclavage dont les barbares menaçaient l'Europe, grandit rapidement au souffle fécond de la liberté. Elle étonna bientôt le monde par sa prospérité et sa puissance. Mais sa civilisation, arrivée à un certain degré, fut arrêtée, et fixée par les intérêts aristocratiques qui s'étaient glissés à l'insu du peuple au sein de la cité, et elle demeura stationnaire tandis que les autres nations avançaient sur la route du progrès. Il en résulta qu'à la première commotion, Venise se trouva sans force, sans appui pour résister, et succomba sans même essayer de combattre. Puisse son exemple servir de leçon! Les vues de M. Salverte sont consolantes pour les amis du progrès, car elles tendent à prouver que la marche de l'humanité ne saurait jamais être long-temps arrêtée ou détournée de sa route, parceque le développement moral est plus puissant que toutes les entraves qu'on voudrait lui imposer; celles-ci ne servent qu'à rendre la lutte plus vive et par conséquent moins longue.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement finit avec ce numéro, sont priés de renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Bulletin.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANALYSÉS DANS LA TROISIÈME ANNÉE

DU

BULLETIN LITTÉRAIRE

et Scientifique.

ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE etc.

Physique, Histoire naturelle.

Médecine, Chirurgie.

Agriculture.

Mathématiques, Astronomie, Art militaire, Beaux-Arts, etc.

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Étude des langues.

Poésies, Art dramatique.

Romans, Contes etc.

Critique, Mélanges, Polygraphes, Epistolaires.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire Ecclésiastique.

Histoire Profane.

Bibliographie, Journaux, Histoire littéraire.

Biographie, Mémoires, Extraits, Franche-maçonnerie, etc.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES DU TOME III.

